

Bizarre

De filles en mères, et vice-versa



Ève Marcon

Ève Marcon

Bizarre

De filles en mères, et vice versa

© Ève Marcon, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1174-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Monique, ma petite maman
Sans elle, je ne serais pas qui je suis*

*À mes filles et à mes fils
À mes petits-enfants
Par qui je deviens*

*À toutes ces femmes qui m'ont accompagnée
Sans qui je ne serais plus là*

*Merci à ma fille Félicie Ouellet
Pour la couverture de ce roman
De fille en mère, cette fois
www.lessouvenirsdefee.com*

Introduction

Casse-tête

5 ans plus tôt

There's a crack in everything, That's how the light gets in.

Leonard Cohen

Michel, embauché comme infirmier depuis plusieurs années, arrive dans le département où vit Gisèle. Ils sont allés le chercher dans un autre centre hospitalier car ils avaient besoin d'un autre homme dans ce département, quelqu'un qui arriverait à approcher les femmes heurtées par la vie et qui n'acceptaient la présence d'aucun male à leurs côtés. Mais aussi parce que sa renommée est sans faille.

Dès le premier instant où il a passé la porte du secteur, il a vu Gisèle, assise devant une fenêtre, le dos vouté, le visage figé, le regard dans le vague. « Absente », a-t-il pensé immédiatement. Il sait qu'il a été engagé pour travailler auprès d'elle d'abord, et surtout.

Gisèle, depuis son arrivée, entre les périodes de catatonie, ne laisse entrer aucun homme dans son environnement immédiat, et sa bulle est grande... Pas moyen de lui remettre ses médicaments, de prendre soin de son hygiène, de lui parler, elle entre dans des crises hystériques carabinées, hurle et frappe intervenants et autres patients.

L'équipe médicale, dirigée par la psychiatre Cristelle DesGagnés, a essayé plusieurs approches avec différents types d'intervention. Rien n'y fait. Médication et contention font partie du lot qui la contrôle. Mais elle semble figée dans le temps et l'espace. Elle n'avance pas d'elle-même vers quoi que ce soit. On doit presque la nourrir, lui mettre les médicaments dans la bouche et tenir le verre d'eau pour qu'elle avale.

Michel sourit. Il a vu pire. Il prend le temps d'observer les mouvements dans la salle commune, de visiter chacune des chambres, de lire les dossiers, avant de tenter quoi que ce soit. Puis il se retire dans un coin. Il médite à sa manière, respire profondément, observe plus intensément ce que ça fait en lui, perçoit

l'énergie qui circule sans l'absorber. Il laisse aller, puis porte sa responsabilité et se dirige doucement vers Gisèle qui semble endormie dans son fauteuil.

Il s'avance lentement, approche un fauteuil et s'assoit devant elle qui a les yeux ouverts vers le jardin à l'extérieur. Il guette une réaction, quelle qu'elle puisse être. Mais rien ne se passe. « C'est déjà beaucoup. », pense-t-il. Il se présente sans s'approcher davantage, parlant tout bas, la regardant dans les yeux, même si elle ne le regarde pas. Il lui indique qu'il a été embauché pour prendre soin d'elle et qu'à partir de maintenant, si elle a un besoin, elle peut lui demander de l'aide pour le satisfaire. Aucun mouvement à nouveau. « Ça fonctionne ! » Puis il se recule tout doucement, s'éloigne un peu et lui fait une petite révérence avec un sourire chaleureux. Elle ne réagit pas non plus. Mais Michel se dit que la graine est plantée, qu'on doit juste lui être présent et la nourrir jusqu'à ce que la lumière se fasse un chemin entre son âme, son cœur et son esprit. « On n'est pas pressés », se dit-il.

La patience est une vertu, le saviez-vous ? Michel exécute son travail avec bonne humeur, murmurant des mots doux à chaque patient, chantonnant les succès radiophoniques (présents et passés) en circulant dans la salle commune et dans les chambres. Il prend soin de chacun et chacune, sans différence. Dans le temps de le dire, il est tout à fait intégré à son équipe de travail et s'y sent chez lui.



Après quelques mois de ses manèges d'approche, Michel perçoit une différence chez Gisèle, qui ne semble pas réagir du tout aux yeux des autres. Lui, il voit que la rigidité de son visage s'assouplit tranquillement. Moins sèches et ridées semblent sa peau, ses lèvres, ses paupières. Sa posture lui paraît moins voutée. Mais tout ça n'est pas scientifiquement démontrable. C'est son regard à lui qui perçoit des choses que les autres ne voient pas, il le sait et tant que ce ne sera pas plus net, il garde ça pour lui.

Un jour, presque un an plus tard, il voit que le côté gauche de la bouche de Gisèle est plus relevé, comme si elle souriait d'un bord. Il lui offre un sourire radieux et lui glisse à l'oreille :

— Je le savais que tu étais là, Gisèle ! Merci de ta confiance !

Puis il retourne à ses activités, comme si rien ne s'était passé.

Gisèle est encore très médicamentée, sa conscience n'est probablement pas très forte. Michel sera patient, il prendra le temps qu'il faudra, mais il y aura un échange plus clair entre eux deux à un moment donné.

Il décide d'en parler avec la psychiatre qui suit Gisèle depuis une dizaine d'années. Peut-être pourraient-ils tenter de réduire un tout petit peu l'un des médicaments qui l'emprisonne en elle. Un tout petit peu, juste pour voir quel effet ça aurait.

Le personnel de cette section de l'hôpital a bien remarqué que Gisèle est moins agitée depuis la fin de sa ménopause, qu'elle est moins violente, qu'elle ne crie plus, ne s'emporte plus. Plusieurs ont mentionné que l'hormonothérapie y était peut-être pour quelque chose ; d'autres, qu'après 35 ans, peut-être que quelque chose s'était calmé, que la chimie pharmaceutique avait remplacé toute la chimie de la patiente du tout au tout. Beaucoup d'hypothèses, mais rien de concret avec le personnel habituel qui n'a rien vu d'autres que cette réduction des écarts dans les humeurs.

Michel et la psychiatre se sont bien entendus. Elle souhaite elle aussi que ce dont lui parle l'infirmier puisse fonctionner. Il a été embauché pour ça. Elle décide de lui faire confiance et de prendre le risque.

Aucun des écarts auxquels elle les a habitués ne se produit après que l'un des médicaments a été réduit. Oh, très peu, une fois par semaine, 25 mg de moins sur une posologie beaucoup plus élevée. Michel constate, pour sa part, que Gisèle semble le regarder plus directement, que les deux côtés de sa bouche se relèvent un peu plus. Elle ne parle pas encore, mais ça s'en vient.

La psychiatre n'en revient pas. Gisèle laisse un homme lui donner ses médicaments, la nourrir, l'amener à la douche sans réaction agressive d'aucune sorte. Elle se demande ce qu'il peut bien avoir ce Michel pour créer cette ouverture surprenante chez cette patiente qu'on croyait perdue pour de bon. La docteur DesGagnés est contente d'avoir fait appel à lui. Son collègue de l'autre centre hospitalier lui en avait parlé en bien. Il avait raison. Elle croit qu'on pourra réduire à nouveau le médicament à raison d'une fois par six jours au lieu de sept. Après quelques mois, on verra ce qu'il en est et on réduira à nouveau si

tout va bien.



Après trois ans de ce rituel, alors que Michel s'approche de Gisèle pour lui installer un cabaret avec sa nourriture, elle attend que le tout soit déposé devant elle, lui fait un clin d'œil, prend sa cuillère à soupe et se met à manger seule. Michel est soufflé... Il a envie de danser sur place, mais se retient, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Le déclic semble fait, il sait qu'à partir de maintenant, il peut commencer son travail plus concret.

Lui seul sait qu'il est maître Reiki, formé en grande partie au Japon, qu'il a suivi une formation en psychanalyse jungienne à Zurich pendant deux ans et participé à quelques formations en psychosynthèse, à Milan comme à Paris. Il est habité, animé, conscient de tellement de facteurs d'influence qu'il reste à l'écoute constamment des changements dans les énergies qui circulent. Si ses collègues savaient, il n'est pas certain que l'information serait positive à leurs oreilles. Donc, il garde ça pour lui mais se sert de tous ses outils pour aider.

À partir de ce clin d'œil de Gisèle, le cheminement accélère, sa posture se redresse tranquillement. Car elle veut regarder Michel dans les yeux, il lui faut alors être plus droite. Elle ne discute toujours pas, mais échange à travers le non-verbal qui parle fort : des sourires, des clins d'œil, des saluts, des au-revoir de la main, des pouces levés, etc.

Michel décide alors d'apporter des casse-têtes¹, de 200 à 2 000 morceaux, et en posa sur deux tables pour que chacun puisse y placer des pièces pour voir comment ses patients vont réagir.

Gisèle, curieuse, se lève et se dirige vers les tables. Elle s'assoit ensuite devant l'un d'entre eux, un paysage d'automne, 500 morceaux. Elle ouvre la boîte et regarde les morceaux. Elle en a fait souvent quand elle était petite car sa mère avait toujours une boîte ouverte sur une table au salon. Elle entreprend de sortir les pièces qui ont un côté droit. « Le tour », pense-t-elle. Elle les classe par couleur et format, en fait des piles puis commence à les assembler.

Michel et ses collègues la regardent aller, ébahis. Les autres patients ne

semblent pas tentés, mais un ou deux s'approchent tout de même et s'assoient de chaque côté de l'autre table, en regardant Gisèle faire, concentrée, structurée dans son travail. Quelque chose se passe, tout le monde en est témoin.

Michel fait un signe à la psychiatre qui regarde à travers sa fenêtre de son bureau pour qu'elle vienne voir elle aussi.

Pendant une trentaine de minutes, personne ne bouge, sauf Gisèle, attentive à ce qu'elle fait et ne perçoit pas le spectacle qu'elle offre autour d'elle.

Puis la collation arrive et tout le monde, Gisèle incluse, se déplace pour pouvoir boire et manger.

Après cette pause, Gisèle se dirige vers Michel et lui dit tout bas :

— Merci Michel ! J'ai l'impression de v'nir de sortir de centaines de milles de *bouette*² ! Y a d'la lumière dans ma tête. Merci beaucoup !

Subjugué, Michel fait une révérence digne de Molière, les yeux pleins d'eau, avec un sourire ancré au plus profond de son âme.

Joséphina, une belle infirmière du Sud, s'approche et demande à Gisèle si elle a besoin de quelque chose. Cette dernière lui répond qu'elle aimerait bien faire une petite sieste, que tous ces changements l'ont fatiguée. C'est la première fois que l'infirmière entend cette voix, qui deviendra mélodieuse à l'usage. Elle l'accompagne à sa chambre et la quitte avec un doux sourire qui sera leur marque de commerce à toutes les deux à partir de ce moment-là.

Dans la salle commune, le soleil semble émaner des murs, des plafonds et des planchers. Le personnel et les patients sourient.

And gets out...

Les jours suivants, Gisèle va s'asseoir devant le casse-tête qu'elle a commencé dès qu'elle a déjeuné³.

Puis, après une heure ou deux, quelques jours plus tard, elle demande à Michel si c'est possible qu'ils puissent discuter ensemble. « Elle a besoin de parler », lui dit-elle. Sa réaction est un oui retentissant. Il lui demande tout de même si elle souhaite discuter aussi avec sa psychiatre, que celle-ci pourra peut-être l'accompagner dans ses nouvelles découvertes.

Après quelques minutes de réflexion, elle lui répond doucement :

— Quand tu es arrivé ici, tu m'as dit que tu avais été embauché pour m'aider. T'en rappelles-tu ?

— Oui, c'est vrai. Tu as une bonne mémoire. Tu étais donc plus là que tu le laissais croire.

— Pas tout le temps, Michel. Mais toi, tu m'as abordée comme personne ne l'avait jamais fait. Je me sentais bien, en sécurité. Et pour un gars, c'était pour moi la première fois. Alors t'es faite ! Je veux parler juste avec toi pour le moment. J'suis certaine que la psy m'en voudra pas. Tu vas lui en parler, de toute façon, non ? l'interroge-t-elle avec un clin d'œil.

— Effectivement. Je fais partie d'une équipe de soins et on doit se coordonner pour donner le meilleur de chacun. Ça va me faire plaisir d'être la paire d'oreilles dont tu as besoin. Tu sais bien, je crois, que ces oreilles-là sont bien branchées, n'est-ce pas ?

— J'en ai ben l'impression.

— Tu veux qu'on se jase où ? dans un coin de la salle commune ? dans un bureau, porte fermée ? dans ta chambre ?

— Dans un bureau, ça s'rait correct pour moi. Pas trop intime, plus professionnel, genre.

— D'accord. On commence ça quand ?

— Demain, si tu veux. Je veux m’y préparer. M’y semble que le désert a été bien long, mais j’ai besoin de parler du voyage pour le traverser. Bizarre, hein ?

— Effectivement. Tu es plus éveillée que tu en as l’air, même si tout chez toi est en train de changer. Pas besoin d’être médium pour le voir. Alors demain. Entre la collation du matin et le dîner, ça t’irait ?

— C’est l’heure que j’avais, ça adonne donc ben ! Je retourne à mon casse-tête, ça me fait beaucoup de bien. C’est une belle surprise, ça.

— D’accord. Je vais retourner à mes autres tâches avant de quitter pour la soirée. À demain, alors.

— Merci encore, Michel. À demain.

Elle se lève ensuite, se dirige vers la table où le paysage prend forme, puis s’arrête à la table attenante, regardant les autres patients tenter de poser des pièces. Elle leur demande si elle peut les aider pour faciliter le travail. Un patient, habituellement très très réservé, la regarde avec un sourire et lui répond oui du bout des lèvres.

Ils n’ont jamais échangé un seul mot auparavant, même s’ils partagent les lieux depuis de nombreuses années. Elle, elle ne laissait approcher aucun homme et lui, il se tenait loin des crises que les quelques approches masculines provoquaient, il était terrifié. Plus maintenant. Tous les deux se regardent et se sourient tranquillement.

Elle explique alors qu’en faisant d’abord le tour, c’est plus facile de voir où vont certaines pièces. C’est pour ça qu’elle fait des piles de couleurs. Puis, elle dessine dans sa tête une ligne au centre, dans les deux sens, pour séparer le casse-tête en deux, ou plus. Elle place ainsi des pièces sur cette ligne imaginaire et peut en poser entre les lignes ensuite. Une dame dans la quarantaine regarde les pièces éparpillées sur la table, elle tente de comprendre ce que Gisèle vient d’expliquer, puis lui demande comment reconnaître celles qui vont sur les côtés. Elle réexplique tranquillement, montrant chaque pièce près d’elle. Comme si elle avait fait ça toute sa vie. Elle reste debout à leurs côtés jusqu’à ce que l’un et l’autre commencent à faire des piles puis à placer quelques pièces, , calmes et paisibles.

Elle retourne alors à son décor qui s’illumine un peu plus à chaque pièce qu’elle insère parmi celles déjà installées.

Parallèle

Lorsque Gisèle se présente à la porte du bureau que Michel a choisi, elle se sent anxieuse. « Mais je me sens enfin ! » se dit-elle.

Ils discutent un moment de tout et de rien, pour amorcer la rencontre, et Gisèle se montre ouverte, discutant des casse-têtes, des piles, des couleurs.

À un moment, Michel l'interroge doucement :

— De quoi souhaites-tu m'entretenir en particulier, Gisèle ?

— Bien, je ne sais pas trop par où commencer. C'est comme si j'avais jamais parlé. Je sais même pas si j'ai de quoi à dire. Mais ça me fait drôle d'entendre ma voix.

— C'est certain que tu as été dans une sorte de camisole de force psychique pendant de très nombreuses années et tout ce que tu arrivais à dire, à ce qu'on m'a raconté, c'était désagréable, dénigrant, dégradant, pas gentil du tout. Mais depuis quelques jours, tu parles comme si tu avais toujours parlé. Ta voix est douce et accueillante. Tout le monde est surpris, moi le premier.

— C'est sûr. J'étais bête, hein ?

— Bête ? Tu veux dire quoi ?

— Méchante. Depuis que je me suis réveillée – elle fait des guillemets avec ses doigts – j'essaie de voir c'qui se passe. Je pense beaucoup. J'essaie de m'souvenir. On dirait que la seule chose que je me rappelle, c'est quand j'étais ado et j'étais vraiment pas fine. Je me rappelle m'être battue avec ma mère, avec mes amies, qui n'étaient pas mes amies pantoute, d'avoir frappé des garçons qui me tombaient sur les nerfs. J'étais violente. Je m'en rappelle. Mais après, c'est vague, ben ben vague.

— Tu ne te rappelles rien de ce qui s'est passé ici ?

— Pas vraiment, non. Je vois bien que les gens sont surpris de ma façon d'agir. J'suis pas folle. Ouin ! Peut-être que oui, je ne suis pas sûre de ça. Ça fait combien d'années que je suis ici, je ne suis plus une ado, ça, c'est certain ? J'ai

l'impression que ma mère est venue me voir de temps en temps, mais c'est pas clair. M'semble qu'elle m'a dit que j'avais eu un enfant. J'm'en souviens pas, ni de l'avoir fait, ni de l'avoir porté, ni de l'avoir eu. C'est une fille ou un garçon ? Une fille, oui, je me rappelle. Je ne l'ai jamais vue, j'pense.

— Tout d'abord, ça fait presque 40 ans que tu vis ici, ce qu'on appelait avant l'hôpital Robert-Giffard.

— 40 ans !!! À l'Asile ??? – elle reste déconcertée un long moment, en silence
– Ouf ! J'étais où, tout ce temps là ?

— Ici, dans une aile puis une autre. Bien engourdie sous des tonnes de médicaments pour te contrôler. Tu explosais pour tout et pour rien.

— Ça devait pas être le fun pantoute. J'me rappelle presque rien. Juste la rage qui était là tout le temps.

— Te souviens-tu d'être entrée ici ? de l'événement qui t'a amenée ici ? C'est quoi ton dernier souvenir ?

— Mon dernier souvenir, c'est le bal de finissants, je pense. J'étais invitée par un gars qui me plaisait beaucoup mais qui m'aimait pas, mais pas du tout. J'me rappelle que son invitation était un défi lancé par sa gang de chums du football. Y me voulait pas vraiment de mal, je pense. Mais il a embarqué là-dedans. Attends un p'tit peu... Il y a comme un souvenir qui veut se montrer.

— Respire profondément, laisse-le monter.

— J'ai poigné les nerfs après lui quand j'ai appris pourquoi il m'avait invitée. J'l'ai suivi sur le terrain de football, y voulait pas passer du temps avec moi, y voulait pas de moi. Y me criait d'sus, que j'tais conne, folle, malade, etc. – une larme coule – J'm'accrochais à lui, à ses jambes, m'semble. Mon souvenir s'arrête là. On dirait qu'y est bloqué, qu'y veut pas que j'aille plus loin.

— C'est à ce moment que ton esprit s'est disloqué, qu'il a explosé.

— Qu'est-ce tu veux dire ? Y s'est passé quoi ? Attends !!! – elle prend une grande respiration – J'ai peur de l'entendre, j'sais pas pourquoi, c'est comme une terreur.

— C'est un peu normal.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je cherche les mots pour te le dire car ça a été le déclencheur de beaucoup de souffrances.

— Ouais, tu m'rassures pas toi là !

— Bon, je peux te dire que c'est là que ta fille a été conçue et que ça ne s'est pas fait en douceur.

— Y M'A VIOLÉE ??? – son visage se crispe, sa posture se penche vers l'avant, puis doucement, elle se relève et le regarde dans les yeux, les siens tout mouillés – Et après ?

— Oui, il y a eu viol. C'est ce qui est ressorti de l'enquête qui a suivi. Les étudiants t'ont retrouvée couchée par terre, les culottes baissées, du sang entre tes jambes. Tu étais en catatonie et cet état a duré très longtemps. Même l'accouchement ne t'en a pas fait sortir.

— J'm'en rappelle pas.

— Qu'est-ce que tu ressens, là, maintenant que tu sais ça ?

— Je comprends pourquoi je ne faisais pas confiance aux gars et que je devenais folle quand ils approchaient. J'ai pété les plombs, hein ?

— Tu ne réponds pas vraiment à ma question là. Tu te sens comment ?

— J'sais pas. J'sens pas grand-chose.

— Tu as les yeux pleins d'eau pourtant.

— Oui, je m'en rends compte. – elle s'essuie les yeux – Mais c'est tout.

— Ok. On va laisser ça comme ça pour le moment. Alors oui, tu as pété les plombs. Tu t'es enfermée à double, triple, quadruple tour. Personne n'avait accès à ce qui se passait dans ta tête.

— Mais j'étais pas déjà un peu dérangée avant ? J'étais tout le temps en tabarnak, enragée, j'voulais tuer tout le monde, tout le temps.

— C'est probable, en effet.

— J'me rappelle pas avoir eu envie de mourir, mais tuer, oh que oui ! Ma

mère en premier. Les hommes après. Elle en parlait juste en mal. Une *gang*⁴ de pervers, de cochons, de caves. Et les curés, on n'en parle même pas. C'est un curé qui l'a violée en lui faisant croire que c'est le Bon Dieu qui voulait ça. Quand elle est devenue enceinte, ça a été une autre histoire. Là, elle n'était que la bonne du curé qui s'était fait mettre en famille.

— C'est ancré sur plus d'une génération, on dirait.

— Ouais. Elle parlait de sa mère qui avait été violée par un bûcheron qui passait près de la ferme où elle a grandi, de sa grand-mère qui était battue par son mari, de son arrière-grand-mère qui avait été violée en arrivant au Québec et que les Amérindiens en avaient pris soin. C'est pas cool, hein ?

— Non, pas du tout. Assez pour que ton esprit explose quand tu t'es retrouvée dans les mêmes traces que les générations précédentes.

— Tu veux dire quoi quand tu dis que mon esprit a explosé ? J'comprends pas trop.

— Je vais faire un parallèle avec un casse-tête, veux-tu ?

— Ben oui. Fais c'que tu veux.

— Un casse-tête, c'est une image qui a été coupée en plusieurs morceaux. Tu as choisi de faire un 500 morceaux, il y a quelques jours. Tu vois un peu où je m'en vais.

— Pas pantoute. Mais continue. – dit-elle dans un demi-sourire.

— Quand tu es née, l'image complète qui s'appelle Gisèle était déjà fêlée par des générations de femmes blessées.

— Oui. Je vois un peu plus.

— Quand tu as été agressée, l'image a explosé en dizaines de milliers de morceaux qui se sont répandus partout et que le vent a éloignés de toi. Imagine un peu.

— Ouf ! J'existe pu, c'est ça ?

— Oui, tu continues d'exister, mais tu es éparpillée sur des dizaines de kilomètres. Tu étais perdue en toi.

— Perdue pas à peu près. 40 ans à me rappeler de rien. C'est pas fort. *Stone* en plus, tout le temps ? Ayoye !

— Mais depuis quelques années, j'ai vu quelques morceaux se rapprocher de toi, tes traits se sont assouplis, ton visage s'est mis à sourire tout seul, tes yeux se sont ouverts plus grands, ton corps toujours courbé s'est redressé. On dirait que tu as gagné des pouces sur la grandeur. Tu as perdu du poids et pourtant tu manges plus et mieux. Tu bouges, tu te promènes. Ton évolution est percutante. Et là, tu me parles de tes souvenirs. Écoute, je me sens privilégié.

— Qu'est-ce que je peux faire à partir de maintenant pour essayer de devenir Gisèle que je suis rendue. J'arrive à 60 ans, c'est ça ?

— Oui, effectivement.

— Ayoye ! J'suis vieille en hostie !

— Tu peux voir ça comme ça, mais tu es toute jeune au niveau psychologique. On peut apprivoiser tout ça.

— J'sais même pas de quoi j'ai l'air.

— J'aimerais essayer quelque chose avec toi, si tu veux bien.

— *Shoot* !

— Comme l'image des casse-têtes te parle, si on essayait ensemble de retrouver les morceaux de toi qui sont éparpillés autour de toi. D'abord tout près, puis de plus en plus loin. On pourrait tranquillement voir l'image se former et tu aurais une meilleure idée de qui tu es. Qu'en dis-tu ?

— Ça ben d'l'allure, ton affaire. Mais va falloir que tu m'aides. Pas sûre de comprendre qu'est-ce que ça veut dire, mes morceaux partout.

— Je vais te donner un exemple bien simple pour commencer. D'ici demain, j'aimerais que tu trouves un miroir et que tu ailles voir ton image. Juste te voir et essayer de ne pas te juger. Ne change pas tes cheveux, tes sourcils, laisse tout comme c'est. La coquetterie viendra bien d'elle-même à un moment donné. Ce sera probablement assez difficile car la dernière fois que tu t'es regardée dans un miroir, tu t'étais habillée et maquillée pour un bal de finissants. Ce sera bien différent. On en reparlera demain après-midi, ça te va ?

— Ishhhhhhhhhh ! J'ai peur, tout d'un coup. Je vais trouver ça où un miroir ? Il n'y en a pas dans nos chambres ni dans les toilettes, ni dans la salle commune.

— Je vais demander à une infirmière de t'en prêter un et de rester avec toi, tout près, quand tu feras l'exercice.

— Ouf. D'accord. Joséphina, ça serait bien. Je l'aime bien. – Gisèle ouvre grand les yeux et pense tout haut : Je l'aime bien ? J'ai tu dit ça moi ? Eh ben, ma vieille, tu changes. Espérons qu'c'est pour le mieux. Ben, ça peut pas être pire, faque c'est encourageant.

Michel sourit et l'accompagne jusqu'à la porte.

Gisèle sort, émue sans trop comprendre ce qui se passe. Elle se prépare pour le dîner qui sera bientôt servi et regarde son casse-tête sur la table près de la fenêtre. « Chaque pièce fait partie de l'image complète. L'image existe sans les pièces. Donc, j'existe même si je suis éparpillée partout. Ouais, j'comprends pas tout, mais j'trouve ça pas pire. »

Reflét

Après le souper, Gisèle propose son aide pour desservir la vaisselle et laver les tables. Le personnel est ravi. Elle parle avec eux du beau temps qui s'étire à l'extérieur, des casse-têtes, de la maladie mentale. Elle s'intéresse à tout et veut tout savoir.

Quand tout est rangé et que les patients se préparent pour écouter le baseball, Joséphina s'approche d'elle avec un petit paquet enveloppé, comme un cadeau.

Gisèle verse quelques larmes quand elle comprend ce que c'est. Elle prend la petite boîte comme si c'était Noël, regarde l'infirmière avec une gratitude non feinte. Elle lui demande si elles peuvent faire l'exercice dans sa chambre plutôt que devant le sport à la télé. Joséphina obtempère avec un sourire chaleureux.

Gisèle déballe lentement ce cadeau qui la touche profondément. Prend son temps. Elle n'est pas pressée de se voir la face. Enfin, elle sort un petit miroir de maquillage. « Un morceau de mon casse-tête », se dit-elle. Le miroir, plié en deux, ressemble à un bijou nacré avec des petites pierres qui ressemblent à des diamants. C'est son plus beau cadeau à vie. Elle le serre contre son cœur. Puis lentement, très lentement, elle déplie son bijou/pièce de puzzle et le rapproche. Trop. Elle ne voit que des parties de son visage, en gros, dont des rides... Joséphina lui explique qu'un des côtés rapproche des bouts pour aider au maquillage et que l'autre est plus réaliste, qu'elle peut l'éloigner un peu pour mieux voir l'ensemble. Gisèle l'éloigne et ferme les yeux en même temps. Elle est tiraillée entre l'envie de se voir et celle de ne jamais plus se voir. Mais elle entend Michel dans sa tête qui lui répète : « Un morceau de casse-tête pour aujourd'hui. » Alors lentement, doucement, elle entrouvre les yeux. D'abord embrouillée, l'image se raffine, elle se voit. Après un moment de choc, elle prend le temps de se regarder. Elle ne peut que constater le passage du temps, mais étonnamment, elle trouve ce visage joli. Elle tourne la tête d'un côté et de l'autre, étire ses cheveux pour voir leur couleur et leur texture, ses yeux clairs, ses joues, ses lèvres, son menton. Elle est surprise car la femme qu'elle voit dans ce petit miroir est assez mignonne. Elle qui avait toujours regardé les femmes de 60 ans de haut, les voyant comme des *vieilles*, elle constate qu'à 60 ans, on peut encore être une belle femme. Elle se sourit à elle-même.

— J’vais être due pour un shampoing et un peigne, j’cré ben ! – et elle éclate de rire.

Elle referme le miroir et le dépose dans le tiroir de sa table de nuit. Puis elle se retourne, s’approche de l’infirmière et la prend dans ses bras. Les deux sursautent tant c’est naturel et intense. Puis elles rient et sortent de la chambre bras dessus bras dessous. Gisèle se penche à nouveau sur son casse-tête et place quelques pièces avant de retourner à sa chambre se reposer pour porter ce qui vient d’arriver. Les émotions sont fortes, mais bonnes pour elle. Elle le sent. Sa vie change. ENFIN !

Et si on sortait ?

Les jours qui suivent la voient devenir de plus en plus ouverte, tant aux autres qu'à ses propres émotions.

Un matin, elle s'éveille fébrile, anxieuse. En se rendant à la salle commune pour déjeuner, elle va parler directement à Michel pour lui décrire comment elle se sent.

Il l'écoute attentivement et vérifie avec elle si elle a rêvé, ce qui se dit dans sa tête. Elle réfléchit un instant puis répond que non, elle ne se rappelle pas avoir rêvé, mais elle se sent attirée dehors, comme s'il fallait qu'elle aille faire un tour, dans la cour.

Michel sourit et lui signale que c'est effectivement possible si elle en fait la demande. Il va vérifier auprès de sa psychiatre quelle mesure on doit prendre pour l'accompagner, mais oui, c'est possible.

Elle ajoute que deux visages sont apparus dans sa tête, deux femmes, une dans la quarantaine et l'autre environ 20 ans plus jeune. Elle se demande si c'est possible que ce soit sa fille et sa petite-fille. Michel ne sait que répondre, alors il l'interroge plus avant pour savoir si elle les a déjà vues ? A-t-elle déjà vu des photos ? Gisèle répond que non. Mais elle a l'impression de les connaître et que quelque chose se prépare pour elles, même si elle n'a aucune idée de quoi il s'agit. Elle ajoute qu'elle y reviendra, qu'elle a besoin d'y réfléchir toute seule.

Elle a le sentiment qu'elle doit sortir de l'hôpital, s'en éloigner, découvrir des choses dont elle n'a aucune idée encore. D'abord la cour, mais elle aimerait bien aller prendre un café au Tim à côté avec Joséphina, si elle veut, puis s'éloigner un peu plus, jusqu'au Domaine Maizerets dont l'infirmière lui a parlé. Ensuite, elle souhaite pouvoir faire ces visites seule. Voilà ce qu'elle désire pour la suite de son cheminement ! Elle se lève, détendue, la fébrilité assoupie, l'anxiété disparue.



Michel se rend au bureau du psychiatre de garde et lui fait un compte rendu de la conversation qu'il vient d'avoir avec Gisèle. Ce dernier se montre plus qu'ouvert à la demande et propose que ça se fasse durant l'après-midi, quand Joséphina aura une minute. L'infirmier suggère de s'occuper de l'organisation, ce ne sera pas très compliqué et la porte qui mène au jardin est tout à côté de l'aile où est internée Gisèle. Elles prendront l'escalier qui y mène et sortiront le temps qu'il faudra, jusqu'à ce que leur patiente ait envie de rentrer ou si c'est trop pour elle.



Durant l'avant-midi, maintenant qu'elle sait qu'elle ira faire un tour dehors durant l'après-midi, Gisèle termine son premier casse-tête, aide à servir ses voisins de table, mange et dessert la table dès que tous ont mangé.

Elle se sent pressée de sortir, comme une urgence.

Dès que tout est fait, Joséphina s'approche d'elle avec un chandail et un parapluie, une baisse de température et de la pluie s'annoncent. Gisèle ne s'en formalise pas, tout ce qu'elle souhaite, c'est sortir au plus vite.

Elles se dirigent donc toutes les deux à l'extérieur de l'aile que Gisèle connaît par cœur. Elles prennent l'escalier tout à côté et descendent trois étages.

Arrivées tout en bas, Joséphina s'assure que Gisèle va bien, que c'est toujours ce qu'elle veut. Cette dernière met la main contre la vitre pour sentir sa fraîcheur ou sa chaleur, puis sourit timidement à son infirmière qui ouvre la porte doucement.

Gisèle sort d'abord la tête, respire à pleins poumons, profite des rayons de soleil qui restent car on voit les nuages approcher. Elle dépose ensuite un pied sur le petit balcon de ciment et sort entièrement. Elle prend son temps. Elle déguste chaque instant. Puis elle descend les 4 ou 5 marches qui mènent à l'entrée du jardin. Tout est clôturé. Ça la rassure.

Elle se dirige ensuite vers les fleurs, les légumes, les fruits. Elle ne regarde qu'à quelques pieds devant elle. Quand elle lève la tête, elle se sent étourdie, c'est trop loin pour elle. « Pour le moment » se dit-elle.

Après avoir fait le tour, réalisant qu'elle se sent bien et que c'est suffisant pour cette première, elle décide de remonter.

Dans l'escalier, elle propose à Joséphina de l'aider à apprivoiser l'extérieur en sortant un peu plus longtemps, un peu plus loin, au cours des prochaines semaines, si l'équipe d'intervention est d'accord, bien sûr.

L'infirmière se montre joyeuse à cette idée. Elle aimerait bien lui faire découvrir des lieux, prendre l'autobus avec elle pour l'amener à la Promenade Champlain, que Gisèle ne connaît pas.

En revenant dans la salle commune, Gisèle demande si elle peut avoir accès à un cahier et des crayons. Michel s'organise pour qu'on lui donne des papiers et un stylo pour le moment, mais fera en sorte qu'elle puisse avoir des cahiers et crayons de plusieurs teintes au cours des prochains jours.

Première partie
Crise, crisons, crisez...

Entrée fracassante

Mardi, 18 août

— JE LÂCHE LE CÉGEP⁵ ! J'HAGUIS ÇA !!! – hurle Roxane en entrant en trombe dans la maison. Elle se rend directement à sa chambre, sans regarder autour d'elle, la rage au visage, les yeux dans le vague. Elle claque la porte derrière elle.

Il est 17 heures, elle vient de revenir de sa deuxième journée de cours de sa première session de cégep.

Ses parents se regardent. Pierre est tourné vers la chambre de sa fille et ses sourcils froncés manifestent une inquiétude. Johanne soulève les épaules, attendant peut-être que Rox revienne sur ses pas et s'explique en elle-même, « une autre crise de Rox, ça va passer ! ».

Tout le monde s'attendait à ce qu'elle adore ça. Son secondaire s'est déroulé à peu près sans heurt, après l'année d'arrêt obligé à cause d'une mononucléose qui a mal tourné. Des notes moins fortes en français et en arts, mais très fortes en maths, sciences et éducation physique.

En fin de journée la veille, elle semblait effectivement enchantée. Un cours de maths, un autre en chimie et le dernier, en conditionnement physique. Elle avait l'air comblé, ne tarissant pas de mots tels extraordinaire, fameux, wow, j'adore ça.

Mais là, que peut-il bien s'être passé pour qu'elle explose ainsi ?

Rox ne se montre pas le bout du nez, même si elle entend ses parents déposer vaisselle et ustensiles sur la table pour le repas, alors qu'elle se précipite normalement pour aider et s'installer pour manger avant qu'on l'appelle. Bien du bruit provient de la chambre, mais ses parents ne vont pas vérifier.

Pierre reste songeur, soucieux. Quant à Johanne, comme toujours, elle semble plutôt préoccupée par tout le boulot qui l'attend, réchauffant un repas subito

presto pour retourner le plus rapidement possible à ses plans de cours, recueil de textes et cahier d'exercices à remettre au plus tard le lendemain à la reprographie de l'université, si elle veut les récupérer à temps pour commencer ses cours le lundi suivant.

Lorsque la table est mise, Pierre s'approche de la porte de chambre de sa fille, colle son oreille sur la porte et entend des sanglots, étouffés par le bruit qu'elle fait en brassant ses affaires. Il frappe doucement et n'a comme réponse qu'un bruit sec contre la porte. Il est surpris. Elle n'a jamais réagi comme ça avec lui. Avec sa mère, c'est régulier, le feu et l'eau. On a même installé un *punching bag* dans sa chambre pour qu'elle puisse se défouler dessus au lieu de hurler, ce qui ne s'est pas produit depuis un bon moment par ailleurs. Là, ce n'est pas le sac de sable qui reçoit des coups, c'est tout autre chose, impossible à définir, si ce n'est que ça ressemble à des piles de papiers ou des cahiers lancés avec force sans direction précise.

Pierre frappe plus fort et l'appelle doucement. Elle ne répond pas, mais les sanglots semblent intenses, elle pleure comme si elle avait perdu quelque chose de très important pour elle. Il entrouvre la porte pour voir ce qui se passe. Elle continue de pleurer et lui lance son oreiller pour tenter de refermer la porte. Il se glisse dans la chambre doucement et ferme la porte derrière lui, puis va s'asseoir à ses côtés, sur son lit, en tassant les multiples papiers éparpillés.

Il fait un rapide scan de la chambre pour voir ce qui a fait le bruit qu'il a entendu plus tôt. Des papiers, des cahiers, des livres, on dirait qu'elle a vidé son sac à dos en garochant l'ensemble de son contenu sur les murs et par terre. Il se tourne vers elle et la regarde pleurer, plus lentement maintenant. Ses yeux sont bouffis, rougis. Elle est bouleversée, on ne peut en douter.

Il lui demande ce qui ne va pas. Elle ne répond pas, ne le regarde pas, ne réagit pas. Il la questionne pour savoir si elle veut parler de ce qui ne va pas. Elle fait non de la tête, les épaules se soulèvent encore un peu alors que les larmes laissent sur ses joues de chauds ruisseaux. Il lui propose de venir manger, mais elle refuse de la tête à nouveau en répondant du bout des lèvres : « Pas faim ». Il lui caresse le dos doucement.

Puis il l'interroge sur son horaire du lendemain, pas de réponse, si elle a un ou des cours, elle fait non de la tête. Il lui demande si elle pense être capable d'en parler le lendemain. Elle soulève les épaules, signifiant qu'elle ne le sait pas. Il

lui annonce qu'il prendra congé pour l'après-midi, si elle le désire. Un p'tit sourire apparait au coin gauche de ses lèvres, du côté où il est assis. Il lui donne un bec sur le front et sort de la chambre tout aussi tranquillement qu'il y est entré.

Johanne le regarde regagner la table de la cuisine avec un air interrogateur. Il l'informe de ce qui vient de se produire et qu'il prendra son après-midi le lendemain pour aller au fond de la question. Elle lève le ton, arguant que c'est une réaction exagérée de sa fille, comme d'habitude, et qu'il faut cesser de lui passer ses quatre volontés, qu'elle ira à l'école, point final. Pierre lui répond calmement que Rox est maintenant au cégep, qu'elle n'a pas cours tous les jours et qu'elle n'en a justement pas le lendemain, qu'il peut prendre congé parce qu'il n'a rien d'important de prévu et que ce que vit sa fille semble suffisamment important pour prendre un temps en duo avec elle. Johanne lève les bras au ciel, en ajoutant que de toute façon elle ne pourra avoir raison, quand Rox vit quelque chose, il se met avec sa fille contre elle !

Pierre se lève sans rien ajouter. Sans regarder sa compagne, il ramasse son assiette et celle de sa fille, range leur contenu dans des plats et les dépose au frigo. Il se rend ensuite dans son bureau au sous-sol, s'installe à son ordinateur et entreprend d'ajouter quelques éléments au rapport qu'il est censé remettre le lundi suivant, mais il veut le déposer à sa secrétaire vendredi. Le rapport est déjà bien amorcé, révisé et mis en page. Il s'occupe donc de le relire, histoire de voir s'il n'y a pas quelque chose à annoter, à améliorer encore, des coquilles à corriger. Il sait que, fort probablement, ce ne sera pas le cas, mais ça le calme. Il se sent triste, impuissant.

Comment Johanne peut-elle encore penser ce qu'elle vient de dire ? Rox si calme, si posée en temps normal, malgré le bouillonnement qui l'habite, ne réagit si fort qu'avec elle. Faut dire que Roxane est le souffre-douleur de sa mère depuis sa naissance, comme si rien n'était jamais correct. Même adolescente, sa fille a été tranquille, voire effacée, sans écarts excessifs. C'est entre elles que ça a toujours été synonyme de colère, c'est pour ça qu'elle a appris tôt à taper fort dans son sac de sable. Il y a une marque plus foncée tout le tour. Ça le fait sourire. Sa petite fille devient une jeune femme saine, croit-il avec conviction.

Il entend Johanne remplir le lave-vaisselle, le démarrer et se diriger vers son propre espace de travail où elle doit terminer la préparation de ses cours. Il sait qu'elle a l'impression d'être à la dernière minute, comme à chaque session, et ce

n'est pas parce qu'elle a appris tard qu'elle donnait ses cours, elle donne le même depuis des années. Elle travaille à ses documents, mais est d'un perfectionnisme maladif, ce n'est jamais correct là non plus.

Plus un mot ne s'échange ce soir-là. On entend chaque personne aller au petit coin, se préparer pour sa nuit et les craquements des lits indiquant qu'on se couche.

Conversation *parlante*

Mercredi, 19 août

Le lendemain matin, Johanne déjeune seule, contrairement aux habitudes familiales. Jusqu'à hier encore, Rox se levait pour déjeuner avec ses parents même si elle ne disait mot, mais là, personne. Pierre est parti tôt et Rox est enfermée dans sa chambre. Dort-elle ? Johanne n'a pas envie de vérifier ni de s'obstiner avec sa fille. Elle en a plus que marre de ses crises.

Elle mange ses deux toasts rapidement puis quitte la maison avec son sac qui déborde. Elle doit rencontrer son auxiliaire d'enseignement pour lui parler des modifications du cours et des activités d'évaluation. Ça, ça urge. Elle sait bien que Marie-Ève n'aura aucun problème, ça fait trois sessions qu'elle est son auxiliaire, elle a suivi le cours auparavant et depuis son entrée au doctorat, elle suit ses cours religieusement. « Elle pourrait les donner elle-même si je ne pouvais pas. », se dit-elle, « Mais ça n'arrivera jamais ! C'est MON cours ! »

Rox peut bien attendre. De toute façon, elle ne lui adresse presque plus la parole depuis 5 mois. Soit depuis leur dernière grosse chicane, alors qu'elle a décidé de choisir sa robe de finissante toute seule et refusé sa présence au cocktail pour les parents.

Elles s'évitent la majorité du temps et Johanne se dit, sur un ton sans réplique, qu'il est plus que temps que sa fille grandisse, que c'est correct ce silence, que ça va revenir. En fait, ça fait bien son affaire.



Dès que sa mère est sortie, Rox entrouvre sa porte de chambre et passe la tête pour s'assurer qu'elle est seule. Lorsqu'elle en est certaine, elle en profite pour manger ce qu'elle veut, elle ne sera pas sermonnée pour ses choix, *Nutella* sur pain tranché, non *toasté* en plus. Elle prend ses deux tranches de pain graissées

épais et va s'asseoir avec un verre de lait devant l'ordinateur installé dans la salle familiale, lieu que sa mère appelle son bureau. Elle pourrait bien ouvrir son propre mini-portable, mais elle préfère le fauteuil confortable de sa mère. En plus, elle sait que celle-ci n'aime pas la savoir sur *son* ordinateur sans son accord ou sa présence dans la pièce à côté. Elle reste assise là, se sentant un brin délinquante.

Elle n'a pas de message de ses *amis*, qui ne l'ont pas suivie dans son collège et qui la boudent encore d'avoir opté pour un cégep public plutôt que leur collège privé réputé. Elle n'en a rien à cirer. S'ils boudent, c'est qu'ils n'étaient pas de vrais amis, étaient-ils des amis de toute façon. C'est quoi un ami d'ailleurs ? Elle s'en fout.

Elle installe sa clef USB et ouvre un document qu'elle a commencé à rédiger il y a quelques années. Quelques mots par ci, quelques mots par là. Rien d'organisé, pas d'histoire vraiment, ou des débuts jamais continués, jamais finis. Elle et l'écriture se boudent. Elle referme le tout, enragée, et va cogner sur son *punching bag*. Si elle pleurait de rage hier, là elle a besoin de frapper, de *varger*, de hurler. Heureusement qu'il n'y a personne d'autre à la maison.

Elle sait bien ce qui se passe et pourquoi ce qu'elle ressent est si intense. Mais elle ne veut pas regarder ça toute seule, elle a peur car ça la bouleverse juste d'imaginer la force de ce qu'elle a ressenti la veille. « Papa saura m'écouter. En plus, c'est lui qui l'a proposé. YÉ ! »

Elle passe le reste l'avant-midi bien écrasée devant la télé, somnolant par grands bouts. Elle n'a envie de rien, zappe d'une chaîne à l'autre entre deux *endormitoires*. Parfois, elle se réveille en sursaut, effrayée. Elle va se chercher un fruit et un verre de jus puis s'étend à nouveau sur le divan auquel elle a ajouté sa grosse doudou en polar.

Quand son père arrive, elle ne réalise pas ce qui se passe et ressent une grande tension. « Est-ce que j'ai ronflé, cout' don ? C'est quoi ce bruit ? » pense-t-elle. Elle est terrifiée.

Pierre fait pourtant peu de bruit, se doutant bien qu'elle se repose. Lorsqu'il entre au salon et la voit si pâle, emmitouflée jusqu'aux oreilles, il se rend compte qu'il se passe quelque chose qu'il n'avait pas prévu. Il se questionne : « Est-ce la suite d'hier ? Que s'est-il donc passé pour qu'elle soit dans cet état ? »

Il s'approche lentement de sa fille qui se calme peu à peu et l'accueille avec un sourire contrit.



— Ça ne va pas, toi, hein ?

— Non, pantoute. Je me sens moche, t'as pas idée.

— Ça te paraît dans la face. T'as l'air torturé. Veux-tu ben m'dire c'qui s'est passé pour te mettre dans un état pareil ?

— Rien... C'est ça qui est l'pire.

— Si tu le veux bien, décris-moi ta journée d'hier pour voir, des fois qu'on trouverait ce qui a bien pu arriver.

— J'le sais ce qui fait que j'suis comme ça, mais c'est dur à expliquer. J'ai peur de ce que tu vas me dire, peur que tu me traites de folle, que tu me dises d'aller voir un psy, que j'suis pas correcte. Mais j'ai surtout peur d'être complètement dans l'champ. J'ai d'la misère avec ce qui se passe dans ma tête.

— Ça a l'air bien compliqué ton affaire, non ?

— P't-être ben, oui.

— Commençons par le début, veux-tu ? Raconte-moi ta journée, c'était quoi tes cours hier ?

— Ça fait partie du *prob*, j'pense. Un cours de français, c'est d'la littérature, le savais-tu ?

— Oui, on appelle ça français, mais au cégep, c'est de la littérature, de l'analyse de textes, des dissertations.

— Et mon autre cours, c'était philo. Y a quelque chose de commun dans les deux, hein ?

— Analyse de textes et dissertations, et puis ?

— C'était quoi ma matière la plus difficile au secondaire ?

— Français, mais c'était pas aussi vrai en lecture qu'en écriture, non ?

— Oui, justement... Et là, ben je devrai lire et écrire sur ce que je lis. Moi, je voulais avoir des bonnes notes au cégep, aller me chercher une grosse cote R⁶ pour entrer en médecine, ou en pharmacie. J'étais même assez certaine que ce serait facile. Mais là... j'pense que je s'rais mieux de laisser tomber tout de suite.

— Un instant, un instant. Je ne comprends pas pourquoi tu lâcherais, t'as jamais été une lâcheuse toi.

— Oui. J'sais. Mais j'pense que j's'rai pas capable de faire ça. J'ai jamais été bonne là-d'dans.

— Mais si t'essaies pas, comment pourrais-tu ne pas être capable ? Je pense que tu devrais au moins te donner une chance d'essayer.

— Écrire, j'haïs ça.

— Dans tous tes cours tu devras écrire, de toute façon. En chimie, tu auras des rapports de laboratoire, donc des analyses et des écrits. En éducation physique aussi, je pense.

— T'as raison. J'avais pas pensé à ça. Ça me tente encore moins d'essayer d'abord.

— C'est pas ce que je souhaitais te faire comprendre.

— J'peux-tu te poser une drôle de question ?

— N'importe quoi, j'suis là pour ça.

— Alors dis-moi, papa, les mots qui s'écrivent pas, qu'est-ce qui leur arrive ?

— Euh, qu'est-ce que tu veux dire ? – Pierre est confus, ne voyant pas le rapport avec ce qui précède.

— Quand on a des mots dans notre tête, si on ne s'en sert pas, qu'est-ce qui se passe ?

— Mais ils s'effacent tout à fait, je crois. Ils disparaissent sans laisser de trace.

— Tu es sûr de ça ?

— On ne peut jamais être sûr de rien. Tu sembles moins sûre que moi, je me trompe ?

— C'est que des fois, des mots passent dans ma tête et je les écris pas parce que je ne pense pas à écrire. Ben, oui, j'y pense des fois mais j'le fais jamais. Des fois, je les retrouve sous une autre forme dans des livres que je lis plus tard, parfois beaucoup plus tard. C'est comme si j'étais pas toute seule à les *entendre* (elle imite avec ses doigts la forme des guillemets) et que quelqu'un d'autre avait accepté de les prendre et de les écrire sur papier. Ça s'peut tu ?

— Wow ! Je sais pas trop quoi t'dire. C'est un peu poussé là ! Faut dire que j'suis pas sûr de comprendre ce que tu veux dire et encore moins être d'accord avec ce que j'en comprends. Explique-moi un peu plus, je m'y perds.

— Des fois, j'me réveille le matin et des mots traversent mon esprit. Je sens que je pourrais alors écrire un roman entier sur l'histoire que ces mots me racontent.

— Tiens, tiens, écrire... un roman en plus, dit-il tout bas.

— Attends là. Mais je suis tout l'temps pressée par d'autres affaires, l'école, le travail, les amis quand j'en ai, toi, maman et ce que je ressens, ou plutôt ne ressens pas pour elle. Alors je ne m'occupe pas de ces mots là. Jusque là, tu me suis ?

— Pas tout à fait certain, mais continue.

— Des fois, c'est tellement trippant, tellement intelligent que je me dis que ça vient pas d'moi et que c'est pas pour moi, mais je trippe avec les mots qui sont là, les histoires qui viennent avec, la façon qu'ils apparaissent dans ma tête. Ça dure quelques minutes, le temps que je reste occupée à les *lire*. C'est un peu comme si j'avais un écran dans mon front et cet écran prend toute la place, j'appelle ça mon Imax . Tu souris, là. C'est comique, hein ?

— Oui, ça a l'avantage d'être clair ! Continue.

— Dès que mes pensées à moi me ramènent à ce que j'ai à faire, ou que je devrais l'écrire, pffuitt, partis les mots. Plus rien. J'oublie même les avoir *vus* et ma vie reprend son cours.

— Et ?

— Mais ils reviennent en fond d'écran, comme.

— C'est une réflexion vraiment imagée. Dans le fond, si j'comprends bien, ces mots sont écrits sur ton écran, pas entendus ?

— Pas tout à fait, c'est... C'est ben difficile à décrire. Je vais essayer de trouver les mots... Eh ben ! dit-elle avec un sourire. C'est moins clair que si c'était vraiment écrit, c'est plus comme... une pensée. Une pensée qui vit et se promène dans ma tête mais qui n'est pas à moi. Qui me parvient comme une vibration. J'sais pas trop, sais-tu. C'est quelque chose qui prend forme dans des mots qui parfois sont écrits sur mon Imax, parfois c'est une image, comme un rêve resté dans l'air quand j'me réveille. Mais toujours, il y a un sens, même si je ne cherche à le comprendre. C'est là, en bloc, mais c'est comme du sable, si je l'écris pas, ça part, et je ne l'écris pas. Peur de pas être capable, de pas leur rendre justice.

— Tu ne t'appropries pas les mots qui sont là, on dirait. Un peu comme si tu pensais qu'ils viennent d'ailleurs, d'une autre source, comme si ton imagination à toi ne pouvait pas créer tout ça.

— Tu crois ?

— Je sais pas, c'est c'qui me vient pendant que tu me parles. Mais de l'imagination, tu en as toujours eu. Tu as beau avoir 18 ans, ça ne veut pas dire que quand tu étais petite tu ne trouvais pas mille façons pour expliquer ce qui t'arrivait. Tu avais des amis imaginaires, tu décrivais des situations pour expliquer tes mauvais coups qui me faisaient rire, même si des fois, moi et ta mère on se fâchait pour te dire que ça n'avait pas de sens. C'est pas récent ça.

— Oui, c'est vrai. Je m'en rappelle. Comme la fois où j'avais brisé mes pantalons aux genoux et que j'avais dit que j'avais été suivie par un monsieur vert venu de l'espace. Mais dans ce temps là, vous me disiez que je mentais, alors que c'était pas ça. Dans ma tête à moi, c'était vrai. Je ne voulais pas vous donner tous les détails *vrais* qui étaient arrivés, comme de courir pour rejoindre quelqu'un qui ne veut pas qu'on soit avec et qui se met à courir plus vite pour ne pas être rattrapé. Dans ce temps-là, j'avais envie que ce qui se disait dans ma tête soit plus vrai que la vérité.

— Mais quand on est petit, la différence entre ce qui se passe dans notre tête et la réalité est bien difficile à faire. On peut pas comprendre que l'ami avec qui on

veut jouer ne veut pas jouer avec nous. On ne veut pas que ce soit vrai, c'est trop triste. Mais là, tu t'es blessée aux genoux, c'était pas agréable non plus, non ?

— Mais c'est plus facile à accepter, par exemple. C'est tellement plus facile de pleurer pour mes genoux que pour l'ami qui voulait pas de moi. Au moins, je voyais pourquoi je pleurais, c'était visible.

— Oui, je comprends, c'est vrai que les bobos physiques sont plus faciles à *montrer* et à expliquer. C'est encore vrai quand on est adulte, tu sais.

— Ouais. Mais c'est qui se passe encore dans ma tête, tous ces mots qui flottent et qui ont envie que j'les dise, j'aurais envie qu'ils soient à moi, à mon imagination comme tu dis, mais j'y crois pas.

— Pourquoi ? Tu ne crois pas être capable de penser tout ça ?

— Non, c'est pas ça. Ben, j'sais pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? C'est pas clair, c'est dans ta tête, mais on dirait que tu me dis que c'est pas là non plus.

— Mais c'est pas facile à expliquer non plus c'est que je veux dire. Même pour moi, c'est pas clair, c'est pour ça que je voulais en parler avec toi, *p'tit cerveau*⁷ de la maison. Au moins tes questions m'amènent à réfléchir un peu plus et tu m'dis pas d'affaires plates comme maman. Attends un p'tit peu, je vais essayer d'organiser ça un peu plus dans ma tête.

— Prends tout ton temps, on est seuls ensemble et c'est rare, alors profitons-en !

— Bon, à un moment donné, j'ai eu l'image d'une radio, ou d'un téléphone si tu veux. J'avais l'impression de recevoir des informations *d'ailleurs*, je ne sais pas d'où par exemple. Mais c'est pas comme si quelqu'un me parlait dans ma tête, ni comme si quelqu'un me parlait à moi. Je reste consciente de ce qui se passe.

— Han han, je ne comprends pas trop, mais continue, ça va peut-être devenir plus clair.

— Je m'suis dit que j'devais être syntonisée, comme une radio, le mot est bon ? Je l'ai cherché sur internet et c'est celui qui se rapproche le plus de ce que je veux dire.

— Oui, oui, continue. Ne te censure pas.

— Donc quand j'suis syntonisée à un niveau spécial, il y a des mots, des idées, des pensées qui passent sur mon écran. Si je m'y arrête, je peux créer des histoires autour de ces mots. Comme j'les écris pas, les mots comme les histoires disparaissent. Comme quand je me syntonise à un autre niveau et que je me lève, ou que je suis occupée, que je ne suis pas disponible, là, je ne les vois plus.

— Pourquoi est-ce important pour toi de m'en parler maintenant ? Je comprends un peu ce que tu veux dire, mais j'ai de la difficulté à comprendre pourquoi tu n'en as pas parlé avant. Ça semble te préoccuper, ou te déranger, et je ne vois pas trop le rapport avec ta réaction d'hier.

— C'est que j'en ai déjà parlé à un prof au secondaire, alors que j'avais fait une rédaction qu'il avait trouvé bizarre. Quand je lui ai expliqué qu'il y avait des mots dans ma tête, il a eu l'air de penser que j'avais besoin d'un psy, que c'était psychiatrique mon affaire. Il a utilisé un mot que je n'ai pas bien saisi, schizo quelque chose.

— Tu ne m'as jamais parlé de ça.

— J'ai eu peur et je n'en ai plus parlé après. J'ai même essayé d'écrire des rédactions *ordinaires*, mais tu as vu les résultats scolaires qui sont allés avec ça ? Ordinaires, ben ordinaires. J'ai réussi mais j'ai jamais été contente de ce que j'écrivais, j'arrivais pas à organiser mes idées comme il faut.

— Et là, je commence à comprendre pourquoi c'est important maintenant. Ça a rapport avec ça, t'as peur de ce que tu vas écrire à tes profs de cégep ?

— Oui, j'pense que oui. Je viens d'entrer au cégep et j'dois écrire des dissertations. Bon, c'est pas comme écrire les mots et les pensées qui m'passent à travers, mais c'est un peu ça aussi. Quand je lis des textes, y a plein d'pensées et d'idées qui me passent par la tête et quand j'essaie de les écrire, ça sort tout croche. T'as vu l'effet hier ? J'en fais des boutons et des plaques d'eczéma, regarde-moi les bras ce matin - elle soulève ses manches - tellement ça me stresse. Je ne sais pas comment utiliser ce qui se passe dans ma tête, ce que je vois sur mon Imax avec ce qu'on me demande. Et j'ai envie d'avoir de meilleurs résultats encore qu'au secondaire. Je veux pouvoir écrire des affaires correctes, mais j'sais pas comment faire. Ça me stresse, ça s'peut pu.

— Tu penses que ça va t'aider de m'en parler ? Pourquoi ne pas en parler avec

ta mère, c'est plus son domaine que le mien ?

— Elle est spécialiste en psychologie, pas en écriture. Toi, tu t'es fait une job où tu écris tes idées et t'en fais d'la pub. Elle, tu l'sais ben, elle est toujours trop occupée, elle a du temps pour tout sauf pour moi, pas d'écoute, pas d'intérêt, pas d'attention. Comme d'habitude, quoi. Elle m'enrage, comme d'hab aussi. J'sais pas comment lui parler, quoi lui dire. Alors j'ose pas lui parler. J'ai rien qu'envie de lui crier après et de lui dire des vacheries. Et puis, c'est à toi que j'veux parler, je m'entends mieux avec toi. Mais on peut-tu rester dans mes affaires, pas dans celles avec maman ? Pis le créateur dans notre famille, c'est toi, non ?

— Ta mère a créé son cours, tu le sais ça. Et oui, t'as raison, on peut rester dans tes affaires. Mais honnêtement, j'sais pas trop quoi te dire, comment t'amener plus loin là-dedans. Je voudrais t'aider, mais j'sais pas comment. Qu'est-ce que j'pourrais faire pour t'aider, de quoi t'as besoin ?

— J'sais pas trop. Là, j'ai juste envie de lâcher le cégep et de reprendre le travail au McDo jusqu'à ce que je devienne gérante, que je fasse assez de cash pour avoir mon propre resto. Fini l'écriture !!!

— Bon, si on se donnait du temps pour y réfléchir, hein ?

— Ouais, j'voudrais ben, mais j'ai encore un cours de français demain et un de philo après-demain. J'ai la chienne, ç'a pas d'bon sens.

— Respire par le nez, attends d'avoir passé ta première semaine de cours, on en reparle en fin de semaine. Samedi, ça te va ?

— Vas-tu en parler à maman ?

— C'est certain que je vais en discuter avec elle. J'sais bien que vous ne vous entendez pas bien, mais elle a de bonnes idées des fois, *tsé* ?

— Ouais, j'sais. Mais moi j'aimerais mieux qu'elle m'en parle pas, je veux pas discuter avec elle. Elle a le don de me faire *feeler cheap* et ça m'tente pas pantoute, là. J'me sens assez mal de même.

— D'ac. J'te r'viens là-d'ssus en fin de semaine. On va se trouver un moment pour en jaser, toi et moi. Comme tu travailles vendredi soir, samedi, ça t'irait ?

— Ouep ! Merci p'pa, t'es ben *smatte*.

— J'aimerais, même si ça ne te tente pas trop trop, que tu essaies d'écrire tout ce qui te vient par la tête quand tu prends une feuille et un crayon. N'importe quoi ferait l'affaire, - et il conclut avec un grand sourire - on regardera ça en fin de semaine.



Les⁸ mots se bousculent au bout de mes doigts... ils cherchent le papier, mais le papier ne les veut pas. Ils trouvent le clavier, que mes doigts connaissent très bien, mais l'écran ne les reçoit pas non plus... Ils viennent mais ne trouvent pas preneur.

Ils se bousculent, cherchent la sortie, les lettres arrivent mal à s'aligner les unes derrière les autres, y a-t-il un sens à tout ça ? On dirait qu'ils ont une vie propre, ces mots, une vie sans moi, une vie qui me bouscule moi aussi parce que j'ai peur, parce que je refuse que des mots tentent une vie à travers moi sans que j'en fasse partie... Mais ils commencent à me déranger pas mal, je devrais peut-être tenter de les laisser aller...

Ne trouvant pas leur voie, ou leur voix, c'est selon, ils trouvent des avenues différentes pour me parler. Ma peau, mon énergie, ma conscience, tout est interpellé.

J'ai des boutons, des faiblesses, de la fébrilité, mon esprit part dans toutes les directions. Est-ce que je suis folle ?

Mais non, je sais que je ne suis pas folle, que ces mots sont différents de moi, qu'ils ne sont pas moi, qu'ils sont sans moi, même si leur voie semble passer à travers moi.

Des fois, je préférerais qu'ils trouvent un autre canal, une autre cruche, tiens donc, où se déverser avant d'atteindre le but fixé qui est autre chose que moi, que mes buts à moi... Je suis prise dans une sorte de vortex qui me brûle de l'intérieur, qui occupe mon énergie dans toutes les directions possibles... comme s'il fallait que je m'assoie en moi et que je laisse couler cette autre énergie qui vient des mots qui me passent par la tête.

Je ne sais pas comment m'y prendre pour laisser aller, pour lâcher prise, pour dire oui alors que je préférerais dire non, que j'aimerais mieux rester cachée derrière mon écran et ne pas lire ce qui s'écrit à travers moi.

On dirait parfois que je suis plusieurs, même si je suis là, seule, à chaque fois. Ce sont bien mes doigts qui courent sur ce clavier, je reconnais le style, la forme, le ton... pourtant, je ne me reconnais pas, au cœur de moi, dans le sens, dans le fond, dans la teneur... Et puis oui, je me reconnais aussi... car j'ai peur de ce que je vais découvrir, des fois que ce serait moi...

Qui est donc *moi* ? Une personne ? Une femme ? Une ado pas finie ? Une âme ? Une entité X ? Je ne sais pas, dans le fond. Un mélange de bien des possibles, sous différents angles, à travers différents filtres, dépendamment où se situe l'œil de l'observatrice, moi en l'occurrence, et quelle grandeur prendra le focus que j'apporterai à cet œil, en conscience... si possible.

Une chose est sûre, quand j'écris... les mots qui viennent n'ont pas mon âge, n'ont pas ma vie à moi... C'est plus fort que moi, plus puissant, d'une intensité qui me fait peur, me terrifie...

Roxane se relit et n'en revient pas que ça ait versé ainsi dans un document Word, dans son ordinateur. Que vient-il de se passer ? Elle n'en sait trop. Ça a passé par ses doigts sur le clavier sans que les pensées lui passent d'abord par la tête. Ah bon ! « Je me sens bien, bizarre tout ça ! »



Pierre prépare un repas rapide et sain, du type que Rox et lui préfèrent, végétarien.

Johanne appelle pour indiquer qu'elle est retenue à l'université pour une réunion départementale et qu'elle et son auxiliaire d'enseignement iront prendre un verre ainsi qu'un repas au Pub.

Pierre est content, lui non plus n'a pas envie de discuter avec elle. Il sait que ce qui arrive fera son chemin en elle et, d'ici là, il préfère être en sa présence le moins possible.

Ils s'installent, Rox et lui, sur le divan du salon, sous une grosse couverture en laine, pour manger devant un film à leur goût, relaxes tous les deux.

L'œil de la tempête

Jeudi, 20 août

Ce matin-là, Pierre entre au bureau pour finaliser le rapport qui met un terme au contrat de son équipe. C'est la quatrième lecture, il sait très bien qu'il ne reste que quelques détails à vérifier et à corriger pour qu'il puisse le remettre à l'entreprise qui leur a fait confiance.

Ça fait longtemps qu'ils n'ont pas réalisé un contrat avec autant de facilité et de justesse. Peu de difficultés lors des négociations et encore moins d'impondérables tout au long du processus de réalisation. Rendre compte des différentes étapes et des résultats obtenus est donc un plaisir pour lui. Il a deux jours pour faire un dernier tour d'horizon et le déposer dans les mains de sa secrétaire qui préparera la version finale.

Il pourrait prendre son temps, mais comme il est confiant il fait une lecture rapide des endroits où il restait des vérifications et corrections à faire pour s'assurer que le travail a été bien fait. Comme d'habitude, ses deux coéquipiers ont apporté les précisions nécessaires et les corrections suggérées. Il appose ses initiales au bas de chaque page pour signifier son accord là où c'est exigé et va porter le document ainsi complété à sa secrétaire qui lui lance avec un sourire :

— Un autre de fini ! Je prépare le tout et l'envoie au client demain matin par Purolator, au lieu de lundi comme prévu. Il sera content, il a appelé ce matin pour demander quand ça arriverait. Super, Pierre !

Il lui sourit et retourne à son bureau, satisfait. Il prend le dossier préparé par son collègue François qui a rencontré un nouveau client en début de semaine. Il veut passer en revue ses notes avant de proposer des avenues à la demande qui leur est proposée. Ils se sont entendus pour s'asseoir en équipe le lundi suivant. Pierre est heureux car ça va lui permettre de penser un peu à ce qui s'est passé avec Rox la veille.

Sa rencontre avec sa fille l'a laissé perplexe et il est évident pour lui qu'il doit inclure Johanne dans la situation, la réflexion et la solution. Il ne sait pas quoi

penser de ce que lui a dit Rox et il en est un peu troublé. Un peu car il a confiance dans les talents de sa fille et dans la force résiliente qu'elle a toujours démontrée par le passé, notamment quand elle a dû reporter son entrée au secondaire et passer à travers les nombreuses crises avec sa mère. Mais comment convaincre Johanne de se pencher sur la situation sans que cette dernière ne s'emporte et refuse la discussion ?

Il ne peut tout de même pas passer outre. Il décide alors de l'appeler pour prendre rendez-vous avec elle. Lorsqu'il entend sa voix, il sait que ça ne va pas du tout pour elle. Elle est lointaine, distante, triste ? Il ne sait trop quelle émotion est là, mais la voix est tremblotante, faible. Ce n'est pas la Johanne habituelle. Ce qui vient d'arriver avec Rox l'a donc touchée plus qu'elle ne veut bien le montrer. Elle lui dit qu'elle est d'accord pour la rencontre du lendemain, mais il sent bien qu'elle préférerait se défilier. Il a envie d'être à ses côtés, de la prendre dans ses bras, mais il décide, pour une fois, de la laisser venir à lui, de ne pas la bousculer pour avoir une réponse ou une réaction autre. Le dîner risque d'être un peu tendu, mais de la sentir fragile le rassure tout de même, « Moins dur que de parler avec un bloc de béton ! » se dit-il.

Il ouvre ensuite le dossier qu'il tenait entre ses mains et sort sa tablette de feuilles lignées et son stylo préféré. Il se plonge dans les mots de son collègue qu'il connaît par cœur pour tenter de voir les liens qu'il a laissés dans la marge de la page d'introduction, précurseur du contrat à réaliser et à faire signer par le client. Très concentré sur sa tâche, il ne voit pas le temps passer. Ce nouveau contrat est très inspirant et il a hâte de lancer ses idées le lundi à la réunion. Les notes de François sont si claires qu'elles ont stimulé mille possibilités d'intervention.

Lorsqu'il s'arrête enfin, après avoir rempli 4 pages d'idées multiples et les avoir classées par thèmes, il regarde sa montre et comme il est 20 heures, il se décide à rentrer à la maison.

En chemin, il arrête à l'épicerie pour s'acheter quelques bières artisanales et des denrées pour le souper. Il prend son temps et finit par n'acheter qu'une grosse Don de Dieu⁹ et un sac de nachos avec un petit plat de trempette.

Lorsqu'il arrive à la maison, il constate que Johanne est déjà rentrée mais que la majorité des lampes sont éteintes. Sa compagne a donc dû décider de se coucher tôt. Il se promet de prendre du temps seul devant la télé, ce qui lui arrive

très peu souvent.



Depuis deux jours, Johanne doit reconnaître qu'elle n'arrive pas à se concentrer pour finaliser ses documents pour la reprographie. Elle sait qu'ils sont fort probablement très corrects tels qu'ils sont, ce que lui a signalé Marie-Ève, son auxiliaire, mais elle hésite à aller les porter car elle a de la difficulté à départager ce qu'elle ressent, ce qu'elle doit faire et ce qui lui reste effectivement à faire. Tout est confus. Elle ne se sent pas très bien en fait...

Elle ouvre son recueil de textes et lorsqu'elle tente de lire sa table des matières, elle a l'impression de voir le visage de sa fille sous le texte. Elle doit faire un effort pour tenter de la sortir de sa tête, mais rien n'y fait. Au plus profond d'elle-même gronde une vibration qu'elle ne reconnaît pas, comme si elle était tout à coup habitée par une émotion très forte qui la rend fébrile, fragile, vulnérable. Chaque mot qu'elle tente de lire semble lui rentrer directement dans le cœur, pas évident de lire de la psycho quand ce qui se passe en soi a l'air de se trouver à ce niveau-là, ou, se dit-elle, dans une interaction qu'elle alimente. Elle préférerait que ce soit faux, que ce soit sa fille, qui lui tombe tellement sur les nerfs, pas elle, qui ait un problème et qu'elle puisse s'en défaire comme si elle n'avait rien à y voir.

Elle décide finalement d'aller porter ses recueils de textes et cahier d'exercices à la photocopie. Elle sait bien qu'elle ne pourra rien changer et elle décide de lâcher prise là-dessus. « Il reste toujours des coquilles, de toute façon, ce n'est pas une ou deux de plus qui vont changer quelque chose ! » se dit-elle pour se calmer.

Un vague sentiment où se mêlent impuissance et culpabilité l'accompagne, mais elle ne sait pas comment l'accueillir. Ça lui paraît trop intense, elle a peur de ses réactions, elle ne veut pas être envahie par ce trouble qu'elle ressent pourtant si fort.

Pierre vient de l'appeler pour aller dîner le lendemain au pavillon Desjardins¹⁰. Elle a eu envie de refuser, mais elle sait bien qu'elle ne peut pas se désister, que ce qui se passe met en lumière une situation qui n'a que trop duré. Elle se sentait

déjà moche auparavant, mais cet appel a servi de condensateur à la tension qui l'habite depuis plusieurs années. Elle a l'impression qu'elle va exploser, que son cœur va éclater en mille miettes...

En déposant ses textes à la préposée à la reprographie, quelque chose en elle s'effondre. Elle se sent défaillir, mais se ressaisit, le temps de sortir de ce lieu et d'aller marcher à côté. Cet espace boisé n'est pas bien grand, mais elle a besoin d'être seule et d'écouter le vent dans les branches de ses arbres. Elle a peur de croiser un ou une de ses collègues car elle connaît leur écoute et n'a pas du tout envie de leur exprimer son désarroi. Elle veut garder ça pour elle car personne au département ne connaît vraiment sa réalité et « ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer », dit-elle tout haut en plein cœur de cette mini forêt. Il n'y a personne autour d'elle, mais d'entendre sa voix l'a effrayée, elle préfère s'en assurer en scrutant les alentours.

Johanne se dirige ensuite vers sa voiture, stationnée à l'autre bout du campus, et décide de rentrer chez elle car elle sait qu'elle sera seule pour la soirée. Elle compte se faire un petit repas végé, prendre un bain chaud et s'installer au lit avec un bon roman. « En souhaitant que j'arriverai à me sortir toute cette histoire de la tête ! »



Rox se rend au cégep en se traînant les pieds. Son deuxième cours de littérature de la semaine ne l'enchanté pas. Elle a convenu avec son père d'attendre avant de tout lâcher, mais ça ne lui tente pas du tout d'y retourner. Elle a relu son plan de cours, mais n'a pas encore acheté son matériel de cours, volumes et cahiers d'exercices.

En arrivant en classe, la professeure est déjà arrivée et elle accueille chacun de ses élèves en tentant de se rappeler leur prénom. Exercice qu'elle aime bien faire à chaque session et dans tous ses groupes. Lorsqu'elle manque son coup, l'élève la reprend et un sourire s'échange systématiquement. Quand elle fait mouche, le sourire s'instaure d'office. Elle a l'impression de créer un lien avec chaque jeune qu'elle apprécie déjà.

Roxane sourit elle aussi à l'énoncé de son prénom si peu souvent prononcé en

entier. La professeure l'a rejointe dans sa gêne, dans son inquiétude. Elle se sent invitée et un peu rassurée.

Dès que tous sont assis, elle les informe qu'elle a pris le temps de lire le petit texte qu'elle leur a demandé de lui laisser avant la fin du cours précédent. Ce petit exercice d'introduction leur demandait de se présenter, de dire de quelle école ils arrivaient, ce que signifiait pour eux un cours de littérature, ce qu'ils s'attendaient à faire dans ce cours et ce qu'ils espéraient en apprendre.

Elle leur présente ses analyses en séparant le tableau en trois grandes catégories. Deux d'entre elles regroupent une bonne majorité des élèves et sont à peu près équivalentes en termes de nombre : ceux qui détestent le français et suivent le cours parce qu'ils n'ont pas le choix, ils n'ont pas trop envie de s'investir et ne croient pas beaucoup apprendre quelque chose ; ceux qui ne connaissent rien à la littérature, mais avaient d'assez bons résultats en français au secondaire, ont une toute petite ouverture face au cours mais suivent aussi le cours parce qu'il fait partie du tronc commun et qu'ils n'ont pas le choix. Et viennent ceux qui adorent la lecture, l'écriture et la langue, le plus petit sous-groupe. Elle signale dans chacun des sous-groupes quelques particularités, quelques explications possibles, quelques solutions pour tenter d'amener tous les étudiants à réussir le cours, même s'ils ne développent pas nécessairement un amour fou pour la littérature.

Roxane sait qu'elle se situe dans le premier sous-groupe et elle a beau entendre quelques avenues qui peuvent rendre le cours intéressant, elle ne se sent pas bien face au contenu du cours ni à ce qui est demandé : des exercices d'analyse de textes et d'écriture. « Ouach ! » Elle ne voit pas qu'il y a aussi de la lecture, beaucoup de lecture, ce qu'elle aime beaucoup d'habitude. Elle sent la peur qui la triture à nouveau et lui donne mal au cœur. Elle voudrait quitter le cours dès maintenant, mais elle sait qu'elle devrait rester. Elle attend impatiemment la pause et n'écoute plus ce que raconte la professeure. Cette dernière lui semble gentille, enjouée et très énergique. Elle semble sûre d'elle et adorer ce qu'elle fait. Cependant, ça ne l'incite pas à vouloir rester dans le cours.

Lorsque la professeure prononce le mot peur pour expliquer le désintérêt pour les cours de français et de philosophie, Rox se retourne et la regarde. Elle réalise que la dame la regarde dans les yeux un instant avant de tourner la tête pour observer une autre étudiante, puis un garçon un peu plus loin, et fait enfin le tour de la classe en décrivant les thèmes qu'elle énonce.

Rox se demande ce que ce sujet peut bien venir faire dans un cours de français, ça n'a rien à voir avec le contenu du cours. Elle n'aime pas ça, se met à gigoter, à fatiguer sur sa chaise, elle a encore plus envie de partir en courant loin de cette classe où elle se sent traquée.

La professeure poursuit son laïus sur les résistances face à ces cours plus théoriques, souvent causés par des échecs répétés au secondaire, des contacts malheureux avec certains professeurs ou collègues de classe plus forts et hautains, le contenu plus difficile à comprendre car moins concret.

Roxane ne veut pas entendre ça, elle se reconnaît là-dedans et n'a pas du tout envie qu'une prof de cégep qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam vienne lui dire pourquoi elle a peur. Elle a déjà une mère qui fait ça et qui est dans le champ la majorité du temps... Elle le sait très bien pourquoi elle a peur et n'a surtout pas envie d'en parler avec cette enseignante.

Vient enfin le moment de la pause et elle se précipite vers la porte en emportant son sac. La dame lui passe gentiment une main sur le bras alors qu'elle est retenue par le bouchon d'élèves qui ont tous déboulé en même temps vers la sortie. Roxane réagit physiquement et la professeure a un mouvement de recul comme si elle venait de recevoir une décharge électrique. Elle se rapproche tout de même, sans la toucher cette fois, puis l'invite à rester un instant. Rox n'en a pas du tout envie mais ne sait pas comment lui signifier qu'elle préfère aller prendre un café et revenir alors qu'elle sait très bien qu'elle ne reviendra pas dès qu'elle sera sortie. Elle se sent coincée et baisse les épaules. Son malaise apparaît clairement, elle pense qu'elle va vomir là, devant cette dame un peu trop attentive à son cas.

Cette dernière commence par lui sourire tranquillement en lui demandant si tout va bien. Roxane a envie de lui crier de bien la regarder, que ça lui paraît dans la face. Mais elle demeure la tête baissée, ne la regardant que d'un œil à travers son long toupet qui lui pend devant les yeux. L'enseignante lui dit qu'elle ne la retiendra que quelques instants, qu'elle a envie de faire connaissance avec elle, qu'elle a beaucoup apprécié sa franchise et la qualité de son texte qui disait clairement comment elle se sentait face au cours. Elle lui offre son aide si jamais elle en ressent le besoin. Puis elle la laisse partir sans plus la retenir.

Rox a les genoux flageolants. « J'écris bien ? Moi ? Ce que j'écris est clair ? Hein ? » Elle a envie de pleurer. Elle a le sentiment d'être tout à coup

transparente et voudrait se cacher au fond d'une oubliette. Mais elle n'arrive pas à bouger d'un iota. Ses pieds semblent s'enfoncer dans les tuiles du plancher. Cela ne dure qu'un instant, quelques microsecondes, mais pour elle, c'est l'éternité.

Elle réussit enfin à se dégager de là mais elle ne sait plus où aller, quoi faire... elle se sent perdue. Pour la première fois de sa vie, quelqu'un reconnaît une qualité dans son écriture. « Est-ce que cette professeure tente de me manipuler pour que je reste ? Comment sait-elle que c'est moi qui ai écrit cet exercice-là ? Ça s'peut pas, bon ! » Elle se sent encore plus à l'envers que lorsqu'elle est sortie du cours deux jours plus tôt. Dès qu'elle franchit la porte, elle se met à courir et ne se retourne pas.

Elle erre dans le collège pendant les trois heures qui séparent ses deux cours. À l'heure du dîner, elle s'arrête à la cafétéria et s'achète un café, s'assoit dans un coin où elle peut observer ses collègues circuler. Elle sort un cahier et un stylo et les mots se mettent à glisser et elle laisse couler l'encre le temps que le *flow* se verse en elle.



Qu'est-ce qui se passe ? ¹¹ Qu'est-ce que c'est que cette émotion-là ? Les larmes viennent plus vite que les mots... Est-ce la prof qui m'a bouleversée ? J'suis tout à l'envers. J'ai rien qu'envie de pleurer et j'sais pas pourquoi. En même temps, je suis fâchée. J'me sens perdue.

Tout ce que m'a dit la prof était gentil. Elle ne m'a pas brassée. Elle a juste été là pour moi. Ça me fait si bizarre. Je ne sais pas quoi faire avec ça.

En plus, je me rends bien compte que j'ai sorti mon cahier naturellement, spontanément.

Mais je n'arrive pas écrire autre chose que ce qui s'écrit maintenant et ça aussi, c'est bizarre. D'habitude, ce ne sont pas mes mots qui viennent, mais d'autres... Je comprends rien pantoute.

Comme le cours suivant est un cours d'entraînement en salle, elle décide d'y aller et de se donner à fond pour se vider la caboche de tout ce qui s'y discute sans elle. Après, elle prend une douche pour *nettoyer le méchant* et s'en va directement au McDo pour prendre son chiffre de travail. Ainsi, le cours de Littérature et imaginaire restera à l'école et finira dans le fond des égouts sous ses pieds dans la douche, « *That's it !* », pense-t-elle.

Pénombre

Vendredi, 21 août

Johanne est assise à une petite table dans un coin près de l'entrée du pavillon Desjardins. Elle sirote un café. Elle attend Pierre avec lequel elle doit dîner et, selon ce qu'il lui a dit plus tôt ce matin, enterrer la hache de guerre qui traîne depuis quelques jours. « Quelques jours ? – pense-t-elle – Mon œil !!! »

L'arrivée patraque de Rox en crise a encore une fois jeté une ombre sur leur relation à eux. Comme s'ils ne pouvaient être un couple sans être parents en même temps. Elle le sait, Dieu qu'elle le sait, c'est impossible, mais elle le souhaite tous les jours depuis la naissance de sa fille.

Malgré tout, ils ont continué à entretenir une relation somme toute agréable, lui semble-t-il. Elle la voudrait plus engagée, elle le reconnaît, plus profonde, mais pour ça, elle devrait travailler sur elle !

Son Pierre lui manque beaucoup, leur complicité, leur répartie comique. Le peu qu'ils avaient conservé est en veilleuse depuis mardi. Après trois jours, elle commence à trouver ça très difficile. Pierre ne lui adresse la parole que pour du fonctionnel, seule Roxane semble trouver son attention. Elle se sent un peu misérable, sachant très bien que son sentiment est irrationnel, qu'elle n'a pas à ressentir cette sorte de jalousie qui la rend aussi adolescente que sa fille.

En attendant Pierre, malgré le livre ouvert devant elle, elle réfléchit. Elle a l'impression d'avoir beaucoup investi dans son travail pour ne pas aborder un mal-être qui la ronge et qui cherche à émerger à sa conscience depuis quelques jours. Elle tente de se centrer là-dessus mais elle n'arrive pas à identifier ce que c'est. Elle reconnaît tout de même quelques racines possibles. Depuis plusieurs années, Pierre et elle ont pris l'habitude de se parler dès le lendemain où il se passe quelque chose qui les éloigne, mais là, on dirait que la crise est plus intense. Et comme Pierre ne lui parle pas, elle a l'impression d'être ignorée alors qu'elle a un bagage de connaissances en psychologie, sa spécialité, qui pourrait être mis à profit pour désamorcer les tensions. En même temps, elle sait très bien

qu'elle fait partie du problème et que ce qu'elle ressent est plus ancien, plus profond.

Sa relation avec sa fille, déjà peu chaleureuse, s'est dégradée dès qu'elle est retournée à l'université faire son doctorat, 10 ans plus tôt, alors que sa petite n'était pas encore adolescente. Avait-elle déjà été proche de sa fille ? Elle en doute aujourd'hui. Elle ne voulait pas d'enfant, au départ, et elle s'est laissée convaincre par Pierre qui en voulait plus que tout, plus qu'une amoureuse peut-être. Puis son absence de la maison, ses présences occupées à autre chose qu'à la maternité, l'amour de Pierre évident pour sa fille, ont fait qu'elle a cessé, sans vraiment s'en rendre compte, de mettre de l'énergie à tenter quelque chose comme une relation avec sa fille qu'elle a pourtant l'impression d'aimer très fort. Mais l'aime-t-elle vraiment ?

Elle voit apparaître Pierre qui monte l'escalier qui vient du stationnement en dessous. Elle sent une tension intense monter en elle au fur et à mesure qu'il se rapproche. Elle réalise qu'elle aurait dû calmer son stress plutôt que de tenter de comprendre. Lorsqu'il se penche vers elle pour déposer un baiser dans son cou, elle se tasse pour qu'il passe à côté. Il lui fait face en lui tenant le visage et en la regardant dans les yeux.

— Ouf ! Ça ne va pas toi, hein ?

— Non, tout va bien, où tu vas chercher ça ? - elle sait bien que son ton est agressif, mais c'est de la rage qui monte en elle lorsqu'elle prononce ces mots qui se voulaient humoristiques.

— Bon, bon, bon ! - ajoute-t-il avec ce sourire qui a toujours su la désarmer.

— Bon... - elle tente un sourire, mais la rage est toujours là, ça bouille.

— On dîne d'abord ou on jase ?

— J'ai pas vraiment faim. J'ai juste hâte que cette rencontre soit terminée.

— Wow ! Que c'est plaisant à entendre ! J'peux m'en aller, si tu préfères. J'ai d'autre chose à faire que d'entendre tes jérémiades. Si tu continues sur ce ton, je repars et on remet ça aux calendes grecques. Je pensais qu'on pourrait se parler, mais bon...

— Non, non, c'est correct, je vais me calmer. Ça m'fait chier tout ça, c'est

tout.

— R'garde, ça t'fait chier à chaque fois que Rox vit quelque chose. On dirait qu'il faudrait qu'elle soit autrement, calme, intellectuellement au-dessus des autres, parfaite, qu'elle confirme tes hypothèses psychologiques. On peut-tu s'parler comme des adultes ? comme des parents ? Ou bedon faut rester sur « ça m'fait chier » ?

— J viens d'te dire que j'allais me calmer. C'était pas clair ?

— Y a rien dans ta face ou dans ta posture qui permet de le croire. Tiens, tu déteins sur moi, j commence à faire de la *psychologite*, moi. Je vais aller au p'tit coin, puis me chercher un café et un sandwich et je reviens. J'aimerais que tu sois dans de meilleures dispositions à mon retour. Sinon, je r'tourne bouffer au bureau. C'est clair ?

— Sti qu't'es énervant quand tu veux !

— Ouais, mais c'qui se passe mérite du calme et moi j'en ai besoin.

— OK ! OK !

Johanne bougonne dans son coin, cherchant à gauche et à droite quelque chose qui pourrait empêcher cette rencontre qu'elle redoute depuis mardi. Elle sait qu'elle doit pourtant avoir lieu, que c'est nécessaire, que sa fille a besoin d'elle, que son chum a besoin d'elle. Mais elle n'a pas du tout envie d'être là.

Elle regarde autour d'elle, voit les étudiants circuler, des professeurs plus âgés, d'autres plus jeunes. La cafétéria est animée, il y a beaucoup de monde pour un vendredi midi avant le début de la session. Elle voudrait se perdre dans cette masse de gens, oublier qui elle est, se replonger dans ses cours, se contenter de la chargée de cours en elle. Elle ne voit pas du tout comment se défilier. Tout en elle tremble, les émotions dans le plafond, elle se lève : « Il faut que je m'en aille ! » se dit-elle, mais alors qu'elle lève et s'apprête à partir, une de ses collègues, Pascale, la hèle et la rattrape, la priant de s'asseoir, qu'elle doit lui parler.

Johanne se sent coincée. Comment partir maintenant ? Elle pourrait s'excuser gentiment, mais cette pseudo-amie n'a pas l'air d'aller très bien, encore, plus angoissée qu'elle, pressée de lui parler. Elle se rassoit donc, malgré ses sentiments partagés.

Pascale entreprend alors un long monologue sur ce qui lui arrive, son chum qu'elle a vu tout à l'heure dans le couloir du Bonenfant¹² en train de parler de très près à une de ses étudiantes. Elle n'avait pas du tout prévu que ça pourrait arriver, leur couple allait bien depuis quelques mois, ils parlaient même de faire un enfant. Elle ne comprend rien, ne veut pas pleurer, surtout en public. Mais elle ne sait plus quoi faire. Elle espérait trouver sa meilleure chum à la cafétéria et se dit très heureuse de l'avoir trouvée. Johanne écoute en regardant ailleurs, se contentant de hocher la tête de temps à autre avec ses *hum hum* habituels. Craignant de voir arriver Pierre qui tarde à revenir, elle ne parvient pas à rester concentrée sur ce que lui dit Pascale. Elle espère que quelqu'un l'a retenu lui aussi. Mais elle en doute, elle le connaît. S'il est retardé, c'est dans une file d'attente quelque part.

Pierre revient enfin avec son café et son sandwich, maudissant les toujours trop longues attentes à ce petit café-resto. Lorsqu'il revient à la table où l'attend sa compagne, une collègue de sa femme est attablée avec elle et semble complètement alarmée, tourmentée. Johanne a l'air d'écouter, mais il se doute qu'elle n'est pas tout à fait là, son regard est fuyant, elle semble mal à l'aise.

Entrée dans l'ombre

Il toussote pour qu'on le remarque, seule Pascale se retourne et, le reconnaissant, elle se tourne vers Johanne en lui demandant : « Tu étais occupée ? Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit ? J'suis là à m'étendre sur ce qui m'arrive, mais si Pierre vient dîner ici, c'est qu'il doit se passer quelque chose d'important ! » Puis elle se lève en le regardant d'un air hautain, comme s'il était coupable d'une quelconque faute ou un parfait imbécile. Elle part en coup de vent, en colère, sans dire bonjour.

Johanne ne la regarde même pas partir, elle ne la connaît que trop bien et sait à quel point ça ne sert à rien de courir derrière elle pour s'expliquer. Pascale est comme ça, tout tourne autour d'elle et quand elle ne va pas, personne d'autre n'existe. Elle lève les yeux tranquillement vers Pierre qui la dévisage avec un sourire en coin. Il connaît aussi le personnage et ne l'apprécie guère.

Cette sortie dramatique a un effet dédramatisant sur leur propre histoire. Ils commencent donc par boire une gorgée de café et discuter de Pascale dans une de ses crises hystériques. Ils ont donc le temps de se calmer en parlant d'autre chose que de ce qui arrive, tant à leur fille qu'à eux.

Ils se sourient, la complicité dans leurs valeurs et croyances est là, comme si rien n'était arrivé. Ils échangent de la seule façon qu'ils connaissent quand ils sont seuls ensemble et que ça ne concerne pas leur famille, amicalement. Ça donne un ton plus paisible et lorsque Pierre aborde enfin la question qui motive cette rencontre, Johanne arrive à dire quelques mots avant d'éclater en sanglots.

Pierre, un peu surpris, étire son bras et lui caresse le dos. Le temps qu'elle trouve un mouchoir dans son sac et qu'elle arrive à contenir un peu cet émoi, elle semble prête à se confier sur ce qui lui arrive là-dedans mais trouve difficilement les mots qui se bousculent à la sortie. Elle s'en excuse, les larmes coulent à nouveau, elle se mouche, lève les épaules et sourit en même temps, comme si elle ne pouvait faire autrement.

Pierre la laisse aller, sans rien ajouter. Ça ne servirait à rien de la brusquer, « elle le fait très bien elle-même », se dit-il. Il lui sourit doucement, pour la soutenir, lui démontrant qu'il comprend son désarroi. Il est heureux de constater

qu'il n'a pas besoin de donner le ton à l'échange, Johanne démontre qu'elle a déjà réfléchi à la question. Il ne veut pas qu'elle culpabilise plus qu'elle ne semble le faire déjà. Ils prennent tous les deux une nouvelle gorgée de café en se regardant dans les yeux, complices.

— Pierre, j'ai peur...

— Peur de quoi, ma douce ?

— Peur de moi, de parler de ce que je ressens, de ce que je pense, j'ai peur que tu me juges, que tu cesses de m'aimer, que tu me repousses et me traites de bien des noms. - lance-t-elle dans un souffle, sans prendre le temps de respirer.

— Ai-je déjà fait ça, moi ? - mais il se dit en lui-même : « On croirait entendre Roxane avant-hier. »

— Non, et ce dont je te parle ne parle pas de toi, même si je dis *tu*, je te parle de mes peurs... Ce qui fait que je rejette ma fille, que je te rejette comme père, que je rejette ma vie de mère, que je rejette tout ce qui se passe autour de moi et même moi, à la rigueur. - elle est surprise de ce qu'elle vient de dire, prend une grande respiration.

— Hiiiiiiii ! Ça va ? Ce que je veux savoir dans le fond, c'est comment tu te sens à travers ça, tu te tapes dessus pas mal, on dirait ?

— Pas mal, oui.

— Je ne t'ai jamais entendu dire des choses pareilles. Je ne sais trop si je suis bien placé pour écouter ce que tu me dis.

— Je ne cherche pas un psy à travers toi, ne t'en fais pas, mais le père de ma fille, et surtout mon amoureux, celui qui a toujours été là pour moi, à l'écoute, ce qui est certainement ta plus grande force.

— Et ma plus grande faiblesse aussi.

— Hein ?

— J'écoute, mais je n'agis pas sur ce que j'entends. Je laisse faire parce que je comprends. Sauf que des fois, il faudrait que je me tienne debout et que j'aille au bout de mes perceptions. C'est un peu pour ça que je suis ici aujourd'hui, dans le fond.

— Oui, je vois ce que tu veux dire.

— Ce qui se passe à la maison demande qu'on s'assoie ensemble, toi et moi, comme les parents de notre Roxy chérie. J'ai envie que tu sois là pour elle, qu'elle ne compte pas que sur moi parce que ça devient lourd des fois. Et cette fois, elle est rendue à un endroit où j'ai besoin aussi de la femme qui a étudié dans un domaine que je ne connais pas beaucoup, sans entrer dans la pathologie, que tu sois à l'écoute de ce qui se passe chez notre fille et voir si c'est anormal, inquiétant, car moi, ça m'inquiète.

— D'accord, mais est-ce que je peux te parler de ce que j'ai compris cette semaine avant d'embarquer dans ça ? Je crois que ça me permettrait d'écouter mieux, justement.

— Oui, oui, mais si je me sens incapable d'écouter comme il faut, je te le dirai, d'ac ?

— Oui !

— Alors, *go go go* ! - lui dit-il, avec un sourire.

— Bon, tu sais que j'ai retravaillé mon cours fétiche cette année ?

— Oui, je ne vois pas le lien, mais vas-y.

— Et j'ai une façon quasi maniaque de préparer mes cours, pour ne pas que je doute de mon contenu quand j'entre dans les explications.

— Quasi ? - la questionne-t-il avec un sourire moqueur.

— T'as raison, très maniaque. Depuis mardi, donc depuis la rentrée fracassante de Roxy, ça me travaille très fort. À chaque fois que je pensais à elle, je m'enfermais dans ma préparation de cours, comme si ça comptait plus. Mais dans une des théories que j'utilise, j'ai réalisé, et ça m'a rentré dedans pas mal fort, que nos enfants ne se développent pas en vase clos, que l'influence des parents est importante. Bon, je vois bien dans ton p'tit œil en coin que tu es surpris de m'entendre dire ça. Eh oui, moi qui travaille ce matériau depuis des années, c'est comme si moi j'en étais exclue. Là, c'est là que ça m'a fouettée. J'avais jamais vu ma maternité et ma relation avec Rox en lien avec les théories. J'me disais que c'était trop rationnel pour tenter de faire un lien. J'avais trop peur, j'pense.

— Je comprends.

— Depuis hier matin, je l'ai fait et je suis entrée dans la théorie, j'ai tenté de comprendre mon attitude à moi, combien j'avais été absente pour Rox, combien j'avais mis la mère en moi à la porte de chez nous pour faire place à la psy en formation, puis à la chargée de cours toujours en quête d'une théorie satisfaisante. J'ai surtout pris conscience à quel point j'étais divisée... déconnectée de la réalité. C'est dur en maudit !

— J'imagine.

— Pas sûre que tu puisses imaginer à quel point ça m'a frappée par exemple.

— Je ne tente même pas d'aller plus loin que ce que tu me dis.

— J'suis r'partie dans mon interprétation de la réalité, donc ?

— C'est pas grave, tu n'as jamais été aussi loin, alors je ne juge pas, d'accord ?

— Merci trésor. Je t'adore, le sais-tu ?

— Oui, je le sais, je sais aussi que tu as un très bon fond, même si à certains égards il était bien caché depuis quelques années quand il s'agissait de la maman en toi et de la mère face au père que je suis.

— Ouep ! - murmure-t-elle en versant une larme.

Elle prend le temps de laisser aller avant de poursuivre. Pierre continue à la regarder intensément, penché vers elle, l'accompagnant dans son désarroi. Même si c'est la première fois qu'il la voit ainsi, il a l'impression de retrouver celle qu'il aime depuis si longtemps, comme si enfin elle sortait d'une carapace très épaisse. Il se sent privilégié qu'elle s'ouvre ainsi devant lui, un peu comme s'il assistait à l'ouverture d'un cocon d'où s'échappe un papillon... Il observe et ne dit rien, touché par ce qui se passe.

— Je trouve ça dur, Pierre. Très dur... J'ai l'impression d'être responsable des difficultés de Roxane, que je l'ai rejetée il y a plusieurs années, sinon depuis toujours, car je n'aime pas ça être une mère, je me sens moche, imbécile, cave, pas bonne. Tout le monde trippait sur notre pitoune, ça m'faisait chier. Je sais qu'à plusieurs reprises, alors qu'elle était toute petite, nous en avons parlé, que tu étais là, que tu étais très présent autour de Rox, que tu en prenais très bien

soin. Ça faisait bien mon affaire, mais je ne te le disais pas comme ça, je valorisais plutôt ton côté bon papa pour me déculpabiliser. Alors imagine, ma fille a 18 ans depuis août, elle va au cégep, ce que j'ai toujours rêvé pour elle, et en sciences encore plus, et là, comme ça, d'un coup sec, elle veut lâcher. Ouf ! Ça m'écœure. Je ressens de la honte en plus. Je ne veux pas ça pour elle. Je veux qu'elle continue. Mais je sais bien que ma façon de lui parler n'aide pas, qu'au contraire elle risque de se rebiffer et de faire exactement le contraire de ce que je lui souhaite, une carrière qui lui permettra de vivre et de n'attendre après personne pour avoir ce dont elle a besoin, ce qu'elle désire, etc.

— Comme toi, quoi ?

— Ouch ! C'est raide ça, Pierre.

— Oui, mais c'est pas vrai ?

— Ça m'enrage, mais c'est vrai... - elle pleure un peu, se mouche et continue.
- J'ai opté pour une profession qui exige de moi tout mon temps, toutes mes compétences professionnelles, où je me sens financièrement indépendante. Même si ça a l'air fragile à tous les débuts de session, je sais au fond de moi que je suis une bonne prof, que j'adore ce que je fais, que j'aime entrer dans une classe et donner tout ce que j'ai. Voir les yeux des jeunes et moins jeunes qui comprennent et apprennent me rend profondément heureuse. C'est ça que je souhaite à Roxane, même si j'ai choisi cette option pour d'autres motifs à la base.

— Tu te sauvais de certaines responsabilités, si je comprends bien. T'en rendais-tu compte à l'époque ou bedon c'est une prise de conscience faite cette semaine ?

— Je l'ai vraiment compris cette semaine, mais ça fait quelques années que ça perçait mes nuages de temps à autre. Veut, veut pas, quand tu travailles avec les théories en psycho, il arrive que ça t'atteigne. Mais je rejetais ces impressions-là, ça me faisait trop mal, je crois.

— T'es pas certaine ?

— Comment peut-on être sûr, Pierre ? On ne peut pas, ben me semble. Je ne suis sûre de rien. Mais j'ai mal maintenant que je regarde ça, de ça je suis certaine.

— T'as mal comment ? Où ? Je ne comprends pas vraiment. Peux-tu m'expliquer ça ? C'est pas physique, non ? - « Décidemment, elle me fait carrément penser à Roxane ! » pense-t-il.

— Non, évidemment non. C'est difficile à décrire avec clarté, mais je vais essayer. Si je me concentre sur la tristesse que je ressens, je sens une grande pression à la hauteur du plexus solaire. Ça brûle. J'ai envie de hurler tant ça fait mal. L'air circule difficilement, on dirait qu'il faut que je pleure fort pour que ça passe. Mais là, ça me donne mal à la tête, comme si mes sinus étaient pleins tout le temps, j'ai les yeux qui brûlent. Tu vois, une autre vague de larmes m'envahit - elle s'arrête un instant, inspire et expire profondément, puis ajoute - et les mots me manquent.

— Pleure ma belle, pleure.

— Mais il y a plein de monde autour de nous, on peut tu aller ailleurs ?

— Laisse faire les autres, on est dans un p'tit cocon à nous, là.

— Je suis mal à l'aise, il peut y avoir des collègues et des élèves dans le coin et je n'aime pas ça du tout.

— Oui, c'est vrai que ça a un caractère gênant, je n'y avais pas pensé. Où préfères-tu aller ? Chez nous ?

— Non, chez nous je suis la mauvaise mère de Rox et je ne veux pas vivre ça avec elle autour.

— Ça lui ferait peut-être du bien à elle, non ?

— Peut-être, mais je ne me sens pas prête à ça. Je veux bien m'ouvrir à toi qui me connais mieux que personne, mais je n'ai pas envie d'entendre les doléances de Rox.

— Tu as assez des tiennes à ton égard, hein ?

— Ouep. Bon, où on va ?

— À ton bureau ? la porte fermée ?

— J'peux pas, j'ai un nouveau collègue qui occupe la table de travail à côté de la mienne et il ne quitte jamais notre local commun, on dirait qu'il a besoin d'être là tout le temps. Je le comprends tout à fait pour l'avoir fait des années.

— Que proposes-tu alors ?

— Si on allait se promener en auto ? Dans les équerres à Valcartier¹³ jusqu'à Tewkesbury, en longeant la Jacques-Cartier, c'est tellement beau et paisible que ça me serait peut-être plus facile de parler, et tu ne me regarderais pas avec ces yeux-là qui me troublent pas mal.

— Ah bon ! Je suis désolé, c'est pas ça que je voulais.

— Je le sais bien mais ton écoute a une telle intensité que ton regard devient très intense et ça me bouleverse, et je me juge à travers ça.

— Ah, je comprends mieux. D'accord pour le tour d'auto, ça me fera du bien aussi.

Ils se lèvent tous les deux et avancent tranquillement vers l'escalier qui mène au stationnement. Ils prennent leur temps et discutent doucement.

— Tu peux prendre ton après-midi sans problème ?

— Je suis mon propre patron, je te rappelle, et j'ai déposé mon rapport hier à Sylvie qui remettra le tout à notre client en fin de journée. J'ai une réunion lundi où on va faire un brainstorming pour le prochain et j'ai déjà remis à Yves mes idées et celles de François pour qu'il les organise à sa manière avant de les relancer lors de la rencontre. Je suis tout à toi, donc.

— Et j'aimerais qu'on s'assoit ensemble avec Rox demain, que tu me *coaches* un peu pour que je trouve les bons mots, mais surtout que je l'écoute sans *pogner* les nerfs.

— On s'en reparle dans l'auto, elle m'a fait une demande et je veux en parler avec toi. On prend la mienne ou la tienne ?

— La tienne, j'ai pas envie de marcher jusqu'au PEPS et de conduire. On viendra chercher la mienne en fin de semaine.

Pendant qu'ils quittent le campus universitaire et glissent dans la bretelle de l'autoroute Robert-Bourassa, Johanne amorce la conversation.

— Elle te parle tellement plus à toi, vous êtes si proches tous les deux.

— C'est vrai. Nous sommes proches, je la trouve brillante, adorable, elle a des idées qui me décoiffent des bouts. Ouf !

— Pour ce qu'il lui reste à décoiffer... - souffle-t-elle dans un fou rire.

— HA HA !

Après un moment, où ils ont ri généreusement, repartant à rire dès qu'ils se tournaient l'un vers l'autre, le calme revient. Alors que Pierre surveille la route et un conducteur qui le dépasse par la droite, Johanne reprend la parole.

— Ça déride de rire comme ça, ça fait du bien.

— Je n'ajouterai rien là-dessus.

— Ouais, t'es mieux, mon *mauzusse* !

— Bon, continue ta lancée sur ce que tu ressens et ensuite, on entrera dans une conversation sur notre trésor national, dac ?

— Oui. Mais ce que je ressens est un peu apaisé maintenant que j'ai ri comme ça.

— Essaie tout de même de poursuivre ce dont tu me parlais, OK ?

— Oui, oui. Je ne sais juste pas par où commencer.

— Mère ? Rox ? Fuite ? Pars avec ce qui te rejoint le plus, qu'en dis-tu ?

— Bon, les larmes remontent... Attends une minute, je vais me moucher.

— D'accord, prends ton temps. On en a pour une bonne heure de route avant de reprendre l'autoroute pour le retour à la maison. On peut même s'arrêter un p'tit peu à la p'tite église de Tewkesbury si tu veux.

— Oui, peut-être...

Elle se concentre sur les émotions et les pensées qui se chevauchent en elle.

— Ce qui me chavire, c'est que je n'aime pas ça être une mère, j'haïs ça même. Mais ça ne devrait pas être comme ça, c'est supposé être naturel être une maman, facile, comme si hors de la maternité, point de salut. Mais, et tu le sais, j'ai jamais eu d'mère, et ma grand-mère a fait ce qu'elle pouvait, mais je l'aimais pas ben ben, j'la trouvais *niaiseuse*, pas allumée pour deux *cennes*. J'ai pas eu d'modèle de mère comme j'en aurais eu besoin, ou en tout cas pas comme j'aurais voulu. Alors j'haïs les mères, et moi comme mère maintenant. Ça m'enrage parce que je ne suis pas comme les mères supposées être normales et

correctes, ni même comme celle que j'aurais souhaité pour moi. J'ai réalisé ça très tôt, avant même de concevoir Rox, et c'est pour ça que je n'ai pas eu d'autres enfants.

— C'est pas ça que tu disais, par exemple.

— Je ne voulais pas que ce soit ça, ma raison. Ça s'peut pas qu'une femme aime pas ça être une mère, que j'me disais. Pourtant, la réalité est là. J'aime pas ça pantoute.

— Mais qu'est-ce que tu n'aimes pas, en fait. Être une mère, ce n'est pas qu'un mot, il y a une réalité qui englobe tellement d'affaires, c'est quoi au juste pour toi ?

— J'sais pas trop. Si je me concentre un peu, c'est *m'occuper* de quelqu'un d'autre qui est dépendant de moi. Ça, ça m'achale car je ne me sens pas capable de satisfaire ses besoins. C'est pour ça que j'ai toujours eu des auxiliaires d'enseignement pour s'occuper des étudiants, j'voulais pas m'occuper de ça. La dépendance m'écœure au plus haut point. Toute dépendance, en fait...

— Dire que je te croyais dépendante de ton travail. J'étais loin d'imaginer que tu avais une aversion envers la dépendance.

— Je suis peut-être effectivement *workaholic*, c'est bien possible. Ça s'peut bien que je sois moi-même dépendante et que ce soit ce que je fuis. Je ne l'ai pas regardé comme ça, mais ça a du sens.

— Ça te parle en tout cas.

— Oui. C'est parlant, comme tu dis. On dirait que c'est réactif. J'aime donner mes cours, mais tout ce qui tourne autour, j'haïs ça, la préparation et la correction sont maniaques chez moi, je le sais. Je le fais parce qu'il faut bien le faire, et tant qu'à le faire, aussi bien le faire très bien. Je ne lâche jamais la bride là-dessus. Chaque virgule est importante en psycho et je perds un temps très important à m'assurer que tout est OK. Comme si j'avais peur qu'on vienne me dire que c'est pas correct. Tiens, ça aussi, c'est parlant. J'aime ça enseigner, mais tout ce qui est détail à côté, j'haïs ça.

— Comme mère, c'est pas un peu la même affaire ? Comme si le fait d'avoir un enfant exigeait tant de détails dans la responsabilité que tu jettes le bébé avec l'eau du bain.

— J'avais jamais envisagé ça comme ça. J'dis pas non. J'ai pris ça en bloc. Je dois prendre le temps de regarder ça. Pas sûre que je doive le faire maintenant avec toi. J'ai de quoi travailler sur moi avant d'aller plus loin, je crois. Mais tu voulais me parler d'une demande de Roxane. Je suis curieuse.

Pierre lui raconte la conversation qu'il a eue avec leur fille et la demande qu'elle lui a faite d'être seule avec lui lorsqu'ils regarderaient ensemble la situation le lendemain. Les larmes de Johanne recommencent à couler, doucement, sans gros sanglots. Elle porte tranquillement ce que ça lui fait de se sentir exclue alors qu'elle reconnaît être peut-être la meilleure personne avec qui sa fille devrait parler. Elle sait aussi que ça pourrait tourner au vinaigre entre elles, que ça risquerait de ressembler à une chicane à n'en plus finir. Elle est triste d'avoir manqué tant de moments pour créer une relation plus saine avec Rox qu'elle aime. Les questions s'alignent dans sa tête : « Est-ce que je l'aime ? » « Vraiment ? » « Comment peut-on aimer quelqu'un et ne pas lui accorder une minute de son temps ? de son énergie ? » « Pourquoi ne suis-je pas capable de la regarder en face sans avoir envie de la griffer ? de la briser ? de l'engueuler ? »

Pierre la laisse pleurer sans rien ajouter.

Comme ils arrivent à la petite église, il stationne la voiture et étire son bras pour caresser la joue de sa compagne. Il se sent triste pour elle. Pourtant, quelque chose en lui est heureux de revoir sa douce amie, comme s'il avait été privé d'elle pendant de nombreuses années, cette femme qu'il adulait et qui s'était enfouie sous des tonnes de travaux d'école, puis d'étudiants, des tâches toujours plus importantes les unes que les autres, plus que ce qui se passait à la maison.

Il sait que ces larmes peuvent durer un certain temps, il a lui-même fait une démarche quelques années plus tôt, quand il a pensé se séparer d'elle et partir avec Roxane. Il profite de ce moment pour masser l'épaule de Johanne, déposer sa main dans son cou. Il ne dit rien, la regarde, attentif.

Elle ouvre la boîte à gants, le regarde avec ses grands yeux humides, sort un mouchoir de la boîte et lui sourit en en portant un à son nez. Elle continue à pleurer doucement, se retournant vers lui de temps à autre, levant les épaules comme si elle ne pouvait faire autrement. Il se penche vers elle avec un sourire soutenant et chaleureux. Il la comprend et tente de lui témoigner sans briser le

silence qui emplit l'habitacle de l'auto. Ils sont seuls au monde devant cette vue imprenable sur la Jacques-Cartier.

À philosophe, philosophe et demie

Pendant que ses parents se rencontrent à l'université, Roxane ferme derrière elle la porte de son cours de philosophie. Elle se sent petite, fragile, nue devant cet adulte qui en impose par sa carrure, sa posture, sa présence énergique et son savoir qui se répand aux quatre coins de la classe.

Elle s'assoit et ne dit mot, se cachant les yeux sous son toupet. Elle ne connaît personne et ça fait bien son affaire. Elle ne veut pas se lier, se faire d'amis. Plus vite elle aura quitté le cégep, mieux elle se portera.

Comme elle a promis à son père de terminer la semaine, elle reste assise, enfermée en elle-même, entendant le discours du professeur sans l'accueillir et ni le porter. Elle ne prend pas de notes, ne réfléchit pas à ce qu'il dit, elle est ailleurs, dans sa tête, dans sa bulle, dans la lune, absente.

Lorsque l'enseignant lui pose une question, elle ne l'entend pas non plus. Il parlerait à tout autre élève qu'elle n'en ferait pas plus de cas. Elle ne le voit pas s'approcher d'elle avec un sourire et se pencher vers elle, sans rien dire, pour la regarder dans les yeux voilés par sa frange. Elle réalise ce qui se passe lorsqu'elle voit deux grands yeux verts taquins croiser les siens.

Elle se sent rougir des pieds à la tête et répond, bêtement croit-elle :

— Oui ?

— Où étais-tu, belle enfant ?

— Ben... ici... répond-t-elle du bout des lèvres, les larmes au bord des yeux.

— D'accord. ajoute-t-il tout doucement, constatant son désarroi. Puis il lui repose la question qu'il lui avait lancée en boutade quelques instants plus tôt - Selon toi, que peut bien signifier la célèbre maxime inscrite au-dessus de la porte du temple de Delphes en Grèce : « Connais-toi toi-même ? »

Roxane se renfroge, elle sent que les larmes vont couler si elle ouvre la bouche. Lui revient alors en tête un proverbe souvent utilisé par sa mère pour la narguer, lorsqu'elle dit avoir de la difficulté avec l'écriture ou l'expression, et

elle l'énonce d'un coup :

— Quand la langue se soulève, l'esprit s'approche !

Le professeur, d'abord surpris par l'expression qu'il croit spontanée, la regarde avec un air satisfait, puis éclate de rire tant la répartie le ravit.

— Wow ! Je croyais que tu t'étais absentée dans un ailleurs meilleur, mais là... Wow ! Cet ailleurs est nourrissant ! C'est très bien dit, bravo ! En quelques mots tu viens de résumer une partie de ce que je tentais d'exprimer en larges *sparages*. Ce n'est pas orthodoxe bien sûr, mais c'est très symbolique. Est-ce de toi ?

— NON, pantoute ! répond-t-elle sur un ton mi-colérique, mi-moqueur.

Elle ne sait pas quoi dire tant elle est coincée dans ses émotions partagées. Comme le professeur continue à la regarder avec un sourire chaleureux, elle prend une longue inspiration, expire tranquillement pour tempérer son fouillis intérieur. Ça lui semble une heure, mais après quelques secondes, elle ajoute :

— C'est ce que me dit ma mère quand je n'arrive pas à mettre mes idées en place et que je n'arrive pas à m'exprimer. C'est un proverbe que lui a lancé un jour un de ses étudiants du Mali. Ça veut dire un peu comme « l'appétit vient en mangeant », mais au niveau de l'esprit. Parle et les pensées viendront avec les mots qui sortiront de toi !

— C'est brillant ! Merci. Je vais te laisser avoir l'air de dormir, tu ne dors pas, c'est clair ! lance-t-il avec un clin d'œil.

Puis il fait des liens entre ce nouvel idiome et les écrits de Socrate sur Platon et son enseignement.

Comme lors de son cours de littérature de la veille, Roxane se sent en déséquilibre. Elle a l'impression de tomber, son cœur bat très fort. Elle voudrait partir à la course et aller vomir ce qui brasse en elle. « J'suis pas supposée être pourrie dans l'analyse des situations, moi ? »

Troublée plus qu'elle ne le voudrait, elle se sent différente de la veille car elle décide de rester là, d'écouter le drôle de monsieur qui semble prendre plaisir à entrer dans sa matière par toutes les ouvertures qu'on lui propose. « Tous les chemins mènent à Rome », se souvient-elle. Maxime de son père, cette fois. Elle

sourit malgré elle, elle reconnaît la flamme tranquille de son père dans ce professeur pas banal.

À la fin de son cours, elle se surprend à partir légère, ses tensions assoupies. Elle dit bonjour à son professeur en sortant, spontanément pour la première fois de cette longue semaine. Puis elle réalise qu'elle a hâte de parler à son père, et peut-être aussi à sa mère, vu qu'elle a utilisé une de ses phrases fétiches.

Elle part ensuite travailler avec une énergie différente de la veille. Elle trotte, sautille presque. Elle ne se rappelle pas grand-chose de son cours, mais elle se souvient qu'elle a fini par aimer ça y être. Elle est plus surprise de constater que ça allait de soi que d'y avoir vécu de la joie. Quelque chose en elle lui paraît plus léger.

— Eh bien ! Tout ne va pas si mal !

Retrouvailles

De retour à la maison, Pierre fait couler un bain à sa compagne, qui en profite pour descendre au cellier chercher une bouteille de rouge. Seuls tous les deux, une petite soirée tranquille leur fera le plus grand bien.

Pierre allume des chandelles odorantes et ajoute de l'huile d'ylang-ylang à l'eau. Il connaît sa douce et sait ce qui lui plaît et l'allume. Bientôt la salle de bain exhale d'arômes vaporeux et chaleureux.

De son côté, Johanne ouvre la bouteille et hume le bouquet. Satisfaite, elle verse du vin dans une des deux coupes qu'elle vient de déposer sur le comptoir. Elle prend le temps d'admirer la robe selon ce qu'elle a appris quelques années auparavant. La couleur lui plaît, la première impression lui laisse une teinte violacée, en faisant tourner le vin dans le fond du verre, le rouge glisse vers le pourpre. L'odeur fait naître mille sensations, du fruité aux épices méditerranéennes. La vibration que laissent ces sensations attise un désir qu'elle a couvert plusieurs années, l'accent latin de ses racines dont elle a vaguement entendu parler. Elle en prend une petite gorgée, se laisse imprégner des saveurs... Son palais se délecte du goût, le plaisir s'imbrique dans son *maintenant*. Elle sourit d'aise et reste centrée sur son senti. Après les émotions de l'après-midi, ce petit moment seule avec elle-même dans la cuisine, un plaisir bien à elle dont elle se délecte pendant qu'elle entend encore l'eau couler dans le grand bain thérapeutique qu'elle apprécie tant. Le goût la ravit et elle avale sa gorgée en soulevant son verre, en trinquant avec elle-même parce qu'elle a accepté d'être vulnérable. Ce moment d'intimité avec son *moi-même* la rassure. Elle continue à être qui elle est, un peu plus fragile et forte à la fois.

Tout à coup, elle sent son envie du regard de Pierre sur elle, de ses mains qui la caressent pendant qu'il l'enduit de savon huileux. Elle a envie de faire l'amour avec lui, là maintenant, mais laisse le temps faire son œuvre. Elle observe la sensation du calme qui suit la tempête manifestée dans le torrent de larmes versées en après-midi. Pierre l'a accueillie dans son bouleversement, elle a encore plus envie d'être avec lui. Elle se dirige tranquillement vers la salle de bain attenante à leur chambre. Le bruit du robinet qui grince en tournant semble lui signifier qu'elle peut s'y diriger sans ambages. Elle apporte avec elle le vin

dans une main et les deux coupes dans l'autre.

Pierre la regarde arriver, un peu surpris de son air mutin et de la posture coquine qu'elle prend lorsqu'elle franchit la porte de la pièce embuée. Il avait prévu un moment de bien-être pour elle, après cet après-midi bouleversé, mais pas nécessairement sous cet angle qui le prend à son tour.

Sans qu'un mot ne soit échangé, il prend la bouteille de vin des mains de Johanne et dépose un baiser sur ses lèvres pendant qu'elle lui présente les verres pour qu'il les remplisse. Il verse alors le précieux liquide dans chacune des coupes jusqu'à la moitié et alors qu'il se retourne pour déposer sa bouteille sur la vanité, Johanne se penche vers lui et l'embrasse sur le bord du menton et se met à rire doucement de sa déconvenue. Elle dépose à son tour les verres, après avoir pris une nouvelle gorgée, puis prend le visage de son aimé entre ses mains et l'embrasse goulument, comme il aime, comme elle aime, passionnément.

Les mains de Pierre, d'abord déposées sur les hanches de sa tendre aimée, partent à la découverte de cette peau qui l'excite tant, déboutonnant par ci, dézipant par là. Les bouches ne se quittent plus, comme agrippées l'une à l'autre, comme après une trop longue absence.

Chez l'un comme chez l'autre, les vêtements glissent sur le sol, un à un, avec une passion douce, tranquille, profitant de chaque espace qui s'ouvre à l'autre, les bouches se mettent à se promener, sans se séparer de la peau qui se révèle. La douceur devient langueur, l'humidité ambiante se lie à la sueur. Ils ralentissent, se regardent intensément un instant, prennent une gorgée de vin et se hissent dans le bain qui les attirent tous deux. Ils démarrent les bulles thérapeutiques qui giclent. Le bruit insonorise tout le reste de la maison. Ils sont seuls au monde.

Alors qu'ils sont étendus l'un contre l'autre dans l'eau chaude, Pierre étire le bras pour rapprocher le vin et en prendre une gorgée. Il veut ralentir le rythme qui s'est fait intense, profiter de cet instant qu'il a souhaité plusieurs mois et qui s'offre à lui avec tant de générosité et d'ouverture. Tout son corps tremble de désir, son cœur bat la chamade, mais il se contient, parvient à respirer plus calmement, profondément.

Il se retourne ensuite vers Jo qui semble encore plus coquine, la position de son corps est accueillante, invitante. Derrière son sourire, il perçoit son plaisir, il sait qu'elle est toute là, qu'elle est exactement où elle a envie d'être, que rien d'autre ne compte que cet instant présent qui palpite et les inclut. Son désir se

décuple à cette vision d'abandon.

Johanne a laissé sa main glisser sur le dos de son aimé lorsqu'il s'est retourné... Elle se sent heureuse, joyeuse, taquine, aurait envie de lui faire plein de petites choses, mais se contente durant cet instant de le caresser, d'effleurer chaque muscle qui se présente sous sa main qui devient doigts. Pendant qu'il porte son verre à sa bouche et qu'il lui en offre une gorgée avec son verre à elle, elle se soulève et l'embrasse... Les yeux regardent, les verres se redéposent et l'amour les prend en entier.

Retour sombre

— Papa ? Es-tu là ? J'ai vu ton auto, mais toutes les lumières sont fermées, j'comprends rien.

Pierre balbutie d'abord un « Mouiiiiii » qu'il aurait préféré taire, mais la porte de la salle de bain grande ouverte l'oblige à une réaction plus corsée.

— Oui ! J'suis dans la salle de bain et je te prie de rester dans le salon le temps que je ferme la porte et que je sois plus présentable, d'ac ?

— Ok, p'pa, excuse moi de te déranger...

Il regarde Johanne, les yeux plus coquins qu'il ne le souhaiterait dans un moment pareil, puis sort du bain et ferme la porte. Il s'enroule ensuite dans son drap de bain préféré et se rend dans sa chambre pour s'envelopper de sa robe de chambre, le temps de déblander et de retrouver un sens *paternel* à la situation.

Il se dirige ensuite au salon où Rox a ouvert la télé et sourit d'avoir surpris son père. Lorsqu'elle le voit mouillé, en robe de chambre, elle ressent un p'tit malaise, elle se dit qu'elle a peut-être dérangé quelque chose. À son tour, elle devient un brin gênée. Pierre prend alors le lead.

— T'étais pas supposée travailler jusqu'à 11 heures, toi ?

— Oui, mais Mélanie avait *câllé* trop de monde et quand elle a vu qu'il y avait moins de clients que ce qu'elle a avait prévu, début d'année scolaire tu te souviens, elle a demandé qui voulait partir. Comme j'ai eu une grosse semaine et que j'avais hâte de te parler, j'ai dit que je préférais m'en aller. Mes chums de filles voulaient faire plus de sous pour aller *fouerrer* la semaine prochaine, alors j'ai pu m'en aller. Cout' donc toi, j'te dérange, on dirait.

Au moment où elle se dit ça, elle voit apparaître sa mère dans l'encoignure entre le salon et le couloir qui mène aux chambres et à la salle de bain. Johanne a encore les cheveux mouillés, elle lui sourit à pleines dents, sans rien ajouter. Roxane se sent tout à coup très mal à l'aise.

— Bon, bon, bon ! lance une Johanne taquine, comment vas-tu *yau* de poêle ?

Roxane a envie d'aller s'enfermer dans le « bureau » et de jouer à des jeux, d'oublier qu'elle a eu une semaine éprouvante et qu'elle avait envie, il y a quelques jours, de rejeter sa mère pour toujours. Pourtant, le regard de Johanne la rassure. Bizarrement, elle lui apparaît sereine, ouverte, chaleureuse ; ce qui n'est pas arrivé très souvent dans sa courte vie. Comment réagir ? Rox se tortille et ne répond toujours pas. Pierre prend la relève.

— Et si on se faisait un bon chocolat chaud pour jaser. Pendant que le lait chauffe, ta mère et moi irons nous vêtir convenablement pour une jeune dame de ta trempe, ajoute-t-il avec un clin d'œil en coin.

Elle ne s'attendait pas à ça... Ses parents étaient tendus depuis quelques années et elle savait qu'ils allaient se rencontrer durant la journée pour discuter de ce qu'elle vivait depuis sa rentrée au cégep. Mais là... elle ne comprend plus rien, ses parents semblent complices, heureux.



Pendant que ses parents se rhabillent, Roxane sent poindre en elle une colère qui frôle la rage, cette émotion qu'elle ne ressent habituellement qu'en présence de sa mère. C'est à nouveau là, même si cette dernière semble dans de meilleures dispositions à son égard, ça bouille en elle.

« J'ai pas envie de croire à ça parce qu'elle est plus cool à soir. Wo les moteurs ! J'suis enragée après elle, peu importe comment elle me parle ! J'suis pas prête à faire comme si de rien n'était. Et j'suis en masse bardassée par cette semaine bizarre. WO ! »

Elle réalise que malgré l'impression d'ouverture chez sa mère, et en elle-même aussi, elle ne peut passer l'éponge comme ça, elle ne peut pas faire comme si les dernières années s'étaient évanouies.

Elle sent bien que quelque chose vient juste d'arriver, qu'elle aussi est plus ouverte à tout ça, mais c'est comme si c'était trop pour elle. La semaine a été difficile et elle aurait envie de se reposer, de se taire, de ne pas raconter maintenant et d'aller s'enfermer dans son antre, en elle-même et se détendre tout à fait. « Non mais, ça va-tu finir les surprises ? J'suis fatiguée, bon ! »

Et elle se dirige doucement vers sa chambre, pour ne pas que ses parents qui rient dans leur chambre l'entendent. Elle entre dans son coin du monde à elle et ferme la porte derrière elle. Elle dépose ses affaires, met son pyjama et s'étend sur son lit. Le rire de ses parents, dans la pièce de l'autre côté du couloir, la dérange. Elle préférerait qu'ils se chicanent, qu'ils pensent à elle, qu'ils soient avec elle. Mais ce qu'ils vivent là l'exclut. C'est quelque chose entre eux et elle n'en fait pas partie. Ça l'enrage encore plus ! Cette fin de semaine devait être la sienne avec son père, un moment pour décanter de cette longue semaine et là, ses parents oublient sa présence, ça fait longtemps que le lait est chaud et ils sont encore dans leur chambre à se taquiner et à minauder. « Comme d'hab. Rien de bien nouveau sous le soleil ! » Elle est déçue. Leur plaisir ne l'atteint plus. Elle s'enferme tranquillement en elle et se sent glisser dans un état second, troublée.



Lorsqu'il entend le lait bouillant déborder du chaudron, Pierre se précipite vers la cuisine et Johanne, en boutonnant son chemisier, cherche sa fille dans le salon et le bureau. Ne la trouvant pas, elle s'approche de la chambre.

— Rox ? You hou, Rox ! T'es où ma chouette ? questionne Johanne.

— Sa porte de chambre n'était pas fermée tout à l'heure, j pense qu'elle est allée s'enfermer, murmure Pierre. On a pris notre temps pour nous rhabiller, 'mettons.

— Oui, c'est vrai. Je dois reconnaître qu'on a pris notre temps tout court, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

— Et elle avait besoin de parler. Drôle de moment pour prendre notre temps.

— Roxane, dors-tu ? demande Jo, l'oreille collée sur la porte close.

Ils attendent un moment et se demandent, dans un regard inquiet, si elle leur en veut, si elle dort ou non, quoi faire.

— Chouette ? demande Jo, en élevant la voix un peu.

De l'autre côté de la porte, la colère monte encore d'un cran. Roxane n'a qu'une envie, leur hurler d'aller jouer dans le trafic ou de retourner se faire

foutre ! Elle tente de se contenir, mais la rage s'étend en elle comme une traînée de poudre.

— Depuis quand j'suis ta chouette, moi ? crie t-elle à travers la porte.

Soufflée, Johanne ne sait que répondre. Les larmes giclent sur ses joues et elle court vers sa chambre et se jette sur son lit, sans rien ajouter. La journée ayant été forte en larmes, elle n'a plus de retenue, ça coule abondamment.

Pierre reste planté là, pris en étau entre *ses deux femmes*. Que peut-il dire de plus ? Ça ne le concerne pas, pense-t-il, c'est entre elles. Il se sent tout de même coupable d'avoir allongé le temps et sa femme pendant que le lait chauffait doucement pour faire du chocolat. Il ressent de la culpabilité pour ne pas avoir été présent pour sa fille à ce moment précis où l'ouverture semblait là. Il sait bien qu'il n'a pas à se sentir coupable, que sa fille ne devait pas rentrer avant 23 heures, mais elle était là avant, en besoin d'eux. Il s'approche à son tour de la porte de sa fille, cogne doucement.

— Fille ? Ça va ?

— Qu'est-ce t'en penses ? Hein ?

— Est-ce que je peux entrer ? On pourrait en parler tranquillement ?

— Non, pas question. On devait parler demain, ben on va attendre à demain. Termine ta soirée romantique, j'en ai rien à cirer de ton parlage à soir. J'ai mon tas. Laisse-moi tranquille asteure et va voir ailleurs si j'suis là, d'ac ?

— D'accord. murmure un Pierre repentant, complètement désarçonné par cette réaction envers lui.

Il retourne à la cuisine et nettoie le lait répandu sur la cuisinière, lave la vaisselle utilisée et range le tout avant de se diriger vers sa chambre, le cœur retourné, l'âme en bataille.

Il s'allonge tendrement à côté de sa douce amie, celle qui est redevenue douce après des années de brisures et déchirures parentales qui nuisaient à leur relation amoureuse. Il étend ses grands bras de chaque côté d'elle, un sous son cou, l'autre par-dessus le corps de son aimée qui sautille à chaque vague de larmes. Aucun mot ne s'échange, aucun mot ne peut décrire ce qu'ils ressentent. Les émotions ont pris le plancher, mieux vaut les laisser faire leur œuvre.

Après quelques minutes, Johanne se retourne pour déposer son nez mouillé dans le cou de son homme. Les soubresauts de son corps s'apaisent tranquillement jusqu'à l'endormissement, dans les bras l'un de l'autre.

Tournicotti, tournicotta

Samedi, 22 août, 2 heures du matin

Roxane se sent perdue. Les émotions se chevauchent, passant de la rage à la tristesse, à la rage à nouveau. Ses pensées virevoltent dans toutes les directions. Il se passe trop de choses en elle.

Ce qu'elle vit depuis quelques jours l'anime avec force. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive, elle s'était tracé une route qu'elle croyait facile : aller en sciences au cégep, puis à l'université en médecine ou en pharmacie, en génie peut-être aussi, dans les sciences, loin de la psychologie et de la culture. Le malaise qui l'habite depuis le début de son secondaire trouvait ainsi une voie naturelle pour alléger sa tourmente, tant dans son quotidien que face à l'écriture. Mais voilà que ce sont justement les professeurs qui la mettent face à l'écriture et à l'humain, qui l'invitent à s'ouvrir, qui lui reconnaissent un talent, qui sont chaleureux à son endroit. Tout le contraire des cinq années précédentes.

Elle voudrait prendre son sac à dos et ses cahiers et les lancer à travers la fenêtre et fuir, loin, très loin de tout ce qu'elle connaît. En plus, il a fallu que ses professeurs de sciences soient désagréables et froids. Elle a entendu parler qu'il y en avait des géniaux, ouverts, chaleureux et limpides. Elle, elle a hérité des *plates*.

L'idée de partir et de s'en aller très loin grandit en elle au fur et à mesure que la nuit avance. Elle ne sait pas quoi faire ni où aller, mais elle ne veut pas rester où elle est plus longtemps.

Elle allume son mini-portable pour aller voir ses courriels et vérifier si elle a des nouvelles de Delphine, son amie d'enfance retournée en France à la fin de leur secondaire. Depuis qu'elle est partie, Roxane a l'impression qu'il lui manque une partie d'elle-même. Delphine recevait toujours ses confidences avec tendresse. Depuis juin, elle se sent si seule avec ce qu'elle vit. C'est cette réflexion, associée au message que vient de lui laisser sa meilleure amie, qui arrête sa décision.

Pendant les heures qui suivent, elle échafaude un scénario pour partir, car *crisser son camp* de la maison est devenu la seule option. Elle a besoin d'espace entre elle et ses parents pour découvrir sa niche à elle.

Avant que Galarneau se montre le bout du nez, Roxane se glisse hors de sa chambre sur la pointe des pieds. Elle a préparé son sac à dos avec son passeport et quelques vêtements, le temps qu'elle ait une bonne idée de ce qu'elle fera ensuite. Elle a laissé sur son lit les quelques livres d'école qu'elle avait achetés avant le début de la session et ses cahiers presque vides. Elle glisse son mini-portable dans son sac à travers ses vêtements. Elle dépose sur la table de la cuisine un petit mot pour ses parents, juste pour leur signifier qu'elle fout le camp.

Papa, maman,

J'ai pris une décision cette nuit car je n'ai pas pu dormir, vous m'connaissez ! Je m'en vais... J'ai pas pantoute envie de vous voir la face à matin. J'sais pas trop où je vais ni pour combien de temps, mais je pars. Faudra que vous fassiez avec. Comme j'ai mon maudit voyage de votre façon de faire avec moi, j'ai décidé d'en faire un. Ne me cherchez pas, ça servira à rien. Là où vous irez, je ne serai pas. Vous aurez beau imaginer ce que vous voudrez, vous ne me connaissez pas ni l'un ni l'autre (et non papa, tu ne me connais pas vraiment non plus), et je m'en vais à ma rencontre, pas à la vôtre... Good bye !

Rox, la chouette de personne !

Lorsqu'elle arrive dehors, elle respire à pleins poumons et se dirige tranquillement vers le guichet automatique, à quelques rues de là. Elle retire les sous qu'elle a dans son compte courant et les ajoute à l'enveloppe qu'elle gardait cachée au fond d'un de ses tiroirs. « Montant intéressant » se dit-elle.

Puis elle se met en route, sachant très bien qu'elle a environ une heure de marche devant elle avant que les autobus circulent, « le temps de se rendre en ville quoi ! »

Réveil noir

Vers 6 h du matin, Pierre se lève en sursaut. Il a cru entendre un bruit vers 4 heures, mais le sommeil l'a happé de nouveau avant qu'il réalise quoi que ce soit.

L'esprit embrumé, il se dirige vers le petit coin. La porte de la chambre de Roxane étant encore fermée, il fait attention de ne pas faire de bruit pour ne pas la réveiller. Il se doute qu'elle a eu une nuit difficile et ne veut pas la déranger.

Lorsqu'il sort de la salle de bain, alors qu'il en a profité pour prendre une douche, il se rend à la cuisine pour préparer du café, ils en auront besoin pour la journée qui s'annonce. Il est affamé, mais décide d'attendre que ses femmes soient debout pour préparer des crêpes pour tout le monde.

Il passe à côté de la table sans voir le papier placé pourtant bien en vue en plein centre. Il fait couler l'eau dans l'évier et sort le café de l'armoire pour préparer le percolateur. Quand l'eau commence à se verser dans le filtre et qu'il commence à sentir l'arôme du café, il ouvre grand les yeux, prend une grande inspiration et se retourne pour profiter du calme de la maison. C'est alors qu'il voit la note sur la table.

Il se dirige calmement vers elle, sans inquiétude. Mais avant même qu'il ait le papier dans les mains, il a reconnu l'écriture de sa fille et l'angoisse le submerge. Il sait avant de lire qu'elle a foutu le camp. Il connaît Rox et les humeurs qu'elle cache trop souvent et qui font la force de son caractère.

Le papier dans la main, il court vers la chambre de sa fille et ouvre grand la porte, pour s'assurer de ne pas rêver, puis continue sur sa lancée pour aller trouver sa compagne et, dans un souffle, il dit que leur chérie s'est enfuie.

Johanne s'assoit d'un coup, remonte ses mains sur son visage, la peur s'inscrit sur ses traits. Pierre vient s'asseoir à côté d'elle et lui dépose le message sur les genoux. Elle le regarde à travers ses doigts crispés, incapable de se détendre. Elle se remet à pleurer. Les derniers jours ont ouvert la valve des eaux qu'elle a retenues trop longtemps.

Pierre dépose sa tête sur l'épaule de Jo, pleure avec elle. Ils savent tous les

deux que leur fille est débrouillarde, que lorsqu'elle décide quelque chose, rien ne peut l'empêcher, qu'elle n'est certainement pas en danger. Mais un doute persiste, leur bébé est parti. Comme si une lumière s'allumait d'un coup dans leur tête, ils pensent au dernier cellulaire qu'ils lui ont acheté avant son entrée au cégep.

Le cœur en chamaille, Johanne prend le sans-fil qui siège sur son socle dans le couloir. Pierre l'accompagne et attend qu'elle pianote le numéro. Nerveusement, ils attendent la sonnerie, puis la réponse possible. Mais c'est la boîte vocale qui reçoit l'appel. Le téléphone passe d'un parent à l'autre, ils écoutent le message d'accueil qui a changé durant la nuit : « Ici Roxane Ouimet, ne tentez pas de me rejoindre au cours des prochains jours, je ne serai pas disponible. Ça ne donnera rien de laisser des messages non plus, je ne les prendrai pas ou les effacerai dès que j'entendrai une voix, quelle qu'elle soit. Je m'efface aussi pour un bout. Mon cellulaire ne servira qu'à moi, des fois que ça me prendrait d'appeler quelqu'un ou si je suis en danger, évidemment. Bye ! » En fond sonore, ils entendent la circulation routière, elle pourrait être n'importe où.

Johanne et Pierre se dirigent vers la cuisine où l'eau du café a cessé de couler dans la carafe de verre. Ils s'assoient sans un mot, face à face, à la table. Ils se regardent dans les yeux, où les larmes sont encore visibles. Incapable de faire quoi que ce soit d'autres, Johanne se lève et prépare deux tasses de café qu'ils boivent sans goûter autre chose qu'une amertume qui n'a rien à voir avec le café lui-même.

Deuxième partie
Si la tendance se maintient

Sortir de l'ombre

Roxane marche sans bruit et ressent, avec un plaisir grandissant, ce qu'elle est en train de faire. « Fini l'école ! Fini les parents ! Fini les règles ! Je m'en vais, point final à la ligne ! Yes ! »

En marchant, elle a déjà décidé l'ordre des événements et se réjouit de sa force de caractère : « Sti qu'j'suis *hot* ! »

Écouteurs aux oreilles, sourire éclatant, yeux ailleurs, elle marche allègrement. Elle prend conscience que chaque pas qu'elle fait est le premier de sa nouvelle vie.

En marchant vers la Gare du Palais, elle réfléchit à ce qu'elle s'apprête à faire et change ses plans.

« Je n'ai pas confiance que Delphine saura garder sa langue auprès de ses parents. »

Plus proche d'eux qu'elle ne l'a jamais été de sa propre mère, elle se dit qu'il est préférable qu'elle choisisse une autre option. Delphine se débrouillera très bien sans elle. Elle imagine son amie l'attendre à Paris, un peu déçue pour elle, mais ne s'en fait pas trop, elle est certaine que ses parents seront avec elle.

« Tant pis ! Seule au monde, je suis, seule au monde, j'irai ! »

Elle sourit à nouveau et se dit que ça ferait une belle phrase à écrire. Ses parents ont totalement disparu de ses pensées.



Alors que leur fille est assise dans l'autobus qui la mènera d'abord à Montréal, Pierre et Johanne sont incapables de se mobiliser. Ils n'osent se regarder dans les yeux, ils boivent un xième café sans mot dire, alors qu'ils n'auraient envie que de maudire. Ils n'ont aucune idée de l'endroit où s'en va Roxane.

Pierre a déjà visité et revisité la chambre de sa fille pour tenter de trouver un indice. Tout ce qu'il a pu constater c'est qu'elle est partie avec son mini-portable. Peu de vêtements ont disparu et son stock d'école trône sur le lit. Il y a là un pied de nez académique. Malgré le calme de Rox, il reconnaît tout de même que Johanne a raison sur certains points. Quand Rox est en colère, elle réagit avec excès et pique une crise. Mais il sait encore plus que cette crise-ci est plus intense que d'habitude. Il ne peut que reconnaître en faire partie. Alors qu'il a toujours tenté de désamorcer les précédentes, cette fois, il est totalement passé à côté, préférant célébrer ses retrouvailles avec sa douce plutôt que de se retrouver coincé entre ses femmes.

Il se sent coincé tout de même. Heureux de la tendresse retrouvée avec Jo et tout à fait malheureux de l'impression d'avoir laissé dégénérer cette situation, de n'avoir rien vu de ce qui se passait pour Rox.



Gisèle se prépare pour sa première sortie en solo.

Elle est déjà sortie beaucoup avec Joséphina. Elle a déjà pris un café au Tim, visité le petit centre d'achats en face de l'hôpital, s'est achetée quelques vêtements au Village des valeurs un peu plus loin et a fait le tour à au moins deux reprises du Domaine Maizerets.

Elle a pris l'autobus quatre fois, toujours avec Joséphina. Elle a ressenti de l'attirance envers les gens qui étaient assis avec elle dans l'autobus, une légère inquiétude aussi, mais rien qui la bouleverse. La première fois, elles sont allées à Limoilou et sa 3^e avenue garnie de cafés, restos, bars, pharmacie, etc. ; une autre fois, elles ont pris le Métrobus pour monter sur les Plaines d'Abraham et elles ont marché sur l'avenue Cartier, qu'elle a beaucoup aimée avec ses œuvres d'art attachées aux lampadaires. Leur prochaine sortie s'est déroulée dans le Vieux-Québec et Place Royale, elle s'est promis d'y revenir seule. La dernière fois, elles ont convenu d'aller marcher sur la Promenade Champlain, construite pour les Fêtes du 400^e anniversaire de la Ville de Québec. Gisèle a eu un peu plus de difficultés avec les vents du Fleuve et le grand espace qui s'ouvrait devant elle. Elle a dû s'arrêter à plusieurs reprises pour reprendre son souffle, c'est qu'elle

est longue cette promenade. À mi-chemin, elles ont repris l'autobus pour revenir à l'hôpital. Gisèle avait pris quelques rougeurs sur les joues et ses cheveux fouettés par le vent l'ont décoiffée complètement. Elle a aimé son reflet dans son miroir.

Là, c'est elle qui a choisi où elle allait pour cette première. Elle se sent fébrile, mais aucunement inquiète. Elle se sent prête. Elle ira marcher sur le bord du Fleuve dans le Vieux-Port. Elle ne compte pas y être longtemps, mais juste pour cette fois, par et pour elle-même.

Éclair recherché

L'autobus démarre vers Montréal, Roxane bien assise du côté gauche, près de la fenêtre, ouvre son mini-ordinateur portable.

Après quelques recherches, elle trouve un lien internet et laisse ses doigts se promener sur son clavier.

Alors qu'elle a décidé de ne pas passer par Paris, elle se demande quoi faire.

Comme elle a quelques heures d'autobus devant elle, elle peut changer d'idée et prendre toutes les directions qu'elle veut avec les sous qu'elle a accumulés au cours des dernières années.

Même si elle souhaitait habiter chez Delphine quelques temps, elle conçoit qu'elle peut très bien aller vivre dans des auberges de jeunesse n'importe où dans le monde. Elle découvre sur le web que ça lui prend une carte de membre mais qu'elle peut s'en procurer une sur place, dans toute auberge qu'elle choisira.

Elle ferme son ordinateur, le range dans son sac et regarde dehors. Prochaine étape, se dit-elle, New-York. Là-bas, quand elle aura une meilleure idée de sa destination, il lui sera plus facile de s'organiser. Elle s'endort, la tête contre son coton ouaté roulé en boule.



Au même moment, Pierre reçoit un appel des parents de Delphine, alertés par leur fille qui doit aller rejoindre son amie à Charles-de-Gaule dans quelques heures. Ils se montrent inquiets et mécontents. Ils doivent prendre la route, conduire trois heures et demie pour passer de Rennes à Paris et déboursier pour les péages sur l'autoroute. Elle aurait dû prendre un vol vers Nantes, bien plus près, mais bon, ils pensent qu'il n'y avait peut-être pas de vol à cette heure-là.

Pierre et Johanne s'assoient ensuite à leur table de cuisine avec ordinateur

portable et téléphone. Avec l'heure d'arrivée à Paris ainsi annoncée, leur fille devrait être facile à trouver.



Roxane ouvre les yeux d'un sommeil sans rêve. Elle s'est à peine aperçue avoir changé d'autobus. Elle s'est éveillée aux frontières et rendormie plus profondément après. Ce sont les manœuvres de stationnement du car au cœur de New-York qui la réveillent.

Éreintée d'avoir dormi tant d'heures dans une position inconfortable, elle s'étire en long et en large, dans la mesure de l'espace où elle est assise, en regardant à l'extérieur. De là où elle est, elle ne perçoit pas grand-chose, mais elle sait que dans quelques instants, elle verra la Grosse Pomme où elle rêve de revenir depuis qu'elle y est venue avec l'école en mai.

Dans l'autobus qui la menait de Québec à Montréal, elle a pensé aller à Londres, berceau des Beatles et d'Harry Potter qu'elle adore. Mais encore là, elle s'est dit que sa mère finirait par y penser vu que c'est elle qui lui a fait découvrir et les Beatles et Harry Potter.

Elle a fureté sur internet un moment pour trouver une auberge de jeunesse à New-York, en attendant de savoir plus précisément où elle s'en va, le temps de réfléchir en se promenant dans la ville quelques jours. Elle en a déniché trois, dont l'une pas très éloignée de la Gare, où elle serait logée dans un dortoir. Elle s'y rendra dès qu'elle sera débarquée de l'autobus et y déposera son bagage.

Ça la rassure, ses parents ne penseront pas à la chercher dans cet endroit et elle trouvera un coin du monde qui ne leur passera même pas par l'esprit. « Ils doivent déjà s'attendre à avoir de mes nouvelles. À cette heure-ci, je devrais être arrivée à Paris. », pense-t-elle, ravie.

Elle se lève tranquillement et se dirige vers la « porte de la LIBERTÉ ! », a-t-elle envie de crier.



Après quelques démarches auprès de l'aéroport Jean-Lesage et de différentes compagnies aériennes, Pierre et Johanne réalisent que leur fille est majeure et qu'on ne leur donnera pas si facilement les informations qui la concernent.

La tête dans les mains, Johanne ressent pour la première fois un grand vide, sa fille est partie et elle ne sait pas où ni comment la joindre. Elle lui a laissé un bref message l'enjoignant de la rappeler, qu'elle est prête à tout pour se faire pardonner, qu'elle veut débiter une vraie relation avec elle. Cependant, elle se doute bien que Roxane l'effacera dès qu'elle entendra sa voix.

Malgré le positivisme de Pierre, elle est persuadée qu'ils ne la retrouveront pas à Paris, qu'elle aura changé d'idées. Elle ne veut pas être retrouvée et elle a leur créativité et leur intelligence.

Pierre lui annonce que les heures d'arrivée à Paris qu'a données Rox à Delphine ne concordent pas si elle part de Québec. Il lui aurait fallu partir de Montréal et elle n'aura pas eu le temps de s'y rendre pour prendre le vol à temps. Johanne lui demande de vérifier s'il n'y a pas d'autres compagnies aériennes qui peuvent l'amener à Paris dans ces heures-là et d'appeler les parents de Delphine sur leur cellulaire, s'ils ne sont pas rendus, ils pourront revenir chez eux.

Elle peut donc être partie pour Vancouver comme pour Tombouctou, rien n'est impossible.

« Je ne sais pas de combien d'argent elle dispose ! Elle est si peu dépensière, c'est peut-être un gros magot qu'elle a entre les mains ! » s'entend-t-elle dire tout haut, toujours installée sur les paumes de ses mains.

Elle ne connaît pas sa fille, ni ses goûts, ni ses intérêts, elle n'a toujours porté attention qu'à ses résultats scolaires et aux autres tâches et responsabilités. Elle ne peut donc deviner quelle direction pourrait l'attirer plus que Paris où elle peut y voir son amie.



Pierre n'est pas plus au clair là-dessus. D'abord, il refuse de croire qu'elle ait pu opter pour une autre direction. Ensuite, ils ont tellement écouté ensemble de

reportages sur les différents pays du monde qu'il ne peut, lui non plus, détecter de meilleur choix que Paris.

Il décide d'aller voir à nouveau dans la chambre de sa fille, au cas où elle aurait laissé des indices. Mais il la sait futée. Il se doute qu'il ne trouvera rien.

Il a l'impression d'entrer dans cette chambre pour la première fois, même s'il y est venu à trois reprises déjà depuis qu'il a compris qu'elle était partie. C'est vrai aussi qu'il n'y entre pas avec les mêmes yeux, il se sent anxieux, traître à la rigueur.

Il regarde les murs, le lit pas défait, les notes et cartables inutilisés, ou presque, au sol. Ce qu'il voit le trouble, il croyait connaître sa fille mieux que tout le monde, mais elle a raison, c'est faux.

Tout dans la chambre est minimaliste, pas de photos, sauf celle prise avec Delphine à New-York en mai, avant qu'elle ne quitte le Québec, « Bizarre, elle ne l'a pas prise avec elle ! », pense-t-il. Pas d'affiches, de livres, rien qui lui parle de la Roxane qu'il connaît.

Il s'assoit sur le lit et les larmes coulent sur ses joues. « Où es-tu ? », la questionne-t-il tout bas.

Il commence alors à ouvrir ses tiroirs, le garde-robe, le coffre de cèdre au bout du lit, le coffre aux trésors sur la commode. Il regarde attentivement tout ce qu'il trouve, les quelques CDs et DVDs, revues de filles, tout est si varié qu'il ne sait pas ce qu'elle préfère. Elle adore Harry Potter, Twilight, Millénium, la chanson française comme le Jazz d'Amy Whinehouse. Elle peut être n'importe où. Même ici au Québec, assez grand pour qu'elle se perde dans le décor immense de ce territoire, qu'elle connaît assez bien pour y avoir campé avec lui depuis sa petite enfance. « Quelle région a-t-elle préférée ? L'Estrie ? le Lac-St-Jean/Saguenay ? la Gaspésie ? Charlevoix ? la Mauricie ? L'Abitibi ? Les Îles ? » Il est incapable de répondre à cette question, Roxane semblait tout aimer.

Il trouve de vieux vêtements au fond de l'armoire, une poupée russe dans le vieux coffre qui lui sert de siège bien souvent lorsqu'elle travaille à son petit ordinateur. Un vieil ourson de peluche est bien assis sur la tablette en haut de son placard. La pièce est rangée et propre, de façon presque maniaque... « Trop », se dit-il. « Pourquoi j'ai rien vu de ça ? » Et les larmes se remettent à couler. « Je ne comprends pas. »



Roxane s'est rendue à l'auberge de jeunesse de l'East-Side où elle voulait aller et a acheté sa carte de membre utilisable partout dans le monde. « Ça brouillera les pistes un peu plus ! », se dit-elle.

Elle ira s'inscrire en *standby* à JFK le lendemain en fin de journée, le temps de visiter un peu, de voir le cercle *Imagine* à Central Park, tout près du lieu où John habitait avec Yoko, là où il a été assassiné. Ça lui permettra aussi d'aller faire un tour à Times Square pour y prendre quelques photos et manger chez McDo, un pied de nez à son job laissé vacant par son départ.

Elle décide de ne pas s'attarder, même si elle a été touchée par certains lieux qu'elle désirait revoir. Le fait d'y être seule, *LA PAIX !!!*, la fait éclater de rire, calme et tranquille. Si paisible dans une ville qui attire ou fait peur à tant de gens.

Après avoir parcouru Times Square et traversé Central Park, elle descend la 5^e avenue, entre dans un magasin et s'achète une paire de chaussures de marche car les siennes, trop usées, lui font trop mal aux pieds.

Elle constate qu'elle n'a rien perdu de sa maîtrise de l'anglais. Personne ne semble remarquer que ce n'est pas sa langue. Elle sait qu'elle n'a pas d'accent, on le lui a assez dit, mais ça la rassure tout de même. Elle passera plus facilement inaperçue et c'est ce qu'elle désire le plus pour le moment.



À l'aéroport Charles-de-Gaule, à l'heure où Roxane avait annoncé son arrivée à Paris, Delphine et ses parents surveillent attentivement les passagers qui sortent de la section bagages. Ils se séparent pour trouver la porte où elle risque d'arriver, lisant les heures d'arrivée et la provenance de chacune. Pierre les a avertis qu'elle n'y serait probablement pas, mais ils se sont déplacés tout de même arguant qu'ils en profiteront pour faire quelques courses.

En cherchant cette porte, Delphine regarde les panneaux indiquant les heures d'arrivée et de départ des avions, et réalise rapidement que Roxane ne sera effectivement pas là. L'horaire qu'elle lui a donné ne correspond à aucune arrivée en provenance du Québec, comme l'avait suggéré Pierre. Les gens qu'elle voit tout de même apparaître débarquent d'un vol en provenance de Montréal avec un horaire différent. Ça ne marche pas.

Lorsqu'elle rejoint ses parents, elle le leur dit, dépitée :

— Le père de Rox avait raison, elle n'est pas venue à Paris. Elle a dû se douter que je vous en parlerais !

— Tu as bien fait de nous en parler tout de même - lui dit sa mère. Je vais immédiatement téléphoner à ses parents, ils doivent être fous d'inquiétude.



Johanne décroche l'appareil d'un air absent, hagard, alors que Pierre arrive en courant. Les deux n'ont pas dormi depuis plusieurs heures.

Lorsqu'elle raccroche, elle regarde son mari en secouant la tête. Elle a une boule dans la gorge qui menace d'exploser. Elle se sent défaillir. Alors qu'elle sait ne s'être jamais vraiment préoccupée de sa fille, elle réalise qu'elle la connaît mieux qu'elle le croyait. Ce qu'elle lui avait reproché par le passé devient une connaissance intime et partagée. Roxane fera tout à sa tête, ira le plus possible à l'encontre de ce que croient ses parents.

Dans les soubresauts qu'effectuent ses épaules, portés par les larmes qui versent à nouveau, elle sourit. Sa fille est exceptionnelle. Peu importe où elle sera, rien ne lui arrivera sans qu'elle n'y ait d'abord consenti.



Pierre est désarçonné. Il n'a rien trouvé. Les larmes et le sourire de Johanne l'intriguent.

— Qu'est-ce que t'a dit Émilie ?

— Ça n'a rien à voir, Pierre. Je réalise à quel point Rox est brillante et volontaire, forte et sensible. Elle a toujours su se débrouiller pour aller à l'encontre de ce que je lui demandais. Là, elle ira exactement là où nous ne penserions même pas qu'elle pourrait aller.

— Ouais, ça s'peut ben... - glisse-t-il en s'assoiant à la table à nouveau.

— Il faut donc penser à l'envers de ce qu'elle croit que nous pensons d'habitude.

— Mais il n'y a rien dans sa chambre qui pourrait nous donner des indices.

— Qu'as-tu regardé ?

— Le dénuement et l'ordre *parfait* de tout ce qui s'y trouve.

— Tu n'as rien vu qui manque ?

— Je n'ai jamais remarqué ce qu'il y avait dans cette chambre. Ça fait quatre ans qu'elle m'interdit sa porte la majorité du temps. J'y suis allé trois fois depuis ce matin, et on dirait que je ne regardais pas, comme si c'était pas correct. Là, je m'attendais à trouver des livres, des photos, des affiches. J'ai constaté qu'elle n'a pas apporté sa photo d'elle et Delphine à New-York, photo importante pour elle pourtant. En dehors de ça, rien.

— Tu n'as jamais bravé l'interdit ?

— Non, elle a des antennes, on dirait. Les quelques fois où j'ai poussé la porte sans son consentement, elle s'en est aperçu et m'est revenue là-dessus, vraiment pas contente. Alors depuis plus de deux ans, je n'ai pas osé. Et quand elle m'acceptait dans son antre, c'était pour parler, je ne regardais rien d'autres que ses yeux et sa posture générale, jamais sa chambre.

— Moi, oui. La psychologue en moi, la fatigante quoi, doutait de sa santé mentale parfois, alors j'entrais dans sa chambre en catimini et j'observais son univers. Effectivement, le rangement frise la manie, mais rien pour que je m'inquiète. Elle me ressemble, je n'en reviens pas. Sauf qu'il y avait des romans fantastiques, policiers, en anglais comme en français, et quelques photos de voyage, en plus d'une du bal, celle à New-York dont tu m'as parlé tantôt, et une autre avec Delphine le jour de son départ.

— Elle n’a certainement pu partir avec tous ses romans, pourtant il n’y en a aucun dans sa chambre. La seule photo qui reste est celle à New-York. Pour les romans, ils peuvent être n’importe où dans la maison ou ailleurs, je sais qu’elle a fait un tri avant le début de sa session au cégep. Mais on devra fouiller plus loin et ailleurs.

— Quelles photos de voyage avait-elle placardées ?

— Tous nos lieux de camping et de voyage des dernières 10 années, que je sois là ou non, Boston et New-York, la République dominicaine, Cuba, Orlando, Mexique. Elle avait fait un montage où on la voyait dans chacun des lieux sans qu’on voit clairement où. L’affiche n’est pas là.

— Me semble qu’on devrait aller fouiller au sous-sol et au grenier.

— Je vais d’abord m’étendre car si je ne dors pas quelques heures, je vais carrément m’écraser. On se fera un plan d’action après, d’ac ?

— D’ac !

Ils se lèvent lentement et se dirigent vers leur chambre, bras dessus, bras dessous, sans échanger un mot. Ils cogitent chacun de leur côté pour ne pas que la gête les emporte. Mais ils se sentent moins tendus, la confiance à la hausse. Ils ne dormiront peut-être pas beaucoup, mais profiteront un peu du calme qui se fait un p’tit coin.



De retour à l’auberge, Roxane défait son léger bagage sur son lit de dortoir. Des gens dorment près d’elle, d’autres chuchotent. Elle regarde ses photos, sort son pyjama trop grand, ses vieux jeans brisés, sa grande veste, les trois paires de bas. « Faut que j’aille m’en acheter d’autres et quelques paires de bobettes, j’en n’ai pas assez ! » Elle enlève ses vieux *shoe-clacks*¹⁴ et les jette dans la poubelle près de la porte. Elle replace le tout dans son sac à dos, de façon à ce que son mini-portable soit bien entouré de vêtements. Puis elle s’étend tout habillée, utilisant son sac comme oreiller.

Son esprit vagabonde vers Londres. Elle se voit dans tous les lieux qu'elle a déjà visités dans les atlas à la maison et à l'école, et sur le Web surtout.

« Pas certaine que mes parents ont noté mon intérêt pour les Beatles, Harry et Hermione, Agatha Christie, et surtout mon amour pour John, mon Beatles. Dans le fond, ils ne m'ont jamais vraiment questionnée. C'est comme s'ils me voyaient "comme les autres de mon âge". Sont cons dans l'fond. Ce qu'ils savent encore moins, c'est l'époque que je préfère des Beatles, celle où ils étaient en Inde, où ils trippaient méditation et musique indienne avec Ravi Shankar. Ils ne savent surtout pas combien ma vedette préférée entre toutes, c'est le Dalaï Lama. Il ne fait pas de musique, mais son sourire m'attire, ses prises de position paisibles sont plaisantes pour moi. »

Puis elle s'endort, épuisée mais heureuse, libre et sereine.

Liens invisibles

Quelques instants plus tard, Johanne s'éveille en sursaut. Elle a *vu* Rox dormir profondément, le sourire aux lèvres.

Elle se dit que c'était trop réel, que ça ne peut être un rêve habituel. Elle tente de se rappeler du décor, de l'image qui pulse dans son front, mais elle ne voit que le visage heureux de sa fille.

« C'est la première fois que j'ai une image si claire de Rox avec aucun décor. Je me sens liée à elle, mais c'est comme si elle bloquait le lien. Ce que je vis depuis quelques jours a peut-être ouvert une brèche dans ma conscience car je me sens plus près de Rox que jamais auparavant. »

Les pensées et les mots s'alignent dans sa tête, ils prennent forme au fur et à mesure qu'elle leur accorde son attention.

« Je suis plus près de Roxane. Elle n'a pas encore traversé l'Atlantique. – Pas encore ??? Traverser l'Atlantique ? »

Est-ce sa conscience qui lui joue des tours ? Ou ?

Elle se sent fébrile et... heureuse. Quelque chose de nouveau se passe en elle, elle sait qu'elle ne se rendormira pas.

Elle se lève sans bruit et se dirige vers son ordinateur dans le bureau, redémarrant la cafetière au passage. Elle ne sait pas ce qu'elle y fera et ce qui se passera, mais elle sent que le web est une clef.



Dimanche, 23 août

Roxane se réveille au bruit que font quelques chambreurs du dortoir qui se préparent à partir. Avec des relents d'un rêve qu'elle ne comprend pas du tout,

elle sent une force d'attraction qui la retient à New-York et qui veut la ramener à... sa mère.

Comme c'est ce qu'elle désire le moins, elle décide d'écourter sa visite des lieux qu'elle aime dans la Grosse Pomme pour se rendre à JFK directement y attendre un départ vers toute destination qui pourrait lui venir à l'esprit.

Elle ronchonne en se levant, s'enfarge dans le bagage de sa voisine du lit d'en-dessous, manque de tomber, se relève en se tournant la cheville. Elle lâche un « Sacrament ! » quand la douleur l'étreint.

Elle vérifie sa solidité pour être certaine que ça ne l'empêchera pas de marcher et de prendre l'avion. La douleur irradie dans son pied droit, mais elle arrive à faire quelques pas sans trop de mal. « Ouf ! Foulure et non entorse ! »

Elle ramasse son bagage en grognant de plus belle. Elle a l'impression que ses compagnes de dortoir ont fouillé dans son sac de voyage, pourtant bien installé sous le lit du bas. Elle s'oblige donc à sortir de la pièce pour en vérifier le contenu. « Ai-je dormi si dur que je ne m'en suis pas aperçue ? »

Elle n'est pas inquiète outre mesure, il n'y a rien d'important dans ce sac, ce qui compte le plus l'accompagnait dans les bras de Morphée, dans ce qui lui servait d'oreiller.

Après vérification de l'ensemble de son avoir, assise par terre à côté de la salle des douches, elle se relève péniblement. Sa cheville droite a enflé, la douleur est moins présente mais elle sent que les tendons tirent, que ce sera pire le lendemain. « Raison de plus de me grouiller l'cul et de traverser l'Océan... Lequel ? »

Sa question reste en suspend car elle ne sait pas du tout où elle a vraiment envie d'aller.

Elle se lève tranquillement pour s'assurer que son pied pourra la porter puis se rend à l'accueil pour le check out en boitillant. Ses nouveaux espadrilles soutiennent mieux ses chevilles. Dès que possible, elle quitte ce lieu qui la dérange. Elle a hâte d'être dans l'avion.

Comme le Grand Central Terminal n'est pas très loin, elle s'y rend directement. « Au Yab la visite ! Bienvenue n'importe où ! », se dit-elle en marchant le plus rapidement qu'elle peut, même en claudiquant.



Pierre se réveille au moment où elle franchit la porte de la gare. Il se sent ankylosé, comme si un train lui était passé sur le corps. Sa cheville droite le tenaille. « J'ai dû dormir tout croche encore ! »

Il marche lentement, en boitant. « Cou't donc, ça fait ben mal mon affaire ! »

L'engourdissement se dissipe peu à peu au fur et à mesure qu'il déambule dans la maison.

Il trouve Johanne endormie dans le fauteuil, devant l'ordinateur ouvert, des images se succédant pour protéger l'écran.

Il dépose un baiser sur son front pendant qu'il déplace la souris de l'ordinateur. Plusieurs fenêtres interposées s'affichent à l'écran.

Il va chercher une chaise de l'autre côté de la pièce pour se rapprocher et s'assoit pour regarder ce qui se déroule sur l'écran.

Johanne ronfle doucement à ses côtés, dodelinant de la tête. Il sourit lorsqu'il remarque une coulée de bave sur le bord droit de ses lèvres. « Elle a dû travailler tard pour dormir si profondément dans cette position », se dit-il.

Croyant que ce qui est ouvert dans l'ordinateur concerne plus son travail, il éteint l'écran et glisse un bras sous celui de sa belle pour la soulever et la ramener dormir dans leur lit.

Il n'en faut pas plus pour qu'elle s'éveille en sursaut, les yeux hagards. Elle se frotte les yeux et s'essuie la bouche avant de réaliser où elle est et ce qu'elle faisait.

Pierre lui caresse le dos, lui joue dans les cheveux et lui sourit avec douceur. Alors qu'il approche ses doigts de sa joue, elle a un sursaut, comme si elle se réveillait tout à fait, d'un coup sec.

— Dis donc, tu dormais dur pas mal ! Tu as eu du mal à dormir toi aussi ?

— Oui, surtout après un rêve où je voyais Rox dormir paisiblement. C'était si réel que je me sentais trop fébrile pour me rendormir. Je me suis levée et suis

venue fouiner sur le Web. J'ai dû m'endormir sans m'en rendre compte.

— Tu travaillais sur quoi cette fois ? questionne-t-il, taquin. Il la connaît tête chercheuse, fouine, et quand elle a une idée en tête, elle va habituellement jusqu'au bout.

— Je travaillais pas, je cherchais j'sais pas trop quoi.

— As-tu trouvé quelque chose ? - Pierre est tout à coup curieux. D'habitude, elle a une idée très précise de ce qu'elle cherche.

— Pas vraiment. Je tentais de rester dans ce que je ressentais après mon rêve et laisser mon esprit voguer sur le clavier. Une sorte de lien intime avec Rox, quelque chose que je n'avais jamais senti.

— Bizarre ! Et puis ? Il y a plein de fenêtres ouvertes sur le bureau de l'ordi, dit-il en rouvrant l'écran, il doit bien y avoir quelque chose là-dedans ?

— Comme je te disais hier, peut-être que notre façon d'imaginer son itinéraire n'est pas la bonne. Je me suis laissé bercer par cette impression et le senti laissé par le rêve. Je cherchais tout ce qui me venait à l'esprit.

— Han han !

— Et là, je me suis dit que peut-être Rox me ressemble plus que je ne le crois. Je me suis donc demandé ce que moi j'aimerais voir, revoir, visiter. Si j'étais en colère, je m'en irais où ?

— Et ?

— Tu connais ma passion pour les Beatles et les universités Oxford et Cambridge. Si j'avais pu, à l'époque où j'ai commencé mes études, je serais allée étudier là-bas. J'ai eu d'autres priorités alors et j'ai mis ça de côté.

— Tu ne m'as jamais parlé de ça !

— Non ? C'était avant de te rencontrer, je sortais à peine du secondaire et j'étais en conflit ouvert avec ma grand-mère, en violence envers ma mère toujours aussi engourdie.

— De ça, tu m'as parlé par exemple.

— C'est sûr vu que c'est pour ça qu'on est allés rester ensemble si vite.

— Oui, c'est vrai. Mais aussi parce que nous étions passionnément, intensément, sexuellement amoureux. - ajoute-t-il avec un clin d'œil.

— Bien sûr, malcommode ! Mais on s'éloigne là, mon coquin.

— Oui, oui, continue, dit-il avec un sourire penaud et un autre clin d'œil digne de lui.

— Je me suis donc laissée imprégner par cette impression anglaise et suis partie à la recherche de lieux, de cartes, d'images qui me parleraient du Royaume-Uni. Si tu regardes bien les fenêtres à l'écran, je suis restée à Londres.

— Oui, r'garde donc ça.

— En fait, dès que je tentais de sortir de cette cité, ça boguait. Demande-moi pas pourquoi, j'trouve ça assez bizarre aussi. J'avais l'impression qu'un des fils de la Toile me dirigeait. C'est fou, hein ?

— Mets-en ! C'est *weird* en masse ! - sur un ton semi moqueur.

— Ça ne me dit rien de plus. Je n'ai pas l'impression d'avoir trouvé Roxane, mais je crois que c'est là qu'elle s'en va.

— Voyons donc ! Pourquoi elle irait là ? Elle n'a jamais parlé de ça !

Justement. C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Ça aurait été avouer qu'elle avait des goûts — comme ceux de sa mère. Je ne lui ai jamais parlé d'Oxford ni de Cambridge, mais des Beatles, de Harry Potter et de Londres, oui. Je me rappelle même lui avoir parlé de certains lieux mythiques que j'aimerais voir à un moment donné, Abbey Road par exemple.

— Je savais pas ça. M'semble que vous ne vous parliez pas vous deux.

— Non, tu as raison. Mais à quelques reprises, alors qu'elle était toute petite, j'écoutais la musique des Beatles et ça la faisait danser. Elle aimait beaucoup ça. Je lui en avais parlé avec inspiration. J'me dis que ça a peut-être porté et laissé quelques traces. L'as-tu déjà entendue écouter mes cassettes.

— Tu sais bien que non, nous n'avons plus de lecteur depuis une dizaine d'années et aucun CD des Beatles. Tu ne les as pas remplacés car tu ne les écoutes plus.

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça.

— Et si on demandait à Delphine ? Ensemble elles allaient magasiner et voir des films, sortaient quelques fois dans les bars... avant d'avoir l'âge, oui, oui, ne me regarde pas comme ça ! Je permettais en allant les mener et les chercher, elles étaient sages. Les parents de Delphine étaient aussi dans le secret.

— J'suis pas contente de pas avoir été informée. Mais c'est une excellente idée de demander à Delphine. On pourrait appeler, quelle heure est-il là-bas ?

— Donne-moi quelques minutes, le temps de me prendre un café et de venir m'asseoir avec toi pour qu'on élabore une série de questions qui pourraient aider à la trouver, la *torieuse*.

Il se lève sans réaliser qu'il n'a plus mal à la cheville, il n'y pense plus... c'est disparu.



Gisèle marche sur l'avenue Cartier et s'arrête un instant devant la porte de l'agence de voyage Globe-Trotter avec un devant d'avion au-dessus de la porte. Elle regarde les annonces et se dit qu'un jour, elle partira. Le mot Australie apparaît dans sa tête. Elle rigole toute seule : « L'Australie asteure ! J'vais commencer par visiter ma ville, ma province, pi après, j'verrai. Ça prend des sous pour voyager ma grande ! » puis elle éclate de rire et repart vers le Sud avec l'idée d'aller voir la nouvelle partie du Musée.

Puis elle s'arrête devant la Bouquinerie, regarde les volumes exposés dans la fenêtre et voit un livre de voyages où on voit l'Opéra de Sydney. « Ah ! Tiens ! », se dit-elle. Elle a la chair de poule, elle ressent une émotion douce et forte à la fois. « J'irai ! J'en suis certaine ! », se convainc-t-elle !

Interro

Assise dans un coin de l'aéroport JFK, Roxane se masse la cheville. Elle tente de se rappeler ce que Linda, l'amie de son père, expliquait à ce dernier lorsqu'il a suivi une formation Reiki de 1^{er} niveau. Mais sa douleur est plus vive qu'elle ne le voudrait et elle n'arrive pas à se concentrer. Elle entoure sa cheville de ses deux mains, tentant d'envoyer de l'énergie *guérissante* là où ça fait mal, mais elle sent que ça ne marche pas, même si la chaleur de ses mains lui fait du bien.

Elle n'a pas encore pris de décision : « Traverser l'Atlantique ou le Pacifique ? » « Aller en Angleterre ou au Népal ? » « J'ai peur, maudite marde. Je n'avais pas peur hier, mais là oui. J pense que c'est parce que j'ai mal... J'veux pas qu'il m'arrive rien de désagréable où que je décide d'aller. Mais je viens de me blesser et j'ai même pas quitté l'Amérique. Ça part mal, 'mettons !!! »

Et elle se met à soliloquer, à marmonner, à chuchoter, assise dans son petit coin, enfermée en elle-même, oubliant qu'elle n'est pas seule, que des gens circulent autour d'elle. On la regarde, certains ricanent, d'autres semblent offusqués. Personne n'intervient.

Ses mains *scotchées* sur sa cheville, son esprit est ailleurs. Des mots apparaissent sur son Imax, elle les observe, mais ne s'en occupe pas, ne les nourrit pas, les laisse être et aller. Elle est là, mais pas centrée sur ces pensées qui la traversent sans qu'elle les retienne.

Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. À l'école, ses *amies* la croyaient folle, sauf Delphine qui la ramenait à la conscience avec un p'tit fou rire bien à elle. Roxane se brassait la tête en levant les épaules et c'était fini. Mais là, Delphine n'est pas là pour la ramener.

À d'autres reprises, on lui demandait, dans toutes les langues : « Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Est-ce à moi que tu parles ? » Elle revenait à sa vie et ne semblait pas réaliser qu'elle avait parlé toute seule.

Le hamster qui roule dans sa tête va bon train, les idées se succèdent à une vitesse effrénée. Elle le regarde tourner et s'étourdit. Mais, en même temps, ça la

calme. Elle connaît justement ce jeu de son esprit et sait comment le faire taire lorsqu'elle en prend tout à fait conscience. Elle met un doigt mental dans la roue du hamster et termine le laïus par un « Wo ! », tout aussi mental que retentissant.

« Le bonheur, c'est pas supposé être naturel ça ? Là, j'ai l'esprit aussi tordu que ma cheville. J'ai mal, j'suis malheureuse, pourtant 100 % libre. En tout cas, être libre, c'est pas facile ! »

Quelques larmes coulent sur ses joues. Elle était tellement certaine que c'est ce qu'elle voulait faire, partir vers l'inconnu. Sauf qu'elle est face à une inconnue imprévue, souffrir de ses choix.

Elle opte pour autre chose, pour l'instant. Faire taire ces pensées déprimantes et tenter de retrouver la trace des gestes de guérison qu'elle avait pourtant imprimés dans son esprit lorsque son père avait suivi sa formation Reiki.

Un agent de sécurité s'approche d'elle pour vérifier qu'elle va bien, car une si jeune fille assise dans un coin, qui pleure et marmonne, il a un doute.

— May I help you ? Are you OK ?

Surprise, Roxane lève les yeux, réalise où elle est, qu'on la regarde, qu'on se questionne à son sujet, qu'elle n'est pas seule.

— Yes... Yes. I'm fine. I just need a little time to make sure that my ankle is not injured, it hurts a lot. Maybe you can help me find a travel agency for Asia where they sell standby tickets.

Le jeune homme lui offre sa main pour qu'elle se relève et l'accompagne vers les compagnies asiatiques tout en lui décrivant les espaces qu'ils parcourent. Roxane boite moins, elle sourit, moins tendue. Elle s'en va là où elle veut aller, où que ce soit, dans son *no girl's land* à elle. À ce moment accompagnée par quelqu'un qui lui semble gentil et chaleureux. Un peu plus vieux qu'elle, mais pas trop. « J'pense-tu vraiment à ça, là moi ? À un gars comme s'il pouvait m'intéresser ? Ayoye ! Ça m'fait tout drôle. Il ne me dit rien pantoute lui ! Gentil, mais pas très beau, trop grand, trop maigre, trop *straight* ! Non mais, j'ai jamais pensé à des affaires de même moi. C'est tu la liberté qui m'fait ça ? »



Bien installés devant l'ordinateur familial, après avoir vérifié que leur application *Skype* fonctionne, Johanne et Pierre communiquent avec Delphine. Dès qu'elle se manifeste, il semble évident qu'elle n'a pas beaucoup dormi non plus et que l'aller-retour à Paris s'est fait sans longs arrêts, elle a les yeux petits et paraît fatiguée. Ses parents sont tout près d'elle, sans qu'on les voie, on les entend comme s'ils étaient assis tout à côté en train de prendre un café et de discuter tout bas.

Pierre amorce l'entretien car c'est lui qui connaît Delphine le mieux. Il l'a vue à de nombreuses reprises et a déjà jasé avec elle souvent. Johanne reste présente, mais un peu plus éloignée de la caméra.

— Allo Fine (petit surnom que Pierre lui a donné), ça va ?

— Pas trop. Je m'inquiète pour Rox et aussi de ce que vous pouvez bien vouloir me demander.

— Ne t'inquiète pas en ce qui nous concerne, d'accord. Nous voulons juste en savoir plus sur notre fille. On a l'impression tous les deux, ne fais pas ces yeux là, tous les deux que j'te dis.

— C'est que j'ai pas l'habitude.

— Je sais et Johanne le sait aussi. C'est pour ça que c'est moi qui vais te poser les quelques questions que nous avons notées.

— D'accord. Vas-y.

— T'a-t-elle déjà parlé d'un désir de voyage ? D'un lieu qu'elle aimerait visiter, par exemple.

— À part venir me voir à Rennes, non. Je suis d'ailleurs déçue qu'elle m'ait posé un lapin et mes parents pas vraiment contents d'avoir fait la route Rennes-Paris-Rennes pour rien... C'est d'la route et des sous, quand même, même si on en a profité pour chiller un p'tit peu à Paris.

— Je comprends très bien. J'suis désolé. Nous aimerions savoir quel type de musique elle écoute ? On n'a rien trouvé dans sa chambre et elle est partie avec son mini-portable où était toute sa musique.

— Très varié. Mais elle chantonnait souvent Roxane¹⁵ qui lui rappelait pourquoi elle s'appelait comme ça. Elle pouvait écouter de la musique classique pour étudier, ou bien du techno ou du Brel. Je suis bien incapable de dire si elle avait des préférences. Elle riait de nos copines qui suivaient la mode.

— Et au cinéma ?

— Elle a vu tous les Harry Potter, les Twilight, Hunger Games. Ses préférences ? Difficile à dire car elle n'en parle pas. Elle va voir tous les films qui sortent et que les jeunes vont voir. Elle disait des commentaires généraux, des liens avec ses lectures, mais je ne l'ai jamais entendu faire de critiques précises.

— Y allais-tu avec elle ?

— Les années de notre amitié, oui. C'était ce qu'on préférait faire ensemble. Aller voir des films, manger du popcorn, être ensemble et jaser de nos petits et gros bobos.

— Sais-tu si elle sortait parfois avec d'autres personnes ? Avait-elle d'autres amies ? Un p'tit copain ?

— Euh non... - elle réfléchit - pas à ma connaissance. Petit copain ? - elle éclate de rire - Je le saurais et non. Elle trouve connasses les filles qui ne parlent que des garçons. Il arrivait qu'elle me montrait des garçons pour me dire si elle les trouvait beaux ou non. Sans plus. Elle les aime pas trop grands ni trop maigres, pas trop musclés mais pas mous non plus. Mais j'te dis, elle n'en parlait pas souvent. J'ai souvent eu l'impression qu'il n'y avait qu'un homme dans sa vie, toi.

— Ça, c'est normal ! ajoute Pierre avec un sourire taquin, puis reprend sur un ton plus sérieux - Elle n'a jamais eu de relation amoureuse ? Quelque chose qui ressemble à un chum ?

— Bien, elle m'a parlé de son meilleur ami quand elle était petite, Victor je crois.

— Oui, je me rappelle. Mais à un moment donné, elle n'a plus parlé de lui et je ne l'ai pas revu depuis.

— Quand ils sont rentrés au secondaire, elle a dû arrêter ses études à cause de

la mono et lui a continué. Il lui a dit qu'il aimerait qu'ils continuent à se voir, que ça lui faisait de la peine qu'ils soient séparés à cause de sa maladie. Il a ajouté qu'il souhaitait qu'elle soit sa blonde. Elle lui a dit que sa maladie l'obligeait à refuser d'embrasser qui que ce soit. Et, en levant le ton, elle lui a dit qu'elle ne voulait pas avoir de chum, qu'elle trouvait ça con les amourettes, et que lui et elle, ils ne seraient plus rien à l'avenir.

— Ayoye ! Je ne savais pas ça.

— Non ? Je ne suis pas trop surprise qu'elle ne t'en ait pas parlé. Je pense que je suis la seule à le savoir.

Pierre déglutit, comment a-t-il pu passer à côté de ça. Puis il reprend contenance et poursuit sa liste de questions, sans s'attarder à ce qu'il vient d'apprendre.

— Et ses lectures ? Lit-elle des romans ? Si oui, quel style ? Des revues ?

— Tout ce qu'on doit lire en classe, elle le lit plus vite que les autres. Elle a lu tous les romans à la mode qui ont mené à des films. Comme je te disais tantôt, elle décrivait les ressemblances et les différences entre les volumes et les films, heureuse de voir les libertés qu'avaient pris les réalisateurs. Elle aime les romans policiers et elle m'a dit qu'elle était contente qu'il y ait de bons auteurs au Québec. Mais je sais qu'elle a un faible pour le commissaire Adamsberg des romans de Fred Vargas et le sergent-déetective Victor Lessard de Martin Michaud. Elle m'a dit qu'ils te ressemblaient, solides et droits, mais sensibles et *vedges* un brin, un peu perdus des fois.

— Ah bon ! Mais je n'ai jamais vu ces livres là ici. Elle lisait où, dis donc ?

— Chez moi, des fois. Elle les empruntait à la bibliothèque près de chez vous et lisait là souvent. Sur les bancs en attendant l'autobus, dans l'autobus, à l'école, aux toilettes, dans le bain. Mais elle n'en empruntait qu'un à la fois, donc ça s'peut que tu ne les aies pas vus.

— Eh ben ! C'est ma fille et je ne la connais vraiment pas autant que je pensais. Ça me surprend pas mal.

— Elle est cachotière, tu sais. Même à moi, *sa meilleure amie* (elle fait le signe des guillemets avec ses index et majeurs pliés), elle ne disait pas grand-chose. Elle se plaignait de sa relation avec sa mère, excuse-moi Johanne, et elle

vantait celle avec son père. À part ça, vraiment pas grand-chose.

— Ne t'en fais pas, Delphine, ajoute Johanne, la larme à l'œil, je sais comment elle me considère et je comprends maintenant pourquoi. Y a-t-il quelque chose que tu sais sur notre fille qui pourrait nous aider à la trouver ? Un personnage, autre que son papa, qu'elle admire ? A-t-elle déjà parlé d'un intérêt de nature spirituelle ? Religieuse ?

— Je sais qu'elle admire le Dalaï Lama car quand il est venu à Montréal, elle m'a dit qu'elle aurait aimé ça le rencontrer, qu'elle aime son sourire et son calme. Elle aime beaucoup aussi les personnes qui ont marqué positivement l'histoire de leur pays comme Gandhi, Nelson Mandela, Lech Walesa. Elle était mordue des cours d'histoire, ça, ça s'peut que vous l'saviez pas. Elle a toujours donné l'impression que seules les sciences l'intéressaient, mais c'était pas si vrai.

On entend la maman de Delphine, réviseuse/correctrice, murmurer « sachiez » pas « saviez » et Delphine qui se retourne avec un regard sévère parce que ce n'est pas important à ce moment-là.

— Non, nous ne savions pas, Fine, tu as raison. Même les romans policiers, je n'en reviens pas de pas le savoir. On aurait pu avoir des discussions bien intéressantes, j'adore ça moi aussi, surtout les romans scandinaves.

— Je sais, elle m'en avait parlé. Elle en a pris dans ta bibliothèque aussi et a tout lu ce qu'elle a trouvé chez vous. Ça lui donnait le goût d'aller voir sur place.

— Penses-tu qu'elle pourrait avoir envie d'aller en Islande, en Norvège, en Suède ou au Danemark là où s'écrivent de nombreux polars bien intéressants aussi ?

— Non, je ne crois pas. Ça avait l'air d'une boutade comme ça.

— Je pense qu'on ne doit rien négliger vu qu'on n'a aucune idée où elle pourrait bien aller. Elle nous a dit qu'elle ferait l'opposé que ce qu'on imaginerait. Alors l'opposé de la Scandinavie pourrait être la pointe du Chili ou la Nouvelle-Zélande, mais ça pourrait aussi être n'importe où au Sud-Est de l'Asie. Ça ne nous rapproche pas beaucoup, mais au moins on a un indice...

On entend Johanne qui s'éloigne en reniflant, elle pleure, incapable de retenir l'émotion qui l'étreint. « L'Asie et l'Océanie, c'est si grand... C'est comme

chercher une aiguille dans une botte de foin ! », se dit-elle.

— Nous allons te laisser, Fine. Mais il est possible que nous te rappelions dans les prochains jours et n'hésite pas à communiquer avec nous s'il te revient des souvenirs de jasette ou s'il te vient une idée, n'importe laquelle, qui pourrait nous aider. D'ac ?

— D'ac. Je vais aller me coucher un peu moi, je dors debout. À bientôt.

Pierre se lève et va rejoindre Johanne qui pleure tranquillement.

— Je sais à quoi tu penses et ça m'effraie aussi. Mais on ne sait pas où elle est maintenant. Tu m'as dit que tu croyais qu'elle n'avait pas encore quitté le continent américain. Il faudrait peut-être se concentrer là-dessus pour le moment. Je vais vérifier auprès de la police pour voir s'ils peuvent nous aider. On a pris pour acquis qu'ils refuseraient d'intervenir parce qu'elle a 18 ans, mais j'aimerais m'en assurer. Peut-être qu'il y a quelque chose à faire. Ça fait plus de 24 heures qu'elle est partie.

— C'est une bonne idée de mettre une autre personne sur le dossier. Moi, je n'en peux plus. J'ai tellement l'impression d'avoir tout fait de travers avec Roxane que j'ai peur d'être encore dans la même dynamique malsaine. Je ne vois rien devant moi...

— Reste concentrée sur ce que tu sens, d'ac ?

— Je sais pas si je peux maintenant... J'suis trop émotive.

— Justement, reste là, dans ces émotions-là. J'ai l'impression que c'est là que tu trouveras ce qui t'unit à Rox. On s'en vient bizarres toi et moi, hein ?

— J'avais fait une recherche à la maîtrise sur le lien relationnel. J'aurais dû l'intégrer dans mon vécu plutôt que dans ma tête, j'aurais perçu plus vite ce qui se passait avec Roxane.

— Arrête ça tout de suite, lui intime-t-il d'un ton ferme. C'est pas le temps de te taper dessus. On a besoin de toutes nos ressources. Essaie de te rappeler les grandes lignes de cette recherche et c'est peut-être le temps, justement, de te l'approprier, de prendre ce qui est à toi là-dedans et tenter d'entrer en contact avec Roxane. Ni l'un ni l'autre, on ne sait si ça marchera ou pas, mais si on

n'essaie pas, on saura pas. Je m'occupe de la police et toi, essaie de devenir un peu médium, lui dit-il avec un clin d'œil.

— D'ac, répond-t-elle avec un sourire complice, asséchant ses larmes avec le papier-mouchoir qu'elle tient dans sa main.



Roxane se promène dans l'aéroport JFK, sa douleur adoucie pour le moment, et ne sait toujours pas quelle sera sa destination. Pour le moment, elle se sent bien, calme et en contrôle. Elle met sa quête en veilleuse.

Elle voulait voir le monde, eh bien elle le voit se déployer dans ce lieu où circulent des gens qui viennent de partout sur la planète. Elle observe le va-et-vient incessant entre les arrivants et les partants, cherchant dans leur démarche et leur posture quelle est leur direction et leur provenance, s'ils sont à New-York pour quelques jours, quelques heures en transit entre deux avions, ou si, comme elle, ils ne savent pas trop.

Elle s'installe dans un coin tranquille et ouvre son portable, ouvre Word et laisse skier ses doigts sur le clavier...

Je voyage. Je vois le monde à travers les gens qui passent à mes côtés. Il y en a de toutes les couleurs, de tous les genres, presque de toutes les formes, des souriants et des renfrognés, des solitaires et des familiaux, des vêtus de la tête aux pieds et des dénudés, des hommes, des femmes, des enfants. Ça foisonne. C'est beau. C'est fou.

Je fais partie de ce monde-là. Je voyage moi aussi. Je change de monde. Je change le monde parce que je change.

Je ne sais pas trop où je m'en vais, mais j'y vais, ça c'est certain.



Johanne tente d'apaiser ses tourments, bien étendue dans son lit, elle réalise qu'elle est trop tendue, qu'elle n'y arrivera pas. Dès qu'elle commence à penser à un lien avec Roxane, le hamster dans sa tête démarre à toute vitesse. Elle s'en veut, comme elle en veut à sa fille d'être partie, comme elle en veut à Pierre de ne pas la connaître plus, de ne pas l'avoir informée des besoins de sa fille. Elle ne comprend pas ce qui se passe et se sent de plus en plus angoissée.

Elle se lève et va rejoindre Pierre. Il est désemparé et très inquiet. Il se dit qu'il doit rester fort, garder le phare. Mais s'il s'écoutait, il s'effondrerait lui aussi. Mais il cherche sur le Web comment trouver sa fille, comment s'y prendre, avec qui communiquer pour faire un signalement, car il n'ose appeler le 9-1-1, de peur qu'on refuse de lui indiquer quoi faire. Il tape des thèmes sur Google et alors qu'il trouve le site de la Gendarmerie royale du Canada, Johanne entre dans le bureau.

— Dis, mon chéri, je n'arrive pas à me concentrer. Mes idées tournent à une vitesse folle. J'aurais besoin de tes lumières pour y voir plus clair. Peux-tu m'aider ?

— Je ne sais pas trop. Me sens assez perdu aussi.

— Ouais, ça doit. Mais je vais juste te poser quelques questions. On verra bien ce que ça va donner.

— *Shoot.*

— Écoute, je croyais que toi et Rox étiez les meilleurs amis du monde et je réalise qu'elle ne te disait pas tout. J'essaie de comprendre mais pour moi, ça n'a aucun sens.

— Moi, je comprends un peu. Depuis qu'elle est toute petite, elle me parle de toi, rarement en bien. À un moment donné, je lui ai expliqué que je n'embarquerais pas dans sa campagne de salissage en règle à ton propos, qu'elle te devait du respect et que c'est de la femme que j'adore dont elle parlait. Jusque là, elle me racontait tout. Après, elle a cessé sa litanie à ton endroit, mais elle a peu à peu cessé de me raconter ses affaires aussi.

— Je savais pas ça. Je me doutais bien qu'elle était en colère envers moi. Je voyais bien qu'elle ne me regardait plus, ne m'adressait plus la parole. Honnêtement, ça faisait mon affaire parce que je ne savais pas comment gérer ça et elle me tombait royalement sur les nerfs.

— C’était dans les deux sens, effectivement. Je me sentais coincé entre vous deux. J’étais avec elle à d’autres niveaux, mais pas quand elle s’emportait contre toi. Je ne prenais pas pour toi non plus, mais je refusais qu’elle m’en parle à moi. Je lui ai dit d’en parler à ses copines, de trouver une autre personne pour vider son sac. J’ai réalisé, en regardant les réactions de Delphine tout à l’heure, qu’elle avait trouvé une oreille compatissante. Je ne m’étais pas vraiment rendu compte qu’elle me racontait de moins en moins d’affaires.

— Tu aurais dû venir m’en parler.

— Je ne pouvais pas. Tu faisais comme elle et je refusais aussi d’embarquer dans ton embargo. Et si j’osais aborder le sujet *Rox*, tu t’emportais autant qu’elle. Je ne savais pas quoi faire, et ça a fini par on sait quoi.

— Une bonne engueulade, ça n’aurait pas été mieux ? On aurait vidé l’abcès, non ?

— Écoute, peut-être... Puis, sur un ton plus ferme, mais là, là, maintenant, le passé est derrière. On peut-tu parler d’autres choses et mettre en place ce qu’il faut pour la trouver au lieu de chercher des coupables ? J’ai pas envie d’être le pas fin dans ton scénario. Des erreurs, on en a fait tous les deux !

— Je ne veux pas partir de polémique, là. On se calme. Je cherche à mieux comprendre ce qui s’est passé pour qu’elle parte ainsi. Mais tu as raison, il faudra que je fasse mon bout là-dedans et je n’arrive pas à me calmer. Je vais aller me faire couler un bain. Sans toi. Ne me regarde pas comme ça. Me calmer l’intérieur j’ai dit, ajoute-t-elle avec un clin d’œil humide.

Alors qu’il entend l’eau remplir le bain, il regarde les informations qu’il a dégotées. Il réalise qu’il est en droit de demander de l’aide et que c’est bien à la police qu’il doit s’adresser. Il ne croit pas sa fille en véritable danger, il la connaît, et plaint toute personne qui pourrait lui vouloir du mal. Avec ses 4 années de karaté, elle sait très bien se défendre. Pendant un instant, il se félicite de l’y avoir inscrite et l’avoir un peu poussée à poursuivre. Il est tout de même angoissé car il ne sait pas où elle est.

Il s’en veut d’avoir évité les conflits avec Johanne et Roxane. Il réalise que ça a pu envenimer la situation.

Johanne a fermé la porte de la salle de bain, allumé une chandelle, versé de l’huile odorante dans son diffuseur. Elle entre dans l’eau avant que le bain soit

plein. Elle laisse couler les larmes qu'elle n'arrive pas à contrôler. Elle est en présence de sentiments divers : culpabilité, impuissance, colère, tristesse... infinie tristesse. Elle a manqué les 18 ans de vie de sa fille unique. Elle s'en veut. Elle ressent la détresse qui s'insinue partout. Est-elle nouvelle ? Non, c'est juste la première fois qu'elle est en contact avec elle. Elle l'a fuie toute sa vie, tant sa détresse que sa fille. Elle prend la débarbouillette humide pour éponger son visage ruisselant. C'est difficile, ça fait mal en dedans, mais elle laisse aller, refuse pour une fois de fuir ses émois.

L'eau chaude la rend molle, comme toujours. L'eau la fait fondre, retient ce qui exhale de son corps et dissout le mal pour ensuite l'expulser vers les égouts. Elle aime cette perception de la réalité qui adoucit ses angles parfois très aigus. La détente la prend doucement, amoureusement. Elle retrouve son centre et y reste un instant, inspirant puis expirant profondément. Elle compte les secondes, étire le plaisir du calme qui l'envahit. Elle reste là, à plein comme à vide. Ses exercices de visualisation, appris lors de cours de yoga, s'installent naturellement.

Après une vingtaine de minutes de ce rythme où elle a enfin réussi à faire fi de toutes les petites voix qui se chamaillent en elle, elle se laisse glisser au cœur d'elle, en concentrant son esprit sur le visage de sa fille. Plusieurs émotions cherchent leur voie, veulent se faire entendre, mais elle reste paisible et ne les observe pas, les laisse circuler sans y adhérer. Elle visualise l'air entrer dans ses narines, visiter son corps, traverser les différents seuils de ses organes internes, de ses vaisseaux sanguins, se diriger vers son cœur où elle sent la pulsation, puis dépasser le cœur physique pour entrer dans celui, plus subtil, de l'âme.

Quelques images et sensations surgissent. Roxane, avec un sourire espiègle, qui observe des gens qui passent. Elle est dans un aéroport, grand. Elle semble heureuse, paisible. Elle sent une légère douleur à la cheville droite, mais rien d'inquiétant. Elle est assise dans un coin, son mini-portable sur les genoux, cherchant une destination qui pourrait faire son affaire. Rien n'est encore fixé. Elle reste avec sa fille un moment, sans plus. Le calme de cette dernière la rassure. Elle n'est pas prête à partir, elle ne sait toujours pas quel océan elle traversera, si elle en traversera un, ce qu'elle a le plus envie.

Johanne sort de ses songes avec une certitude, Roxane est à New-York, à JFK, aéroport international où arrivent et d'où partent des avions de partout sur la planète.

Elle se lève rapidement, entre dans son peignoir et va rejoindre Pierre toujours affairé au téléphone avec la police municipale. Elle lui fait signe de faire patienter son interlocuteur.

— Roxane est à JFK ! Pas décidée vers où elle va, ni quand ! - et, avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles et une *steppette* de son cru, elle ressort de la pièce.

Pierre est stupéfait, prend le temps de déposer cette information et indique au policier au bout du fil qu'une nouvelle information pourrait indiquer que leur fille serait à l'aéroport JFK à New-York. Il entend le policier qui tape cette nouvelle donnée sur son clavier. Après quelques instants, ils raccrochent et le jeune homme promet que la police enclenche le processus de recherche et qu'une équipe de ses collègues ira les rencontrer sous peu.



Roxane continue d'écrire à travers ses recherches sur le Web.

Qu'a-t-elle donc fait pour mériter mon courroux ?

Rien, nothing, nada... justement. C'est ce rien pantoute qui m'enrage. J'ai toujours eu l'impression d'être invisible, transparente. Non, pas tout à fait. J'avais le sentiment que quand je respirais, je faisais de la buée dans son miroir, que je masquais son image, que je la salissais, que je faisais de l'ombre dans son beau tableau, que je nuisais, qu'aucun pouce de Windex pouvait m'enlever dedans son image chérie.

Quel mot elle utilisait tout le temps quand elle faisait son doctorat donc ??? Ah oui ! Narcissique, je crois. C'était son sujet préféré et elle en parlait tout le temps avec papa. Eh bien elle pouvait bien faire son doc là-dessus. Je pense que ça lui va très bien ce mot là. *Me, Myself and I* ! Tout le reste est de trop si ça gâche sa sauce.

Je sais pas où je m'en vais, mais pas à Québec en tout cas. Quand je regarde autour de moi dans l'aéroport, que je regarde les gens qui circulent, rien ne m'attire. Je fouine sur le Web, nada aussi. Alors en

attendant, je vais essayer de dormir un peu sur ce siège pas trop inconfortable.

Oh police !

Pierre s'est rafraîchi et décide de laisser un mot sur le mur du profil Facebook de Roxane. Il réalise alors que Rox a tout fermé, ou que les profils de ses parents sont bloqués, n'ayant plus accès aux informations qu'elle y mettrait. Il envoie alors un message sur sa boîte postale virtuelle : « Roxane, ma p'tite chérie, je suis inquiet. Je te connais, je sais que tu ne te mettras pas en danger, que tu es solide, que tu peux te défendre, mais je suis ton père et ton départ me stresse beaucoup. Donne des nouvelles, d'ac ? Juste pour dire que tu vas bien, OK ? Je t'aime très très fort. xxx. Papa. »



Johanne, de son côté, s'est rhabillée et installée devant son ordinateur. Elle révise sa préparation du cours qu'elle donnera le lendemain en après-midi. Même si elle connaît le contenu par cœur, elle y a ajouté certaines activités et a équilibré le contenu. Son habitude de s'enfermer dans son boulot en période de stress reprend son droit. Son esprit est complètement concentré sur ce cours qu'elle appelle affectueusement *son bébé*. Elle est fière d'avoir réussi à le faire entrer presque tel quel dans le baccalauréat en psychologie. Il n'est pas obligatoire mais beaucoup couru. Elle se laisse imprégner de cette matière qui fait sa renommée au sein du département, particulièrement auprès de certains collègues, mais surtout auprès des étudiants. Elle repasse chacune des prestations qui vont s'enchaîner de semaine en semaine, elle vérifie les liens entre elles, s'assure qu'elle n'a rien oublié. Elle se doute que tout est parfait vu le nombre de fois qu'elle a fait l'exercice durant l'été, mais se replonger dans ce travail lui fait du bien. C'est dans son rôle de chargée de cours qu'elle se sent le mieux, là où elle sait être tout à fait à sa place, où elle ne fait pas semblant, qu'elle y est entière et authentique.



Ainsi, lorsque les deux policiers entrent chez les Ouimet, Pierre et Johanne se montrent calmes. « Trop », pense la policière, première entrée, en leur serrant la main. Leur fille est partie depuis plus de 24 heures et ils ne semblent pas inquiets. Ça ne cadre pas avec ce que leur a raconté l'agent qui a reçu l'appel où un homme angoissé avait annoncé la disparation de sa fille. Là, c'est comme s'il n'était rien arrivé. Les policiers sont accueillis avec un sourire posé et on les invite à s'asseoir au salon, à prendre un café, qu'ils refusent, à discuter comme si de rien n'était.

La policière, Anne Séguin, ne laisse rien filtrer de sa perception lorsqu'elle pose sa première question :

— Si j'ai bien compris, votre fille est disparue depuis plus d'une journée, soit dans la nuit de vendredi à samedi.

— Oui, répond Pierre.

— J'ai aussi noté qu'elle était majeure depuis peu.

— Oui, sa fête est le 5 août et elle a effectivement eu 18 ans à ce moment-là.

— Mon collègue a noté que vous aviez l'impression qu'elle était à New-York. Qu'est-ce qui vous laisse croire ça ? A-t-elle donné signe de vie dans cette direction ?

— Une intuition de ma femme, ajoute-t-il.

— Ah bon ! Madame, cette intuition vous est venue comment ? Est-ce quelque chose qu'elle vous avait déjà dit à ce propos ?

— Non, Johanne est mal à l'aise, ne sait trop que répondre. En fait, j'ai fait une méditation dans le bain plus tôt et, je ne sais trop comment décrire ça, mais *je l'ai vue* - en ponctuant avec ses doigts - assise dans un coin de l'aéroport JFK.

— Votre fille a-t-elle déjà mentionné un désir de voyager ?

— Johanne et Pierre se regardent, gardent le silence, embarrassés. Puis Pierre répond tristement :

— Non, elle n'a jamais énoncé de souhait en ce sens. Les quelques voyages qu'elle a faits, elle les a faits avec l'école, en camping avec moi et parfois dans

le Sud en famille.

— Qu'est-ce qui est arrivé, croyez-vous, pour qu'elle parte ainsi ?

— Nous nous sommes disputés, ajoute Pierre. En fait, c'est elle qui disputait. Sa rentrée pour sa première session au cégep ne se passait pas comme elle l'avait espérée. Elle voulait tout lâcher. Nous devions passer l'après-midi ensemble hier, mais elle nous a surpris, sa mère et moi, dans un moment de tendresse vendredi soir. Ça l'a enragée.

La policière se recule sur son siège et observe les parents chez qui l'inconfort est de plus en plus apparent. Ils gigotent sur leur divan, le regard fuyant.

— Je ne comprends pas sa rage. Elle vous a surpris tout nus dans la cuisine ? Dans le salon ? Elle est entrée dans votre chambre sans frapper ? À 18 ans, ça n'aurait pas trop dû la surprendre. La faire sourire, peut-être. Mais la rage, ça me dépasse un peu. Pouvez-vous m'expliquer ?

Johanne se lève et passe du salon à la cuisine, incapable de faire face à la question. Pierre poursuit sans en tenir compte.

— Roxane et Johanne ne s'entendent pas bien, et ce n'est pas récent. Ça choque Rox, comme on l'appelle, que je puisse aimer sa mère, l'aimer physiquement et autrement.

— C'est embrouillé votre affaire-là ! C'est pas une raison pour foutre le camp, ça. Pour être fâchée, je veux bien, je peux imaginer, mais enragée ? Partir aux Îles Moukmouk ? Ce n'est plus une petite fille.

Johanne réapparaît dans l'embrasure de la porte et lance dans un souffle :

— Y a rien à faire avec elle, elle fait toujours à sa tête ! Puis, plus posée quoique en colère, elle ajoute, et vous n'êtes pas psychologue, à ce que je sache. Vous n'êtes pas là pour prendre les informations et faire des recherches pour la retrouver, vous ?

L'agente sourit, se lève et se dirige vers le couloir menant aux chambres. Elle demande si elle peut aller jeter un œil sur les affaires de Roxane. Pierre donne son accord et Johanne la guide vers la Roxy room. Son collègue prend la relève de l'interrogatoire.

Il questionne alors Pierre sur la réalité financière de Roxane, si elle a une carte

de crédit par exemple. Comme c'est le cas, il demande les numéros, que Pierre va chercher dans le classeur familial, et les note au dossier. Il s'informe aussi sur ses comptes internet, son téléphone cellulaire, son ordinateur portable et tous les outils dont elle dispose pour communiquer avec les siens. Et qui sont les *siens* ? des amis ? des copines ? des collègues de travail ? des cousins ou des cousines ?

Pierre lui raconte alors l'échange qu'ils ont eu avec la seule personne qu'ils croient être une amie pour elle. Qu'ils croyaient que Rox allait arriver à Paris vers 7 heures le matin du samedi, heure de Paris. Cependant, elle n'était pas là. Et quand on y pense bien, si elle avait vraiment voulu être à Paris à cette heure-là, elle aurait dû prendre l'avion la veille autour de 19 heures, ce qui est impossible car sa décision de s'en aller est arrivée durant la nuit. Ils n'y ont pas pensé, ni lui, ni sa compagne, ni leurs amis là-bas. Elle aura probablement deviné que son amie Delphine en parlerait à ses parents, donc elle a pris tout le monde de court en déjouant les pronostics.

Il ajoute ce que Delphine leur a appris une information à propos d'un ami d'enfance qui voulait être son petit ami mais que Roxane aurait envoyé promener. Aucun autre nom ne lui vient à l'esprit. Il a le sentiment que Roxane est plutôt une ado solitaire, heureuse ainsi.

Il lui demande ce qu'il souhaite des services de police. Oui, Roxane est majeure, mais elle est considérée comme disparue depuis plus de 30 heures. Il l'informe que les services de police vont se coordonner et vérifier si et quand Roxane a utilisé son passeport, ou ses cartes de crédit. Il lui demande une photo récente pour que les services policiers du pays, des États-Unis et d'Interpol puissent la faire circuler et faciliter la recherche.

Bizarrerie

Lundi, 24 août

À son réveil, Roxane se sent perdue. Elle a rêvé. Des mots et des images, imprégnés de sensations intenses, marquent son Imax intérieur. Des mots qui ne lui disent rien, qu'elle ne comprend pas, ça l'effraie : béguine, aubergine, Déesse, Bruges, Chambord, Brocéliande, Carnac, femme, sexe, force.

Elle ne voit pas le lien. « Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est quoi le rapport ? »

Elle met tous ces mots en vrac dans Google pour voir ce qui en ressortira.

Béguine et aubergine s'y retrouvent, liés à la spiritualité féminine. Ce n'est pas du légume dont il est question mais AuberGyne, une auberge au féminin. Deux noms d'auberges se présentent et ont pignon sur rue, une à Bruges en Belgique et l'autre à Cour Cheverny en France. Celle de Bruges, l'AuberGyne, est située sur le site d'un vieux béguinage aujourd'hui tenu en partie par des bénédictines. Celle de Cour Cheverny, près de nombreux châteaux, porte le nom de Béguinage mais c'est une auberge ; elle porte ce nom car la configuration des lieux ressemble aux vieux béguinages d'Europe.

Elle souhaitait que cette recherche lui permette de comprendre, mais non, c'est pire. Plus perdue encore, elle ne sait trop que faire.

Elle ressent alors une impression forte, d'une grande intensité, une charge oppressante, comme si elle tenait enfin un indice de la direction à prendre. Elle a une forte chair de poule et les larmes lui montent aux yeux. Là encore, elle ne comprend pas. Tout ça ne lui ressemble pas. Elle, si rationnelle d'habitude, a perdu ses repères. Des sensations nouvelles se glissent en elle, comme si ses sens s'ouvraient à une autre réalité. Elle n'est pas à l'aise avec ça...

Seule dans son coin, son portable ouvert sur les genoux, l'image de l'AuberGyne en plein écran, elle se voit là-bas. Une sorte de *déjà vu* la prend entière, une impression de *déjà connu*, de *déjà su*.

Elle veut sortir de cette impression, quitter cette dimension qui l'absorbe, l'avale. Mais elle sait qu'elle ne pourra pas s'enfuir, que cet endroit l'appelle et

qu'elle ira. Un appel intense qui part de l'intérieur d'elle l'intime à se diriger vers la Belgique en premier.

Son esprit tente de reprendre le contrôle : « Tout ça n'a aucun sens ! » « J'ai jamais pensé aux affaires religieuses, ça m'intéresse pas ! Vraiment, c'est quoi cette affaire-là ??? Comment ça, ça m'attire de même ? On dirait que j'ai pas l'choix, qu'il faut que j'aille là-bas. Mais ça m'dit rien. Qu'est-ce que j'vais faire avec ça ??? »

Alors qu'elle se questionne, ses mains circulent sur le clavier à la recherche d'un billet d'avion pour se rendre en Belgique. Elle réalise qu'il y a plusieurs départs directement de JFK vers Bruxelles et, en vérifiant s'il reste des billets, elle se rend compte qu'elle prendra n'importe quel, car il reste des billets pour chaque vol et dans chaque compagnie aérienne qui traverse l'Atlantique dans cette direction.

Elle voit bien que c'est plus fort qu'elle car dans un élan, elle laisse un message à l'AuberGyne et se met ensuite debout. Elle quitte l'espace où elle était installée depuis quelques heures et se dirige droit vers le comptoir d'une de ces compagnies.



L'enquête suit son cours ...

Johanne et Pierre ont rédigé un texte avec une photo qu'ils ont publiés sur leurs profils Facebook, Instagram, Twitter et LinkedIn.

Fugue en si mineur

Assise dans l'avion, côté hublot, Roxane savoure son audace. Elle regarde dehors, son mini-portable sur les genoux, ses écouteurs sur les oreilles, fébrile, heureuse. Elle n'a jamais eu peur en avion. Elle adore ça, même. À chaque fois qu'elle est partie en voyage vers les îles du Sud, elle a demandé le hublot pour regarder le paysage qui défilait sous elle, mais aussi les décollages et atterrissages qu'elle prise plus encore.

Lorsque les moteurs se mettent à vrombir, quelque chose se passe en elle qui la stupéfie : un haut le cœur qui l'oblige à mettre sa main rapidement sur sa bouche. Elle dépose son portable sur son siège et se détache.

Un agent de bord lui intime de se rattacher, mais elle le regarde avec les yeux dans l'eau de quelqu'un qui s'apprête à vomir. Il l'invite à le suivre rapidement, avant que l'avion se déplace sur le tarmac. Elle entre dans la salle de toilettes et à peine le temps de se pencher pour vomir le peu qu'elle a dans le ventre. Elle reste là alors que l'agent vérifie qu'elle est correcte, il attend qu'elle ait terminé et sorte.

Mais elle est tellement bouleversée par ce qui vient de se produire qu'elle n'arrive pas à répondre. En fait, elle ne sait que répondre car ça ne lui est jamais arrivé en avion. Elle ne comprend pas ce qui se passe mais elle a encore la nausée, très forte d'ailleurs. « Mais je n'ai mangé qu'un muffin à l'aéroport ! », se dit-elle pour se rassurer, que ça ne devrait pas durer.

Effectivement, elle ne vomit plus, mais des tremblements et des sueurs la parcourent, même lorsqu'elle est à nouveau assise et sa ceinture, rattachée. Elle regarde dehors, mais la joie l'a quittée. « Veux-tu ben m'dire c'qui s'passe là-d'dans ? », s'interroge-t-elle silencieusement.

Lorsque l'avion commence à reculer pour rejoindre la piste, elle sent poindre en elle une sorte de peur qu'elle n'a jamais ressentie. « Comment j'vais faire pour rester enfermée ici pendant 7 heures ? »

L'agent de bord n'est pas bien loin, assis sur son strapontin. Il la regarde et remarque le visage de la jeune fille qui change de couleur et de mimique. Il lui

fait un signe pour qu'elle le regarde, mais elle semble figée, crispée, le regard dans le vide. Il craint la crise de panique.

Rox a l'impression qu'elle va mourir, son cœur bat la chamade, elle n'arrive pas à se concentrer, à retrouver le plaisir qui était là quelques minutes auparavant. Elle s'en va en Europe toute seule, elle devrait être fière et heureuse, pourquoi se sent-elle si effrayée ? Elle sent la peur au fond de ses tripes, une peur qu'elle n'a jamais ressentie auparavant. Elle arrive à se dire que ça n'a rien à voir avec l'avion vu qu'elle aime ça d'habitude. Sans la calmer tout à fait, ça réduit la tension à l'intérieur. Elle se décrispe un peu.

Lorsque l'avion amorce sa montée, elle a la sensation de s'enfoncer dans la doublure du siège, de disparaître, de ne plus avoir de forme... La peur se fait terreur et son esprit part dans toutes les directions. Elle ne comprend pas, mais pas du tout ce qui lui arrive.

Après un temps, qui lui semble infini, on annonce que les agents de bord vont servir un premier repas. Elle sait que l'avion a atteint sa vitesse de croisière et que l'angle de sa progression est moins élevé. Ça ne l'apaise pas, mais la tension se réduit tout de même. Elle remarque l'agent de bord qui la regarde intensément alors qu'il se lève pour faire le service. Il s'approche d'abord d'elle pour s'assurer qu'elle va bien et qu'elle n'a besoin de rien.

Il lui demande si elle a déjà pris l'avion et quelles sont ses réactions habituelles. Rox lui raconte du bout des lèvres que c'est la première fois qu'elle réagit comme ça, mais aussi qu'elle prend l'avion toute seule. Elle ne sait pas du tout ce qui se passe et demande en retour s'il peut lui fournir quelque chose pour que ça arrête. Il lui propose du Grivol et de l'eau dans un premier temps et lui annonce qu'il va la traiter aux petits soins pour que la traversée se passe le plus facilement possible. Il l'informe de son prénom, Jonathan, et lui indique qu'elle pourra en tout temps lui faire un signe si elle ressent le besoin qu'on vienne à son aide, de ne pas hésiter, qu'il est là pour ça.

Roxane se sent perdue, même si le jeune homme est bien gentil avec elle et que sa présence la réconforte. Elle réalise que le gros de sa peur s'est dissipé et qu'elle n'a plus mal au cœur. Les questions se bousculent dans sa tête : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Comment ça s'est fait que ce gars là me fasse c't'effet là ? Y est même pas beau. Pourquoi j'suis moins sur les nerfs depuis qu'il m'a approchée ? J'comprends rien !!! »

Quand le chariot de nourriture arrive à son niveau, elle est surprise d'accepter la nourriture alors que quelques minutes plus tôt elle s'était dit que jamais elle n'arriverait à manger. Ce qu'elle fait pourtant avec appétit et se sent un peu mieux tout de suite après. L'agent de bord lui fait un clin d'œil en repassant près d'elle. Le stress semble parti, comme si elle était dans un autobus plutôt que dans un avion.

Elle regarde à nouveau dehors et voit des nuages partout, tant à côté d'elle que dessous. Le ciel s'assombrit, la courte nuit entre les deux continents débute. Elle décide de ressortir son portable pour faire des patiences. Après moins d'une demi-heure, elle le ferme, le remet à sa place dans son sac sous son siège, s'installe tranquillement pour écouter le film qui a débuté quelques instants auparavant et s'assoupit avant d'être entrée dans le vif de l'histoire.

Son sommeil n'est pas très reposant. En effet, elle rêve de contrées jamais visitées, de somptueux vêtements, de bébés, de reines, de rois, de châteaux aux couleurs sombres. Quoique son sommeil soit profond, elle bouge beaucoup, la peur la triture malgré la nuit, malgré les rêves paisibles qui virent au cauchemar sanguinaire, elle voit du sang partout, des châteaux qui brûlent, des gens qui courent pour se protéger. Elle se voit mais autrement, portant des vêtements en loques, la peau brunie par le feu. Puis elle se réveille en sursaut, avec des nausées à nouveau.

Le ciel à l'extérieur se teinte de couleurs au loin. Le Soleil se lève. Elle ne voit que des nuages sous elle, mais elle se doute bien qu'elle est au-dessus de l'océan. Elle se lève et se rend aux toilettes, vomit, tire la chasse et fait ses besoins avant de retourner à sa place, tremblante, fiévreuse, inquiète, d'une angoisse qui la prend en entier.

Faille que faille

Lorsque Pierre se réveille le lendemain matin, il cherche Johanne.

Normalement, il se lève le premier, mais là, elle n'est ni dans leur lit, ni dans son bureau, ni à la salle de toilette. Il réalise, en faisant un tour inquiet dans la maison, qu'elle n'est pas non plus à la cuisine, ni ailleurs, et qu'elle n'a laissé aucun mot indiquant où elle allait. Dans un mouvement intérieur qui le bouleverse, il ressent une forte inquiétude. Son cadre habituel vient de s'effondrer. Sa fille partie on ne sait où, sa femme, disparue de ses habitudes.

Il s'assoit sur son *Laz-y-Boy*, son lieu privilégié à lui, et pleure à chaudes larmes. Il se sent aspiré dans un puits sans fond. Au lieu de *fronter*¹⁶, comme il le fait toujours, il se laisser aller, il perd le Nord, tout comme le Sud, l'ouest et l'Est. Il tombe dans le vide qui l'habite, complètement perdu.



Johanne entre en trombe sur le campus de l'université pour y cueillir ses recueils de textes et cahiers d'exercices.

Elle ne pense plus à rien d'autre. Son esprit est froid et rigide. Roxane a cessé d'exister pour elle. Comme d'habitude, quoi !

Elle passe de son bureau au Service de reprographie en circulant dans les couloirs sous le campus, le regard fixe, comme une automate bien huilée.

Elle entre au pavillon Desjardins avec intensité, retrouvant son énergie en ce lieu culte de ses années d'études et de travail. En entrant au Service de reprographie, elle est solide sur ses jambes, elle sait quoi faire et comment, c'est donc avec un certain automatisme qu'elle demande qu'on lui livre sa commande.

Elle ouvre les deux boîtes pour s'assurer que ses documents sont tels qu'elle les souhaite avant de les déposer à la Coop où les étudiants pourront les acheter. Son cahier d'exercices semble tout à fait correct, elle sourit. En observant son

recueil de textes, quelque chose en elle flanche, le numéro de téléphone qui y est inscrit n'est pas celui qu'elle indique d'habitude.

Elle s'emporte alors envers le préposé qui attend qu'elle signe le formulaire de sortie. Tous les termes sacrés y passent. Elle ne décolère pas. L'employé lui signale calmement qu'ils peuvent utiliser sa clef USB, faire la correction avec elle et imprimer une page à insérer dans le document. Elle l'engueule plus fort encore, qui est-il pour traiter Johanne Desnoyers de la sorte ? « De quoi se mêle-t-il, cet abruti ? Pas même fichu de se rendre compte qu'elle a laissé une erreur, quel imbécile. » Rien n'y fait.

Le jeune préposé va chercher sa supérieure, Sylvie, à l'arrière et lui demande de venir car il ne sait plus quoi dire ni comment faire. Cette dernière connaît déjà Johanne car ça fait des années qu'elle vient à ce service, mais jamais elle n'a eu de réactions comme ça. Elle avance devant la guérite pour aborder Johanne directement, elle la touche doucement sur l'épaule pour attirer son attention et s'assurer qu'elle va bien.

Elle explose, comme si elle ne connaissait pas cette dame avec qui elle a pourtant fait affaire souvent et depuis longtemps. Cette dernière reste calme et se glisse devant elle pour la regarder dans les yeux, elle continue à lui parler tranquillement en déposant une main sur chacune de ses épaules, la caressant presque. Johanne continue à hurler sa rage. Elle la tient avec plus de fermeté. Il n'en faut pas plus, Johanne éclate en sanglots et se laisse glisser sur le sol, comme brisée en mille miettes.

Sylvie lui propose de monter au service de soutien psychologique à l'étage au-dessus, mais Johanne n'est plus là. Son regard est fixe, vide, elle ne réagit plus. Les larmes coulent mais elle ne les essuie pas, comme si plus rien ne pouvait l'atteindre. Les épaules sautillent tant la vague de larmes est puissante, pourtant son visage ne témoigne d'aucune émotion, d'aucune présence.

Sylvie fait signe à son préposé d'aller chercher quelqu'un du Service de psychologie et aide Johanne à se relever, l'amène à son bureau et ferme la porte derrière elles.

Johanne se laisse guider comme une enfant, il n'y a plus de tonus dans son corps, on pourrait presque la prendre dans nos bras comme un tout petit bébé et la bercer. Elle pleure sans arrêt, mais rien dans son regard ne laisse supposer qu'elle en est consciente.

Sylvie la guide vers son fauteuil de travail, le seul confortable dans le secteur. Johanne s'y assoit. Les larmes diminuent et le regard devient hagard, vitreux. Elle ne semble plus là du tout. Sylvie s'assure qu'elle ne tombera pas et ressort pour attendre qu'une personne compétente se présente pour l'aider.

Mario, le psychologue de garde du Service de psychologie, fermé à cette heure-là, vient lui prêter main-forte et demande à Sylvie de lui décrire ce qui vient de se passer et comment elle décrirait l'état dans lequel est Johanne.

Sylvie décrit simplement les événements des 10 dernières minutes et ce qu'elle perçoit de l'état de Johanne en comparaison des nombreux entretiens qu'elle a eus avec elle au cours des 6 dernières années. Johanne est habituellement énergique et chaleureuse, curieuse, ouverte, respectueuse, intéressée et fort sympathique. Ce matin, ce n'est plus la même personne. Elle ne l'a jamais vue dans cet état et ne pouvait même pas imaginer que ce fut possible.

Mario entre dans le bureau de Sylvie et découvre Johanne, qu'il connaît bien pour avoir étudié avec elle, dans un état presque végétatif. Elle fixe le sol, de la bave coule sur son menton du côté droit où ses lèvres sont entrouvertes. Il n'y a plus de larmes, de sons qui sortent de sa bouche, rien. Aucune réaction non plus lorsqu'il passe sa main devant son visage, qu'il écoute sa respiration et regarde ses yeux.

Il approche une chaise et s'assoit devant elle, lui caresse la joue et soulève son menton pour qu'elle le regarde. À nouveau, il constate son absence de réaction.

Il lui parle alors doucement, lui rappelle certains échanges qu'ils ont eus par le passé, les activités qu'ils ont faites ensemble avec leurs conjoints.

On ne sait trop si sa position s'est avérée inconfortable à la longue ou si c'est la voix de Mario qu'elle connaît, mais Johanne change tranquillement de position et semble s'éveiller d'une longue nuit de sommeil. Elle le regarde fixement et lui demande ce qu'il fait là, où ils sont, ce qui est arrivé.

Il lui décrit calmement les réactions qu'elle a eues lorsqu'elle s'est présentée au comptoir du Service et qu'elle a constaté une erreur sur la page couverture de son recueil de textes. Elle lui répond ne pas se souvenir de ça, de l'erreur, oui, mais par la suite, rien, comme si elle s'était absentée et d'où elle revenait à peine. Il tente d'aborder avec elle ce qui vient d'arriver mais elle refuse d'emblée en levant sa main, paume ouverte, devant lui et lui dit qu'elle ne veut

pas parler de ça à qui que ce soit.

Il lui propose alors de regarder l'erreur commise dans le document qu'elle doit remettre aux élèves dans quelques instants, d'ajouter une page de correction à insérer dans chacun des recueils, tel que lui avait proposé le préposé. Elle accepte, mais il est évident qu'elle le fait à reculons pour ne pas perdre la face. Ensemble, ils voient que le numéro de téléphone n'est pas celui qu'elle a habituellement mais comme c'est le même sur le cahier d'exercices, ce qu'elle n'avait pas remarqué, Mario lui demande d'abord de vérifier dans son agenda quel numéro elle a noté. Johanne semble vouloir se rebeller, mais après un moment de réflexion où elle trépigne sur place, elle reconnaît ne pas l'avoir apporté avec elle. Il lui demande s'il peut appeler la secrétaire du Département de psychologie pour s'assurer des numéros de chacun, vu que le système téléphonique a changé durant l'été. Johanne se rappelle alors qu'effectivement, on lui en a donné un nouveau. Elle reprend contenance et présente alors la Johanne que tous connaissent : au-dessus de ses affaires, tout va bien, *no problemo*.

Mario réalise qu'il ne la connaît que très peu et ne croit plus dans cette façade. Il se dit qu'il appellera au Département pour parler à la directrice de ce qui vient de se passer parce qu'il s'inquiète des réactions que pourrait avoir Johanne dans les heures qui viennent.

Johanne sort du bureau de Sylvie, se dirige rapidement vers le comptoir et signe le formulaire avant d'emporter ses documents. Le jeune préposé, avec retenue, lui demande si tout est correct. Elle l'apostrophe, signifiant par là que « c'est pas ses oignons ». Le jeune homme soulève les épaules et s'apprête à prendre les deux boîtes contenant les documents pour les déposer sur un chariot, il marmonne : « Tout ça pour ça ! »

Elle le regarde d'un air méprisant et agressif et, sans rien lui dire, lui prend une des boîtes et la laisse tomber par terre. Celle-ci se brise et déverse au sol son contenu. Les recueils de textes s'éparpillent. Lorsqu'elle réalise ce qu'elle vient de faire, Johanne explose à nouveau, crise de colère et de larmes. Son corps est parcouru de convulsions, puis arrêt brusque de toute réaction, à la fois émotive et physique. Elle devient rigide, froide, distante... absente. Mario et Sylvie qui l'observaient derrière la fenêtre de service viennent alors vers elle pour tenter de l'aider.

Mario s'approche doucement et tente de l'envelopper avec ses bras pour l'amener vers le bureau où ils étaient il y a à peine quelques instants. Elle se cambre et le frappe avec violence. Elle lui hurle des saloperies. Sa voix devient stridente. Puis, à nouveau, elle se ferme, s'absente.

Tout le personnel du Service de reprographie s'est avancé pour voir ce qui se passe. Quelqu'un a appelé un agent de sécurité qui arrive au moment où Mario soulève Johanne pour l'entraîner vers le bureau. Ce dernier demande à Sylvie d'appeler une ambulance, que Johanne se désorganise et décompense, qu'il faut l'amener à l'urgence psychiatrique du CHUL à quelques minutes de là.

Johanne reprend conscience d'un coup et refuse catégoriquement qu'on l'emmène là, que c'est une situation qui ne se reproduira plus, qu'elle va très bien, que rien ne justifie une telle intervention. Mario tente de lui décrire ce qui vient d'arriver, lui montre les marques qu'elle lui a faites en le frappant, rien n'y fait. Elle lève le nez comme si tout ça n'était que comédie, qu'on l'accusait d'une réalité qui ne s'est jamais produite. Mario argue que sa réaction actuelle démontre justement la véracité de ses dires, qu'elle n'a jamais démontré une telle agressivité envers qui que ce soit depuis qu'il la connaît.

Elle se met à rire de façon excessive, puis elle s'arrête d'un coup et le regarde droit dans les yeux et, avec sarcasme, elle lui lance : « Tu m'connais pas pantoute ! T'as aucune idée de quoi je suis capable ! »

Il commence à se rendre compte combien elle a raison et son inquiétude augmente d'un cran, il ne faut pas qu'elle donne son cours dans cet état-là. Dieu sait comment elle pourrait réagir devant une classe vivante et bruyante.

Elle sort brusquement du bureau, se glisse derrière le comptoir où elle a fait tomber le matériel, les documents ont disparu et un employé s'apprête à fermer la boîte qui remplace celle qui est brisée. Elle leur sourit, leur dit de laisser faire. Elle termine la tâche et dépose elle-même les deux boîtes sur le chariot. Elle quitte ensuite le Service de reprographie sans un mot de remerciement ni d'excuse.

Elle rencontre une collègue dans l'agora du Desjardins et, comme si rien ne venait de se produire, elle discute calmement avec elle et rit même de quelques blagues bien à propos.

Elle dépose ses boîtes à la Coop puis revient vers son bureau en marchant dehors cette fois, souriante et sereine, se préparant, dans sa tête, au cours qu'elle va donner dans quelques heures, repassant sa matière cours par cours, comme d'habitude.

Lorsque la secrétaire du département la voit passer, elle l'invite à entrer dans son bureau pour jaser, comme ça, comme une vieille amie. Johanne entre sans souci. Diane fait ce type de demandes régulièrement. Elle désire rester en contact avec les différentes personnes qui gravitent au département. Elle est comme ça et Johanne apprécie d'habitude.

Dès qu'elles sont assises l'une face à l'autre, la directrice du département, Solange Rongpré, cogne sur le cadre de la porte et demande si elle peut se joindre à elles. Comme ça aussi est habituel pour Johanne, coqueluche du département, elle accepte d'emblée et lui tend la main pour la serrer dans la sienne chaleureusement.

En entrant, Solange ferme la porte derrière elle et vient s'asseoir tout à côté de Johanne qui commence à se demander ce qui se passe.

Avec un ton de voix paisible et un regard accueillant, Solange informe Johanne que Mario Langlois, du Service de psychologie, l'a appelée pour lui signaler un incident au Service de reprographie.

Johanne se tend, son corps devient raide, son visage fige, sa posture n'offre plus rien comme ouverture, elle croise ses bras et dépose ses mains contre son thorax, son regard devient fuyant, elle se met à trembler. Mais elle ne parle pas.

Solange lui demande doucement ce qui s'est passé. Elle ne répond pas, devient de plus en plus rigide, regard fixe sur un point derrière Diane assise devant elle.

Une ambulance est appelée et on emmène Johanne à l'urgence psychiatrique du centre hospitalier le plus près.



Plus fort que jamais, Gisèle sent qu'elle doit devenir tout à fait autonome et quitter l'hôpital. Elle en a envie et besoin. Mais elle est médicamentée et sait bien qu'elle a encore besoin de soin. Ses sorties lui permettent de croire que dans un avenir plus ou moins rapproché, elle pourra avoir son appartement à elle. « Dans Sillery », décide-t-elle.



Roxane se laisse glisser hors de sa zone de confort et entre de plein pied dans un monde inattendu... Un voyage *autrement* s'amorce.

Troisième partie
En quête de la Déesse

À la sortie de l'avion, à Bruxelles, Roxane voit une petite pancarte où son prénom est écrit dans les mains d'une dame d'un certain âge. Style nettement grano, cheveux longs avec quelques nuances de gris, une grande tresse qui lui descend sur l'épaule gauche, un long chemisier sur un large pantalon aux couleurs pastel en coton léger. Un sourire à faire fondre un Iceberg lui traverse le visage et un calme émane d'elle.

La dame s'approche directement sans regarder qui que ce soit d'autres. Son regard est profond et ses yeux verts semblent provenir d'un autre temps. « Une vieille âme », pense Roxane, comme l'aurait dit mamy. Quelques rides décorent son visage, difficile de dire son âge. 50, 55, 60, plus ou moins.

Roxane ne trouve aucun référent dans sa mémoire. Sa grand-mère paternelle, décédée avant d'avoir atteint 60 ans, paraissait beaucoup plus âgée, mais elle était malade depuis longtemps et son corps en gardait les marques. Elle n'a pas connu la mère de sa mère, et n'a vu aucune photo d'elle dans les souvenirs familiaux. Comme si elle n'avait jamais existé.

— Elle se laisse approcher et, avec un air de défi, se présente : « Moi, c'est Roxane Ouimet ! Et vous ? »

— Laure Montambeau, de l'AuberGyne, collectif des Béguines des temps modernes. Tu es la bienvenue chez nous.

— Vous n'avez pas vraiment d'accent européen, je me trompe ?

— J'suis Québécoise comme toi. Eh oui ! J'suis ici depuis une bonne vingtaine d'années. Mais nous poursuivrons cet accueil dans l'auto, si tu veux bien. Viens. Le carrosse de madame est avancé ! - lui lance-t-elle avec un clin d'œil malicieux.

Roxane se sent enveloppée d'une douceur inouïe. Elle ne comprend pas trop comment il se fait qu'elle se laisse ainsi diriger sans résistance.

En marchant vers la voiture, Laure lui explique qu'elles vont se rendre directement à Bruges en contournant Bruxelles plutôt que de passer par la ville

pour éviter le trafic routier. Elles prendront l'autoroute tout le long, passant de l'une à l'autre à certains endroits et le trajet devrait durer un peu plus d'une heure si la circulation est fluide. Elle lui suggère de prendre le temps de se détendre et de regarder les paysages. Elles pourront aussi discuter si elle le souhaite, ou elle pourra dormir si c'est ce qu'elle désire.

Elle propose un arrêt dans un Bureau de changes pour que Rox puisse disposer d'Euros à sa guise. Roxane lui apprend alors qu'elle n'a sur elle que de l'argent liquide. Laure lui suggère alors d'utiliser le coffret dans la boîte à gants en lui indiquant le numéro de la barrure à roulettes. C'est là que l'argent, le sien et celui de Rox, sera conservé tout au long de l'aventure qui se concocte pour elle.

Une aventure ? Roxane se demande bien ce dont lui parle cette dame. Une aventure ? Elle pose la question et Laure lui dit rapidement qu'elles s'apprêtent à prendre la route et l'informe qu'elles en parleront plus longuement dès leur arrivée à destination. Elle s'explique tout de même un peu : « Quand je conduis, je parle peu car j'ai besoin de rester concentrée sur la route. Et je préfère mon bureau pour discuter qu'une voiture. »

Rox, frustrée, se renfrogne. Elle s'assoit à l'avant et décide de regarder le décor qui se déploie devant elle sur la route entre Bruxelles et Bruges, plus au Nord. Elle qui n'a jamais quitté l'Amérique, elle réalise à peine qu'elle a traversé l'Atlantique tant la conduite sur autoroute ne semble pas varier d'un pays à l'autre. Elle voit des champs, de petites villes au loin. Laure lui signale parfois les endroits qu'elles parcourent et contournent, sans plus. Les deux gardent le silence. Roxane colle son visage contre la vitre. « Elle discuteront au Béguinage », se dit-elle.

En entrant dans la ville de Bruges, Roxane écarquille les yeux tant elle a l'impression de passer dans un autre temps... et en même temps, elle a le sentiment d'y être déjà venue, ce qui n'a aucun sens pour elle. Laure la regarde et lui jette, en souriant :

— Impressionnant, non ?

— Oh que oui ! affirme Rox, effectivement impressionnée.

Le cœur de Bruges, toujours imprégné du Moyen-Âge avec ses vieilles

demeures, ses vieux édifices, lui apparaît lumineux, avec un éclairage ponctué d'ombres renvoyées par les nombreux arbres qui longent les rues ou les canaux qu'elles traversent. Laure lui dit que Bruges est la Venise du Nord.

Mise au point

À l'arrivée à l'auberge, en se dirigeant vers son bureau, Laure présente Roxane à toutes les personnes qu'elles croisent, pensionnaires comme employées. En entrant dans le bureau, elle indique un siège à Roxane pendant qu'elle ferme la porte derrière elles.

Cette dernière remarque qu'une table d'examen médical dépasse d'un rideau tout au fond du local. En voyant le regard interrogateur de Roxane, Laure lui explique qu'elle est sage-femme et que c'est là qu'elle reçoit ses clientes pour les examiner tout au long de la grossesse et après.

Rassurée, Roxane dépose ses sacs à l'entrée puis vient s'asseoir confortablement et attend sagement que celle-ci amorce la conversation.

Laure s'installe dans son fauteuil, prend le temps de sortir un dossier dans lequel elle a noté une liste de questions lorsqu'elle a reçu le courriel de Roxane et les parcourt avant de relever la tête et de la regarder yeux dans les yeux.

Quand elle a reçu le premier courriel de Rox, elle a eu l'impression d'une adolescente blessée, lésée, négligée et, surtout, souffrante, d'une grande colère. Elle a reçu une charge qui lui a parlé de terreur et de violence. Bien sûr, ce ne sont que des impressions, une intuition portée par une charge puissante. Elle a réuni ses compagnes du béguinage pour discuter de ce message et de ce qui pourrait ou devrait être fait pour satisfaire les besoins qui émaneront à l'arrivée de la jeune fille. Elle a aussi fait une recherche sur le Web pour savoir s'il n'y aurait pas des informations à son nom.

Elle veut maintenant vérifier ces intuitions et les besoins identifiés auprès de la première intéressée.

— Maintenant que nous avons commencé à faire connaissance, toutes les deux, et avant d'aller plus loin, j'aurais besoin de comprendre comment tu es venue à nous et ce que tu attends de nous.

— En fait, réfléchit tout haut Roxane, je ne sais pas trop ce qui s'est passé et

ce que je souhaite. Je cherchais un endroit à visiter et une auberge où demeurer. J'ai fait une sieste à l'aéroport et des mots et des images clignotaient dans ma tête quand je me suis réveillée. Une promenade sur Google m'a amenée à votre site, ça m'a attirée et je vous ai écrit. Je n'ai pas pensé plus loin que ça.

— Je comprends, c'est donc encore vague. C'est correct. Revenons tout de même un peu en arrière, veux-tu ? Tu me dis que tu as fait une sieste dans un aéroport. J'ai constaté que tu venais de New-York quand j'ai cherché à quelle entrée de l'aéroport de Bruxelles j'allais t'attendre. Viens-tu de New-York, jeune Québécoise installée là-bas ? Ou y étais-tu en transit ?

— Ben, euh... - Roxane se sent gênée, elle ne veut pas trop entrer dans les détails de son arrêt dans la grosse pomme. - En fait, je suis partie de chez moi, dans la région de Québec, il y a quelques jours avec l'idée de parcourir le monde, mais sans direction précise. J'ai passé du temps à New-York, mais j'ai vite compris que je ne souhaitais pas rester là, que je voulais plus. Je me suis donc dirigée vers l'aéroport JFK et j'ai décidé de rester en standby en attendant que me viennent des idées de directions possibles. C'est pendant une sieste que des mots me sont apparus, comme en songe.

— D'accord. Tu voulais découvrir le monde sans trop savoir par où commencer. Pourquoi New-York alors ?

— J'y suis allée avec mon école au printemps dernier et j'avais beaucoup aimé la ville. Mais seule, c'est pas pareil, j'ai moins aimé ça.

— Ton voyage n'est pas vraiment organisé, si je comprends bien.

— Pas du tout. J'suis un peu partie sur un coup d'tête. Mais ça fait longtemps que ça se préparait dans ma tête. Fallait juste que j'aie le *guts*.

— Dis, quel âge as-tu ?

— 18 ans. Pourquoi cette question ?

— Tu parais un peu plus jeune et je dois assurer nos arrières. Accueillir une fugueuse peut avoir des répercussions et comme nous recevons des femmes avec différentes problématiques, dont la violence conjugale, c'est important de réduire les risques au minimum.

— Ben, est-ce qu'on peut appeler ça une fugue quand on a 18 ans ?

— 18 ans, c'est la majorité au Canada, ce n'est pas vrai partout dans le monde tu sais ?

— Ouais, j'sais.

— Donc, tu aurais fugué, peu importe comment on appelle ça ?

— Oui et non. J'suis partie sans trop avertir, mettons.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai sacré mon camp en laissant un mot sur la table de la cuisine leur disant de pas me chercher.

— Leur ?

— Mon père et ma mère. Et j'ai pas vraiment envie de parler de ça.

— J'entends ça. Mais tu dois comprendre que je ne peux te recevoir sans m'assurer que la police ne débarquera pas ici n'importe quand, qu'Interpol ne risque pas de nous retrouver là où nous irons.

— C'est pas exagéré, ça ?

— Si tes parents se mettent en tête de te retrouver, t'as pas idée des moyens qu'ils peuvent mettre en place pour le faire.

— Ça m'surprendrait qu'ils fassent quoi que ce soit.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ils ne s'intéressent pas vraiment à moi. J'fais pas mal ce que je veux.

— Je n'ai pas l'impression que c'est tout à fait vrai, c'est bizarre n'est-ce pas ?

— J'ai pas envie d'en parler, j'te l'ai dit.

— Oui, je sais. Mais je dois savoir certaines choses sinon je vais te diriger vers un autre lieu, du type auberge de jeunesse. Je ne veux pas mettre en danger nos pensionnaires.

— Bon, bon. J'pense que mon père va s'inquiéter un peu, et pas pantoute ma mère. Ça s'peut que lui, il me cherche un peu, oui.

— Je vais te montrer quelque chose à quoi tu ne t'attends peut-être pas.

Et elle tourne son ordinateur portable pour que Rox puisse voir le contenu sur l'écran : un profil Facebook créé par ses parents pour la retrouver.

— — Hein ? Mais c'est ben bizarre ça !

Ils te cherchent plus que tu ne le crois et ça signifie qu'ils vont mettre en place des moyens pour te retrouver.

— Ben là !

Roxane gigote sur son siège et n'a envie que de foutre le camp à nouveau. Elle se lève et se dirige vers la porte, mais Laure s'interpose et la retient par le bras en lui indiquant de se rasseoir avec une certaine fermeté. Rox résiste et la regarde avec défi. Laure tient bon puis retourne à son siège et attend sans rien ajouter. Elles tiennent là quelques minutes à se dévisager. Laure ne la laissera pas repartir sans d'abord avoir fait le tour de la situation. C'est Rox qui a demandé à être reçue et il y a des règles à suivre pour être hébergée et participer aux activités de l'Auberge. La première étant le respect et la seconde, l'honnêteté, Laure doit exiger que Roxane donne l'heure juste.

— BON ! OK ! JE VAIS ME RASSEOIR ! - lance Roxane, enragée.

— Tu te calmes aussi, s'il te plait !

Laure fait un geste en même temps qu'elle parle, un mouvement du bras et de la main dirigé vers Roxane. Une distance d'un peu plus d'un mètre les sépare. Roxane s'assoit et ne dit plus rien. Elle sent une chaleur la parcourir, un grand calme l'envahir. Son esprit voudrait se rebeller, mais son corps est paisible. Elle ne sait pas ce qui lui arrive.

— Poursuivons notre entretien, si tu le veux bien.

— J'ai pas vraiment le choix, non ?

— Oui et non. Si tu veux rester ici et profiter des services du lieu, non, tu n'as pas le choix. Mais tu peux décider de partir et je ne ferai rien pour te retenir. Cependant, c'est toi qui as fait appel à nous et je te demande au moins de me laisser le temps de t'expliquer quelques petites choses avant de prendre ta décision.

— Me sens vissée dans mon siège, comme paralysée. J'imagine que tu as fait quelque chose pour ça, non ?

— Pas tout à fait. J'ai fait quelque chose, oui, pour te calmer. Si tu te sens vissée ou paralysée, ça c'est ta réaction au ton de ma voix bien plus qu'au geste que j'ai posé.

— J'comprends rien de c'que tu m'dis.

— Je m'en doute un peu. Reprenons du début. Quelles sont les images ou les mots qui te sont venus en tête quand tu sommeillais à l'aéroport ?

— Je les ai notés sur mon ordinateur, mais je me rappelle de quelques-uns : béguine, aubergine, Déesse, Bruges, Brocéliande, femme. En les tapant sur Google, votre auberge est apparue dans la liste.

— Et tu as décidé de communiquer avec nous ?

— Oui. Ça poussait en dedans de moi, *il fallait* on dirait. Alors ni une ni deux, j'ai envoyé un courriel.

— Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Pas mal, oui.

— Je vais t'expliquer quelques petites choses alors. L'AuberGyne est un organisme qui vient en aide aux femmes, un peu comme une maison des femmes au Québec, qui inclut une maison des naissances, où on fait du suivi de grossesse, des accouchements et du suivi après la naissance ; une section auberge et une section à l'abri où on accueille des femmes victimes de violence conjugale. Ça, c'est ce qui est écrit dans les statuts juridiques et administratifs de l'auberge.

— J'te suis pas, là.

— C'est qu'il y a plus, c'est-à-dire un aspect spirituel, quelques bénédictines sont d'ailleurs restées avec nous quand l'organisation a changé de main. Nous avons une chapelle, où certaines aiment méditer ou prier ainsi qu'un espace prévu pour le yoga et autres exercices. À cela, on attache le cheminement sous toutes ses formes. Quand on vient à nous à cause de songes, de méditations, de rêves, d'impressions ou d'intuitions, c'est cet aspect qui est interpellé. C'est le côté béguinage de notre auberge et c'est la raison pour laquelle je te questionne et je veux savoir ce que tu comptes faire. J'ai déjà quelques idées d'activités si tu décides de rester, mais on en reparlera demain.

— J’sais pas plus qu’en arrivant ce que j’ai envie de faire.

— Demain matin, quand tu auras visité les lieux, rencontré quelques-unes de nos stagiaires, intervenantes, pensionnaires, on s’entretiendra à nouveau toutes les deux. Tu as besoin de repos, de nourriture, tu apprécieras sûrement une douche et te retrouver dans un lieu pour toi.

— Oh oui ! Une douche ! Un lit ! D’la bouffe ! Bon, à ton regard, y a autre chose ?

— Oui. Je tiens à ce que tu communique avec tes parents. - Rox fait des signes qui indiquent clairement un NON - Laisse-moi finir s’il te plaît. Pour les rassurer d’abord. Puis tu me passes l’appel ensuite. Tu pourras rester à mes côtés pendant que je leur parlerai ou sortir et Bénédicte, ma stagiaire, te prendra en charge. Oui, elle a un prénom tout à fait adapté à cet endroit, lui dit-elle en souriant quand elle voit la réaction de Roxane.

— Pourquoi ? - elle ressent une pression dans sa poitrine, une vague de tristesse l’envahir.

— Comme je te l’expliquais tout à l’heure, pour sécuriser les lieux, mais surtout pour rassurer tes parents.

— Mes parents ? Mon père, oui ! - des larmes coulent sur ses joues.

— Ton père, si tu préfères.

— J’ai pas envie de lui parler pantoute.

— Ce serait préférable, plus qu’un texto ou un courriel.

— J’ai peur. - elle tremble.

— C’est normal, ma chouette.

— Appelle-moi pas comme ça ! - lui dit-elle dans un murmure souffrant.

— D’accord. - Laure se montre rassurante, apaisante.

— J’ai peur de ce que papa va dire, comment il va réagir.

— Est-ce que tu conçois que c’est important de le faire tout de même ?

— Oui. Je comprends pour vous autres. Mais j’en n’ai vraiment pas envie.

— C'est sûr. Mais souhaites-tu rester ici un peu ?

— J'ai l'impression que je DOIS rester ici, que j'ai quelque chose à faire ici, que j'peux pas dire non à ça. Et j'comprends pas pourquoi. Mais appeler papa...

— Je resterai près de toi, prête à agir au besoin. Tu prends ton cellulaire ou tu préfères prendre l'appareil sur mon bureau ?

— Ton téléphone. Il ne reconnaîtra pas le numéro. Je préfère.

— D'accord. J'suis là, avec toi. Ça te va ?

— J'suis pas très bien avec ça, mais j'vais faire avec, comme on dit. - Elle s'enroule les bras autour des jambes, la tête sur ses genoux, comme une toute petite fille, penaude.

Papa

Dans le salon des Ouimet, Pierre a cessé de pleurer. Il est anxieux. Après sa vague de larmes, il a décidé de prendre sa journée de congé.

Il aurait préféré que la rencontre avec le nouveau client soit reportée, mais lorsqu'il a expliqué ce qui lui arrivait, ses collègues ont décidé de la faire sans lui. Comme il avait déjà annoté les ébauches préparées, ils pourront travailler avec ces notes. Ses deux comparses lui ont fortement suggéré de prendre plusieurs jours de congé, mais Pierre propose plutôt de prendre un jour et de voir venir pour la suite.

Il vient de se verser son cinquième café. Assis dans son fauteuil préféré, la télé ouverte sans le son, il décante.

Il sursaute lorsque le téléphone sonne. Il se lève à la hâte. L'afficheur indique un numéro privé. Il répond sans trop hésiter.

— Oui ?

— Monsieur Ouimet ?

— Oui.

— Je suis le docteur Garneau, de l'urgence psychiatrique du CHUL.

— Oui ?

— Votre épouse vient d'être amenée en ambulance.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? - il est affolé.

— Elle a fait une crise à l'université et elle est entrée dans un état catatonique. Comme elle était au département de psychologie, on a immédiatement appelé une ambulance. La directrice du département l'a accompagnée pour nous informer de ce qui est arrivé.

— Catatonique ? Expliquez-moi, s'il vous plaît ?

— Elle aurait fait une crise de colère au Service de reprographie, avec deux

épisodes d'absence.

— Absence ?

— Éveillée, mais le regard vide, figé, comme si elle n'était pas là.

— Oh mon Dieu !

— Elle est revenue à elle les deux fois, comme si de rien n'était. Un psy du service de psychologie dans le même pavillon est venu s'en occuper et a fait le relais à la directrice du département pour s'assurer qu'elle ferait le suivi.

— Mais comment ça s'est fait qu'elle est rendue à l'hôpital si elle est revenue à elle ?

— On m'a dit qu'en arrivant au département, la secrétaire l'a fait entrer dans son bureau pour prendre de ses nouvelles, comme d'habitude il semble. La directrice est venue se joindre à elles. En la questionnant sur ce qui venait d'arriver, votre femme s'est absentée à nouveau et n'a pas repris conscience depuis.

— Ça fait combien de temps tout ça ?

— Pourriez-vous venir nous voir, nous pourrions en parler plus longuement ?

— Oui, c'est certain, je m'habille et je m'en viens. Pouvez-vous me diriger un peu, le CHUL est un vrai labyrinthe ?

— Oui, vous...

— Attendez un instant, un appel sur mon cellulaire. Je vous reviens.



Toujours affolé, il dépose le combiné sur la table entre la cuisine et le salon, puis cherche son cellulaire qui chantonne dans la salle de bain où il l'a laissé. Autre numéro privé. Il répond essoufflé :

— Oui ?

— Papa ?

— ROXXXXXXXXXXXXX ! - il hurle.

— Oui, c'est moi.

— T'ES OÙ ? - Il crie, mais il est déchiré entre son inquiétude pour elle et pour Johanne, la joie d'entendre sa voix et la colère qu'il ressent parce qu'elle s'est enfuie.

— J'suis à Bruges, en Belgique. - sur un ton piteux.

— Veux-tu ben m'dire ce qui t'a pris ? Qu'est-ce tu fous là ?

— J'peux pas tout t'expliquer maintenant pour c'qui m'a pris. En Christ et pas à peu près. Et j'suis dans une auberge pour les femmes que j'ai trouvée sur le Web.

— R'garde, j'ai pas l'temps d'te parler pour l'instant, j'suis pressé. Peux-tu rappeler plus tard ? As-tu un numéro où je peux te joindre ?

— Tu peux pas m'parler ? Que c'est l'fun ?

— Non, ne me fais pas ça, là ! Ta mère vient d'être hospitalisée d'urgence et j'ai le docteur sur l'autre téléphone. J'ai pas que toi à gérer présentement !

— Et ça continue !

— ARRÊTE ! J'suis content d'entendre ta voix, t'as l'air en forme, mais j'ai vraiment pas l'temps pour le moment. Peux-tu comprendre ça ? Y a plus urgent !

— J'comprends juste que, COMME D'HABITUDE, maman passe avant !

Laure lui enlève l'appareil :

— Monsieur Ouimet ?

— Vous êtes qui, vous ?

— Laure Montambeault de l'AuberGyne, c'est moi qui ai accueilli la demande de votre fille et qui s'en occupe depuis son arrivée en Belgique.

— Écoutez, ma femme vient d'être internée à l'urgence psychiatrique du CHUL, j'ai le psychiatre au téléphone qui va me donner les coordonnées pour que j'aille les rejoindre, j'ai pas le temps de gérer Roxane pour le moment.

— D'accord, je vais vous laisser aller et nous nous parlerons plus tard. Je vais

demander à Roxane votre adresse de courriel et vous envoyer un lien vers notre site Web, vous verrez où elle est et la nature de nos services. Nous en prendrons soin, ça va ?

— OK, je vais prendre votre courriel lorsqu’il entrera. Merci. J’suis désolé de ne pouvoir en faire plus maintenant.

— Prenez-bien soin de vous aussi, d’accord ?

— Vous êtes gentille, merci. À plus.

Il reprend le combiné du téléphone de la maison, mais il reconnaît le son que fait l’appareil lorsqu’on a raccroché. « C’était quoi le nom du médecin, donc ? », se demande-t-il, un peu moins tendu. « La p’tite *crisse*, va ! Au moins, je peux arrêter de m’inquiéter pour elle pour l’instant ! » Il se surprend à sourire dans son désarroi.

Il prend une douche rapide, s’habille et sort. En démarrant la voiture, il pousse la musique au fond et chante à tue-tête les paroles de toutes les chansons qui sortent de son Ipod, « Ça fait sortir le méchant ! » se dit-il.



Roxane bouille, mais se tient tranquille. Laure la regarde et attend quelques instants avant de lui parler.

Rox a gribouillé l’adresse de courriel de son père sur un papier qui traînait sur le bureau et l’a déposé à côté du téléphone alors que Laure raccrochait.

Bénédicte, l’apprentie sage-femme, cogne à la porte. Rox et Laure se précipitent pour l’ouvrir, la main droite de chacune sur la poignée en même temps. La tension baisse d’un coup. Elles se regardent, se sourient, Laure enlève sa main et Roxane tourne la poignée.

— Dites, mesdames, l’heure du dîner arrive, vous joignez-vous à nous ?

— Certainement, belle dame ! Vous arrivez à point nommé. Nous reprendrons cette conversation demain matin, Roxane. Je te laisse à Bénédicte qui te fera

faire le tour des lieux et t'amènera à ta chambrette. Tu auras le temps de prendre une douche si tu le désires avant que le repas soit servi.

Roxane ne se fait pas prier, elle ramasse son bagage et sort sans se retourner ni rien ajouter.



Dès que Laure se retrouve seule, elle compose un message pour Pierre où elle se présente un peu, lui décrit sommairement les services offerts à l'AuberGyne, avec le lien Internet, et la nécessité qu'il intervienne pour faire cesser les recherches policières afin de protéger certaines pensionnaires. Elle l'informe qu'elle se tiendra disponible le lendemain pour un entretien et lui laisse le numéro de son cellulaire pour qu'ils puissent communiquer plus facilement.

AuberGyne

Bénédicte amène Roxane à sa chambrette d'abord pour qu'elle puisse y déposer ses affaires. La chambre est située dans la section auberge où logent les visiteuses et les touristes. Une salle avec latrines et douches est située tout à côté. Elle est contente, sa chambre est toute petite, avec un lit, une table de nuit, une commode et un bureau si elle désire écrire. Elle s'assoit sur le lit un instant, dépose son mini-ordinateur sur la toute petite table, sort un adaptateur d'une poche de son sac à dos et le branche. Elle lui relie son cellulaire pour qu'il recharge. Elle laisse sur le lit le reste de ses choses et revient vers Bénédicte qui lui remet une clef de la porte.

Cette dernière, qui a attendu patiemment sans dire un mot, glisse alors un bras sous le sien et elles se mettent à déambuler dans l'AuberGyne bras dessus bras dessous, comme de petites filles, les meilleures amies du monde.

Roxane se sent tout de même un peu intimidée. Elle n'a jamais vécu une telle proximité avec une copine, presque une intimité tant elles sont près l'une de l'autre. Car Bénédicte se rapproche de son oreille lorsqu'elle lui décrit, tout bas, les fonctions de chacune des ailes des différents bâtiments qui la composent en lui faisant visiter tous les recoins de l'auberge.

Tous ces édifices sont reliés par des couloirs qui ressemblent parfois à des tunnels. Comme sortie d'une époque lointaine, la décoration n'est pas récente non plus, mais tout est propre et bien tenu. Il s'en dégage une atmosphère chaleureuse et paisible. Les bâtisses semblent former un quadrilatère avec, au centre, une grande cour où un potager, très chargé de légumes et d'herbes, semble prêt à exploser, une petite serre, un jardin fleuri et un parc central avec un petit point d'eau. Une remise sépare le potager de la serre, c'est l'endroit où on entrepose la nourriture durant l'hiver. La majorité des aliments utilisés pour les mets concoctés à l'auberge poussent dans ces deux endroits.

Bénédicte explique que l'auberge est autonome au niveau énergétique, elle lui montre les toits où apparaissent des panneaux solaires sur le flanc sud, elle l'amène près d'une petite cabane qui contient le système de géothermie qui sert pour le chauffage de tous les bâtiments. Une petite éolienne surplombe le côté

nord du pâté de maison, mais il est décoratif, symbolique plus qu'utile. L'autonomie et l'écologie sont ici reliées dans toute leur splendeur.

Roxane se laisse bercer par les explications, elle regarde partout, ne pense à rien d'autres. Elle est absorbée par l'ambiance intense et paisible à la fois. Une fourmilière de femmes qui circulent, affairées, discutent à voix basse, certaines fredonnant un air quelconque.

Elles passent rapidement dans les sections où elles ne peuvent demeurer, la maternité et la maison où logent les femmes qui ont vécu de la violence. Elles s'attardent un peu plus dans les lieux communs : une bibliothèque de taille moyenne, une salle de télé avec lecteur de films et jeux vidéo, la salle de travail pour les apprenties, la chapelle ou salle de recueillement - appelée dojo par les habituées - pouvant accueillir une douzaine de personnes et, finalement, la cafétéria où sont déjà assises une bonne trentaine de femmes de tous les âges. Bénédicte ajoute que cette cafétéria fournit de la nourriture végétarienne pour toutes les ailes de l'auberge. Un peu comme dans un centre hospitalier, des plateaux couverts sont déplacés vers les ailes où on circule moins.

Elles entrent et se dirigent vers les tables de service où les accueille une employée joviale et taquine. Roxane se sent d'emblée à l'aise avec Gézabelle, une dame d'un autre âge, pour ne pas dire très âgée. Elle remplit son plateau de ce qui l'attire le plus, des salades toutes plus colorées les unes que les autres. Bénédicte choisit de la moussaka et dépose de la salade taboulé tout à côté dans son assiette. Elles s'assoient ensuite au bout d'une table où il n'y a personne.

Bénédicte raconte, explique, décrit, parle et parle encore entre deux bouchées et longtemps après alors que Roxane somnole devant elle. Lorsque Bénédicte le réalise, elle lui propose de la raccompagner à sa chambrette pour qu'elle y fasse un somme.

Roxane se dit que cette sieste durera des heures, qu'elle sera partie pour la nuit dans quelques minutes.



Dès qu'elle se retrouve enfin seule, elle défait son lit et s'installe à son petit ordinateur avec le bout de papier où est inscrit le numéro d'accès internet

sécurisé de l'auberge. Elle s'est dit un peu plus tôt qu'elle laisserait quelques mots sur son profil Facebook et qu'elle ferait de même sur la page créée par ses parents. « Mon père, oui ! »

Quelques mots, vraiment : « Ne me cherchez plus, j'suis à Bruges en Belgique et je vais très bien. Je suis dans une auberge de femmes où je me repose pour le moment. Je vais essayer de vous donner des nouvelles de temps en temps. Bye ! » Elle personnalise ensuite son statut pour le rendre accessible au minimum de gens, ses amis, point.

Elle rédige un courriel pour son père pour s'excuser de sa réaction lorsqu'ils se sont parlé plus tôt. Mais sa colère est encore présente, elle s'en rend compte. Elle le range alors dans ses brouillons avec l'idée de le reprendre le lendemain.

Elle ouvre son petit sac de voyage, sort son pyjama et se rend aux toilettes où elle reste un moment, le temps de faire ses besoins, de brosser ses dents et de prendre une longue douche chaude.

À son retour à la chambre, Laure l'attend, assise sur son lit. Encore une fois, elle lui apparaît calme et paisible, avec une intensité dans les yeux qu'elle n'a perçue nulle part ailleurs.

Elle est venue lui souhaiter une bonne nuit et un bon repos. Elle lui rappelle qu'elles vont se rencontrer tôt le lendemain et l'invite à une séance de yoga à l'extérieur, s'il fait beau, aux petites heures du matin.

Roxane répond avec un oui somnolent, en se disant qu'elle fera bien ce qu'elle voudra. Mais elle a déjà fait du yoga à l'école et elle avait aimé ça. Dans sa tête le oui est plus fort qu'elle ne le voudrait. Elle range ses affaires et attend que Laure parte pour se coucher.

Cette dernière fait un geste qui ressemble à celui qu'elle a fait dans son bureau plus tôt et Roxane se sent envahie d'une grande paix intérieure, ses yeux clignent et elle baille aux corneilles. Laure se lève pour lui laisser la place et la prend dans ses bras un instant. Rox devient molle et s'étend sans rien ajouter. Son esprit vaporeux s'endort à la vitesse de l'éclair.

Laure sort le sourire aux lèvres, heureuse de voir combien sa protégée réagit

aux symboles qu'elle dessine dans l'air ou dans son dos.

Yogi l'Ourse

Mardi, 25 août

À six heures du matin, heure de Bruges, Roxane ne dort plus. Elle observe sa chambrette, drap et couverture remontés jusqu'au cou, les mains croisées sur son plexus solaire.

C'est calme, mais elle entend des pas feutrés dans le couloir derrière sa porte.

Paisible, elle se questionne sur ce qu'elle fait là. Elle ne comprend toujours pas ce qui lui arrive. Elle a foutu le camp de chez elle, passé une nuit dans une auberge quelconque, ça allait de soi. Mais là, dans cette auberge-là ? Avec un encadrement alors qu'elle voulait être libre de parents ? Avec un aspect spirituel qui lui fait un peu peur, le mot ésotérisme clignote dans son Imax.

Bon, c'est un songe qui a créé une solide impulsion qui l'a dirigée vers ce lieu hors du commun. Une intuition ? Ses pensées partent en vrille, drainant avec elles des émotions diverses. Fini la paix du réveil. Son esprit s'affole. Elle se lève, s'assoit à son ordinateur, débranche son cellulaire, voudrait fuir ces sensations bouleversées.

Sur son profil Facebook, une douzaine de *J'aime* est apparue à ce qu'elle a écrit la veille et trois commentaires, dont deux de Delphine, l'un fâché, l'autre rassuré. Le profil créé par ses parents est toujours présent, mais son père a changé le message indiquant qu'il avait eu des nouvelles, que tout semblait bien aller et qu'il donnerait plus d'informations quand il en saurait plus. Là aussi, des *J'aime* et quelques commentaires rassurés.

Une vague de tristesse l'envahit. Les larmes versent comme un barrage qui vient d'ouvrir, mais doucement tout de même. Elle laisse couler.

On frappe à sa porte. Elle aurait envie d'envoyer paître l'importune, mais elle réalise rapidement que ce ne serait pas une bonne idée. Elle se lève et se rapproche de la porte en essuyant ses joues et son cou mouillés. Elle prend une grande inspiration puis ouvre la porte devant une Bénédicte taquine qui lui lance

dans un souffle : « Tu viens ? » Roxane lui répond qu'elle doit d'abord fermer son portable et qu'elle ira la rejoindre dans la cour dans quelques instants. Elle referme la porte devant Bénédicte qui n'a pas le temps de réagir.

Elle retourne à son ordinateur, clique sur *J'aime* à son tour aux personnes qui ont réagi sur son profil comme sur celui créé par son père. Puis elle s'habille et range son pyjama sous son oreiller. « Comme à la maison, quoi ! », se dit-elle.

Elle quitte ensuite sa chambre et se rend directement dans la cour où plusieurs tatamis ont été déroulés sur le sol. Elle se dirige vers un violet qui longe celui, bleu, où est installée Bénédicte en train de faire quelques exercices d'étirement. Elle s'assoit au sol tout à côté, fait de même et en profite pour regarder les autres dames qui arrivent et s'installent sur les tapis libres.

La température est idéale. Le soleil se lève tranquillement sur une journée qui s'annonce chaude et humide.

Laure se présente habillée simplement, confortablement, joint ses mains devant son cœur et dit doucement « Namasté », auquel toutes répondent en écho. Rox fait de même, pour la forme, car elle ne sait trop ce que ça signifie et ce que ça fait là.

Le groupe se met en mouvement selon les indications de Laure qui guide avec une voix chaleureuse et profonde. Roxane suit, sans aucun problème. Le rythme semble fait pour elle. Elle apprécie chaque asana et les invitations à respirer, à ressentir, à ralentir au besoin. La *guidance* est simple et légère, imprégnée d'une douceur tendre. Une bonne heure passe, les participantes effectuent les asanas qui vont de debout à couché, puis à une période de pranayama, une suite de respirations dirigées. Toutes se relèvent ensuite calmement, en se souriant les unes les autres.

Bénédicte présente Roxane aux différentes dames qui circulent dans la cour.

Gézabelle, l'aînée du groupe qu'elle a déjà rencontrée la veille, s'approche et la prend dans ses bras, la serrant fort et lui murmurant des mots accueillants à l'oreille.

Rox aurait envie de battre en retraite. Ce sont des réactions qu'elle ne connaît pas. Être cajolée physiquement ne fait pas partie de ses expériences de vie, du moins dans ses souvenirs. Pourtant, elle sent la générosité naturelle de cette heureuse grand-mère. Gézabelle est comme ça, lui révèle Bénédicte, chaleureuse

et aimante, enveloppante et spontanée. Mais elle est aussi empathique et se retire lentement de l'étreinte pour lui serrer la main, s'excusant en riant de son emportement.

Laure s'approche et lui caresse l'épaule. Ce qui provoque un nouveau retrait chez Roxane, elle se tend. Mais Laure a une attitude qui apaise comme pas une. Ça fait trois fois qu'elle a cet effet sur elle et, cette fois, elle sent aussi ses craintes se dissiper. La tension intérieure qui était montée si rapidement se relâche doucement.

Rox se retourne pour regarder Laure dans les yeux. Cette femme dégage quelque chose de difficile à cerner, une force, une intensité, une lumière ? Son regard est accueillant, bienveillant, serein et posé. Laure lui entoure les épaules de son bras droit et l'invite à se rendre à la cafétéria pour prendre son petit déjeuner puis à la retrouver à son bureau ensuite. Elle la pousse alors avec une caresse dans le dos qui laisse encore à Roxane une sensation bizarre.

Lorsqu'elle se retourne pour la questionner, Laure est disparue sans laisser de traces, outre un arôme fleuri et coloré... « Comme si un parfum pouvait avoir de la couleur ! », se tance Roxane, éberluée.

Scribette

Devant son ordinateur, confortablement assise dans sa caverne, comme elle se plaît à l'appeler, Laure ouvre son navigateur pour accéder à sa messagerie. Elle s'attend à un courriel du père de Roxane. Il était si bouleversé la veille, elle se doute bien qu'il aura réagi par écrit à son retour de l'hôpital.

Effectivement, il y a bel et bien un message de sa part. Il l'informe que sa femme est catatonique depuis le matin de la veille, qu'elle ne réagit à rien pour le moment, que son médecin n'est pas inquiet outre mesure compte tenu des échanges qu'ils ont eu ensemble durant la soirée à propos des jours qui ont précédé cette crise. Il lui a rédigé un résumé du vécu de sa femme qui peut expliquer en partie son état actuel.

Il ajoute qu'il aimerait qu'ils aient un échange téléphonique pour en parler plus longuement, mais que d'emblée il est heureux de savoir Roxane avec elle. Il a parcouru le site Web de l'auberge et dit être touché par ce qu'il a lu, que tout ça lui apparaît très positif. Il sait maintenant que sa fille est entre bonnes mains et est intervenu auprès des autorités policières pour faire cesser les recherches. Il la remercie pour sa présence auprès de sa fille et lui indique un moment privilégié où ils pourraient échanger durant la journée.

Elle répond immédiatement que ce moment lui convient et que c'est elle qui l'appellera, si ça lui va. Elle lui propose aussi de communiquer avec un de ses amis à l'AutonHommie, organisme de services pour hommes à Québec, où il pourra trouver une oreille attentive. Ce qui lui arrive est très chargé et du soutien ne serait pas de trop. Elle se dit que ce n'est pas ses oignons, mais bon...

Laure est rassurée à son tour et note à son agenda cet instant qu'elle souhaite autant que lui. Quelque chose la trouble et elle veut mettre le doigt dessus avant d'aller plus loin dans ses démarches pour organiser le séjour de Roxane.

Elle s'affaire ensuite à ses tâches habituelles et rencontre Bénédicte qui l'a suivie dans son bureau. Durant l'aventure qui se profile, c'est cette dernière qui la remplacera. Comme ça fait déjà trois ans qu'elles travaillent ensemble et qu'elle en est à sa dernière année de formation, ça lui permettra d'ajouter une corde à son arc. De plus, Laure sait très bien que ses consœurs sages-femmes ne

seront pas bien loin pour l'encadrer au besoin. Elle n'a aucune inquiétude, Bénédicte est déjà très professionnelle, ses compétences ne sont plus à prouver mais à peaufiner.



Roxane, entourée de nombreuses inconnues à la cafétéria, se dirige vers les cuisines où l'on sert la nourriture. Elle observe l'ensemble mouvant des bénéficiaires, des employées, des dames de tous âges qui circulent, entrent et sortent, à vitesses variées.

Comme dans toutes les cafétérias où elle est allée depuis son enfance, outre manger, ça parle, ça rit, ça regarde ses voisines. Certaines sont plus volubiles, d'autres plus tranquilles, certaines carrément solitaires dans leur coin, d'autres plus sociables. Mais quelque chose diffère, il n'y a que des femmes. Ça, elle n'a jamais connu ça.

Après avoir choisi sa nourriture et rempli son cabaret avec un café, du yogourt et des céréales, elle s'installe en solitaire au bout d'une table où il y a moins de monde. Elle n'a pas envie de se lier à qui que ce soit. « J'sais pas si j'vais rester bien longtemps ici ! » se dit-elle. À ce moment, tout ce qu'elle souhaite, c'est rentrer dans sa chambrette, s'étendre sur sa couchette, s'enfouir sous ses couvertes et disparaître.

Le yoga lui a tout de même fait du bien, sans contredit. Elle se sent paisible et calme. Mais elle réalise qu'elle est en terre inconnue, hors de ses sentiers battus, loin de sa zone de confort, envie de revirer de bord. Pourtant, elle reste là, tranquille dans son coin, observant ce qui se passe autour d'elle, sans juger.

Mille pensées lui passent par la tête, mais elle ne s'y attache pas. Elle prend son café et retarde encore un peu ce moment à elle avant de replonger dans le cadre que Laure impose. Elle en a peu envie, pourtant elle sait qu'elle *doit* y aller, quelque chose en elle la pousse et ce, depuis New-York.

Elle se lève doucement, dépose son cabaret près de l'entrée avant de sortir. Elle déambule un moment dans le couloir qui la mène vers la maternité, méditant encore un moment. Laure l'impressionne avec sa gestuelle qui l'oblige au calme et à la paix. Elle ne saisit pas ce qui se passe, mais elle sent qu'il y a là quelque

chose pour elle, plus fort qu'elle. Elle consent, sans vraiment comprendre comment ni pourquoi.

En arrivant au bureau de Laure, la porte est ouverte et elle entend les deux sages-femmes discuter de différents dossiers médicaux, des suivis, des accouchements prévus bientôt ou plus tard.

Elle cogne au cadre de porte et est accueillie avec chaleur. Bénédicte se lève et l'invite à prendre la chaise qu'elle vient de laisser, puis elle quitte en douce avec un clin d'œil à Roxane en sortant.

Règles et règlements

— Et puis, comment tu vas ce matin ? lui demande Laure avant même qu'elle soit assise.

— J'ai dormi comme une buche, sans rêves. Puis le yoga m'a fait du bien. J'ai aimé ça comment tu guides. Et puis j'ai bien mangé. Donc, je vais pas pire.

— As-tu eu le temps de penser un peu à ce que dont nous avons parlé hier ?

— Un peu, mais pas trop. J'suis allée sur Facebook pour dire de pas s'inquiéter. J'ai vu que papa avait fait pareil. Mais j'ai pas pensé beaucoup plus loin.

— D'accord. Tu es consciente qu'on doit parler aujourd'hui de ce qui s'est passé hier ?

— Oui et ça ne me tente pas vraiment, mais oui. Et comme j'suis assise là, faut croire que j'suis quand même un peu d'accord avec ça.

— Effectivement. - Laure lui offre son plus beau sourire. - Alors reprenons où nous avons laissé hier. Où en étions-nous, donc ?

— Tu le sais aussi bien que moi, j'pense. Après qu'on ait parlé à papa.

— Non, tu vois, moi je pense plutôt à avant. Mais on peut parler de ce qui s'est passé lors de cet appel si tu veux, bien sûr.

— Pas particulièrement, non.

— Me permets-tu de t'en entretenir un peu tout de même ?

— Tu vas le faire de toute façon, non ? - Laure hoche doucement la tête. - Alors *go* ! Débarrassons-nous d'ça *drette* là !

— Je ne t'en parlerai pas en long et en large. Ton père et moi nous sommes entendus pour que je m'occupe de toi et que nous vivions l'aventure que je nous concocte avec son accord.

— Hier, tu m'as parlé d'activités possibles, et là tu me parles d'aventure. C'est

quoi cette affaire-là ?

— Attends un instant, je reviens un peu sur mon court entretien téléphonique avec ton père et nos échanges de courriels.

— Pourquoi on doit en parler, hein ? C'est pas réglé ?

— Oui, en gros, c'est réglé. On va se reparler ce soir. Mais je veux que tu saches que ton départ a créé un gros tsunami dans ta maison.

Devant le regard suspicieux de Roxane, elle ajoute :

— Ta mère est hospitalisée depuis hier. Roxane, ne fais pas cet air-là. Ta mère n'a peut-être pas été aussi présente que tu l'aurais souhaité.

— Elle n'a pas été là pour moi pantoute.

— Je veux juste te dire qu'il y a des raisons à ça et que c'est ce qui l'a menée à une crise psychotique. Oui, Roxane, elle est dans un état catatonique. Je me doute que tu ne comprends pas ce que ça signifie, mais en gros, c'est comme si son esprit s'était mis à off parce qu'elle n'arrivait pas à gérer ce qui se passe dans sa tête et dans son cœur.

— C'est ma faute ? C'est ça ?

— Je n'ai pas dit ça.

— C'est toujours comme ça, de toute façon. Peu importe ce qui lui arrive, je suis toujours la cause. Ça fait partie du pourquoi je suis partie. J'avais plus rien avoir à faire avec elle.

— Je crois qu'elle l'a compris et qu'elle n'a pas réussi à faire face à ça.

— Ça me surprendrait. Elle ne comprend jamais rien. Tout c'que j'fais ou qui m'arrive, c'est d'la marde, peu importe quoi.

— Je comprends que tu aies perçu ça. Ton père m'en a glissé un mot. Mais il m'a dit que la veille de ton départ, elle avait commencé à réaliser combien elle n'avait pas été une très bonne mère pour toi. Je vois à tes yeux que tu en doutes beaucoup.

— Doubter, tu dis ? J'y crois pas pantoute.

— Ton père m'a un peu résumé la vie de ta mère, de sa mère et de sa grand-

mère. En sais-tu quelque chose ?

— Je sais que ma grand-mère a vécu un traumatisme et qu'elle est hospitalisée depuis avant la naissance de maman. C'est mon arrière-grand-mère qui s'est occupée d'elle, et de moi aussi.

— Il y a donc des problèmes psychiatriques dans la famille de ta mère.

— J'sais pas pour sa famille, mais j'sais que ma grand-mère a été violée et battue à 17 ans et qu'elle a été laissée pour morte derrière le gymnase de son école après son bal de finissants. Elle ne s'est jamais vraiment réveillée de ça.

— En as-tu déjà parlé avec ta mère ?

— Ma mère ne m'a jamais parlé de rien. C'est sa grand-mère qui m'a raconté ça, quand elle me gardait. J'en ai pas parlé avec mon père non plus. Ça m'intéressait pas.

— Ton arrière-grand-mère t'a-t-elle dit autre chose ? Avait-elle un mari ? Ça fait combien d'années qu'elle est morte ?

— Au début de mon adolescence, j'avais 12 ans je crois. Non, elle ne s'est jamais mariée.

— Ça ne t'a pas paru étrange qu'une femme de son époque ait eu un enfant sans être mariée ?

— J'ai pas pensé à ça. Elle n'en parlait pas. Elle m'a dit qu'elle avait voulu un enfant et qu'elle s'en était fait faire un par le curé. J'ai pas trop compris ce qu'elle voulait dire par là, mais j'ai pas osé d'mander, c'était pas mes oignons après tout. Déjà, une grand-mère à l'asile, c'était beaucoup pour moi.

— Tu vois, ça fait trois générations de femmes, quatre avec toi, qui ont des difficultés avec les hommes, la maternité, la psychologie malade, on dirait. Je soupçonne que c'est beaucoup plus ancien que ça. Ta mère semble au moins avoir eu plus de chance avec les hommes. Du moins, avec ton père qui me semble charmant d'ailleurs.

— Il est adorable, mon père.

— Tu avais peur de lui parler hier, pourtant.

— Oui, j'sais. Mais j'ai foutu l'camp enragée et je me doutais bien qu'il serait

de mauvaise humeur. Ça ne me tentait pas d'entendre sa colère. Il prend toujours pour elle et c'est encore ça que j'ai entendu au téléphone hier.

— Tu vois, je ne te crois pas. Non, - devant les yeux au ciel de Roxane - je ne te crois pas. Il ne prenait pas toujours pour elle vu que tu es ici avec moi, qu'il te laisse entre nos mains. Il prend pour toi, il me semble. Mais hier, tu as raison. Oui, tu revenais vers lui, mais il était face quelque chose d'important, d'épouvantable : il venait d'apprendre que ta mère était en crise et il avait de la difficulté à gérer cette information. Il m'a semblé content de te savoir avec nous.

— Ma mère, ma mère... Elle fait toujours des histoires pour toute et pour rien. Là, il lui faut l'attention de tout le monde. Eille ! Sa fille a fugué ! Ça doit la faire passer pour une mauvaise mère ! TANT MIEUX !

— Tu lui veux du mal ?

— J't'avais dit que je ne voulais pas en parler !

— Tu as ouvert la porte toi-même, pourtant.

— On peut tu arrêter, là ?

— Oui, on peut. Mais on va y revenir au cours des prochains jours, tu voudras peut-être y revenir toi-même d'ailleurs. À voir la posture de ton corps et ta mimique actuelle, je vois bien que tu n'y crois pas non plus. Mais tu verras.

Pendant un instant, elles restent en silence. Laure ouvre un dossier qu'elle avait rangé sur le dessus d'un tiroir ouvert de son bureau. Il contient une liste des règles de l'AuberGyne, un cahier de notes, comme un journal personnel, une carte de Bruges et une autre de la France. Elle présente le tout à Roxane qui ne comprend pas pourquoi.

— J'aimerais que tu lises la liste des règles de l'auberge et qu'on en reparle demain. Oui, demain. Je te donne un cahier pour que tu y notes ce que tu vis et penses. - Roxane lui montre ses doigts qui pianotent dans le vide. - Non, je veux que tu écrives au crayon, au stylo ou à la plume.

— Pas écrire !!!

— Oui. Je sens une résistance là, non ?

— J'HAGUIS ÇA écrire !

— Voilà probablement pourquoi tu dois écrire, il y a quelque chose là-dedans à mon avis.

— Pourquoi pas avec le portable alors ? Ça irait plus vite, non ?

— Non. Car durant notre aventure qui commencera dans quelques jours, tu laisses ton portable ici.

— Ben y en est juste pas question ! - sur un ton sans réplique, puis, elle baisse le ton. - Comment ça ?

— Parce que les mots qui sortent avec l'encre ont tendance à créer de l'ouverture et à ancrer l'expérience.

— T'es ben flyée toi. J'comprends rien de c'que tu m'dis, là.

— Et ça ne fait que commencer, ajoute-t-elle avec un grand sourire.

— Pis les cartes, c'est pourquoi ?

— Bruges. C'est parce demain, tu vas te promener en ville, visiter ce qui t'intéresse, t'approcher de l'eau, t'asseoir sous les arbres, et écrire. Je veux que tu commences l'aventure ici. J'aimerais que tu tentes de ressentir les choses et moins de les penser.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je perçois, c'est que tu es beaucoup dans ta tête. Je me trompe ?

— Pas sûre de comprendre. – Roxane lève les épaules.

— Ce que je veux dire, c'est juste de tenter de ne pas réfléchir à ce que tu découvres mais à le vivre dans ton corps, à ressentir car il est possible que des émotions émergent avec tout ce qui t'arrive. Bruges laisse un effet différent à chacun mais je me doute que tu seras touchée. Peux-tu tenter d'écrire ce que ça te fera vivre ?

— Depuis une semaine, j'ai l'impression d'être rien que ça, des émotions.

Laure sourit. Son visage semble se transformer en une mer accueillante.

Roxane a l'impression d'être absorbée par son regard et tout en elle semble devenir une profonde vibration qui la bouleverse, sans l'inquiéter.

— C'est de ça dont je te parle. C'est très accessible à qui est sensible autour de toi. Tu passes d'une émotion à l'autre et je trouve ça très sain. Je te sens vibrante, vivante. Mais ce bout-là, ça reste ma perception. J'aimerais que ça devienne un peu ton nouveau monde, ton nouveau mode opératoire, ta façon d'aborder ce qui s'en vient, que tu restes avec toi, en toi. Les prochaines semaines seront riches en expériences multiples et ce petit exercice t'offrira un moyen d'y faire face. Tu pourras m'en parler à tout moment, mais tu peux aussi rester dans ce que tu découvres de toi à travers ce qui va se dérouler au fil des jours.

— Bizarre. Je ne trouve pas d'autres mots tant tout ça est bizarre.

— Je comprends que tu vois ça comme ça. C'est très correct ainsi. Ça te paraît vague ? C'est mieux ainsi. La clarté viendra bien à son heure.

— Roxane se tortille dans son siège. Sa tête lui envoie des mots, des images, des impressions. Elle a envie de fuir tout ça, mais elle a entendu « France » et elle a bien envie aussi de savoir ce qu'il en retourne.

— Et la France ?

— On part dans deux jours. Tu verras l'itinéraire que j'ai dessiné avec un marqueur vert. Il est encore parcellaire et peut changer à tout moment, selon ce qu'on vivra sur la route.

— On va à Paris ? Roxane devient tout énervée, excitée.

— On commence par Paris.

— Et - tout à coup inquiète - Ça va me coûter combien tout ça ?

— Ne t'en fais pas avec ça. On va dormir dans des lieux qui ressemblent à ici, là où je connais des gens qui vont nous héberger et prendre soin de nous à peu de frais. Nous irons peu à l'hôtel et lorsque nous irons, ce sera choisi d'avance pour des raisons que je t'expliquerai peut-être en cours de route. Il me reste encore à finaliser les réservations. Et ton père m'a dit qu'il pourrait ajouter des sous aux tiens si jamais ça devenait nécessaire. Mais je peux déjà te dire que ce ne sera pas le cas. Tu as apporté beaucoup de sous et tu repartiras avec pas mal plus que

tu peux l'imaginer.

Roxane sourit de toutes ses dents. Elle voulait voyager, vivre de nouvelles expériences, et voilà que ça se déploie devant elle. Elle n'en revient pas.

— Comment j'vais faire pour dormir d'ici là, moi ?

— Ne t'inquiète pas. On va t'occuper assez pour que tu ne penses qu'à dormir. Gézabelle a promis de prendre soin de toi et de ta cheville. Oui, j'ai remarqué que tu boites un peu.

— La vieille ?

— Si jeune, si tu savais.

— En tout cas, elle a l'air d'être la plus vieille ici.

— C'est le cas, près de 90 ans. Mais son cœur d'enfant est ici le plus vivant. La sérénité l'a rattrapée à l'aube de la soixantaine et ne l'a plus quittée depuis. Elle est chaleureuse, drôle, romantique comme pas une. C'est mon mentor. C'est mon amie.

— Dis, pendant que j'y pense. Tu m'as dit que tu parlerais à papa plus tard ?

— Oui, à 19 heures, heure de Bruges.

— Peux-tu lui demander d'annuler mes cours au cégep et d'avertir ma patronne au McDo que je ne reviendrai pas avant un bon bout de temps ?

— Peux-tu faire ça par courriel ? C'est ta responsabilité, ce bout-là. Tu as choisi de partir. Tu dois en assumer les conséquences.

— Ça m'tente pas pantoute. J'me sens déjà assez mal de même.

— Je sais. Mais c'est à toi de faire ça. Tu peux écrire à ton père, au cégep, au McDo, Comme tu veux. Moi, je ne demanderai pas à ton père de gérer tes dossiers.

— Tu m'fais chier, Laure.

— Et ça aussi, ce n'est qu'un début. Je sens que je vais entendre ça souvent, moi ! –

Elle lève les épaules, regarde Roxane dans les yeux, lève sa tête et ses bras

vers le ciel, puis éclate d'un grand rire... contagieux.

— Ok. - Après un grand rire elle aussi - J'vais lui écrire tantôt.

— Bien. On se voit demain après le yoga, ça te va ?

— Oui, oui, tsé ben !

— Bonne journée. Profite bien de tout ce que tu vivras aujourd'hui à l'auberge. Gézabelle t'a préparé une série de tâches, tu seras occupée pas mal. Demain, ce sera Bruges. Engrange les souvenirs, les arômes, les teintes, l'ambiance. C'est une ville splendide en tout point.

— D'ac. À demain. – Et elle se lève et s'incline, en faisant une révérence, puis sort en riant.



Alors que Laure retourne à ses préparatifs, Roxane se dirige vers la cafétéria où Gézabelle s'amuse ferme à faire danser les pensionnaires qui ont traîné depuis le petit déjeuner. La musique est actuelle, le rythme latin de Bruno Mars joue à tue-tête. Rox est étonnée qu'une femme d'un âge si avancé danse et se contorsionne avec autant de facilité sur une musique qui n'est certainement pas de son temps à elle.

D'un mouvement léger du bras droit, avec un sourire semblant venir d'un autre temps, Gézabelle l'invite à jouer avec elle.

Roxane dépose ses papiers sur une table, se laisse prendre au jeu et entre dans la danse.

Elle se surprend à inviter elle aussi les bénéficiaires qui sont restées assises à se joindre à elles.

Elle y prend plaisir et oublie le reste pendant qu'elle danse à travers quelques fous-rires.



Pierre se réveille en sursaut. Il a cru entendre un bruit, de la musique lui semble-t-il. Il se lève d'un bond et parcourt la maison. Rien. Personne. Aucun bruit. Il regarde par les persiennes du salon, puis les rideaux de la cuisine. Il fait nuit noire. Personne dehors non plus. Il ne comprend pas trop et finit par se dire qu'il a rêvé. Pourtant, il se sent soudain serein et il se met à chantonner du Bruno Mars en retournant se coucher.



Après leur danse du matin, Roxane a complètement cessé d'avoir mal à la cheville. Elle a même oublié qu'elle avait mal. Elle bouge aisément, ne boite plus, tout va bien.

La journée avance et elle participe à toutes les tâches de la maisonnée.

Gézabelle l'a invitée à la cuisine, puis au jardin, puis dans les chambres de la maternité pour faire du ménage. Rox n'a rechigné nulle part. Elle aime bien parcourir le gîte où elle se sent de mieux en mieux.

Elle a pris plaisir à bercer quelques poupons, des *frais-nés*, comme elle les a appelés, pendant que la sage-femme s'occupait des mamans. Elle n'avait jamais vu de si petits bébés. Ils sont si mignons. Elle a été surprise de réussir à endormir chaque petit qui pleurait avant qu'elle le prenne. Gézabelle lui souriait en silence, comme si elle n'était pas surprise du tout.

Elle dîne avec Bénédicte qui lui raconte comment elle en est venue au métier de sage-femme et son amour pour les femmes qui viennent la consulter. Elle signale qu'elle *sent* les énergies de la mère et de l'enfant, les limites et fragilités qui apparaissent et exigent un suivi particulier, plus médicalisé parfois. Elle se sent bien encadrée par des femmes exceptionnelles, un peu sorcières, un peu chamanes, toutes maîtres Reiki, avec des formations diverses, outre la profession sage-femme, telles l'ostéopathie, la réflexologie, la massothérapie, l'haptonomie, etc.

Roxane écoute sans rien dire. Le long monologue de Bénédicte la berce d'une énergie dynamique et douce. Du Reiki ? Encore ? Elle se laisse porter même si

elle accorde peu d'attention au propos. Elle sent le décalage horaire qui laisse des vagues de fatigue dans son sillage.

Elle décide de faire une sieste en après-midi et en avise Gézabelle qui lui fait un clin d'œil en lui caressant le dos. Encore cette impression d'une paix incommensurable. Elle va se coucher sereinement, heureuse.

Elle soupera avec Bénédicte, qui le lui a proposé, écoutera un film en soirée.

Une petite journée occupée, calme et légère.

Bio-psycho-socio

Laure discute un bon moment avec Pierre à l'aide de l'application Skype. Ainsi, ils peuvent se voir et communiquer plus aisément.

Pierre lui apparaît fatigué, cerné, un peu perdu, mais calme.

Il l'informe de l'étendue de la détresse psychologique dans la famille de sa femme et qu'il a dû lui-même faire une démarche pour être capable de continuer à vivre avec elle. Elle a des crises de colère régulières et il a appris à rester à ses côtés sans se sentir responsable du maelstrom qui la parcourt et fait émerger des attitudes, des comportements agressifs et violents.

Johanne a été élevée par sa grand-mère car sa propre mère est enfermée dans un hôpital psychiatrique depuis sa conception. Elle l'a peu vue à l'hôpital car ça la troublait trop de voir sa mère entrer dans des états hystériques en sa présence. Sa grand-mère, plus douce à la fin de sa vie, a eu des moments peu sympathiques également, notamment à propos des hommes et tout ce qui les concernait. Elle a exigé des règles strictes, autoritaires et rigides, presque de l'enfermement à domicile. Johanne l'a beaucoup bousculée car elle a aimé les garçons très tôt, plus que les filles avec qui elle ne se sentait pas d'atomes crochus. Jo a fugué à quelques reprises durant une partie de son adolescence. Tiens donc ! Elle vivait dans la rue, à Montréal, à Toronto, à Vancouver. Et puis un jour, elle en a eu assez. Elle est revenue et a imposé quelques règles à la maison. Sa grand-mère a commencé à se ramollir à ce moment-là. Elles ne sont pas devenues de bonnes amies, mais la paix s'est installée entre elles. Puis Johanne s'est investie dans ses études, a terminé son secondaire en autodidacte, beaucoup plus rapidement que ce qu'on lui avait annoncé. Elle a fait son cégep avec des résultats scolaires bien au-dessus de la moyenne et a été acceptée haut la main en psychologie à l'Université Laval, là où elle a rencontré Pierre.

Roxane ne tient donc pas des voisines. La pomme est tombée tout près de l'arbre. Elle est allée à la bonne école, à la fois sur le plan génétique que psychologique et social. Elle a certainement marché sur des œufs toute sa vie pour ne pas faire *exploser* sa mère ou son arrière-grand-mère. Elle devait elle aussi se sentir responsable. Laure comprend mieux ce qu'elle a déjà perçu dans

les réactions de Rox.

Les femmes qui la précèdent sont porteuses d'une souffrance énorme qu'elle a aussi dû porter sur ses épaules inconsciemment. Elle lui est apparue fragile et vulnérable derrière ses allures de frondeuse. Ça lui donne des indices pour aborder la route qui se dessine. Laure devra la surveiller de près et faire attention pour ne pas qu'elle décompense à son tour.

Promenade en solo

Mercredi, 26 août

À partir de maintenant, je dois raconter mon histoire, écrire tout ce qui se passe en moi, plus dans le senti que dans le pensé.

Laure m'a fourni plusieurs cahiers, de différentes formes et couleurs, et des stylos de plusieurs couleurs pour que j'écrive à la main plutôt qu'au clavier. Écrire, encore écrire... Dire que c'est ce qui me tente le moins et que c'est en partie pour ça que je suis partie.

Ça fait deux jours que je suis arrivée. J'ai pu me reposer du décalage horaire et on a pris soin de ma cheville encore souffrante sans que je m'en aperçoive. Gézabelle, l'aînée des béguines, drôle comme un singe, est maître Reiki et massothérapeute. Elle s'est occupée de ça, il paraît car je n'ai pas vu ce qu'elle a fait, et je n'ai plus mal du tout. Elle fait ça depuis plusieurs années, pas comme papa qui n'avait fait que la première formation et qui n'a jamais pratiqué.

Laure m'a mise au courant des règles du lieu, des tâches à faire (bien indiquées sur un tableau blanc avec le nom de toutes les pensionnaires) et, un peu, du processus qui s'est enclenché quand elle a reçu ma demande par le web.

La mâchoire me décroche depuis que je suis ici. J'ai l'impression de vivre dans une bulle qui m'enveloppe et me protège. Je vis des émotions fortes, mais c'est vivable... « C'est normal et sain, dit Laure. Les émotions sont des messages, il est préférable de ne pas les fuir mais de tenter plutôt de les écouter et de comprendre ce qui se passe pour évoluer. » J'ai pas l'habitude de ça.

Tout à l'heure, elle m'a parlé de ses impressions, de ses doutes sur mes raisons d'être ici, sur mes réactions et elle m'a mise en garde. À partir du moment où j'entre à l'AuberGyne une première fois, en personne comme par écrit, j'y suis liée d'une manière ou d'une autre. Elle

a ajouté que je vivrai des expériences par lesquelles je dois passer mais que je suis libre de comment je gérerai ça ensuite. Sauf que l'écriture, maudite marde, serait ma clef de voûte.

Elle n'est pas rentrée dans les détails de ce que sera cette aventure, mais elle m'a un peu décrit vers où nous irons, dont Paris (yes !) et que je dois restée ouverte à ce qui se présentera, qu'il y aura là des apprentissages à apprivoiser et à porter. Bizarre, cette Laure décidemment.

Deuxième expérience, écrire tout court... Ça m'fait chier en tous les mots du Bon Dieu. Je ne sacrerai pas dans ce cahier, c'est une promesse que je me fais, mais ces mots me passent par la tête. Écrire ? Ouach ! Pourquoi ça revient ? Encore et encore ! Ça m'écoeure. Clef de voûte, clef de voûte ! Ça veut dire quoi ?

Troisième expérience, un corps sain... exercice physique, dont une promenade à pied dans les rues de Bruges tantôt, yoga ou méditation selon ce que je préfère et comment je me sens. Ces activités devraient me permettre de m'intégrer dans le groupe des résidentes. Ça, c'est pas pire. J'aime bien. Après quelques essais, j'ai opté pour le yoga. Les respirations me calment et les asanas me font le plus grand bien. Mon hamster se terre dans mes muscles en action lente à travers l'air que j'inspire.

Je pensais me libérer de mes parents, de ma mère... Eh bien ici, je suis entourée de mères qui vont me dicter ma conduite. J'ai à la fois envie de foutre le camp et de retourner à la maison... et de rester ici, sans trop savoir pourquoi. Laure m'a expliqué que si je partais, je fuirais ce que je suis venue chercher. Elle a été gentille et, ce que je n'ai jamais vécu avant, affectueuse. Elle m'a serré dans ses bras et m'a dit qu'elle était heureuse de me savoir en sécurité chez elles, qu'elle allait prendre soin de moi d'une manière que je ne connais pas.



Roxane part se promener dans les rues de Bruges. Elle est émue de voir la

beauté partout : la lumière et les ombres créées par le Soleil qui traverse les branches des arbres et miroite dans l'eau des canaux pour rebondir au gré du vent sur les murs.

Assise sur le bord d'un canal, les pieds dans le vide, elle médite sans l'avoir prémédité. Les rayons du soleil ricochent sur l'eau, se réverbèrent sur elle et la touchent dans une sorte d'intimité calme.

Plusieurs pensées l'assaillent : sa mère en psychiatrie, son père pris entre elles deux, le béguinage, Laure, Bénédicte, Gézabelle, Delphine, McDo. À un moment, elle réalise ce qui se passe dans sa tête et s'oblige à ressentir la beauté qui l'englobe.

Elle ne sait trop combien de temps elle reste là, mais lorsqu'elle se relève, elle sent des tensions dans le bas de son dos et ses jambes sont un peu engourdis. Elle sourit toute seule alors qu'elle repart pour sa promenade.

Elle marche quelques heures, s'arrête un instant pour s'acheter quelque chose à manger et retourne s'asseoir, sur un banc cette fois, près d'un autre canal. Elle mange tranquillement, dégustant à la fois son repas et sa liberté.

Après quelques instants, elle reprend sa route, traverse une grande place et s'arrête devant une énorme église qui semble lui barrer la route. Elle y entre, ce qu'elle n'a jamais fait de sa vie et qui ne l'a jamais attirée. Son arrière-grand-mère lui parlait de LA religion en mal, en très mal même, et jamais on en a discuté à la maison. Elle n'a fait aucun des sacrements par lesquels passaient certains de ses amis du primaire. Ce n'est donc pas naturel, en quelque sorte, qu'elle entre spontanément par la grande porte. C'est une cathédrale, pas une église ordinaire, mais elle ne le sait pas avec sa tête. Elle sent une ambiance très chargée. Sans comprendre ce qui l'opresse ainsi, elle en ressort rapidement.

En revenant vers le béguinage, elle questionne sa réaction : « Veux-tu ben m'dire c'qui m'arrive ? Bizarre ! J'comprends rien. J'étais si bien avant d'entrer là. Peut-être que grand-mamie avait raison à propos des églises, c'est d'la marde ! » et elle continue à marcher, en regardant tout ce qui se passe autour d'elle.

À l'auberge, elle participe à nouveau aux tâches sans se faire prier. Elle y prend même un certain plaisir. Plusieurs ont des fous rires autour d'elle, ça lui fait du bien de rire avec les autres.

Laure est présente de temps à autre. Elles se croisent dans les couloirs où dans les lieux communs, mais elles ne se parlent pas beaucoup, même si elle se rend bien compte que Laure l'observe, s'assure qu'elle va bien, que tout est correct pour elle et lui demande de venir la voir le lendemain avant le dîner.

Elle se couche vers 21 heures, fatiguée et heureuse, un peu fébrile pour le lendemain.



Aujourd'hui, Gisèle s'est promenade dans les petites rues de Sillery pour voir s'il y a des appartements à louer. Elle note dans son carnet le numéro et la rue de chacun des édifices qui lui plaît. Lorsqu'un numéro de téléphone est indiqué, elle le note aussi.

« J'suis en train de me préparer à vivre toute seule par ici. J'suis contente de voir que c'est pas trop stressant pour le moment. Une étape à la fois, comme dit Michel ! »

Avant de reprendre l'autobus, elle s'arrête à la Galette libanaise sur la rue Maguire pour y prendre un bon repas et repart prendre son autobus pour le retour, comme si elle avait fait toute sa vie. Elle sourit de toutes ses dents.



Jeudi, 29 août

Laure finalise les réservations pour le périple qu'elle s'appête à débiter avec Roxane.

Elle l'observe toutes les fois où c'est possible pour s'assurer qu'elles peuvent s'aventurer sur la route où elle compte l'amener.

L'itinéraire se trace en elle d'abord, elle laisse émerger les images qui montent à sa conscience au fur et à mesure que se raconte Roxane durant leur rencontre.



Nous avons beaucoup parlé de moi, de ma colère, de ma mère, de ma grand-mère et de mon arrière-grand-mère maternelle, seule femme de cette lignée qui se soit occupée de moi avec douceur et gentillesse, même si elle était très simple, trop selon ma mère.

Jusqu'à sa mort, quand j'ai eu 12 ans, elle a été la seule femme qui m'ait porté une attention aimante.

Elle m'a un jour parlé de sa fille, ma grand-mère, internée dans un hôpital psychiatrique depuis la conception de ma mère. Elle était violente depuis sa petite enfance, m'a dit Mamie. Elle frappait les enfants à l'école primaire, agressait les garçons et les filles avec qui elle allait à l'école secondaire.

À la fin de son secondaire, juste avant son bal de finissants, un garçon qu'elle avait intimidé souvent s'est défendu avec agressivité, elle en est alors tombée follement amoureuse, » enfin quelqu'un qui se tient debout ». Il ne partageait pas ce sentiment, au contraire, mais il l'a invité à l'accompagner au bal de finissants pour relever un défi que lui avait lancé sa bande d'amis. Toute la soirée, elle le collait comme une sangsue dont il tentait de se déprendre. À un moment donné, il lui a dit qu'il fallait qu'ils parlent, que c'était trop pour lui. Il l'a conduite dehors et ils ont marché sur le terrain de football. Quand il lui a fait comprendre qu'il ne partageait pas ses sentiments, elle a hurlé, l'a frappé à coups de poings et de pieds, le traitant de tous les noms. Pour la calmer, il l'a poussée contre le mur avec violence. Dans sa surprise, elle s'est tue. Quand il a soulevé sa jupe et baissé sa culotte, elle a figé de terreur... Il l'a violée là, comme ça, en lui maintenant la main sur la bouche et en lui psalmodiant des injures à chaque fois qu'il entrait en elle. Cette partie de l'histoire lui a été racontée par la mère de ce jeune homme, parce que c'est la seule personne à qui il a accepté d'en parler.

Après cet incident, elle s'est effondrée et n'a plus jamais repris contact avec la réalité. Elle a été retrouvée là au petit matin, gisant au pied du mur au fond du terrain de football, sa petite culotte sur les chevilles.

À l'urgence, on a constaté le viol et en l'absence de réaction de sa part, on l'a hospitalisée en pensant qu'elle reviendrait à elle. Après quelques mois sans menstruations, une prise de sang a révélé une grossesse. Sa mère a refusé un avortement qu'on lui a proposé. Les médecins ont pensé qu'elle se sortirait peut-être de sa léthargie le jour où les contractions débuteraient, mais ça n'a pas été le cas. Mamie a décidé de s'occuper de sa petite-fille comme si c'était la sienne. Je n'ai jamais entendu parler de ma grand-mère depuis le décès de Mamie.

Mais je sais que ma mère a été marquée par ça. C'est sa grand-mère qui l'a élevée et pas dans les meilleures conditions. Mamie vivait dans la misère, sans homme pour s'occuper ni d'elle ni de sa fille ni de sa petite-fille, avec une colère sans limite envers les hommes. Ayant un esprit simple, elle n'a jamais pu travailler non plus. Elle m'a dit que sa fille n'est jamais sortie de l'hôpital psychiatrique. Mamie a ajouté qu'elle allait encore voir sa fille de temps à autre, mais qu'elle ne la reconnaissait pas, qu'elle était très médicamentée, droguée qu'elle disait. Les médecins lui ont dit qu'elle sortait parfois de son état catatonique, tiens donc, mais que ça ne durait pas car dès qu'advenait un désagrément, elle hurlait et frappait les autres patients et les intervenants, puis lorsqu'on arrivait à la contenir, elle rentrait en elle et disparaissait au reste du monde pour un autre moment

Maman était violente aussi, m'a racontée Mamie. Pas au primaire, contrairement à sa propre mère. Ça a commencé à l'adolescence alors qu'elle était intimidée à l'école : pas jolie, mal fagotée, grande comme une échalote, lunettes, boutons, intellectuelle. Elle s'entendait mieux avec les garçons, ce qui enrageait Mamie. Elle se serait construit une carapace dure, en béton, où elle est devenue inatteignable. Je n'en sais pas beaucoup plus, Mamie ne voulait pas m'en parler. Et maman n'a même pas essayé.

Papa, qu'elle a rencontré dans un party à l'université, a su l'amadouer, lui montrer combien elle était belle et allumée, et combien il était entiché d'elle. Ça a été un coup de foudre entre eux. Ensemble, ils ont créé un nid douillet pour leur couple.

Quand maman est devenue enceinte, Mamie m'a dit qu'elle n'en était pas vraiment contente mais qu'elle avait fait un bébé pour son chum.

Elle, elle n'en voulait pas. Mamie a tenté de lui dire qu'elle allait tomber en amour avec son tout-petit, comme ça avait été son cas avec elle. Mais quand maman a su que j'étais une fille, il paraît qu'elle m'a repoussée et ne s'est jamais vraiment occupée de moi, sauf pour me dire quoi faire et surtout ne pas faire, incapable d'être une maman pour moi.

Je n'en reviens pas que j'écrive si facilement tout d'un coup. Les mots circulent à travers l'encre qui coule de mes doigts vers le papier. Je n'ai jamais fait ça avant. J'ai toujours écrit à l'aide de mon clavier d'ordinateur. Là... je ne comprends rien, mais ça me fait du bien. Et, quand je me relis, je suis surprise. Je ne laisse pas d'erreurs de français et je découvre un vocabulaire que je ne savais pas posséder.



Laure est inquiète. L'aventure s'annonce périlleuse. Maintenant qu'elle en sait plus sur la lignée des femmes dans la famille de Roxane, Laure s'attend à certaines réactions, à des résistances et peut-être à des problèmes. Son attention doit devenir vigilance et prudence. Le féminin est blessé dans cette lignée, malade même, et probablement sur plusieurs générations. Il lui faudra faire appel à une grande compassion et à tous ses atouts psychologiques et spirituels pour soutenir Roxane dans son cheminement et ses découvertes.

Elle la perçoit capable, forte même si vulnérable. Mais ce n'est peut-être que bravade plus que bravoure. Nécessité de rester à l'écoute et d'ouvrir des voies pour ancrer son vécu à travers des expériences joyeuses et permettre aux sentis plaisants de refaire surface lors des moments plus difficiles.

Vendredi, 28 août

En me levant ce matin, avant d'aller faire mon yoga, mes tâches et déjeuner, j'ai demandé à Laure de lire ce que j'ai écrit. Elle a refusé car elle désire que j'écrive pour écrire, pas pour être lue. Elle dit que ce que j'écris m'appartient, que l'encre qui coule est mon ancre. C'est pas la première fois qu'elle me dit ça, et je ne comprends toujours pas ce qu'elle veut dire, mais je trouve ça beau comme image. Elle m'a dit qu'elle était contente que j'écrive et que je demande à être lue. Elle m'a souri avec un regard d'une grande tendresse. Je me sens tout bizarre en dedans. Et j'aime assez ça.

Je vais d'abord régler le cas de mes études, que je mets en veilleuse pour l'instant, et du McDo. Je ne sais pas si je retournerai à l'un ou à l'autre, et même si je reviendrai au Québec, mais mieux vaut ne pas me nuire, des fois que...

Bon, tâches, lavage et bagage. Je vais aller au cinéma cet après-midi. Demain, nous partons vers l'ouest... Paris ! J'ai hâte.



Laure a réuni la sororité pour discuter de Roxane et de sa lignée souffrante. Elle ne veut pas partir avec Rox sans l'appui de son groupe de consœurs, sans l'assurance qu'elles vont les accompagner spirituellement, les suivre à distance dans leurs prières et méditations.

Elle a contacté quelques congrégations religieuses sur le chemin qu'elles vont entreprendre le lendemain pour réserver des chambres et s'assurer, là aussi, d'un soutien psychologique et spirituel. Elles logeront aussi dans deux auberges, près des routes qu'elles vont parcourir, moins religieuses, plus près de la vie *normale*. Cependant, elle a vérifié comment elles seront reçues et il semble qu'elle pourra avoir accès à de l'aide en ces lieux également, le cas échéant.

Elles seront accompagnées partout, en silence la majorité du temps. Des

groupes de méditation s'organisent, des femmes de différents regroupements s'uniront à des heures régulières, entendues entre elles, pour suivre et soutenir l'aventure.

C'est la première fois depuis longtemps qu'une jeune fille de moins de 20 ans fait appel aux béguines. Roxane n'aura jamais autant été accompagnée que durant ce périple.

Laure vérifie également qu'au Québec, lorsqu'elle y retournera, Roxane trouvera le même type d'accompagnement et de soutien. Elle fait appel à ses vieilles amies, carmélites, dans la région de Québec, près de Tewkesbury où la prière alimente le pain quotidien, mais aussi à quelques femmes qui supervisent des cercles de femmes et qui pourront l'inclure si elle le désire.

Elle ressent une responsabilité qu'elle avait mal jaugée au départ. Elle a peur de ne pas être à la hauteur des besoins de sa jeune protégée, peur de ne pas savoir quoi faire si la blessure familiale explose... et, ce faisant, que Roxane implose comme l'a fait sa grand-mère et, depuis peu, sa mère.

L'échange avec Pierre l'a bien informée, ce qui lui donne une étendue des dommages et lui permet de mieux préparer leur périple. Ce long entretien l'a mise au courant des récents développements : sa compagne est hospitalisée à l'Institut universitaire en santé mentale de Québec, en catatonie. Laure se rappelle qu'on appelait cet endroit, il n'y a pas si longtemps : l'Asile de Québec, puis l'hôpital Robert-Giffard. Les mots changent, mais la fonction demeure. Le papa de Roxane lui est apparu tendu, inquiet, mais solide, tout à fait présent. Il lui a avoué qu'il passait à travers en s'investissant corps et âme dans son travail pour le moment. Il a reconnu que leurs échanges lui faisaient le plus grand bien, qu'il était heureux d'avoir des nouvelles de Roxane et qu'il l'enviait un peu de vivre cette aventure, mais que ça le sortait de sa tourmente. Il lui a indiqué qu'il ferait cesser toute enquête ou recherche, que sans trop savoir pourquoi, il lui faisait confiance à elle et qu'il savait sa fille entre bonnes mains.

Le fait de savoir que Pierre est d'accord appuie ses choix. Elle sait qu'elle a autour d'elles une communauté de personnes qui vont les accompagner tout au long de l'aventure. « *Thanks Goddess !* » pense-t-elle très fort.

Elles sont parties

Samedi, 29 août

J'écris dans l'auto, est-ce que je serai capable de me relire ? 📖 Je veux tout noter pour ne pas oublier. Il paraît que je vais vivre pas mal d'affaires.

Avant d'embarquer dans la voiture, Laure m'a prise à part dans son bureau pour jaser un peu.

Elle m'a dit d'entrée de jeu que durant le voyage, elle parlera peu, comme quand nous sommes arrivées ici après l'aéroport de Bruxelles. Elle me dirigera vers des aventures, mais peu dans mon vécu. Elle ne m'expliquera pas non plus ce que je vais voir et quand, ce que je pourrais ressentir ou pas. Mais elle décrira parfois les lieux, racontera leur histoire. Elle sera là pour moi, en toute occasion, si je ressens le besoin de parler, ou pour tout autre besoin. Elle n'entrera dans les expériences auxquelles je serai conviée que si c'est nécessaire ou si c'est moi qui lui demande.

J'aurai aussi des tâches à faire, comme ici au béguinage. Pas les lits, à moins que nous logions plus d'une journée à un endroit, ni le ménage, sauf pour ramasser mes affaires. Nous logerons dans des congrégations de religieuses disséminées sur notre route la majorité du temps. Nous aurons donc à participer aux repas et à la vaisselle. S'il y a des discussions, je ne serai pas obligée de participer, mais je serai tenue d'y assister. Si on me pose des questions, je pourrai répondre comme je le sens, sans me sentir obligée de dire quoi que ce soit qui aille contre mes valeurs ou mes propres réflexions.

Les verbes devoir et falloir seront à proscrire. Elle m'invite à rester branchée sur ce que je vivrai, au senti, aux sensations, aux émotions, comme aux multiples pensées qui risquent d'émerger. Elle me signale que durant le voyage, je pourrai écrire, lire, faire des jeux dans des

cahiers (croisés, sudokus, cachés). Elle me rappelle que mon ordinateur doit rester à l'AuberGyne et qu'il sera conservé dans un coffre-fort bien caché sous un tableau.

En gros, ça ne me dérange pas vraiment. Depuis que je suis arrivée ici, outre le courriel à papa, un à ma patronne du McDo et un autre au Cégep hier, et un petit mot à Delphine pour lui signaler que j'étais désolée de lui avoir faussé compagnie à Paris, rien. J'observe ce qui se passe autour de moi. Je marche dans le potager, me promène dans la magnifique Bruges, seule la majorité du temps. Je n'ai pas envie de la Toile. Je me sens libre et j'adore ça.

Les bagages sont rendus dans le coffre de la voiture et on vient de pique-niquer dans la salle commune. Chaque pensionnaire, usagère et intervenante m'a offert un petit cadeau. Rien de bien compliqué, volumineux ou onéreux, mais chaque chose m'a touchée car m'a été remise avec un petit mot. Gésabelle m'a donnée un cristal de quartz qui faciliterait les rêves (Herkimer, qu'elle l'a appelé) avec une mini carte qui va dans le sens de suivre mes rêves. Bénédicte m'a remis un sachet de lavande séchée à déposer dans mon bagage avec un texte sur les arômes du cheminement. Myriam, seule pensionnaire dans mon groupe d'âge, m'a donné une petite plante qui pourra me suivre partout et à laquelle je pourrai raconter mon histoire en l'alimentant d'eau au besoin. J'ai aussi reçu un mouchoir, un foulard en batik avec des motifs un peu bizarre, des gants, des bas et un mignon chapeau... des fois qu'il ferait froid. Chaque objet était muni d'un pense-bête pour ne pas que j'oublie à quoi ça sert. Textes drôles et touchants.

Les larmes coulent depuis sur mes joues et je suis incapable de les retenir. Je ne ressens rien de précis, ni tristesse, ni joie, ni colère... Ça coule comme une champlure.

Laure a étendu son bras et déposé sa main sur le mien, a attendu que je la regarde à travers le voile de mes larmes, le regard intense et accueillant, comme d'habitude quoi, et lorsqu'elle a été rassurée, sans qu'on n'échange aucun mot, elle a démarré la voiture.

J'ai un peu le fou rire depuis qu'on est parties car je ne comprends strictement rien à ce qui m'arrive... et, oh surprise, ça ne me dérange

pas du tout. Je me sens tout à fait libre, même si enfermée dans une auto avec une dame que je ne connais à peu près pas et qui me mène vers des aventures bizarres.



Les filles ont compris le message. Plein de petits grigris, des douceurs qui vont les suivre sur la route qu'elles entreprennent. Laure est heureuse. Tous les outils nécessaires pour que le voyage se déroule avec le moins de désagréments possibles sont avec elles dans la voiture, comme partout ailleurs. Elle se sent solide et forte, car pas seule dans la tourmente qui risque d'être générée à tout instant.

Tourisme parisien

Pendant que Laure règle les affaires avec la sœur économe de l'hôtellerie des Sœurs bénédictines, où nous logeons, j'écris un peu. Paris ! Wow ! Tout le long de la route, je n'ai pas ouvert la bouche, respirant par le nez, dégustant le paysage à pleines goulées d'air ! Laure n'a pas vraiment parlé non plus, sinon pour me décrire les lieux que nous traversons ou auprès desquels nous passons. L'autoroute, tout de même, entre rarement en ville.

Là, je suis assise devant la Basilique Sacré-Cœur et Paris se déploie devant moi. À gauche, la Tour Montmartre, à droite, la Tour Eiffel et l'Arc de Triomphe (pas plus haut qu'un centimètre vu d'ici). Je ne peux avoir une vue d'ensemble car des arbres en plein centre séparent la gauche de la droite.

Nous sommes logées à deux pas, là où le silence est de rigueur, c'est calme, paisible. L'accueil a été chaleureux. Deux Québécoises en vadrouille spirituelle ! La sœur qui nous a reçues m'est apparue d'une simplicité qui m'a désarmée. Faut dire que je suis arrivée sans armes, quoiqu'un peu tendue car tout m'est inconnu ici. C'est peut-être pour ça toute cette chaleur autour de moi. Je me sens protégée.

Là, je suis toute seule face à Paris. Laure m'a guidée vers ce parapet, après avoir visité la Basilique (qui me fait sacrément penser à l'Oratoire St-Joseph à Montréal), où des bancs se dressent pour nous permettre de profiter de la vue. Loin de tout ce qui m'est connu, je me sens en paix. Ça me surprend un peu, quand même. Mais pas trop tant je me sens bien. Je vais aller marcher un peu autour dans Montmartre, pas très loin car demain on jouera les touristes au cœur de la grande cité. Ça m'excite un brin, mettons.



Dimanche, 30 août

Roxane se retrouve dans Paris. Elle agit comme une enfant de six ans devant une montagne d'étrennes à Noël, s'extasiant à chacune de ses découvertes.

Sous la Tour Eiffel, elle gambade, sautille, frétille, tourne sur elle-même les yeux en l'air, émerveillée, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, les yeux brillants.

Laure l'observe à distance, un à deux mètres dépendamment des lieux et de la foule qui circule autour.

Elle sent l'ouverture qui se crée à l'intérieur de sa protégée par le plaisir qui l'anime. Elle sait que cette ouverture est nécessaire pour appréhender et accueillir ce qui se profile pour elle.

Elle reste distante pour ne pas absorber ni être absorbée par le maelström qui s'annonce. Elle jauge l'espace *juste* pour elle-même et, par ricochet, pour Roxane.

Plus facile de percevoir les seuils dans le plaisir, de reconnaître les frontières entre le vécu de chacune et laisser à chacune ce qui lui appartient en interférant le moins possible. « Neutre est le minimum acceptable », se dit-elle, « ne surtout pas nuire ».

Dans les lieux sacrés, qu'elle a déjà visités et où elle a apprivoisé ses propres limites, elle sait que ça lui sera plus facile, qu'elle sera moins perturbée par tout ce qui est ambiant, plus difficile à prévoir dans les lieux publics.

Elle a testé la veille dans la basilique Sacré-Cœur, elle a réussi à percevoir ses limites et celle de Roxane. Comparée aux lieux fortement énergétiques qu'elles vont parcourir, Sacré-Cœur, *c'est d'la p'tite bière*.

La Sainte-Chapelle est paisible, il est assez aisé d'y être bien et de s'abandonner sans crainte.

Elles ne peuvent visiter Notre-Dame-de-Paris parce qu'elle est en restauration après l'incendie qui l'a beaucoup brisée. Laure en est heureuse car cette cathédrale peut mener à différentes expériences, imprévisibles, c'est selon l'ouverture et le vécu de chacun. Cathédrale imprégnée, s'il en est une, mais

aussi envahie par les *marchands du Temple* et ce, depuis très longtemps. On peut être très atteint ou pas du tout, et quand on est atteint, ça peut prendre des avenues inimaginables.

Roxane semble affectée bien plus par les effets de l'incendie que par l'édifice lui-même. Elle est impressionnée par la majesté des lieux, l'architecture magnifique, le décor époustouflant, mais n'entrera pas à l'intérieur et c'est très bien ainsi.

Laure est contente. Roxane n'a pas été rejointe par les ombres de la Cathédrale. Ça augure bien pour la suite.



De retour sur mon banc... après des heures de marche. C'est grand en maudit Paris !

Nous avons parcouru la route entre Sacré-Cœur et la Gare du Nord à pied. Nous avons ensuite pris le métro pour nous rapprocher de la Tour Eiffel où nous avons commencé notre périple. Mais après ça, à pied, puis retour à Montmartre à partir de l'Arc de triomphe en métro. J'ai les jambes et les pieds en compote. Mais je suis ravie de partout ailleurs en moi. Wow !

Laure m'a guidée en connaissanceuse. Elle savait où elle voulait m'amener et ça paraissait. C'était une visite touristique au cœur des lieux que tous veulent voir : la Tour Eiffel, bien entendu, mais tout ce qu'il y a autour aussi, l'Île de France avec sa Sainte-Chapelle et Notre-Dame-de-Paris qu'on n'a pas pu visiter, c'est d'une tristesse à voir, le Louvres, qu'on n'a pas visité non plus mais on a fait le tour de la pyramide, et pris le chemin, en face, vers les Champs-Élysées qui nous amenait vers l'Arc de Triomphe. Très heureuse qu'on soit à la fin août et qu'il fasse frais aujourd'hui, ça doit être quelque chose en plein milieu de l'été !

Quand nous sommes passées sous la Tour Eiffel, j'ai fait quelques tours sur moi-même, les yeux et les bras en l'air en me dandinant. Laure me regardait en souriant. C'était trippant pas mal. Même s'il y avait des touristes autour, je m'en foutais royalement ! Je me sentais seule au

monde, vivant quelque chose d'inoubliable. J'étais incapable de faire autrement, fallait que je danse, moi qui ne danse jamais ! Nous aurions pu monter dans la Tour, Laure me l'a proposé, mais ça ne me disait rien. Je préférais être en-dessous. J'ai fait la navette entre le Trocadéro d'un côté et le Champ-de-Mars de l'autre avant que nous reprenions la route.

Je suis passée à côté des Invalides, puis j'ai marché tout près du Quai d'Orsay, le parlement, et du musée du même nom. Je regardais partout, j'aurais voulu tout gober.

Nous sommes entrées dans la Sainte-Chapelle, très jolie avec ses vitraux colorés partout, puis dans la cathédrale Notre-Dame-de-Paris. On n'a rien de comparable au Québec, c'est immense. Mais c'est une église, sans plus. Déjà que je n'entre pas dans une église spontanément, là, 3 en 24 heures, disons que j'avais plus hâte de ressortir.

J'ai fait un tour de grande roue, celle qui longe Les Tuileries devant le Louvres. J'ai vu Paris comme on peut difficilement l'imaginer. Elle est aussi belle que ce que je souhaitais qu'elle soit. Blanche et lumineuse, même sous temps gris.

Notre promenade à pied a duré près de sept heures... J'suis crevée ! Gavée de la plus belle ville du monde, heureuse, libre ; le sourire ne me lâche pas. Je rentre souper et dormir. Demain, on reprend la route vers des châteaux, paraît !

Vers l'aventure et plus loin encore

Lundi, 31 août

Lorsque la voiture quitte Paris par le périphérique qui ceint la ville, Roxane trouve drôle que les sorties s'appellent portes. Elle rigole à propos de tout et de rien, garde silence longtemps aussi tout en regardant la cité de l'extérieur.

Dès qu'elles ont pris la route qui les amènera à Versailles, Laure gare la voiture sur l'accotement et propose à Rox de prendre le volant. Cette dernière se montre rébarbative et signale qu'il n'en est pas question. Laure accepte, pour le moment. Conduire fera partie de son aventure. Cependant, cette aventure ne fait que débiter et elle est aussi très consciente que Roxane est probablement plus désarçonnée qu'elle n'ose le dire. Elle le note dans sa tête, à vérifier.

Rox sort son cahier et prend un crayon rouge pour écrire.



C'est quoi là ? Écrire, et là conduire ? NON ! Écrire, je veux bien, je commence à y trouver du plaisir. C'est assez facile dans le fond, surtout que personne ne me lit. Mais conduire ? Non mais, ça n'a pas d'sens. J'ai bien mon permis, mais j'hais ça conduire. J'ai suivi mes cours pour faire plaisir à papa qui voulait me laisser son auto pour aller au cégep parfois, quand il travaille de la maison. Mais je n'ai jamais conduit toute seule. J'aime mieux l'autobus, mes livres et mes écouteurs. J'ai la paix pendant une trentaine ou une quarantaine de minutes quand il y a du trafic. Je n'ai rien d'autres à penser. La paix, tout simplement. Conduire en France en plus alors que je ne connais pas les routes, il n'en est tout simplement pas question.

On devait passer par Versailles, mais Laure vient de m'annoncer que nous irions peut-être, au retour. Je suis déçue. Si elle m'annonce des

affaires et qu'elle change d'idées tout le temps !!! Je vais bougonner dans ma tête et regarder le décor... Blois ? C'est où ça ? Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à voir là-bas ? Je n'en sais rien et, franchement, je m'en fous.



Sur l'autoroute qui les mène vers Blois et les châteaux de la Loire, elles passent près d'Orléans. Laure tente de détendre l'atmosphère en décrivant cette ville et son histoire. Roxane ne montre aucun intérêt. Elle regarde à l'extérieur, vers sa droite, sans jamais détourner son regard.

La route n'est pas bien longue, quelques heures sans plus. Laure ne s'en fait donc pas outre mesure. Elle réalise combien elle devra tenir Rox à l'œil. Cette colère inattendue est à surveiller. Elle se sent en terrain miné. Elle croyait lui faire plaisir en lui offrant le volant, mais là, que penser ?

Elle se dit que Chambord risque de provoquer des sensations particulières. C'est un immense château, magnifique c'est certain, mais elle se rappelle sa propre réaction lors de sa première visite, une rage incontrôlée, il lui a fallu partir rapidement. Elle sait donc que la majesté des lieux peut provoquer des sentiments forts et parfois contradictoires. Un tel monument, caché au fond d'une forêt, construit pour la chasse et la pêche, peut générer une multitude d'émotions. Elle se questionne si c'est bien le bon moment pour aller visiter ce grand château ou s'il ne serait pas mieux d'aller directement au béguinage pour se détendre un peu, marcher dans le coin et aller au château Cheverny à quelques kilomètres de là. C'est moins ambitieux, plus familial, à une échelle plus humaine. Elle se donne le temps avant de prendre sa décision. Elles vont dîner à Blois et elle verra bien comment se porte Roxane.

À un moment, Roxane semble endormie. Mais Laure n'est pas dupe. Elle la questionnera sur sa réaction. Ne serait-ce que pour faciliter la suite.



Elle attend son sous-marin au comptoir. J'ai le mien tout près de moi, mais je n'ai pas faim. J'suis en colère et je ne comprends pas trop pourquoi. J'ai envie d'être partout ailleurs. Pourtant, Blois est jolie. On est passées tout près du château sans s'arrêter, elle a continué jusqu'au bord de la Loire et nous sommes descendues ici, au Subway ! On aurait pu choisir quelque chose de moins américain, franchement. Je la trouve de plus en plus simplette, la Laurette ! Tiens, j'fais des rimettes, une vraie pipelette !



Laure a beau questionner Roxane sur sa réaction devant sa demande, celle-ci reste coite. Elle mange et regarde ailleurs. Le silence est lourd.

Elles se rendent alors directement au béguinage et terminent leur après-midi par une petite promenade au cœur de Cour-Cheverny, petite ville mignonne comme tout, et où elles prennent un repas léger.

Roxane l'accompagne, la suit sans ouvrir la bouche. Elle regarde le décor et se laisse imprégner des arômes, des effluves, des teintes qui changent au gré du soleil qui se dirige vers l'ouest. Le calme l'envahit doucement. Ce moment passé à marcher génère en elle une paix qu'elle ne connaît pas. Elle se sent chez elle. Tout lui parle. Elle demande de retourner à leur chambre pour s'isoler un peu et écrire.

Laure est rassurée. Le lieu a produit l'effet qu'elle souhaitait.

À l'auberge, Rox ressort de la chambre pour aller s'asseoir avec une couverture chaude qu'elle étend sur ses épaules et s'assoit sur une chaise longue près de l'étang derrière. Elle a son cahier dans une main et un crayon vert dans l'autre.



J'ai les émotions dans le plafond qui changent tout le temps et très

vite. J'me dis que je dois être à veille d'être menstruée. Je ne me rappelle plus quand je l'ai été la dernière fois. J'suis mélangée.

J'ai des sensations nouvelles et ça me bouscule. Mon corps réagit. Juste m'envelopper dans cette couverture de laine a eu l'effet d'une caresse sur mon bras découvert et je suis devenue toute chose. De l'inconnu, encore... J'ai peur maintenant, mettons. Je me sens chez moi, comme si j'avais toujours habité ici, que chaque racoin me disait quelque chose. Je ne comprends pas...

Je vais prendre quelques minutes pour pratiquer les exercices de respiration que m'a montrés Laure à Bruges et je vais aller souper avant de m'enfermer dans la chambre. Je crois que je vais dormir des heures, je me sens épuisée.



Pendant que Roxane se détend à l'arrière de l'auberge, Laure s'assoit au petit bureau devant la fenêtre de la chambre qui leur est allouée. Elle réfléchit à sa journée, à ce qui s'est passé, note ses impressions, ses intuitions, ses analyses primaires. Elle devra méditer avant le coucher, trop de pensées la traversent, elle sent de la fièvre et voudrait bien la calmer pour dormir paisiblement.

Elle observe Rox qui semble méditer elle aussi et elle ressent une affection toute maternelle à son endroit, une tendresse qui la submerge et l'enveloppe. Elle se laisse émouvoir et laisse les larmes rejoindre ses yeux. Elle respire profondément et ressent tout ce qui l'entoure, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Quelque chose parle d'elle, de sa propre maternité qui n'est pas comme elle la souhaite, elle écoute ce qui est là, apaise la tristesse que cela porte et laisse partir. Autre chose de plus grand qu'elle l'accueille dans ce qu'elle est, dans la douceur, l'amour, dans la force, dans la puissance qui est en elle lorsqu'elle fait cet exercice. Elle reste dans cet état, 10, 15, 20 minutes, peut-être plus, le rythme de sa respiration posé, paisible. Le temps semble s'être arrêté.

Elle entend qu'on cogne à la porte, tout doucement, comme si c'était un chat. Elle se lève tranquillement pour conserver la sérénité qui l'habite entière et va ouvrir la porte. C'est Roxane. Elle lui apparaît différente, comme si plus ancrée

en elle-même. Laure se dit que Rox ne se rend pas compte de ce qu'il se passe en elle, mais c'est bon signe.

Sa protégée se dirige vers la salle de bain et fait couler l'eau dans l'immense bain qui occupe une bonne partie de la pièce. Lorsque le bain est suffisamment plein, Rox ferme la porte doucement, utilise la toilette puis s'étend dans cette eau chaude, le temps qu'elle soit tout à fait détendue.

Les deux se souhaitent ensuite bonne nuit avec un sourire chaleureux et s'endorment dans un sommeil sans rêve.

À bizarre, bizarre au cube

Mardi, 1^{er} septembre

Au petit déjeuner, avec leurs hôtes, les échanges vont bon train, tant sur la température douce qui perdure que sur les lieux mythiques aux alentours et sur l'auberge elle-même, qui a la forme et l'ambiance des vieux béguinages, sans les règles et les habitudes de vie.

Aucune tension n'est perceptible. Roxane et Laure jasant avec bonhomie. Il y a conjonction entre le plaisir de la rencontre et celui de la visite.

Dès qu'elles entrent dans la voiture, Roxane s'excuse pour son attitude de la veille et explique que conduire n'est pas sa tasse de thé, que sa demande lui a fait peur et que conduire dans des lieux inconnus la terrifie.

Laure l'écoute avec bienveillance et attention.

Outre sa peur de conduire, Roxane raconte qu'elle ressent différentes émotions qui la chamboulent compte tenu de la vitesse à laquelle elles changent. Elle a peur de ce qu'elle découvre, jusqu'où cette aventure les mènera-t-elles ? Cependant, elle s'est rapidement assoupie et a dormi profondément. Si elle a rêvé, elle ne s'en souvient pas, il lui reste de la fébrilité mais pas de stress, pense-t-elle. Tentée par l'aventure tout de même, mais elle ressent aussi un désarroi qui l'interroge, jusqu'où veut-elle aller avec tout ça ?

Lorsque Roxane termine de raconter ses pérégrinations réflexives de la veille, Laure lui offre une rétroaction douce et chaleureuse, manifestant sa compréhension et son acceptation, la rassurant de sa normalité avec un sourire moqueur.

Elle lui propose tout de même de conduire dans les petites routes de la région si le goût lui venait, qu'elle lui laisserait le volant.

De façon surprenante, Roxane ouvre sa portière et sort de l'auto, se dirige vers celle de Laure, l'ouvre et tend la main pour l'aider à sortir à son tour. Elle lui fait une grande accolade, ce qui ne lui ressemble en rien, et lui montre l'autre côté de

l'auto pour qu'elle se dirige vers le siège passager. Elle se glisse derrière le volant, prend le temps d'observer les boutons et les cadrans du tableau de bord, puis tourne la clef de démarrage. La voiture ne démarre pas, le moteur gronde, sans plus. Elle n'a jamais conduit d'automobile manuelle, mais elle a appris à l'école de conduite. Elle regarde Laure et hausse les épaules avec un sourire. Elle dépose son pied gauche sur la pédale d'embrayage et la droite sur l'accélérateur puis tourne la clef, le moteur se met à gronder, trop de gaz d'un coup, puis cale dès qu'elle lève la pédale d'embrayage. Elle recommence, plus doucement, le moteur ronronne maintenant. Comme si elle avait fait ça toute sa vie, le pied gauche remonte lentement et le droit descend au bon moment, la voiture démarre sans caler. Elle part tranquillement, change de vitesse, s'arrête, repart, change de vitesse. Lorsque Laure lui indique leur direction, elle fait tourner la voiture à 180 degrés, change de sens et se dirige vers Chambord, s'arrête, repart et prend son air d'aller, de moins en moins tendue. Elle se retourne un instant vers Laure et lui fait un large sourire. Elle lui rend avec bonheur.

Elles roulent jusqu'à Chambord sans échanger beaucoup. Laure la dirige vers les changements de routes, mais sans plus.

Roxane reste concentrée, sans prendre le temps d'admirer le paysage. Déjà que la route est ombragée par des branches d'arbres qui forment un arc au-dessus. Elle se dit qu'elle observera au retour. Quelques tensions dans son dos lui donnent envie d'accélérer, elle a hâte d'arriver et de sortir de la voiture.

À cette époque de l'année, il y a moins de touristes, elle peut donc se stationner plus près du château. Comme le stationnement est quelque peu caché derrière les arbres, elle ne voit de Chambord que les cheminées et les tourelles qui émergent au-dessus. Elle ne voit l'entièreté du château que lorsqu'elle passe à travers le rang d'arbres qui le masque. Elles quittent l'auto et se dirigent vers le sentier qui y mène.

Le premier coup d'œil la renverse. Elle n'a jamais vu un endroit d'une telle beauté... gigantesque. Elle stoppe d'un coup, émerveillée et effrayée à la fois. Quel endroit ! Émerveillée par tant de splendeur... et effrayée par la démesure. Son cœur bat la chamade, émue à en pleurer, elle a de la difficulté à se remettre en marche.

Elle qui croyait que la France, toute petite comparée au Québec, était habitée

au centimètre carré, voilà qu'elle découvre un immense espace de végétation et un château d'une taille inimaginable.

Elle s'assoit un instant sur l'herbe et observe lentement l'édifice avec toutes les petites tours qui le chapeautent. Les larmes coulent doucement. Incapable de bouger, elle reste là un temps qui lui semble infini. Elle sort un moleskine et un stylo mauve pour noter ses impressions.



Wow ! Je savais l'humain capable de bien des choses, mais là... je suis baba. Faut que je respire par le nez... yoga yoga... J'ai été obligée de m'asseoir par terre tant la vue de ce gigantesque château m'a soufflée. La respiration m'a manqué, tout comme les mots qui se défilent... Wow ! Un point c'est tout !



Laure observe, touchée par la scène. Elle ne saisit pas toutes les nuances de ce qui se passe. Elle ne s'attendait à rien, mais elle est tout de même surprise. Elle ne dit rien, la laisse avec elle-même.

Elle lui laisse quelques instants puis s'approche et s'agenouille près d'elle, lui tend doucement un papier mouchoir qu'elle accepte avec une moue chagrinée.

Rox essuie ses larmes, se mouche puis range son carnet et son crayon. Elle se relève puis se met en marche vers le château sans attendre Laure qui, de toute façon, la suit de près. Elle observe tout le paysage, les terrains giboyeux, les grands champs, les arbres, les bâtiments un peu plus loin et, bien entendu, le château qui semble s'étendre sur des kilomètres tant il est grand.

À la guérite d'accueil du château, Laure débourse les deniers pour l'entrée et pour une visite découverte, d'une durée d'environ une heure, afin que Roxane soit accompagnée d'un guide qui lui décrira les lieux et en expliquera l'histoire globale.

Dès l'entrée dans le château, Roxane a l'impression de défaillir, sur le point de s'évanouir. Plusieurs sensations et émotions l'atteignent de plein fouet. Sa respiration accélère. Elle manque d'air. Devient étourdie. Elle s'arrête. Tout est si... parfait ! Elle n'a pas assez de ses yeux pour tout voir.

Laure se rend compte de la puissance de la réaction et s'approche pour vérifier que ça va. Comme elle lui répond que oui d'un ton qui suggère du dynamisme énergétique, Laure se retire un peu plus loin pour la laisser vivre cette expérience.

Rox dit être irrésistiblement attirée par l'escalier au centre. Le guide explique qu'il est en marbre blanc et qu'il a été construit selon des plans de Leonard de Vinci, que deux personnes peuvent y entrer, chacune de son côté, et parvenir tout en haut sans jamais se rencontrer. Elle se promet de le monter et de le descendre à quelques reprises avant qu'elles repartent.

Elle s'approche des murs, touche la pierre, la texture du marbre de l'escalier. Elle observe les plafonds des salles au plafond en arc qui jouxtent, en croix, l'escalier central. Elle n'en revient pas que l'humain ait pu créer un bâtiment d'un tel faste. Elle observe tous les racoins, chambres et antichambres, et les garde-robes, des rois, reines, comtes et marquis, valets. La quantité de détails l'affole un peu, elle ne pourra pas tout voir.

Laure l'observe, un petit sourire aux lèvres. Chambord ne peut laisser indifférent. Elle ne comprend pas trop les réactions physiques de Roxane, qui semble près de s'évanouir à tout moment mais se reprend à chaque fois et repart de plus belle en avant. Elle inspire profondément et se rebranche sur les courants ambiants pour rester en contact avec Rox en mouvement.

En arrivant au deuxième étage, Roxane fait un tour à nouveau sur elle-même en regardant partout autour d'elle. Ses oreilles lui jouent des tours. Elle entend des sons en sourdine, des enfants qui courent dans les escaliers, des gens qui rient, « une pièce de théâtre ? », se questionne-t-elle. Le guide informe les visiteurs qu'ils approchent de la salle de théâtre de Maurice de Saxe où a joué la troupe de Molière. Pendant un moment, comme paralysée, elle voit des acteurs tout au fond dont un homme qui parle fort, avec sarcasme et cynisme tout en regardant et faisant des pirouettes devant de belles dames et de beaux messieurs habillés selon une autre époque, vêtements satinés, colorés, dorés et perruques comme maquillages blanchâtres soulignés par des rouges marqués. Elle tente de

retenir cette vision qui s'efface et laisse place à la visite qui se poursuit dans les chambres et antichambres dans chaque coin de l'immense carré au centre du château.

Elle se rend compte qu'il se passe quelque chose de particulier. Ses sens sont en éveil, elle a le sentiment d'être dans une sorte de mouvement puissant qui l'enveloppe, l'enrobe et duquel elle est partie prenante. Elle s'arrête un instant, s'accote sur un des murs qui longent l'appartement de la Reine pour reprendre son souffle et observe ce qui se passe, tente de percevoir autre chose que le réel. Elle a le sentiment de se dédoubler, de voir en double, et même en triple. Comme si le temps venait de disparaître. À nouveau étourdie, elle tremble de tout son corps. Elle jette un œil à Laure qui ne la regarde pas, pour une fois, et elle a l'impression de voir une aura colorée autour d'elle. Elle ferme les yeux, secoue la tête et observe, plus rien ne semble émaner de Laure qui l'observe cette fois, avec un regard interrogateur. Le jeune guide la regarde et la questionne pour s'assurer qu'elle ne s'évanouira pas. Laure vient vers elle et glisse son bras sous celui de Rox pour la mener un peu plus loin, hors de la pièce. Mais Roxane la repousse pour suivre la visite guidée. Elle ne veut rien manquer, comme aspirée par le lieu qu'elle veut parcourir en entier.

Lorsque le groupe monte sur les passerelles du toit pour observer le décor vu des terrasses, elle suit, reste derrière et touche le marbre blanc pendant qu'elle déambule dans l'immense escalier blanc. À chaque fois que ses doigts touchent la rampe, elle ressent comme un choc électrique, rien qui blesse ou agresse, mais une sorte de vibration la rejoint bien plus loin que la surface de sa peau. « Magnétique ? », se questionne-t-elle en observant la chair de poule sur la peau de ses bras en continuant à monter.

Elle n'entend plus le guide qui explique ce qu'ils voient du magnifique décor qui s'étend loin devant. Elle voit des hommes à cheval au loin, des taïauts lancés aux chevaux et aux chiens qui les précèdent dans ce qui ressemble à une course qui les éloigne du château. « Une chasse à courre », se dit-elle. Elle ressent une grande fierté d'être là à observer ce groupe d'hommes au loin, pour l'un d'entre eux particulièrement. Elle sait qu'elle ne peut rien espérer de ce sentiment car elle n'est là que pour servir la cour et voir à ce que tous aient ce dont ils ont besoin. Mais son corps est en émoi, attiré irrésistiblement ; aimante, amante ?

La vision s'efface d'un coup lorsque Laure dépose une main sur son épaule. Mais la sensation chaude dans le bas de son corps demeure.

Réalisant ce qui vient de se passer, Roxane exige qu'elles quittent le château *tout de go* sans laisser à Laure le temps de réagir. Rox prend ses jambes à son cou, dévale le grand escalier et se dirige vers la sortie presque en courant.

En arrivant à l'automobile, Rox est essoufflée, une vague terreur l'habite. Elle attend Laure avec impatience car elle lui a laissé les clefs de la voiture, elle ne peut donc s'y asseoir ni même, évidemment, sacrer son camp comme elle en a tellement envie. Elle voit Laure s'en venir d'un bon pas, mais elle ne court pas. Rox s'encolère, s'assoit sur le *hood* et sort cahier et crayon.



Non mais, c'est quoi son problème à elle ? Elle est supposée s'occuper de moi, s'assurer que tout va bien, que je n'ai pas de problème. D'ac, elle m'a dit qu'elle n'interviendrait pas, mais là... Ça fait plus d'une heure qu'on est à Chambord et je suis passée par tellement d'émotions, j'ai vécu tellement d'affaires bizarres que je ne comprends pas pourquoi elle n'est pas intervenue pour tout arrêter quand elle a vu que je manquais m'évanouir partout. Elle m'énerve, ça n'a pas d sens ! J'ai pas demandé à vivre ça, je voulais pas vivre ça, j'ai toujours pas envie de vivre ça. Je suis terrifiée, je ne me reconnais plus. À un moment, j'ai trois ou quatre ans et je voudrais courir partout dans le château et l'instant d'après, j'ai plus de 400 ans si je me fie à ce que j'ai vu quand j'étais en haut, au 2^e étage dans la salle de Saxe comme sur le toit. Mon corps réagit d'une drôle de manière, on dirait que mon sexe se réveille. Veux-tu bien me dire c'est quoi le rapport avec la visite du château de Chambord ??? Avec cette aventure que j'ai commencée il y a moins d'une semaine ?

Ce que je sens, tout de même, c'est que je me sens femme, peut-être pour la première fois de ma vie.

Bon, Laure vient d'arriver et s'est assise à la place du conducteur dans l'auto. Elle attend que j'entre avant de démarrer, je ne sais pas trop quoi faire... J'ai envie de l'engueuler et de la remercier en même temps. Grrrrrrrrrrrrrrrrrrrr... Bon, go go go... on repart.



Dès que Roxane se glisse côté passager, Laure démarre la voiture sans prononcer une parole. Avant de reprendre la route, elle regarde un instant Roxane avec intensité jusqu'à ce que celle-ci lui retourne son regard et maintienne le lien suffisamment longtemps pour que Laure soit rassurée. Elle réalise combien Rox est troublée, mais sa posture, droite et souple, laisse supposer que cette dernière est solide et peut attendre la discussion qui viendra dès leur retour au Béguinage.

Elle conduit avec plaisir, sourire en coin. « Ça marche », pense-t-elle. Elle s'arrête une seconde sur le bord de la route et sort un disque du coffre à gants, le dépose dans le lecteur et repart avec une émotion douce envers elle-même : « J'ai tenu mon bout, yes ! »

La musique emplit l'habitacle, une paisible vibration adoucit l'ambiance. Les Celtes ont laissé un héritage oral et musical qui continue à imprégner le cheminement des humains. Laure conduit avec ce thème au cœur et Roxane s'endort, sans véritablement s'en rendre compte. À nouveau, Laure sent que ses observations sont justes et que ses *interventions* fonctionnent.

Le retour se fait lentement, rien ne presse. Roxane a suffisamment de matériel à intégrer pour l'instant. Laure décide de laisser Rox au béguinage quelques instants, le temps qu'elle aille chercher quelque chose à manger. Après le repas, elle aimerait qu'elles aient une conversation et que sa protégée se repose un peu. Elle verra ensuite si elle reporte ou non au lendemain ce qu'elle avait prévu pour la fin de l'après-midi. Cheverny peut attendre. Mais tant qu'à y être, comme la porte psychique semble ouverte, ce serait peut-être bien aussi.



De retour au béguinage. Je suis assise à l'extérieur, tout près de l'étang à nouveau. Laure est allée acheter ce qu'il faut pour le repas. Je ne ressens pas la faim mais je sais qu'elle est là et forte. J'ai dormi tout le long de la route. Je me sens comme si un truck m'était passé dessus. Je suis fébrile, émotive, mais je ne suis plus en colère, même si pas mal

mêlée, perdue.

Laure m'a dit que nous discuterions en mangeant notre pizza du Pinocchio. Je lui ai demandé si c'était un mensonge, elle a souri en me disant que c'était un bon petit resto de Cour-Cheverny et que leurs pizzas étaient très bonnes. J'ai bien hâte de voir ça... et de goûter, j'ai si faim... Tiens, tout à coup je sens la faim.

J'ai pas vraiment envie d'écrire, je le fais parce que j'ai dit que je le ferais, pas par envie. Il me semble que je n'ai rien à écrire. Ce que je vis est si fort que j'aurais juste envie de le fuir, mais on dirait qu'il me faut le vivre sans le partager, ni à mon cahier ni à personne, sauf avec Laure qui veut qu'on discute. J'en ressens le besoin. C'est trop bizarre tout ça. J'avais vraiment pas imaginé que je pourrais vivre des affaires pareilles.

Tiens, on m'appelle... J'AI FAIM !!!



Les aubergistes ont rejoint leurs quartiers et ont laissé la salle à manger, aux allures familiales, à leurs deux seules clientes.

Laure et Roxane sont assises l'une face à l'autre de la grande table qui trône au centre de la pièce. Celle-ci donne sur la cour arrière que l'on voit très bien à travers la porte-patio sans rideau.

Rox déguste sa pizza et son dessert et ne répond ni ne réagit aux quelques questions et commentaires de Laure que par signes de tête et, parfois, un ahan par-ci et par-là. Elle s'empiffre, en fait, complètement, goulument, absorbée par la nourriture qu'elle ingurgite. Elle a l'impression de ne jamais avoir eu si faim.

Lorsqu'elle finit de boire son xième verre d'eau, elle éructe avec force et contentement. Laure ne sait pas si elle doit sévir ou éclater de rire. En temps normal, en société ou en groupe, elle l'aurait reprise ou grondée, mais dans ce contexte particulier, elle se contente de froncer les sourcils avec un sourire taquin. Roxane sait très bien que ce n'est pas poli et malgré le fait qu'elle ne l'ait pas fait exprès, elle se montre repentante en soulevant les épaules tout en baissant les yeux. Ce n'est pas dans ses habitudes de roter ainsi. Elle se sent un

peu gênée. Laure la rassure et lui propose de préparer de la tisane pendant qu'elle se prépare à laver le peu de vaisselle qu'elles ont utilisée. Roxane accepte, encore penaude.

Elles prennent toutes les deux leur tasse de verveine et se dirigent vers leur chambre. Elles s'assoient spontanément sur les deux petits fauteuils qui se font face devant la fenêtre, de chaque côté de la petite table bureau, qui donne sur la cour arrière.

L'échange s'amorce sur un ton amical. Laure interroge Roxane à propos de la conduite automobile, du décor, de la route, ce qu'elle a aimé et moins aimé. Roxane répond rapidement, comme si rien ne s'était passé durant l'après-midi, comme si ce voyage était le plus naturel du monde.

Elle n'est pas centrée, pense Laure. Elle la laisse cependant placoter un bon moment. Elle sait que c'est une façon d'appivoiser la tension qui l'habite, un peu comme vider le trop plein avant d'entrer dans le vif du sujet. Elle compte bien l'amener à décrire ce qu'elle a vécu sans la pousser plus qu'il ne faut, mais elle se dit qu'intégrer un événement pareil peut prendre du temps.

Roxane ne se rend pas compte qu'elle entre elle-même dans la description de son expérience. Elle se met à raconter ce qui s'est passé, avec moult détails, et les émotions refont surface. D'abord doucement, puis l'intensité augmente au fur et à mesure qu'elle se remémore chaque situation.

Laure écoute, la fait préciser parfois, reformule de temps à autre pour s'assurer d'avoir bien compris, mais intervient peu car elle ne veut pas diriger la conversation. Elle souhaite que Roxane exprime ce qu'elle ressent et aille au bout de son élan.

Elle lui expose quelques concepts qui peuvent éclaircir un peu l'ensemble de l'expérience durant cette visite. Notamment, les notions de réincarnation et l'art des mystiques, qu'on y croit ou non, qu'on y adhère ou pas. Elle ne s'étend pas longtemps sur ces sujets, l'informant qu'elles vont y revenir.

Pour terminer son laïus, Roxane dit dans un souffle :

— Quand je me suis mise à courir vers l'auto, je t'ai haïe en maudit ! J'ai jamais demandé à vivre des affaires de même et je comprends pas pantoute où tu t'en vas avec tes skis !

— Tu n’as pas à tout comprendre, en fait. Je crois que c’est mieux, et je te l’ai déjà mentionné, que tu penses moins, que tu vives et ressentes plus. C’est en gros pourquoi je te laisse à toi-même et aux émotions qui émergent. À tout moment, si tu en ressens le besoin, tu peux venir vers moi et je serai là pour te soutenir, et même si je peux suggérer quelques avenues de compréhension, je ne veux pas tout t’expliquer ce qui se produit et pourquoi je t’emmène là où nous allons. Primo, je ne le sais pas toujours d’avance, je me laisse porter par mes intuitions et par l’expérience que j’ai acquise avec elles. Je reste présente à ce qui se passe en moi, en toi, comme entre nous ou dans la relation avec tout ce qui peut arriver. Il se peut que je décide d’aller dans une direction et qu’en cours de route, je change d’idées. Comme pour Versailles ou, par exemple, je désirais aller au château Cheverny cet après-midi, mais je n’en suis plus certaine. Tu vis beaucoup de choses et je reste ouverte aux possibles. Secundo, t’expliquer tout nourrit la tête, ton esprit, les neurones, mais pas la compréhension de l’expérience vécue. Je désire que tu aies ton mot à dire sur ce senti, que tu trouves tes mots pour expliquer ce que tu vis.

— Je comprends un peu ce que tu veux dire. Ça me brasse, ça me bardasse, ça me travaille. Je me demande d’où viennent les images qui hantent mon Imax. Puis là mon cerveau propose que c’est peut-être la réincarnation, ou j’ai peut-être un talent comme de la voyance, quelque chose comme ça. J’ai pensé à ça, pas dans ces mots-là mais ça donnait quelque chose de ce genre-là, avant de m’endormir dans l’auto

— Tu vois, c’est ce que je voulais que tu fasses, ressentir et laisser les images et les mots venir d’eux-mêmes. Je suis contente, ça me rassure car j’avais vraiment le sentiment que tu n’en menais pas large là-bas. Et maintenant, penses-tu être capable d’affronter une nouvelle aventure dans quelques heures ? Et si tu veux, j’aimerais t’amener à l’extérieur pour qu’on fasse quelques asanas ensemble, ensuite j’espérais te laisser à toi-même soit pour méditer, pour te reposer, dormir si tu veux, écrire si ça vient. Et on verra ensuite. Ça te va ?

— Là, là, maintenant ? Je me coucherais et je dormirais jusqu’à nouvel ordre, c’est-à-dire jusqu’à la fin des temps. Pis, veux-tu ben m’dire pourquoi j’avais si faim quand on est arrivées tantôt ? On avait déjeuné copieusement et on n’a pas fait grand-chose, visiter un château, c’est pas une bonne raison pour affamer quelqu’un, non ?

— Ça, je peux te l’expliquer un peu, comme le fait que tu sois si fatiguée

d'ailleurs. Quand on entre dans ce type d'expérience, les émotions et les visions possibles, ça exige une énergie considérable. Et ces expériences-là ont tendance à faire du ménage en dedans, un peu comme une cheminée qu'on doit ramoner pour que l'énergie circule librement autour. Au début, c'est très très exigeant. En fait, j'ai rarement vu plus épuisant que d'être submergée par mes émotions et le mouvement dans mon monde intérieur. J'ai déjà couru quelques marathons et travaillé des semaines de 60 heures. Les mondes émotif et spirituel sont à apprivoiser avec circonspection et c'est pourquoi je veux que tu te reposes avant qu'on avance à nouveau sur ce chemin.

— D'accord alors. Je veux bien faire du yoga un peu, j'ai l'impression que mon corps en a besoin car je me sens raide, et je souhaite dormir. Écrire ? On repassera. Ça ne me tente pas vraiment...

— Garde tout de même ton cahier tout près, des fois que... ajoute-t-elle avec un clin d'œil complice.



Trente minutes de yoga dans la cour, une température agréable, me sens détendue. Laure a guidé les asanas et la détente qui a suivi. Je sentais la terre sous mon corps, les vibrations qui circulent en dessous comme autour. Bizarre, mais calme tout de même.

Je ne lui ai pas tout dit sur ce qui s'est passé ce matin. Certaines affaires me gênent. Mon corps réagit d'une manière que je ne connais pas. J'ai des chaleurs dans des endroits inhabituels. Tout à coup, le bas de mon ventre a une vie propre, je ne sais trop ce qui se passe, mais ce n'est pas désagréable, juste surprenant... Je verrai comment la suite va se dérouler avant d'en parler. Ça ne m'inquiète pas vraiment, mais ça me questionne.

Là, je vais dormir un peu car je compte bien voir Cheverny aujourd'hui. Je ne sais pas trop pourquoi, mais c'est comme si j'étais appelée là-bas. Tiens, encore appelée. Tout à l'heure, pendant que je relaxais sur mon tapis au sol, j'avais l'impression que quelqu'un, une dame ?, m'interpellait, doucement mais fortement tout de même. À nouveau, ça

me laisse l'impression d'être à plusieurs endroits à la fois, à plusieurs époques. Ça me fait moins peur que ce matin, par exemple, et ça m'attire plus.

Je me sens calme et je vais en profiter pour me reposer un peu plus. On dirait que je dois refaire le plein avant de partir.



Deux heures plus tard, Roxane se réveille de travers. Elle a mal dormi, a beaucoup rêvé et est de mauvaise humeur. Elle ne sait pas quelle heure il est, elle se sent perdue. Elle réalise que les rideaux ont été fermés car il fait noir dans la chambre, mais elle voit la lumière glisser un peu d'un côté. Ce n'est donc pas le soir.

Mais je voulais aller au Château Cheverny, moi ! Où elle est Laure, maudite marde !

Elle la trouve assise au premier, un livre à la main et une tisane tout près d'elle. Celle-ci la regarde avec un sourire paisible, chaleureux, invitant. Roxane en perd ses moyens et sa colère d'un coup. Laure lui annonce qu'il est presque 15 heures, qu'il est temps de se préparer et de se rendre au château si elles veulent profiter de la visite guidée de 15 heures 30, juste le temps de se rendre, quoi !

— Pourquoi t'es pas venue me réveiller plus tôt ? On est un peu à la course et ça m'énarve !

— Uno, on n'est pas à la course, car ce n'est pas très loin. Deuxio, je m'apprêtais à aller te réveiller mais je voulais finir le chapitre du roman que je suis en train de lire et qui m'absorbe complètement. Désolée...

— Bon, d'ac ! Mais on y va *drette* là. On peut-tu s'arrêter quelque part pour acheter une bouteille d'eau, j'ai soif en maudit.

— J'ai déjà préparé un sac avec des barres tendres et des gourdes pleines d'eau. J'ai pensé à apporter un peu de chocolat aussi, si ça te dit.

— Alors *enwoye* ! *Go go go* ! fait Roxane en ramassant son chandail et en se

dirigeant vers la sortie. À la revoyure ! lance t-elle aux aubergistes en sortant.

Dans la voiture, Roxane est volubile, fébrile. Elle parle sans arrêt, sans pause, de tout et de rien. Laure reconnaît là l'anxiété devant ce qu'elles s'apprêtent à vivre. Elle la laisse babiller, le silence viendra bien en son temps.



Dès leur arrivée, après avoir passé sous le porche d'entrée, Roxane se multiplie... Elle a une impression quasi cinématographique de plusieurs images qui se superposent à une vitesse vertigineuse, elle voit les images défiler en accéléré entre l'endroit où elle se trouve et la porte d'entrée du château, comme si elle était aspirée... Et elle résiste en se retournant d'un coup pour ressortir du lieu.

Laure la retient doucement mais fermement. Elle se place devant elle et l'oblige à la regarder dans les yeux. Roxane, se débat, fulmine... puis elle éclate, passant de tremblements imprégnés de sanglots à une violence brute qui hurle un langage qui ne semble pas lui appartenir.

Laure tient bon, elle en a vu d'autres. Mais elle ne s'attendait pas à une telle intensité, pas si vite. Elle puise en elle-même des ressources bien ancrées pour affronter cette puissante tourmente. Puis Roxane se calme, s'apaise, reprend son souffle et, doucement, ses esprits.

Laure la ramène vers le portique d'entrée du domaine, dans un endroit qui cache le château, pour s'assurer que Roxane veut encore et peut faire la visite et, surtout, vérifier la justesse de sa perception de ce qui vient de se produire.

Elles s'assoient à l'écart et boivent un peu d'eau. Roxane respire difficilement, passant d'une émotion à l'autre. Elle manifeste son inquiétude :

— Est-ce que je vais être capable d'entrer là, moi ? J'ai peur, Laure, peur comme c'est pas possible. J'ai jamais vécu ça. Un vrai tourbillon en dedans de moi et j'sais pas quoi faire avec ça. J'aimerais ça être dans ma chambre dans le fin fond de Charlesbourg.

— Explique-moi ce qui vient de se passer, prends ton temps, utilise les mots

qui te viennent spontanément, laisse venir, on n'est pas pressé.

— Tu voulais qu'on fasse la visite guidée de 15 heures 30.

— Pas grave. Je peux la guider cette visite, je suis venue souvent ici, je connais le château et le domaine. On dirait qu'il fait partie de moi, donc je me doute un peu de ce qui se passe. J'aime mieux qu'on prenne tout le temps qu'il faut pour que tu te sentes le mieux possible. Alors dis-moi ce qui vient de t'arriver.

— Difficile à dire.

— Décris la situation, ne tente pas de l'expliquer.

— Je vais essayer. Quand on est passées sous le porche, y a quelque chose en dedans de moi qui a tilté. Un gros bogue, on dirait que j'étais en arrière de moi et que je voyais des affaires entre moi et le château. Une sorte de corridor avec un plancher mobile qui circule très très vite. Un couloir avec des images tout le long des murs qui circulent aussi trop vite pour que je les vois une à une. Un film vitesse grand V, comme. J'suis devenue tout étourdie. Je pensais que j'allais m'évanouir tant c'était fort. Je me sentais aspirée par en avant, comme par une tornade d'une grande force. Je n'avais pas l'impression d'avoir le contrôle de quoi que ce soit. C'était là et je ne pouvais qu'observer de l'extérieur. Mais c'est de moi qu'il s'agit là. J'ai pas voulu ça, moi !

— Bon, on reprend ça, OK ? Essaie de ralentir ce *film* qui s'est déroulé dans ta tête et de me décrire les images que tu as vues et les émotions que ça a fait naître.

— Mais là, j'peux pas faire ça. Si tu avais vu à quelle vitesse que ça allait, j'ai juste vu la tornade, pas les images une à une.

— Essaie pour voir.

— J'sais pas trop comment faire et j'suis pas sûre d'avoir envie d'essayer pantoute.

— J'vais t'aider alors. Tu vas t'asseoir confortablement, dos droit, inspire et expire comme je t'ai appris, en pranayama. Reste concentrée sur ta respiration et le son qui émane du plus profond de toi. Écoute ce qui se passe en toi, dans ton corps, à chacun de ses points d'appui sur ce banc. Reste là.

Elles restent ainsi une quinzaine de minutes. Roxane se calme de plus en plus. Pendant qu'elle s'apaise, les images réapparaissent dans sa tête, tranquillement, une à une.

Alors qu'elle s'apprête à parler, elle réalise que son corps recommence à s'affoler, que sa respiration accélère, que son cœur bat plus vite. Elle ouvre les yeux et se lève d'un coup. Laure se lève aussi, dépose ses mains de chaque côté de ses bras et l'invite à se rasseoir sans dire un mot. Roxane se rassoit, inquiète. Laure s'installe tout près d'elle. Roxane rythme ses respirations sur celles de sa compagne et reprend contact avec son corps. Elle revient à chacun des aspects qui s'est affolé quelques instants plus tôt et elle tente d'écouter ce que ça lui fait. Sur le moment, rien ne vient... Ça l'inquiète car elle ne sait pas comment réagir, elle ne veut pas déplaire, mais elle ne veut pas non plus redevenir aussi énervée que tout à l'heure. Sa respiration redevient irrégulière. Laure dépose une main dans son dos jusqu'à ce que Rox ait repris un rythme plus posé.

Une autre quinzaine de minutes passe calmement.

Roxane, plus près de ses réactions physiques, laisse émerger ses pensées et commence à raconter ce qu'elle vient de vivre. Elle s'oblige à respirer tranquillement, profondément, s'arrête de parler pour reprendre ce rythme apaisant.

Elle décrit avec détails les images qui lui reviennent. Elle regarde Laure qui l'observe intensément. Rox est touchée par cette présence à ce qui se déroule entre elles. Elle ressent la force qui émane du lien, le visualise et s'en imprègne. Elle se sent en confiance, solide.

— Tout d'abord, comme je te l'ai dit tantôt, l'image qui m'est venue est comme un long corridor où des films défilaient sur les murs à toute vitesse. De plusieurs époques, on dirait. Les costumes sont différents, les personnages aussi. Des femmes plus souvent qu'autrement. La première qui me vient en tête semble provenir de derrière le château. Je *vois* une dame qui marche sur un chemin de pierre vers... l'orangerie ? Je crois que c'est la châtelaine car son vêtement est riche et coloré. Il y a une femme avec elle qui semble être une amie... Non, attend, c'est une sage-femme.

— Comment tu le sais ?

— Elle s'en approche avec douceur et lui caresse le ventre. Ouais, elle pourrait être une amie quand même dans le fond. Mais je suis certaine que c'est une sage-femme, comme si elle connaissait le déroulement des... jours à venir. Je regarde la première dame et elle a un gros ventre, je ne l'avais pas remarqué dans son vêtement trop serré. Son décolleté peut bien être aussi comblé. J'ai l'impression que la sage-femme et moi, on est la même personne. Je ressens ce qu'elle ressent, je sais ce qu'elle sait. Bizarre... Cette image, je la sens dans mon corps, dans mon esprit, dans mon Imax. C'est fou !

— Tu es calme et heureuse quand tu en parles, ça aussi c'est fou, ajoute Laure avec un clin d'œil.

— C'est vrai. Si c'est ça, je suis certaine que j'aimais ça être une sage-femme et que j'en étais une bonne.

— On n'est pas ensemble pour rien, tu sais. Je ne suis pas surprise. Vois-tu autre chose qui t'ait marquée au point de t'affoler.

— Outre la vitesse, si je me mets à regarder chaque image, c'est paisible.

— Raconte-moi.

— Dans une autre image, je suis... C'est encore moi, on dirait. Je suis assise sur un cheval, mais je suis un homme. C'est moi qui ai la responsabilité des chevaux et de leur santé. Quand je regarde le décor autour, c'est plus boisé que ça l'est maintenant. Ou peut-être qu'encore là je ne suis pas tout à fait au même endroit non plus... Tiens, par là, au fond à gauche. L'image me fait penser à ce coin là. J'ai l'impression que je suis en train de vérifier le pas de mon cheval qui était blessé y a pas longtemps. Je sens son inquiétude qui se rassure lorsqu'il l'amène au galop. Je ressens son bonheur, le vent sur sa peau, sa monture qui lui transmet sa joie de courir à nouveau. Je n'en reviens pas d'arriver à entrer dans ces images... Tu sais, comme dans le film de Mary Poppins quand elle entre dans des dessins. Ça me fait cet effet-là. L'image m'aspire et j'entre dans les personnages.

— Ça ne semble plus t'effrayer en tout cas.

— Non, c'est vrai. Une troisième image apparaît, plus sombre. Quelqu'un est couché, blessé. Il fait noir et j'arrive mal à voir si c'est une femme ou un homme, je ne vois pas clairement.

— Y a-t-il un personnage qui t'attire dans cette image ?

— Je suis penchée au-dessus de la personne qui se meurt.

— Et tu sens quoi ?

— Une profonde tristesse... de la détresse ? Ça s'peut ?

— C'est toi qui sais, c'est le mot qui te vient ?

— Oui, je ressens de la peur, je me sens vulnérable, en danger et j'ai de la peine car ... mon homme est en train de mourir et je sais qu'on me cherche pour me tuer aussi.

— Il y a un lien avec le château Cheverny ?

— J'en n'ai pas l'impression. On dirait que la scène se passe dans un autre lieu, peut-être pas très loin. Je ne sais pas du tout où nous sommes. Un ruisseau coule tout près. Des arbres partout autour, nous sommes dans une forêt. Je sens que c'est moi qu'on voulait tuer mais que mon compagnon s'est interposé et que c'est pourquoi il meurt.

— Pourquoi voudrait-on te tuer, crois-tu ?

— Je crois que... je suis perçue comme une sorcière et qu'il faut que je meure.

— En es-tu une ?

— Non, je crois pas. Mais je connais un peu les plantes qui guérissent et avortent, comme une herboriste. C'est clair que ce sont les seules connaissances que j'ai et que j'suis juste une débutante, même si j'ai un bon talent pour deviner et découvrir les bonnes plantes, les saines des moins bonnes. L'image s'arrête sur ce moment. Ça veut dire quoi tout ça ?

— Qu'est-ce qui te vient à toi comme explication ?

— Tu m'énarves ! Peux-tu répondre à mes questions des fois ?

— Oui et non, je pourrais répondre, mais mes réponses ne seraient peut-être pas celles que tu espères. Et elles seraient probablement très limitées et elles ne nourriraient que ton cerveau. C'est ton expérience, ton vécu de ces images dont il s'agit. Je ne peux te garantir que ce soit des vies antérieures, personne ne le peut de toute façon. Mais la réelle signification émergera en son temps, selon

comment tu comprendras tout ça. Dans ton vécu lui-même.

— C'est bizarre quand même de *voir* comme si j'étais hors de l'image et tout à fait dedans en même temps.

— Vois-tu un lien entre ces images ?

— Les soins ! J'étais soignante, d'une façon ou d'une autre. Jamais en haut de l'échelle, plus près de la Terre, des besoins, des vraies affaires. Je le vois là pendant que j'en parle.

— Et dans cette vie-ci, ça ne te rappelle rien ? Est-ce que ça a du sens ?

— J'ai toujours été forte en sciences. C'était naturel, ça allait de soi. Je me suis occupé de moi très tôt dans ma vie. J'ai toujours *su* ce dont j'avais besoin et j'y ai toujours vu toute seule.

— As-tu déjà pris soin des autres ?

— Non, ben m'semble que non... Mais en y pensant bien, j'étais régulièrement préoccupée par ce qui arrivait à mon père, j'allais voir mon arrière-grand-mère souvent les dernières années de sa vie et je tentais de voir à ce qu'elle ne manque de rien. Je *watchais* les infirmières et posais des questions aux docteurs qui me regardaient en souriant... J'étais encore une enfant faut dire.

— Tu as donc cette sensibilité depuis longtemps.

— Oui. Je m'en rends bien compte. C'est fou ! J'ai pas d'autres mots qui pourraient décrire ça.

— As-tu d'autres images en tête ?

— On dirait qu'elles sont toute liées à celles que je viens de décrire. Y en a pas d'autres qui m'attirent plus du moins. On va visiter, dis ? J'en ai envie beaucoup là.

— Oui, oui, on y va ! conclut Laure en souriant, mais mollo. L'expérience que tu viens de vivre peut te rattraper à tout moment.

Et elles s'approchent du château lentement, en jasant de choses et d'autres, de la beauté et du calme du lieu. Laure lui raconte que ce sont les descendants du premier propriétaire du lieu qui logent aux étages supérieurs du château. Roxane est surprise... et émue. Elle a l'impression de les connaître un peu déjà. Elle a

encore plus hâte d'arriver et presse le pas. Aucune image ne se superpose à une autre. Elle avance confiante et ouverte.

À l'entrée, elles sont accueillies par les châtelains qui leur sourient et les invitent à entrer. Roxane est touchée par cet accueil, elle se sent chez elle, comme une vieille amie. Elle entre et sait où sont les pièces sans avoir vu les plans. Sa respiration accélère un peu. Elle pose ses mains contre un mur, prend le temps de se calmer avant d'aller visiter les pièces accessibles aux visiteurs.

Elle pénètre dans chaque pièce avec un sentiment chaleureux, aimant, confiant. Elle a cette impression de déjà vu, de déjà connu qui ne la lâche pas, elle a la chair de poule, mais c'est paisible car elle accepte ce qui se déroule en elle comme hors d'elle. Pour toute personne extérieure, elle ressemble à n'importe quel touriste, mais elle sait, au plus profond d'elle-même, que sa visite l'enracine dans quelque chose qui lui ressemble intimement. Elle revoit les images qu'elle a narrées plus tôt, mais pas en superposition, comme si elles les avaient dans les mains et qu'elle comparait sa perception actuelle de celle vécue dans ces images. Elle réalise que les lieux, même s'ils ont été conservés très près de ce qu'ils étaient, ont changé. Elle se sent intensément heureuse, comme si elle rentrait chez elle après des années loin de son monde. Sourire fendu jusqu'aux oreilles, les larmes coulent lentement le long de ses joues vers son cou. Elle ne retient rien et se laisse bercer par la paix qui fait sa place en elle.

Laure reste tout près, l'observe avec concentration, perçoit à la fois la fébrilité et le calme, la peur et le bonheur entremêlés. Mais la posture de Roxane est solide, elle semble marcher entre l'enracinement et la lévitation.

Devant la porte de la chambre des naissances, Roxane s'arrête et inspire profondément. Une image nette apparaît sur son Imax, elle y voit la châtelaine qui accouche puis le petit garçon qu'elle dépose dans les bras de sa mère. Elle prend le temps de respirer, d'observer l'image, le sentiment qui monte, la fierté qui l'envahit, le bonheur à nouveau d'être choisie pour l'arrivée d'un enfant. Puis elle cligne des yeux, lentement elle revient à elle tout à fait. Heureuse, très. Elle poursuit ensuite la visite et s'extasie devant le papier-peint, les toiles sur les murs, etc.

Lorsqu'elles ressortent vers l'arrière, là où siège effectivement l'orangerie du Château, elle mentionne à Laure que c'est là qu'elle marchait avec la châtelaine qui allait accoucher. Elle lui indique qu'elle a eu une autre vision, de

l'accouchement cette fois. Mais l'émotion n'est plus là, juste le calme qui continue à l'accompagner.

Elles parcourent le magnifique jardin et reviennent tranquillement vers l'entrée du domaine et Laure l'invite à se retourner pour regarder le château pour la dernière fois avant qu'elles retournent au béguinage.

— Que vois-tu, Roxane ?

— T'es drôle toi, le château Cheverny, évidemment.

— Oui, c'est certain. Dis, as-tu déjà lu les bd de Tintin ?

— Oui, papa les avait toutes. Mais je ne vois pas pourquoi tu me demandes ça.

— Ce château ne te rappelle rien ?

— Pas vraiment, où tu t'en vas avec tes skis, toi là ?

— Moulinsart ? Ne vois-tu pas combien les deux châteaux se ressemblent ?

— Non. Je ne vois pas.

— Bon. Regarde bien, lève tes mains, face vers le château, et place-les de façon à enlever de ta vue les deux tours de chaque côté.

Elle s'exécute.

— AH !!! Ben oui... Là je vois.

— C'est pour ça qu'il y a un musée Moulinsart à l'entrée, tu n'avais pas remarqué ?

— Ben non, quand on est arrivées, j'ai paniqué, tu te rappelles ?

— Ah, c'est vrai. Veux-tu visiter le musée ?

— Non, pas vraiment. Je suis encore pleine de ce qui vient d'arriver. C'est en masse pour aujourd'hui. Tintin ne me dit rien pantoute, en fait.

— Alors viens, on va aller visiter la petite église de l'autre côté de la rue. Elle est très vieille et je l'aime beaucoup.

— Tu sais, moi et les églises.

— Oui, je sais. Mais pour me faire plaisir, cette fois.

— D'accord d'abord, mais ne me demande pas de m'enthousiasmer, d'ac ?

— Non, juste de me laisser me recueillir un moment, d'ac ? Tu pourras en profiter pour méditer.

— Ok ok !

Dans l'église, rien ne se produit de particulier. Roxane prend le temps de lire les descripteurs laissés un peu partout, mais ça ne l'émeut pas outre mesure. Cependant, elle voit combien que Laure est émue pour deux. Celle-ci s'agenouille dans la première rangée à l'avant, bras ouverts de chaque côté de ses hanches, paumes en avant. Elle semble imprégnée d'une aura particulière. Rox ne dit rien, observe un peu, touche les pierres de différentes époques pour sentir s'il y a une différence, qu'elle ne perçoit pas vraiment tant son esprit est ailleurs. Elle ressort et se dirige vers la voiture pour y attendre Laure.

Cette dernière sort peu de temps après, le regard d'une douceur infinie. Elle donne ses clefs de voiture à Roxane et va attendre pour s'asseoir du côté passager.

Le retour au béguinage se fait en silence, chacune dans son monde, chacune en méditation. Elles en profitent pour acheter ce qu'il faut pour le souper sur la route et rentrent tranquillement.

Après leur repas, elles montent à leur chambre et chacune s'installe avec un cahier et un crayon. L'écriture semble la seule option pour décanter cette longue journée.



Je me pince... presque. Je ne comprends pas trop ce qui m'arrive, mais je me sens merveilleusement bien ce soir. Calme et paisible, comme ça ne m'est jamais arrivée.

Je découvre des affaires étonnantes, mais je réalise que je suis capable d'y faire face. Je ne sais pas trop comment Laure a organisé tout ça, mais ce qui se passe commence à laisser des effets en moi qui me

surprennent et me font le plus grand bien.

J'ai l'impression que nous vivons cette aventure à plusieurs, que de nombreuses personnes sont impliquées et qu'elles sont de partout. J'ai le sentiment aussi que cette route est tracée d'avance et que Laure ne fait que consentir à m'y amener. Je n'ai aucune idée de ce que ça signifie, mais là, ce soir, je suis d'accord avec ça. J'aime ça. J'ai l'impression de vivre un film écrit pour moi, par moi, et que je continue à l'écrire maintenant avec Laure comme témoin.

Ça me fait bizarre d'écrire ça, pourtant je sais du plus profond de moi que c'est exactement ça qui se passe. On verra ce que sera la suite, mais j'ai confiance. Ce soir, j'ai confiance tout à fait.

Jasette

Mercredi, 2 septembre

Le lendemain débute sur une note joyeuse. Après 60 minutes d'asanas et de respirations énergisantes, Roxane chantonne en fermant son sac à dos et descend au rez-de-chaussée en fredonnant *Let it be* des Beatles.

Laure est déjà assise à la table où elle s'assoit aussi. Elles engouffrent leur petit déjeuner en parlant de tout et de rien avec leurs hôtes, eux aussi visiblement de bonne humeur.

De longues accolades précèdent leur départ, puis elles quittent le béguinage avec une émotion douce et sereine. Un dernier regard à leurs hôtes, elles partent le cœur content.

La route les amenant à Chenonceau parcourt des kilomètres à travers champs et vallons. Laure au volant, Roxane regarde partout autour d'elle, yeux grands ouverts. « J'enregistre des souvenirs », lance-t-elle en souriant. Elle n'a pas de caméra et son téléphone cellulaire a rendu l'âme depuis quelques jours car elle n'a pas d'adaptateur pour le recharger. Elle ne peut donc prendre de photos. Elle veut se rappeler, pour raconter...

La première chose que remarque Rox en arrivant dans le stationnement du château, c'est l'immense saule au centre. Elle chantonne *Je suis un saule inconsolable* d'Isabelle Boulay en sortant de la voiture. Laure sourit et reconnaît qu'elle en a peu vu de si volumineux.

Elles s'avancent vers la guérite d'entrée sans préparation. Elles sont zen toutes les deux.

Roxane découvre ce château avec ouverture et ressent une grande joie en le voyant enjambrer le Cher. Il est d'une beauté à couper le souffle, mais elle se sent d'attaque, pas effrayée pour deux sous.

Elle voit bien les jardins qui les entourent, mais les jardins n'ont jamais eu d'attrait pour elle, elle y porte donc très peu d'attention. Elle a hâte d'entrer dans l'édifice blanc qui l'attire doucement, mais fortement.

En entrant, elle ressent quelque chose qui ne lui rappelle rien. C'est paisible, mais nouveau, encore. Elle respire à pleins poumons pour tenter de cerner ce qui se passe. Elle regarde le hall d'entrée, décoré avec goût et... féminité. C'est le mot qui lui vient quand elle prend contact avec son senti. Au fur et à mesure qu'elles visitent les différentes pièces, ce sentiment s'ancre en elle. Tout est féminin. Elle en fait part à Laure qui lui raconte alors en quelques mots que Chenonceau est effectivement le château des reines qui venaient s'y reposer et qui l'habitaient lorsque les rois partaient guerroyer. Roxane ajoute qu'il y a une odeur et une vibration très particulières qu'elle ne saisit pas tout à fait. Laure l'invite à rester concentrée sur ce qu'elle perçoit.

Lorsqu'elles entrent dans la longue pièce qui enjambe le Cher, une image du passé se superpose à celle du moment présent, elle entend une musique qui rend les gens joyeux et les incite à danser, ce qu'ils font allègrement. Elle ne se sent pas inquiète car elle a la nette impression que cette vision du passé est un film qui joue sur l'écran dans son front et qu'elle n'en est pas partie prenante. Elle se concentre sur ses sensations et ses émotions. Monte alors en elle une impression qui se fait forte, son corps devient humide, elle ressent dans le bas de son ventre une contraction et elle sait très bien ce qui lui arrive...

Elle fait un signe à Laure et lui explique tout bas ce qui se passe et qu'elle doit trouver une salle de toilette rapidement.

Après avoir fouillé dans son petit sac à dos, Laure réalise alors qu'elle n'a pas avec elle ce dont Roxane a besoin. Elles ressortent alors pour se diriger vers la Tour qui sert de musée tout à côté. Elle s'informe à l'entrée si elles peuvent accéder aux toilettes et elle murmure à l'oreille de Rox qu'elle peut utiliser du papier de toilettes en attendant.

Lorsqu'elles ressortent, Laure réalise qu'elles doivent partir, leur visite s'arrête donc là.

Pendant qu'elles reviennent vers la voiture, Roxane demande à Laure si elle a des tampons dans leur bagage. Cette dernière lui répond qu'elle n'a pas beaucoup utilisé de tampons, mais qu'elle a des serviettes sanitaires en tout temps. Même si sa ménopause est accomplie, elle en traîne au cas où une personne en aurait besoin. Roxane lui jette un regard dégoûté et lui dit que les *patches* l'écœurent. Laure lui sourit, compréhensive, et lui explique que, pour sa part, elle avait l'impression d'être bouchée les quelques fois qu'elle a porté un

tampon et qu'elle préfère sentir l'écoulement, qu'elle se sent ainsi plus fluide et plus zen.

Rox lève les épaules avec une mimique qui signifie clairement qu'elle trouve ça bizarre et dégueulasse.

— Tu me feras jamais porter ça. On va s'arrêter à une pharmacie et je vais m'acheter des tampons. Et là s'arrête la discussion, c'est la dernière chose dont j'ai envie de parler.

— Tu m'fais rire. Si tu savais les longues conversations qu'on peut avoir sur ce sujet ! Il y a les cercles de femmes, les tentes rouges, où on discute et célèbre la féminité dans tous ses aspects. Toi qui viens d'avoir la vision d'une sage-femme, presque certaine qu'il s'agissait de toi, tu pourrais tenter de regarder ça autrement. Les menstruations sont marque de fertilité féminine et sont considérées avec dignité.

— J'vois vraiment pas ce qu'il y a de positif à saigner une fois par mois et à avoir mal pendant deux ou trois jours à chaque fois.

— Tu vois, moi, j'ai toujours aimé ça. J'étais une extra-terrestre partout où je passais. Les filles m'ont toujours regardée de haut, comme si j'étais débile. Comme tu me regardes maintenant, quoi. Ça ne change rien. J'aime mon corps et tout ce qu'il recèle et permet. Oui, oui !

— C'est rien que du sang qui me salit et qui pue. J'm'en passerais...

— Tu vois, moi je ne trouve pas ça sale. C'est mon corps qui se sépare une fois par mois de ce qui aurait pu contenir la vie et qui devient scories parce qu'on n'est pas enceinte.

— Ouais, pis. C'est du sang pareil et c'est dégueu.

— Je ne m'obstinerai pas avec toi, mais tu ne me feras jamais changer d'idée. J'ai trouvé auprès des cercles féminins un écho à mon senti, plusieurs pensent et vivent ces moments comme des instants privilégiés de retour à soi, obligation de se centrer, de revenir à notre humanité première, à la Déesse en nous-mêmes.

— T'es sautée en maudit, toi !

— Je conçois que tu perçoives ça comme ça. Dans ton monde à toi, les femmes ne semblent pas heureuses d'être des femmes. Comment on t'a présenté

ça, les menstruations quand tu étais petite ?

— Je l'ai appris à l'école et c'est mon arrière-grand-mère qui m'a informée, quand j'ai commencé, sur comment m'occuper de ça, et de faire attention pour ne pas devenir enceinte car ça signifiait qu'à partir du moment où ça débutait, je pourrais le devenir si j'avais une relation sexuelle avec un homme. C'est d'ailleurs à ce moment qu'elle m'a expliqué pour sa fille et pour ma mère.

— Ouais, c'est pas très positif comme approche. Être une fille ça signifie danger et saleté. Tu peux bien ne pas aimer ça. Et ta mère, comment elle a réagi ?

— Elle est arrivée avec une boîte de tampons et n'a rien dit, ni rien fait d'autre.

— On ne t'a pas beaucoup célébrée, je me trompe ?

— Papa, oui. Mais pas mes menstruations, bien entendu. Bien, pendant que tu m'y fais penser, un peu tout de même. Je me rappelle qu'il m'a amenée au resto pour fêter la p'tite femme que je devenais. J'avais complètement oublié.

— C'était plaisant ?

— Oui... Il était si fier de moi... Ouf, j'suis toute retournée moi là.

— Respire ma belle, respire... profite de ce senti-là, cette fierté-là est à toi. Ton papa semble un homme bien, je me trompe ?

— Il s'est toujours bien occupé de moi. Je pense que c'est une bonne personne, il est gentil, intelligent, drôle à ses heures.

— L'aimes-tu ?

— T'es ben bizarre toi ! C'est sûr que je l'aime mon père !

— Je sais, mais je veux voir comment tu réagis.

— Tu m'fais chier, Laure Montambeau !

— Hé hé ! C'est correct. On continue ?

— Non, j'ai mal au ventre et au cœur. Maintenant que je suis assise dans l'auto, je vais essayer de dormir, mais tu perds rien pour attendre.

Tu peux compter là-d'sus, termine-t-elle en lui tapotant le bras.

Tour à Tours

Roxane reprend son rôle de passagère avec moins de joie que quelques heures plus tôt. Laure lui donne une bouteille d'eau et quelques ibuprofènes pour faire passer la douleur avant de reprendre la route. Elle lui garantit qu'elles feront un arrêt à Tours, pour qu'elle puisse se changer et se laver.

Rox descend son siège et s'étend sans rien ajouter. Elle oublie pour le moment ce qu'elle ressentait avant et après avoir commencé à être menstruée. Elle se dit qu'elle prendra un moment pour décrire ces sensations dans son journal lorsqu'elle se sentira plus fraîche et moins douloureuse.

À Tours, elles s'arrêtent devant une pharmacie et font quelques achats pour le reste de la route. Roxane en profite pour sortir son cahier et laisser monter les mots qui la poussent depuis le départ de Chenonceau et qui l'ont empêchée de dormir.



Veux-tu bien dire ce qui m'arrive ? Je ne comprends rien. Encore... Une minute avant que mes règles commencent, j'avais des sensations étranges, plus fortes que ce que j'ai vécu à Chambord, mais dans la même veine. Tout ça, c'était inconnu jusqu'ici.

Le mot qui me vient, pas certaine que ce soit le bon ni de ce qu'il signifie vraiment, mais c'est lascif. Je ressentais une sorte d'impulsion, de tension entre mes jambes. Pas douloureux du tout, mais inhabituel. J'aurais voulu que ça continue. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu envie d'être avec un homme. La façon dont les femmes et les hommes se regardaient en dansant, dont ils se touchaient les mains. Il y avait quelque chose... de sensuel ? Sexuel ? J'ai jamais fait l'amour, mais j'ai l'impression que ça peut commencer comme ça. Puis c'est quoi le rapport avec le début des menstruations. C'est débile en maudit. Pis son histoire de tente rouge, tu parles d'un nom !

Faut que je reparle de tout ça avec Laure plus tard, quand nous serons arrêtées pour quelques heures.

Bon, elle revient. On va loger ici pour la nuit, chez des sœurs dominicaines cette fois. Vivement une douche et un bouchon... M'en viens comique moi ! 🙏 Et un gros dodo...

Demain, on s'en va en Bretagne. Ça a l'air que je vais en avoir pour mon argent... pis ça m'coûte rien. Ha ha !



Après la pharmacie, direction communauté religieuse tout près. Là, elles prennent le temps de s'installer, de discuter un peu avec les religieuses sur les règles à respecter pour les visiteuses.

Roxane en profite pour se doucher et s'étendre un peu. Ensuite, elle demande à Laure si elles peuvent aller se promener dans la ville de Tours, elle a besoin de se dégourdir et a envie de découvrir cette cité qu'elle trouve très jolie.

Cette dernière ne se fait pas prier. Elle n'avait pas prévu s'arrêter à Tours, mais la contourner. Elle est heureuse du changement de plan. Elle a de bonnes amies dans cette ville et compte bien aller souper avec elles.

Marcher va leur faire le plus grand bien. Elles vont pouvoir parler en déambulant dans la vieille ville. Brocéliande peut bien attendre une journée. Elle n'est pas très pressée de s'y rendre. Ce lieu est intense, avec des vibrations puissantes, et elle ressent de l'inquiétude à y amener Roxane dans l'état émotif dans lequel elle est. Elle la sent plus ouverte qu'auparavant et ainsi plus vulnérable aux énergies de la forêt mystique qui la rejoignent, elle-même, très fort en temps normal. Leur promenade lui permettra de sonder sa protégée et de s'assurer qu'elle pourra accueillir les bienfaits des lieux plutôt que ses ombres.

Pendant qu'elles déambulent dans la ville, la conversation reprend là où elle s'est arrêtée une heure plus tôt. Dire que c'est Roxane qui ne voulait surtout pas parler de menstruations, là voilà qui questionne, veut savoir, veut comprendre. Elle se rend compte qu'elle n'a jamais entendu parler de ça, outre sa grand-mamie qui ne lui en a dit que l'essentiel et le peu qu'on en a dit dans les cours à

l'école.

Laure n'hésite pas un instant et lui parle de ses expériences, de ses lectures, de ses rencontres avec différents cercles de femmes un peu partout sur la planète, dont les tentes rouges. Elle s'ouvre un peu sur sa vie et ce qui l'a amenée à traverser l'Atlantique pour demeurer en Belgique il y a bien une trentaine d'années.

Pour elle, la menstruation est une bénédiction, un moment privilégié avec elle-même. Quand Roxane lui demande comment il se fait qu'elle a senti une impulsion dans son sexe juste avant que l'écoulement commence, Laure lui explique que ce processus est vivant. Certaines femmes se ferment complètement à toute autre réalité autour de ces moments, d'autres sont plutôt ouvertes à tout ce qui se passe car elles se sentent vivantes, vibrantes. Aucune ne réagit de la même manière et chaque manière se vaut, chaque femme étant unique.

Elle lui raconte qu'une de ses amies vit ses plus grands moments amoureux au moment de ses règles, que son conjoint est tout à fait disposé à faire l'amour avec elle à ces moments parce qu'elle est plus allumée, plus excitée et plus sensible. Ils organisent des moments amoureux une fois par mois, laissant les enfants à des gardiennes, et préparent la maison en conséquence. La salle de bain devient leur lieu de délices. Laure reconnaît qu'elle les envie un peu car ils ont créé entre eux une intimité qu'elle n'a jamais rencontrée ailleurs. Ils se désirent et c'est évident. Pourtant, c'est durant ses menstruations que leur intimité est la plus complète. Alors que pour la plupart des femmes, ces jours-là ne valent pas grand-chose, pour d'autres, ils sont sacrés et elles n'ont surtout pas envie de les partager avec qui que ce soit. Plusieurs hommes sont aussi assez réticents et ça se comprend.

Elle demande à Roxane si elle a déjà eu des relations sexuelles. Devant la négative, elle s'informe sur comment elle gère ses désirs, sa libido qui doit bien se faire sentir de temps à autres. Elle lui répond qu'elle a eu ses premières sensations, qui peuvent peut-être s'approcher de ça, à Chambord. Elle ajoute qu'elle ne lui a pas raconté parce que ça la gênait... et qu'avant cette expérience inusitée, elle était tout à fait froide à tout ce qui se rapporte à la sexualité et qui concernent les garçons, et même les filles entre elles. « Ça m'écœurerait, on dirait. »

Laure lui demande comment elle se sent, maintenant, avec ces nouveaux sentis, est-ce agréable ? désagréable ? plaisant ? épouvantable ? Elle lui suggère de ne pas tenter d'analyser, juste de décrire son senti.

— J'ai pas l'habitude de parler de ces affaires-là, tu sais. J'aime pas beaucoup ça ces affaires-là non plus. J'ai jamais aimé les films de filles qui finissent dans les bras du beau mec qui va les aimer toute leur vie. Mes chums de filles se pâmaient devant des acteurs qui les excitaient et je ne comprenais pas ça. J'les trouvais pas mal connes de s'énerver comme ça pour des bonhommes qu'elles ne vont jamais rencontrer. Mais j'avoue que depuis Chambord, ça me travaille au corps. Quand j'étais tout en haut et que je regardais au loin, voyant un groupe d'hommes à la chasse, dont un écuyer qui les accompagnait, il s'est passé quelque chose que j'ai du mal à m'expliquer. C'est devenu chaud entre mes jambes. J'ai tout de suite pensé à mes règles qui s'en venaient. Et tout à l'heure, juste avant que mes règles commencent, à nouveau. J'ai pensé que c'était lié, chaleur entre mes jambes et menstruations, ça s'peut, non ?

— N'essaie pas d'expliquer, juste décrire...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus, c'est devenu chaud, rien de plus. Ah, mais attends, un peu comme si mon sexe avait eu une petite crampe. Ça s'peut ?

— Ça peut être une sorte de contraction pour lancer tes menstrues, mais ça peut aussi être une érection, un début du moins.

— Une érection ??? Les filles en ont ? Mais on n'a pas de pénis, nous ? – Roxane est chamboulée.

— Non ? Et le clitoris, c'est quoi ?

— J'ai vu ça dans un cours de biologie, mais on ne m'a jamais parlé de ça ou que ça pouvait bander.

— Eh bien, oui, comme les garçons. Certaines éjaculent même.

— Ben voyons toi !

— Et l'acte sexuel peut-être très plaisant, très très plaisant même. Les femmes ont des orgasmes. Certains disent qu'elles en ont moins que les hommes, mais je crois le contraire. J'ai connu des femmes qui en avaient en accouchant.

Roxane reste coite. On ne lui a jamais parlé de ça et là, une femme de 60 ans lui en parle naturellement, sans gêne. Elle a envie d'en savoir plus, d'absorber toutes ces nouvelles informations. Mais Laure la ramène à elle-même à nouveau :

— Et le reste de ton corps ? et ton cœur ? et ta tête ? ça n'a pas réagi ?

— Ah ! OK, je comprends ce que tu veux dire. À Chambord, je suis devenue émue, je me sentais... amoureuse ? Ça s'peut ? Il me semble que si ce jeune homme avait été à mes côtés, j'aurais glissé ma main sous son bras et j'aurais déposé ma tête sur son épaule. C'est comme ça que je le sentais.

— Pourtant, c'est le bas de ton corps qui était chaud, dis-tu.

— Ouais. Bizarre, hein ?

— Non, je ne trouve pas. Quelque chose se réveille, on dirait. Mais ne tente pas de comprendre tout de suite, et surtout pas de juger. D'accord ?

— D'ac-o-dac...

Roxane l'interroge un peu sur ce qui la rend si *bizarre*, qui fait qu'elle a ces connaissances. Laure parcourt avec elle certains pans de son histoire.

Elle est infirmière de formation, mais elle est allée se donner une formation de sage-femme, d'abord au Québec, puis en Belgique. « Ben oui, on a ça en commun ! », lui dit-elle. Puis elle est partie faire des stages pratiques en Afrique et en Amérique du Sud où elle a rencontré son homme, médecin sans frontières belge. « Voilà, c'est pour ça que je suis en Belgique », ajoute-t-elle avec un clin d'œil. Ils ont continué à voyager ensemble pendant une dizaine d'années et se sont arrêtés lorsque les garçons sont nés, à un peu moins d'un an d'intervalle. Le regard surpris de Roxane l'incite à poursuivre.

Son mari a dégoté un emploi à l'hôpital principal de Bruges, où les enfants sont nés et où ils ont grandi. Là où ils ont pris soin de leurs enfants ensemble. Pendant ces années, Laure s'est impliquée auprès des organisations de femmes, de sages-femmes, d'entraide et de soutien. C'est ainsi qu'elle a créé, avec des copines, l'AubergeGyne dans l'enceinte, le mot est parlant, d'un ancien béguinage qui avait été laissé à l'abandon plusieurs années plus tôt. Tout à été retapé et depuis ce moment, l'auberge va bien. La clientèle est variée, les soins professionnels prodigués sont reconnus dans la communauté et une certaine

renommée les suit maintenant.

Il y a une quinzaine d'années, son conjoint est décédé d'un anévrisme au cerveau et ses garçons, alors adultes, sont partis vivre leur vie ailleurs sur la planète.

Le plus vieux, Cantin a 35 ans, est un neurochirurgien reconnu à Oxford où il habite depuis cette époque. Elle n'a pas de nouvelles de lui depuis bien des lunes. Des conflits récurrents de l'adolescence qui ne semblent pas pouvoir se résoudre. Sa belle-sœur qui habite Londres l'informe de temps à autres de ce qui lui arrive, mais lui ne donne aucun signe de vie. Les ponts sont coupés. Il en veut à sa mère d'avoir retenu son père en Belgique alors qu'il menait une carrière internationale, d'avoir obligé la famille à se sédentariser au lieu de poursuivre une vie de nomade qui leur aurait apporté beaucoup à tous, d'avoir refusé qu'on réanime son père après l'anévrisme qui a fini par le tuer. Il a du ressentiment à son égard aussi parce qu'elle est une femme, sage-femme en plus, ésotérique à ses heures, hors des normes, originales et trop bizarre pour lui si cartésien. Elle a tenté de l'aborder de plusieurs façons au cours des années, mais rien à faire. Elle a décidé de ne plus tenter quoi que ce soit, ça la blesse trop. Elle sait qu'il a une compagne, mais qu'il n'a pas d'enfant et qu'il n'en aura probablement pas. Il n'a pas non plus de relation avec son frère qui vit à Melbourne en Australie.

Mathieu, 33 ans, vit en couple avec un de ses collègues urgentologues depuis une dizaine d'années. Il semble heureux et en amour. Son compagnon a deux enfants qu'ils éduquent en relation sympathique avec leur mère et son amoureux qui habitent au deuxième étage du duplex qu'ils ont acheté à quatre. Elle les voit régulièrement. Il vient la visiter au moins une fois par année et elle le lui rend à la même fréquence. Ils se rencontrent aussi ailleurs dans le monde, au gré des besoins de leurs apprentissages et fonctions.

Roxane est abasourdie. Elle ne s'attendait pas à ce que Laure soit mère, encore moins que ses enfants soient si âgés. Cette dernière sourit, puis se met à rire ouvertement...

— Dis donc, quel âge tu me donnes, toi ?

— Honnêtement, je ne sais pas du tout. Je me disais entre 40 et 50 ans, peut-être... et c'est un gros peut-être car je n'en ai aucune idée.

— T'es fine... J'ai 67 ans. Oui, oui, ton sourire me fait du bien, c'est

rafraîchissant.

Elle l'invite à l'accompagner chez ses amies avec lesquelles elle a déjà participé à certains cercles féminins et tissé des liens indélébiles. Elle la met en garde aussi parce que l'une d'elles est envahissante, quoique pas méchante pour deux sous.

Roxane n'en a pas vraiment envie, ça la gêne et elle préfère rentrer au couvent pour se détendre et dormir. Laure n'insiste pas, leur journée a été chargée et comme le lendemain risque de l'être tout autant, elle l'accompagne jusqu'à l'accueil et la laisse gravir les marches jusqu'à la chambre qu'on lui a attribuée. Elle lui rappelle qu'elle peut souper avec les religieuses si elle le souhaite, ou apporter dans sa chambrette un plateau avec des victuailles, selon ses besoins.

Roxane choisit cette dernière option. Elle s'installe au petit bureau près de son lit et écrit avant de s'étendre un peu puis d'aller se chercher à manger.



J'ai un peu mal au ventre, mais je n'ai plus mal au cœur. Bizarre... d'habitude, ça dure quelques jours ces nausées. Là, c'est comme posé. Je ne comprends pas, mais Laure vient de me redire de ressentir sans tenter d'expliquer.

Je me sens bien, très bien même. Heureuse, à la limite. Je suis toute seule dans ma chambre de nonne et c'est simple, léger, confortable. Naturel, on dirait. Toute seule, je me sens bien. J'ai pas à parler, à m'expliquer, à essayer d'être comprise, acceptée, aimée... C'est fou, ça.

Là, là, j'ai juste envie de me reposer. Je vais dormir même s'il n'est pas très tard. Y m'semble que depuis quelques semaines, j'en mène large pas mal et que mon corps exige son dû. « Vas te coucher, simonaque ! » Alors c'est ce que je vais faire, tranquillement, doucement, dormir... Bonne nuit, Rox ! ☺



Laure revient de son souper, un peu trop arrosé à son goût, et se couche sans préparation. Elle s'endort aussitôt, malgré un malaise qui l'étreint au plus profond d'elle-même.

Turbulences

Jeudi, 3 septembre

Après les laudes et un petit déjeuner rapide, les deux commères se préparent à prendre la route vers le nord-ouest.

Laure semble dormir debout. Roxane qui a très bien dormi se sent d'adon pour rouler plusieurs heures. Laure s'installe du côté passager et ouvre l'Atlas pour montrer la route à prendre vers Rennes. Elles s'entendent pour un arrêt bouffe à l'entrée de Laval. Après avoir tracé l'itinéraire et s'être assurée que Roxane comprend bien le parcours, Laure descend son dossier vers l'arrière et s'assoupit avant même que sa conductrice ait tourné la clef de contact.

Roxane est joyeuse. Laure est à ses côtés, mais c'est comme si elle était toute seule. Elle prend son temps pour comprendre la carte de la ville pour pouvoir en sortir sans trop *virailier* avant de s'engager sur la route vers Le Mans d'abord, puis vers l'ouest jusqu'à Laval. Elle sent bien une petite inquiétude, des fois qu'elle se perdrait, mais elle ressent aussi de la confiance et de la fébrilité. Elle en a pour presque 2 heures si elle conduit tranquillement. « Bien en masse pour tripper un peu toute seule ! » se dit-elle.

Elle s'attendait à prendre l'autoroute, mais ça ressemble bien plus à une large route de campagne où le décor est époustouflant, de grands champs vallonnés, des arbres de chaque côté parfois.

À un moment, une vingtaine de kilomètres avant d'arriver à Le Mans, elle arrête la voiture pour regarder plus longuement. Pendant qu'elle conduisait, des images lui parvenaient et elle a commencé à se sentir en danger. Au lieu de réveiller Laure qui ronfle à côté d'elle, elle a ralenti jusqu'à ce que la voiture n'avance plus, sans véritablement freiner. Son esprit ne s'attarde pas trop sur ce qu'elle voit, mais elle est touchée et veut ressentir sans avoir à se concentrer sur la route.

Elle a à nouveau l'impression de se dédoubler, de se *détripler*, pense-t-elle en souriant. Elle sort de la voiture doucement, tentant de faire le moins de bruit

possible. Elle s'accote sur sa portière et regarde le décor qui se déploie devant elle. Elle respire profondément et reste en présence de ce qui émerge à sa conscience.

Ce chemin est ancien, elle en a la certitude, et elle *sait* aussi qu'elle est déjà passée par là dans un carrosse tiré par deux chevaux. C'est elle, lui, car elle a l'impression d'être un garçon, qui tient les rênes et qui lance les chevaux à folle allure pour son plaisir uniquement. Personne autour, une solitude heureuse, le vent dans le visage, la maîtrise de sa conduite et de la route bien connue. Roxane revient à sa réalité lorsqu'elle entend le déclic de la portière du côté passager. Laure est donc réveillée. Elle se retourne et lui sourit lorsqu'elle la voit sortir doucement la tête.

Cette dernière ne semble pas aller très bien. Laure, en effet, sort, se dirige rapidement vers le bord de la route, se penche et vomit. Roxane l'appelle pour savoir si tout va bien, Laure lève le bras lui intimant de rester à distance, que tout est correct.

Rox a le fou rire, elle ouvre sa portière et reprend sa place dans la voiture, attendant que Laure fasse de même. Elle a l'impression que c'est un lendemain de veille. Laure avait l'air de quelqu'un qui a trop bu et encore sur ce *beat* au réveil. Prendre la route si vite n'était peut-être pas la meilleure des idées. Elle éclate de rire alors que Laure entre dans l'auto le visage plaqué de taches rougeâtres. Laure la regarde avec un sourire en coin, puis éclate de rire à son tour.

Roxane tourne la clef de contact et reprend la route, l'âme légère et sereine. Elle sait qu'elle *connait* cette route et qu'elle n'a qu'à se laisser guider par sa vision récente, comme par son observation de la carte bien sûr.

Laure ne dit mot et regarde le paysage qui s'étend. Elle aussi est sereine, même si elle vient de rendre son petit déjeuner. Elle a passé une soirée mémorable avec ses copines et aucune n'a été déplacée ou envahissante, malgré le vin qui coulait à flots. Il lui reste une douce impression qu'elle désire garder en elle, pour elle. Elle inspire et expire longuement pour reprendre son rythme habituel, reprendre contact avec son être un brin bardassé par son estomac tourmenté.

Puis, tranquillement, elles se mettent à parler de tout et de rien, de la route, du décor, de la ville de Le Mans qu'elles contournent pour se diriger vers l'ouest où

elles s'arrêteront un moment avant de se diriger vers Rennes.

Elles y seront reçues pour le souper et la nuit chez une vieille amie de Laure qui les attend, selon ses dires, avec fébrilité et joie. Elles pourront se reposer et faire le plein avant d'entrer en Brocéliande.



On vient de s'arrêter au McDo à l'entrée de Laval. Ça m'fait mourir de rire. Un McDo à Laval, j'me croirais au Québec. C'est fou.

Je réalise que j'aime ça conduire. J'suis surprise de me sentir si confortable. C'est comme naturel. Et ça, c'est bizarre. Même si c'est l'fun à mort. J'ai conduit un peu plus de deux heures et je ne me suis à aucun moment sentie fatiguée. Ça allait très bien.

Quand Laure a pris le volant à Laval, j'étais presque déçue. Un peu en fait, mais pas trop, je voulais profiter un peu du paysage et Laure semblait en avoir besoin après avoir éclaboussé l'herbe de ses vomissures. Trop drôle.

Je me sens en super forme. Je me demande si je me suis jamais sentie aussi bien. Tout est à sa place on dirait.

Ce cahier ne me quitte plus, j'en ai besoin, même si j'ai pas grand-chose à écrire... Mes quatre stylos sont attachés sur la couverture. J'trouve ça mignon, j'me sens importante comme si j'étais une femme d'affaires avec son agenda bien organisé.

J'ai rien de plus à écrire, mais juste d'écrire ça c'est déjà écrire quelque chose. Héhé !



Après avoir mangé une salade dans un grand verre de plastique et but de l'eau dans leur thermos, les deux femmes reprennent la route, Laure au volant cette

fois. Roxane est énervée, excitée, elle parle à nouveau sans arrêt. Laure sourit mais écoute à moitié, elle doit retrouver son centre après une soirée trop alcoolisée à son goût. Pour elle, la conduite automobile est un moyen zen pour y parvenir.

Lorsqu'elles contournent la ville de Rennes pour se rendre à Plélan-Le-Grand où habite l'amie de Laure qui les recevra pour la nuit, Roxane commence à démontrer des signes de malaise. Cette dernière parle de digestion, de longue route, elle se plaint de tout. Elles approchent de Brocéliande et Laure avait prévu ce type de réactions. La forêt est imprégnée d'une aura qui en trouble plus d'un. Elle reste à l'écoute, pour le moment c'est encore calme. Geindre, ça ne parle pas encore du climat de la forêt mais des craintes de Roxane qui arrivent dans un cadre dont les murs sont invisibles, voire inexistantes parfois.

Roxane ne se sent pas bien, ça brasse dans son corps et elle pense un moment que ce sont ses menstruations. Elle cherche tout de même à comprendre, même si Laure lui a demandé de rester centrée sur ce qu'elle vit, de respirer profondément, d'écouter ce qui lui vient en tête. Mais elle ressent de l'affolement qui monte, de la peur qui s'insinue. Laure lui propose de lui raconter ce qui se passe, de lui décrire les symptômes, de parler de ce qu'elle vit... Rox se met en colère :

— Ça fait des heures que j'te dis que j'ai mal au cœur, que je ne vais pas bien, et là, tu me demande de le refaire !

— Tu peux voir ça comme ça, mais peux-tu juste ralentir le débit de tes paroles qui ne font que geindre sans rien décrire de ce que tu vis ?

— J'te l'ai dit que j'ai mal au cœur, que j'pense que je vais vomir, que ça pousse en bas aussi, sti ! T'écoutes pas ?

— Oui, j'écoute... mais tu n'as pas dit que tu pensais devoir vomir, ça, tu viens juste de le dire, que ça poussait pour aller aux toilettes, c'est nouveau aussi. Tout ce que tu dis depuis quelques minutes, et ce n'est pas des heures, c'est que tu ne vas pas bien, que tu as mal au cœur. Tu te plains mais ne décris rien. Je ne peux t'être d'aucun secours si tu restes dans ce *mood*.

— Tu m'écœures Laure Montambeau !

— Donc tu es en colère. C'est déjà quelque chose.

— Va chier !

— C'est pas moi qui ai envie, j'te f'rai r'marquer !

— Viarge que t'es fatigante !

— Tout ce que je te demande c'est de me décrire tes symptômes, tant physiques que psychologiques, de me parler des émotions qui se présentent à toi. Là, c'est clair que tu es enragée après moi, même si je ne vois vraiment pas ce que j'ai fait pour mériter ça. Donc, colère ! Est-ce à cause de tes menstruations, ou est-ce autre chose ? Ressens-tu de la peur ?

— J'AI PAS ENVIE DE TE PARLER !!!

— Alors, arrête de parler puis écoute... Ça va changer l'air un peu.

Roxane se met à bougonner, à frétiler dans l'auto, bougeant d'un côté puis de l'autre, comme si elle cherchait une position confortable, se penche en avant, puis reprend sa position. Elle bouge sans arrêt.

Laure inspire profondément, puis expire longtemps, trouve son rythme à elle, calme et posé. Elle garde ce rythme jusqu'à ce qu'elle puisse intervenir sans créer d'ouragan. Il y a du mouvement puissant à côté d'elle et elle veut réduire les tensions au minimum.

Plélan-Le-Grand étant tout près de Rennes, la route ne dure qu'une quinzaine de minutes. Elle a hâte d'arriver car sa copine, Béatrice, sait plus qu'elle quoi faire devant une telle vague émotive. Laure n'est pas inquiète, elle sait y faire aussi, mais elle est fatiguée et réalise que la proximité de Béatrice la rassure. Quand une telle intensité émotive s'annonce, mieux vaut être deux. Elle souhaite que Béatrice les accompagne au cœur de la forêt le lendemain.

Lorsqu'elles arrivent devant la demeure de Béatrice, Roxane n'a pas délié sa langue depuis leur accrochage, mais elle sort rapidement de la voiture et va vomir à quelques pas du portique de la maison. Elle a l'impression que tout son corps se vide tant il y en a... « Bien plus que ce j'ai mangé, hostie ! » Elle sent son visage qui se teinte du sang qui accourt vers sa peau, les larmes qui giclent avec puissance. Béatrice, debout à l'entrée de sa demeure, sort et dépose sa main doucement sur son épaule. Rox, désarçonnée, s'effondre en avant, le ventre dans ses déjections, évanouie.

Béatrice, toute petite femme d'une cinquantaine d'années, la prend dans ses bras comme si Rox ne pesait qu'une plume et la porte dans la maison. Laure ramasse le bagage et la suit de quelques pas.

Pendant que Béatrice prend soin de Roxane, lui enlève ses vêtements sales, nettoie son visage et le corps imprégné de vomissures, puis la rhabille avec des vêtements propres sortis de son sac à dos, Laure réagit aux demandes que fait Béatrice sans ouvrir la bouche. Ainsi, elle humidifie une serviette d'eau chaude pour nettoyer Rox, fait chauffer de l'eau pour préparer une décoction dont seule Béatrice a le secret, démarre une brassée de lavage, sort nettoyer le dégât à l'extérieur et rentrer le reste du matériel resté dans la voiture.



Roxane vogue à l'intérieur d'elle-même, elle ne perçoit pas ce qui arrive à l'extérieur d'elle, ni même à la surface de sa peau. Elle a l'impression de vivre dans une sorte de caverne sombre, qu'une chandelle éclaire au centre. Elle regarde autour d'elle, cherche à découvrir une sortie, des gens, une vibration, mais rien... calme, tranquille. Elle sent tout à coup une ondulation autour de la chandelle qui fait chanceler la flamme. Elle ressent une inquiétude, « s'il fallait qu'elle s'éteigne ». Mais la lueur tient bon. Elle se rapproche de la lumière et tente de percevoir ce qui a créé l'ondulation qui a affecté la source de lumière.

Elle entend une pulsation en sourdine... « Boudoum boudoum boudoum... » Elle écoute pour tenter de cerner ce qu'elle entend. Le son est bas, tant par le ton que par l'intensité. À ce son s'ajoute celui d'une sorte de « wouchhhhh wouchhhhh... » comme une longue vague, sac et ressac... Plus rien ne compte que la lueur de la chandelle qui donne une teinte rougeâtre aux parois et le son qui emplît doucement la grotte où elle se trouve. Elle se sent calme, paisible. Aucune pensée ne passe à l'orée de sa conscience, elle est tout à fait dans ce qui l'habite à ce moment-là... « Boum wouch boum wouch » et une légère vibration qui fait onduler la flamme. Elle est au chaud, tranquille, rien pour la déranger.



Dans la pièce à côté, il en va autrement. Béatrice apostrophe Laure car elle a bien vu combien cette dernière n'était pas dans le meilleur état pour prendre soin de la *petite*.

— Veux-tu bien me dire ce qui t'a pris ?

— De quoi tu parles ?

— J'veux bien imaginer que s'occuper d'une jeune femme demande de l'énergie et de la présence, mais prendre de l'alcool alors qu'elle est à veille d'entrer en Brocéliande n'est certainement pas la meilleure idée que tu as eue !

— Comment tu sais ? questionne Laure sur ses gardes...

— Ton visage encore teinté, tu as vomi, c'est évident. Ta posture, ton aura, tu es dans un lendemain de veille et c'est évident.

— Ce n'était pas prémédité.

— J'espère bien ! la coupe Béatrice en colère. J'étais supposée te venir en aide si besoin, mais là c'est moi qui tiens le fort. J'ai beau avoir toutes les compétences pour le faire, ce n'était pas dans mon mandat et je n'avais pas prévu ça.

— Désolée. Je suis vraiment désolée. Ce souper, hier soir, n'était pas prévu, tout comme l'arrêt à Tours. Nous nous sommes arrêtées parce que nous avons besoin toutes les deux d'un repos.

— Et te saouler la gueule, c'est se reposer ?

— Je ne me suis pas saoulé la gueule, j'ai bu, oui, pas mal, oui, mais je n'étais pas ivre.

— Tu avais trop bu, c'est évident... les relents émanent jusqu'à moi plusieurs heures plus tard. Ne me prends pas pour une imbécile !

— Je ne bois presque jamais, ce n'est pas la quantité qui a eu cet effet ! J'aimerais que cette discussion change de ton. J'ai besoin de toi, pas que tu m'agresses ! Je reconnais que ce n'était pas l'idée du siècle, cette soirée bien arrosée, mais moi, ça m'a fait du bien !

— Et tu n'as pas pensé une seconde à Roxane qui passe par tant d'émotions ?

— Je la savais entre bonnes mains.

— Je n'en reviens pas... Je vais aller prendre l'air pour me calmer, j'ai jamais vu ça une accompagnante aller prendre un verre durant un accouchement. Tu me déçois. Mais je vais en rester là et te laisser à tes propres pensées. Il faut que tu récupères car je n'irai pas avec toi demain. C'est ta mission, pas la mienne ! Va te coucher, Roxane en a pour quelques heures avant de revenir à notre réalité, je m'en suis assurée.

— Qu'as-tu fait ?

— Rien de précis. Je l'ai sondée et j'ai constaté qu'elle faisait le plein en elle-même. Elle est bien plus forte que ce que tu sens. Elle me surprend, même.

— D'accord. Bonne promenade. On fait une pause, mais cette conversation n'est pas terminée.

Laure se sent mal car elle sent combien sa soirée de la veille aurait pu nuire à l'aventure qu'elle mène avec Roxane alors qu'elle a besoin de quelqu'un de fiable plus que qui que ce soit d'autres, vu les absences féminines par le passé. Béatrice a raison...

Elle se dirige vers la chambre d'amies qu'elle a déjà occupée, allonge son tapis et fait une séance de yoga pour l'apaiser et faire sortir d'elle tous les relents négatifs qui la parcourent. Elle aussi est déçue, elle s'attendait à être accompagnée concrètement en Brocéliande, elle doit se reprendre, retrouver ses points d'appui en elle-même pour faire face à la musique.



Roxane a l'impression d'être assise au cœur d'une grotte bien abritée du vent et des éléments. Les seules sonorités qui lui parviennent semblent émaner des murs, feutrés, à un rythme régulier et apaisant.

À un moment, elle perçoit des voix à l'extérieur de son antre, féminines, qui parlent fort, mais elle leur accorde peu d'intérêt et d'attention. Elle n'est pas concernée... Mais, doucement, un malaise s'insinue et les voix qu'elle a entendues reviennent en boucle dans son esprit. De quoi s'agit-il ? De qui s'agit-

il ? Où se trouve-t-elle ? Que se passe-t-il ?



À Québec, à l'Institut universitaire en santé mentale de Québec, deux femmes bougent dans leur lit, elles rêvent d'une jeune fille qui voyage dans les vieux pays, d'une jeune fille qui les appelle, qui tente de les réveiller avec elle. Mais elles restent dans l'état, endormies, qui les caractérise à ce moment-là...

L'une et l'autre s'assoient d'un coup dans leur lit, regardent autour sans comprendre tout à fait où elles sont et ce qui se passe. Lentement, elles prennent conscience de leur réalité et s'étendent à nouveau en souriant, respirant profondément en songeant à Roxane, fille de l'une, petite-fille de l'autre. Elles se rendorment calmes et paisibles, le passé est derrière et demain est un autre jour.

Les infirmières de nuit ont eu l'intuition d'un changement dans les chambres et se sont déplacées pour voir ce qui se passait. Elles ont vu leur patiente se recoucher et ont perçu le sourire paisible qui animait leur visage.



Lorsque Béatrice revient, elle est accompagnée d'un jeune homme. Laure, assise à l'extérieur, le reconnaît automatiquement, même s'il a vieilli depuis la dernière fois qu'elle l'a vu. C'est son fils, le *bel accident* dans sa vie, celui qu'elle n'attendait pas, auquel elle ne croyait plus. Trisomique, elle a mis son enfant devant toute autre préoccupation pendant la majorité de sa vie, jusqu'à ce que celui-ci décide de vivre en appartement supervisé avec une amoureuse qui lui ressemble beaucoup.

Laure reconnaît, en elle-même, ne pas avoir beaucoup suivi le cheminement et l'évolution de Béatrice au fil des années. Elle était là les toutes premières années, grossesse, accouchement et postnatal. Leur amitié tournait beaucoup autour de cet événement. Elles s'étaient connues par l'entremise d'amies communes, mais n'avaient pas dépassé cette période de leur vie. Elles restaient

en contact de façon sporadique, quelques échanges épistolaires, quelques visites dans un lieu ou dans l'autre, toujours avec des amies, jamais seules.

Laure réalise qu'elle ne la connaît pas très bien et elle ne s'attendait pas à une telle réaction de sa part. Elle se rend compte qu'elle l'avait probablement idéalisée à partir de ce qu'elle a entendu dire à son endroit, sa grande ouverture, sa grande gentillesse, son accueil proverbial. Elle se rappelle que leurs échanges, 25 ans plus tôt, étaient tous liés à l'arrivée de cet enfant qui serait différent, tous le savaient. L'accouchement s'était somme toute bien déroulé, malgré la taille plus volumineuse de la tête du bébé et la nécessité de terminer la naissance en hôpital. Le postnatal avait été relativement facile, Béatrice était bien entourée. Pas d'homme dans son environnement, mais plusieurs compagnes de vie.

Elle se questionne sur son choix de cet arrêt en bordure de la forêt. Elle pensait que ce serait bien, que Roxane pourrait se reposer avant d'entrer en forêt, mais elle ne s'attendait pas à une telle réaction de Béatrice. Elle est surprise et désolée. Leur entretien téléphonique avait été assez serein et ouvert, lui semblait-il. Mais là, elle doute de ses propres perceptions et de ses impressions, ainsi que de ses motivations.

Elle s'approche de son hôtesse doucement, pour prendre contact avec elle autrement. Elle salue le fiston, devenu le beau jeune homme chaleureux qu'il ne pouvait que devenir. Il s'étire vers elle et lui fait une accolade amicale, imprégnée d'un amour entier, sans rature. Elle se laisse ainsi absorber par cet accueil bienvenu. Ils échangent ensuite quelques mots comme de vieilles connaissances qui se retrouvent, comme si le temps n'existait pas.

Béatrice reste à distance, elle semble troublée. Elle souhaite du plus profond d'elle-même que Laure et Roxane s'en aillent. Avoir rencontré son fils à la pharmacie lui a offert un espace et des possibilités pour se calmer et demander à ses convives de partir sans éclats, après un repas simple et frugal.

Laure comprend sans que Béatrice lui parle qu'il n'y aura pas de conversation sur ce qui s'est passé quelques heures plus tôt. Elle saisit aussi que leur départ est souhaité. Après sa séance de yoga, elle a commencé à entendre du mouvement dans la pièce où dort » Roxane, se doutant bien que cette dernière se réveillerait bientôt. Elle avait déjà décidé de partir et a fait quelques démarches à Paimpont où elle avait prévu qu'elles logeraient pour s'assurer qu'elles puissent prendre leur chambre. Un peu de luxe, se dit-elle, leur permettra de relaxer sans

avoir à penser aux tâches. Elles pourront donc quitter dès que possible.



Lorsqu'elles entrent dans la maison, Roxane les attend assise à la table de la cuisine, rangeant son linge, plié et sec sur la table, dans son sac à dos. Elle ne sait pas trop à quoi s'attendre, mais elle a hâte de quitter cet endroit.

Quand elle s'est réveillée, elle s'est rappelé ce qui s'est passé à leur arrivée, ses réactions dans la voiture, ses nausées, son vomi ; puis son sommeil avec une force onirique importante. Elle a senti la nécessité de partir vers la Forêt, de ne pas rester dans cet endroit où elles ne sont bienvenues ni l'une ni l'autre. Elle ne comprend pas ce senti, mais elle le respecte. Dans sa caverne, elle était bien... mais dès qu'elle est revenue à la conscience, elle a pris la mesure des tensions dans cette maison et s'est à nouveau sentie très mal. Elle s'est dit que dès que ce serait possible, elle prendrait son journal pour se raconter ce qu'elle a vécu et ressenti au cours des dernières heures.



Un petit repas s'organise rapidement et peu de mots s'échangent. Laure s'approche de Roxane et lui glisse à l'oreille qu'elles vont quitter dès le repas terminé. Rox la regarde dans les yeux, perçoit ce qu'elle-même avait senti et choisi, partir dès que possible, que c'est mieux ainsi pour toutes les personnes impliquées.

Durant le repas, Bébert, pseudonyme d'Albert, fils de Béatrice, tente de faire la conversation avec Roxane qui se montre accueillante à son endroit, mais elle parle très peu, se contentant de répondre simplement aux quelques questions qu'il lui pose. Il se montre intéressé par la ville de Québec, comment c'est, si elle a des photos, etc. Roxane décrit tant bien que mal sa ville, mais les mots lui manquent, elle est ailleurs, incapable de revenir à la ville où elle a grandi.

Dès que tout est consommé, tous se lèvent et se dirigent ensemble vers l'évier pour y déposer la vaisselle. Laure annonce paisiblement qu'après avoir fait la

vaisselle, elles vont finaliser leur bagage et partir dès que ce sera fait.

La première réaction de Béatrice est de s'offusquer et de lever le ton : « Tout ça pour ça ? » Mais Laure prend le temps de la regarder intensément et droit dans les yeux sans rien dire, la discussion est close. Béatrice reconnaît alors tout bas : « C'est probablement ce qui est le mieux pour tous. »

Brocéliande

Laure et Roxane étaient déjà prêtes sans s'être concertées et elles quittent après une brève accolade avec leur hôtesse. Laure s'installe au volant et Roxane reste coite, calme et paisible, surtout heureuse de quitter cet endroit.

Elles entrent en Brocéliande sans anicroche, comme si le pire était derrière elles. Laure ne comprend pas vraiment ce qui se passe, ni pourquoi ça se déroule ainsi, mais compte bien s'asseoir avec Roxane dès que possible.

En arrivant en vue de l'Étang de Paimpont, Roxane s'émerveille à propos du lac et de ce qui l'entoure : la lumière douce de la brunante avec le Soleil qui descend à l'ouest. Tout lui semble féérique, magique. Elle se sent très heureuse, à nouveau chez elle. Tout le contraire de ce à quoi s'attendait Laure qui a vécu l'inverse à sa première venue, de la terreur jusqu'à ce qu'elle rencontre le grand chêne et la lumière qui lui est parvenue en méditation près du chêne, ce qu'elle a appelé la Dame Blanche, de l'accueil au niveau du cœur, l'âme en éveil et en ouverture.

Elle observe le calme de Roxane, la paix qui émane d'elle, comme s'il s'agissait d'une vieille sage à ses côtés. Elle se dit qu'elle avait bien mal envisagé les choses... mais peut-être aussi que le chemin fait son œuvre, que leur périple amène déjà ses fruits, ce qu'elle ne pouvait pas vraiment voir venir.

Elle est heureuse d'avoir fait une longue séance d'asanas pendant le repos de Roxane, elle est capable de rester en contact avec ce qui se passe en elle, loin des relents de la veille et de ce qui s'est déroulé chez Béatrice. Elle se dit qu'elle comprendra plus tard, que pour le moment, seul ce qui se passe dans cette aventure avec Roxane doit avoir sa priorité. Ne serait-ce que pour avoir pris conscience de ça, cet arrêt à Plélan a été bénéfique.



Roxane est enchantée. Aucune image n'en superpose une autre. Elle sent chaque moment comme si elle rentrait à la maison. Elle ne cherche pas à

comprendre, elle se contente de ressentir et de goûter les effluves des arômes environnants, qu'elle connaît du plus profond d'elle-même. Elle se sent en paix avec les lieux, avec son expérience. Plus rien ne compte que ces instants, elle le sait, elle s'ancre dans l'expérience, dans la route, le chemin qu'elle parcourt.

Le rêve qu'elle a fait pendant leur arrêt est bien présent à sa conscience, même si elle ne lui accorde que peu d'attention. Il n'est pas là pour rien, se dit-elle.

Quand Laure lui a annoncé qu'elles quittaient Plélan-Le-Grand tout de suite après le souper, la paix qui s'était insinuée a pris toute la place. Sans avoir échangé un mot avec Laure, elles ressentaient et pensaient la même chose, il fallait partir. Pourtant, elle se doute qu'elles n'ont pas vécu l'expérience de la même manière.

Dans la cour de l'auberge, alors que Laure règle les formalités, elle reste assise face à l'Étang et observe l'Abbaye au fond. Elle laisse monter en elle une émotion qui cherche son chemin : une douceur infinie, une joie indicible. En l'absence de vent, l'eau de l'Étang est calme et les berges forestières miroitent. Elle se sent reliée à tant de choses, qu'elle ne saurait par où commencer sa description. Elle a l'impression que des racines partent de ses pieds et se glissent dans ce sol riche, imprégné d'une énergie particulière, si près de la sienne. Tout en elle respire enfin, semble-t-il. Elle sait qu'elle a une histoire ailleurs, avec des parents, une vie concrète qu'elle retrouvera à son retour, mais là, à ce moment précis, sa vie prend une réalité qui n'a ni temps ni espace, sinon celui-ci. Elle n'a pas 18 ans, elle n'a plus d'âge, elle a tous les âges. Tout ce qui arrive doit advenir, c'est écrit en elle. Tout a du sens, son sens.

Laure s'approche d'elle avec une tisane. Elle souhaite plus que tout savoir ce qui se passe dans la tête de sa protégée chez qui le sourire semble *étampé* dans le visage pour la vie. Elle ne comprend pas ce qui arrive.

Pour elle, Brocéliande est un lieu mystique, magique, qui l'a amenée, elle, dans ses recoins les plus sombres, dans ses peurs, dans ses ombres à elle. Et voilà que pour Roxane, ça semble l'inverse. Elle se demande si elle n'a pas influencé le malaise que ressentait Rox avant d'arriver en Brocéliande. Peut-elle vraiment l'accompagner plus loin ? A-t-elle ce qu'il faut ?

Assise à côté de Roxane, si paisible, si heureuse, elle n'ose amorcer quelque discussion que ce soit. Elle a peur, comme elle a toujours eu peur en entrant en Brocéliande. Cette crainte est à elle, pas à Rox. Elle avait prévu de la terreur,

mais elle prend la mesure de tout ça, cette peur lui appartient en propre. Roxane est quelqu'un d'autre. Toute jeune mais, toute proportion gardée, sous l'angle des âmes, elle est peut-être plus âgée, plus sage même. Ce que tentait peut-être de lui signifier Béatrice. Elle ne sait que dire. Elle est face à elle-même, à ses craintes, à ses doutes, à ses croyances, à ses certitudes qui se liquéfient dans sa mémoire.

Roxane se retourne et l'observe à son tour. La plus ancrée des deux n'est peut-être pas celle qu'on aurait initialement imaginée. Elle a envie de prendre Laure dans ses bras, ce qui lui arrive de plus en plus souvent, mais perçoit ses limites et les respecte, jusqu'à ce qu'elle soit en contact avec le seuil qui les sépare.

À un moment, elle n'en peut plus. La jeune femme de 18 ans reprend ses droits avec l'énergie qui vient avec. Elle se met debout et tend les mains à Laure pour que cette dernière se lève à son tour. Lorsqu'elles sont face à face, Roxane étend ses bras autour de la taille de Laure et la serre très fort comme si c'étaient des retrouvailles trop longtemps attendues.

Laure se laisse faire, mais se sent tendue. Elle est déchirée entre le plaisir profond de cette rencontre si particulière et la terreur qui l'envahit. Elle connaît Brocéliande, mais pas Brocéliande en présence de Roxane qui se révèle comme une vieille amie fraîchement retrouvée dont elle ne se rappelle rien. Elles ont plus de 40 ans de différence. Son esprit lui intime de briser ce lien, que ça n'a aucun sens, qu'elle pourrait être sa grand-mère, qu'elle n'a pas à jouer à la mère avec elle, que ce n'est qu'une adolescente sans avenir, qui vient d'ailleurs, *poquée*, bizarre, que ça ne sert à rien. Laure sait, du plus profond d'elle-même, que son esprit veut remplir l'espace qui vient de se créer en elle.

Comme Roxane persiste et signe, elle décide de s'abandonner à cette étreinte et la prend à son tour à bras le corps. Après un instant, elles se regardent dans les yeux, intensément. Elles retrouvent leur complicité récemment acquise, mais avec un exposant, quelque chose s'est placé, une ouverture a été créée chez l'une et chez l'autre.

Elles retournent bras-dessus bras-dessous vers l'auberge où elles vont souper puis vont se promener dans le petit bourg tout près, où elles entrent dans l'église, visitent le musée et se promènent dans les courtes rues. Une joie indicible les habite toutes les deux.

Puis elles reviennent vers l'auberge et se préparent à se coucher, l'une à l'aide

de l'écrit, le yoga pour l'autre.



ENFIN MON CAHIER !!! 📖

Jamais j'aurais pensé qu'écrire deviendrait exactement ce dont j'ai besoin. Mon stylo et mon cahier m'ont manqué.

Bon, j'ai pas pensé écrire de toute la journée, mais ce que je vivais était si fort que parfois je me disais que ça me ferait du bien, comme si j'allais respirer mieux avec que sans.

Je me sens si heureuse, profondément heureuse, intimement heureuse.

C'est fou...

Pourtant, avec ma journée de fous, je ne sais trop quoi écrire, par où commencer, qu'est-ce qui est important et ce qui l'est moins.

Bizarre. J'avais hâte d'écrire... mais ça ne me tente plus. Je vais faire quelques asanas avant de dormir. J'suis brûlée. Mais je sais que je vais y revenir...



Mercredi, 4 septembre

Le lendemain matin, après un petit déjeuner copieux et des échanges chaleureux avec les aubergistes, Gaëlle et Vincent, elles s'installent dans la voiture, Roxane au volant, Laure du côté passager. Elles vont d'abord s'acheter un *lunch* et des bouteilles d'eau.

Elles prennent ensuite la route du Roi-Arthur vers les lieux mythiques tant recherchés par les touristes : les Fontaines de Jouvence et de Barenton, le

Tombeau de Merlin, l'Hotié de Vivianne, mais aussi les lieux naturels imprégnés d'une aura généreuse, tels trois grands chênes : l'Hindre, l'Arbre d'Or et le Val sans retour, et de nombreux sentiers balisés pour circuler en forêt sans peur de se perdre.

Elles circulent en voiture, mais s'arrêtent à tout moment, sortent de la voiture, vont marcher, reviennent. Un peu comme deux adolescentes excitées par ce décor majestueux.

Laure est envahie d'une sérénité qu'elle n'a jamais ressentie. Elle sent l'ado en elle qui jouit de ce qui se passe, accompagnée de sa *best friend*, se tenant tantôt par le bras, tantôt par la main. Pourtant, elle connaît ce lieu, qui lui a fait si peur, si souvent, si longtemps. Ce n'est plus là. Elle s'émerveille comme une petite fille devant d'extraordinaires cadeaux de Noël. Elle est supposée prendre soin d'une jeune femme et tout à coup, elles sont deux ados énervées, sautillant dans les sentiers, elle ressent une frénésie nouvelle, comme si tout ce qui l'avait retenue jusque là n'avait plus de sens.

Roxane, pour sa part, sourit sans arrêt. Elle adore cette forêt, elle se sent bienvenue, accueillie, elle se sent accompagnée, et pas que par Laure. Elle sent des présences autour d'elles, certaines un peu craintives, plusieurs taquines, « des fées ? » pense-t-elle. Pourtant, elle *sait* que ce sont des *âmes* d'un autre temps, d'une autre époque, qui continuent à graviter dans cette forêt et qui accueillent ou repoussent les visiteurs, selon l'énergie qu'ils dégagent. Elles protègent le lieu, l'enveloppant d'une aura intense, très magnétisée par les minéraux qui en composent le sol, particulièrement ferreux.

À un moment donné, alors qu'elles se sont lâché les mains et marchent librement, ou devant ou derrière l'autre, sans y réfléchir, Laure *voit* un halo lumineux ayant forme humaine se former à côté de Roxane. Cette lueur semble s'étendre jusqu'à prendre Rox dans ses bras, il y a là une belle tendresse, une douceur infinie.

Quand elle-même a rencontré cette lueur, il y a plusieurs années, elle l'avait nommée sa Dame blanche, la gardienne de la forêt, la Déesse. À la suite de cette rencontre, elle a ressenti un apaisement, même si une inquiétude est demeurée, comme si la présence de cette Dame témoignait d'un accueil pour sa personne. Depuis ce moment, elle et la Déesse sont liées d'une manière inextricable. De temps à autre, l'Une habite l'autre, laissant derrière Elle des émotions,

messagères d'explications ou actions à générer pour améliorer certaines situations. Laure est confortable avec ce rôle, mais en parle très peu. Cette relation particulière est généreuse tant pour elle que pour les personnes qui en sont témoins. Ces personnes savent souvent qu'elle a ce lien sans qu'elle en ait parlé. Une certaine renommée la précède dans des lieux souvent inusités, quand elle s'y attend le moins. Au moment où elle et Roxane défilent dans la forêt de Brocéliande, elle sent le lien s'agiter en elle. Une rencontre se prépare et elle le sait, c'est bouillonnant et lumineux en elle.

Elle est heureuse pour Roxane qui La rencontre si rapidement. Mais le cœur d'enfant est pas mal plus proche chez Roxane qu'il ne l'était chez elle quand elle est venue en Brocéliande la première fois.

Comme pour Laure, lorsqu'elles visitent le grand chêne d'Hindres, Roxane est émue. Elle se met à genoux et pleure longuement, paisiblement. Laure pleure aussi, mais elle est venue à quelques reprises voir ce chêne-là et maintenant, elle laisse libre cours à ses sentis sans les retenir, la charge est moins intense, même si les larmes sont encore présentes.

Lorsqu'elles rentrent finalement à l'Auberge, le soleil descend déjà à l'ouest. Elles sont fatiguées mais pleines d'une énergie douce et sereine. Elles soupent avec les aubergistes et les autres visiteurs. Les discussions vont bon train sur tout ce qui concerne la forêt et demeurent paisibles, malgré la fébrilité ambiante.

Elles se séparent vers 21 h, chacune dans son monde, légères, avec la sensation d'être privilégiées de dormir au cœur du pays des fées, druides et magiciens de tous azimuts.



Magie, magie, magie... Wow ! Je ne savais pas que je pourrais un jour ressentir des vibrations, des ondulations, des émotions si fortes et si légères à la fois. Je ne m'explique pas tout, mais on dirait que ce n'est pas nécessaire. Je vis totalement ce qui se passe, mes émotions comme mes sensations diverses, je marche sans compter mes pas, je vais dans une direction et dans une autre, je me mets à genoux, me couche par terre si ça me chante, je ris aux éclats et pleure l'instant d'après. Tout ça

est correct... Je ne ressens aucune inquiétude. C'est parfait comme c'est.

En Brocéliande, je suis chez moi, comme dans chaque lieu que j'ai visité jusqu'à maintenant. La facilité que j'ai à rentrer en moi, à écouter ce qui s'y passe, à changer d'idées au besoin, me fait du bien. Je ne me juge pas... Mais depuis que je suis arrivée en Europe, je trouve tout ça bizarre, peut-être que je suis bizarre aussi, qui sait ?

Je me sens comme le lac devant l'auberge, fluide, miroir, lumière. J'aime beaucoup ça.

Bonne nuit à moi ! Demain, on reprend la route vers l'ouest... Et en avant l'Aventure !



Jeudi, 5 septembre

Au réveil, Laure range ses effets, termine son bagage, ferme ses sacs et se dirige pour voir où est rendue Roxane dans ses préparatifs. Cette dernière n'est pas là, ses sacs sont ouverts sur son lit, mais prêts à fermer, semble-t-il. Elle descend à l'accueil pour voir si sa protégée est dans les parages. Nenni. Elle n'est pas non plus à la cuisine, à la salle à manger ou n'importe où à l'intérieur de l'auberge.

Un peu inquiète, elle va voir dehors. Elle ne la trouve nulle part, ni près de la voiture, ni sur le terrain qui mène à l'Étang derrière, ni de près ni de loin. Où est-elle ?

Elle voit apparaître une voiture sur le chemin qui mène à l'auberge et s'aperçoit rapidement que Rox est assise du côté passager. Elle sort de l'auto dès l'arrêt et se dirige vers Laure avec un sourire ensoleillé, les joues un peu rouges. Laure voit aussi débarquer de la voiture un beau jeune homme, à peine plus vieux que Rox, qui se dirige vers elles et se présente. Guillaume est le fils des aubergistes, en visite chez ses parents pour quelques jours et arrivé très tard la veille. Laure comprend le sourire de Rox et et lui rend affectueusement, la

rougeur aux joues demeurent. Guillaume entre à l'auberge et Roxane regarde Laure en clignant des yeux comme une jouvencelle. Laure éclate de rire et lui demande ce qui vient de se passer. Roxane lui répond pendant qu'elles marchent bras dessus bras dessous vers l'auberge.

— Je suis descendue tôt avec l'intention de me rendre au bourg pour acheter quelque chose à manger pour la route et quelques souvenirs pour mes parents. Guillaume était assis à la cuisine et jaisait avec sa mère qui commençait à préparer les plats pour le petit déjeuner. Gaëlle a fait les présentations. Comme j'avais l'air gênée, je l'étais d'ailleurs carrément. Non mais, as-tu vu le pétard ?

— Oui, je viens de le voir et il est effectivement très mignon. Ça fait drôle de t'entendre dire ça, alors que tes amies qui utilisaient ce langage te tombaient sur les nerfs.

— Oui, je sais. J'y ai pensé aussi. Mais je les comprends mieux maintenant. J'avais l'air de ce que je ressentais, timide. Elle m'a demandé si je voulais manger, mais je lui ai dit dans un souffle que j'allais faire à nouveau un tour *en ville* pour faire quelques achats avant qu'on reprenne la route. C'est alors que Guillaume a offert de m'y conduire en voiture et de me faire faire un petit tour vers des lieux que nous n'avions pas vus, les Forges de Paimpont, par exemple. Pas très nombreux, tu m' diras, mais juste d'être assise ou de marcher à côté de lui, entrer et sortir de l'auto et des boutiques ouvertes à cette heure-là, et de parler un peu de tout et de rien me plaisait beaucoup. J'avais l'impression de marcher quelques pouces au-dessus du sol. Je flottais. Ça ne m'était jamais arrivé, Laure. J'suis encore un peu virée à l'envers.

— C'était drôle de te voir sortir de l'auto d'un seul coup, on dirait vraiment que tu flottais, mais avec une vitesse grand V. T'avais hâte de me raconter ?

— Oui ! J'suis toute énarvée ! Ça me fait tout drôle parce que c'est nouveau pour moi. On part quand, hein ?

Quand tes sacs seront fermés et rangés dans l'auto, que nous aurons mangé un peu. La route ne sera pas très longue, mais j'aimerais aller à Gavrinis cet après-midi. On pourrait bouffer sur le quai où le traversier est accosté, vu que tu as pensé à la bouffe. Je suis très contente !

Elle s'étire les bras, se tend vers Rox, la prend dans ses bras et la serre très fort. Roxane réagit dans le même sens, l'enlaçant à son tour, déposant sa tête

dans le cou de sa désormais meilleure amie et la serrant fort elle aussi. Les deux restent là, le temps de quelques respirations, profitant de cet instant précieux pour elles deux.



Bien assise du côté passager, je regarde passer le décor et je souris. J'suis pas capable de faire autrement, faut dire. Je n'en reviens juste pas de ce qui m'arrive. Il se passe des affaires dans mon cœur, dans mon corps, dans mon esprit que je n'ai jamais expérimentées. Je grandis, ça ouvre, on dirait.

Et là, je vois défiler des noms de villes sur les enseignes de direction, elles sont dignes du Seigneur des anneaux¹⁷, on est en pays celte m'a dit Laure : Campénéac, Ploermel, Pleucaduc, Plumelec, Rufiec, Sérent... J'trouve ça beau tous ces noms. On n'a pas ça chez nous.

Laure m'a aussi expliqué que certains noms seraient prononcés autrement chez nous, quand j'entends Gavrinisse, Locmariaquère ou Quiberonne, ce n'est pas comme ça que ça s'écrit, c'est Gavrinis, Locmariaquer et Quiberon. Étrange, chez nous ça sonnerait Gavrini, Locmariaqué et Quiberon, comme on, bon, son. Bizarre, bizarre ! Mais on n'est pas à une bizarrerie près, hein ? Quand je vois le nombre de mots anglais qu'ils utilisent et transforment, j'me dis qu'ils auraient besoin d'une cure Québec, au moins nous, on les traduit, on les francise, même si on les utilise comme s'ils étaient encore en anglais. Ça me fait rire quand je les entends. Mais la France est le pays de la langue française, ils ont peut-être pas peur de perdre leur langue, eux. Je sais pas.

Bon, revenons à nos moutons ! Guillaume ! Qu'il est beau ! Je tremble quand j'y pense. Mon cœur s'affole, ma peau devient chaude, je déparle. Ça, ça ne m'est JAMAIS arrivé. J'haïs pas ça, mais je sais pas quoi faire avec ça. Surtout que je ne le reverrai probablement jamais, même si on a échangé nos adresses Hotmail et Facebook. J'y crois pas vraiment. Puis c'est pas important. Tant que je ne suis pas rentrée chez moi, on ne pourra pas échanger. Puis Québec-Nantes, où il va à l'université, c'est

pas la porte à côté. Mais j'me dis que comme j'ai ENFIN ressenti ça, je pourrais peut-être ressentir ça avec quelqu'un d'autre, chez moi par exemple.

Dire que j'm'étais dit que JAMAIS ça m'arriverait... Eh ben !

L'aventure avec Laure prend une autre tournure. On dirait qu'on est plus proches et, en même temps, c'est plus réel, donc un peu plus distant. Ça aussi, c'est bizarre. Ce que je sais, c'est que je l'aime beaucoup, que ce que je vis avec elle, c'est ce que j'ai toujours souhaité avec une best. On se comprend maintenant sans dire rien, on se regarde, on se sourit, on fait une face déçue ou fâchée et on a compris ce qu'il y a derrière, ou on s'en doute. Et quand on n'est vraiment pas certaines, on va vérifier. Ça me fait drôle. Ça aussi, je m'étais dit que JAMAIS ça ne m'arriverait. Je ne voulais pas m'approcher de quelqu'un parce que je ne voulais pas avoir à m'expliquer, à faire des affaires qui ne me tentent pas juste parce qu'on est des amies. Ben avec Laure, je la suis sans réfléchir. Je sais que je suis en confiance. Je n'ai plus peur et ça, bien ça fait du bien en ciboulot.

Elle m'a dit qu'elle me ferait faire un exercice quand on irait visiter Gavrinis, mais elle ne m'a rien dit de plus. Je ne sais même pas ce que c'est Gavrinis. Elle dit que je vais être surprise et que je risque d'aimer ça. On verra ! Ça ne devrait pas être très long.

Je vais jaser avec elle un peu parce qu'on a vécu pas mal d'affaires ensemble les derniers jours et on n'en a pas parlé. J'aimerais bien vérifier quelques affaires. ☺



Alors qu'elles roulent vers le Morbihan atlantique, Laure semble concentrée et Roxane regarde s'aligner le nom des villes et différents bourgs qu'elles traversent. Elle est toute souriante, elle aime ce qu'elle voit. Puis, elle interroge Laure, comme elle se l'était promis.

— Dis, as-tu envie de parler un peu ? Ou bedon t'es trop fatiguée ?

— Mais non, on peut parler. De quoi veux-tu discuter ? lui répond Laure avec un regard tourné vers elle quelques secondes.

— Ben de comment je me sentais avant d'arriver chez Béatrice, ce que j'ai vécu là-bas, et l'impression que j'ai depuis qu'on l'a quittée.

— Bonne idée, ça me questionnait justement. Mais – lui dit-elle en la regardant avec un sourire comique – je t'avais dit que je ne te questionnerais pas. Héhé !

— C'est c'que je pensais. C'est pour ça que c'est moi qui amène le sujet. Alors voilà. Tu te rappelles que quand on a dépassé Rennes, j'ai commencé à ne pas *feeler*, à avoir mal au cœur et que je suis devenue toute croche ?

— Oui, je ne peux oublier ça. Comme je me sentais moche moi-même, j'ai l'impression de ne pas avoir écouté.

— Ouais. Je sais, je te l'ai dit dans l'auto, mais Béatrice en a rajouté plus que la cliente en demandait, non ?

— Tu n'dormais pas, toi ?

— Non, pas vraiment du moins. J'étais comme dans une bulle. En fait, c'était comme dans un rêve. J'avais l'impression d'être dans une caverne sans porte ni fenêtre avec un petit feu au milieu qui brûlait sans arrêt, pas besoin d'ajouter de bois. Je ne pensais à rien. J'observais les murs, le sol, le feu qui crépitait un peu, la température chaude mais supportable. La lumière était comme entre le rouge et l'oranger, et j'entendais un bruit de fond, poum poum, ou bedoum bedoum, et une sorte de son qui ressemble à des vagues, woush, woush. Je restais là, à écouter ça, tranquillement, sans réfléchir. À un moment donné, j'ai entendu des voix derrière les parois de la caverne, elles étaient loin on dirait, mais je me rendais compte qu'une femme en apostrophait une autre. Je me suis concentrée un moment, pas trop long parce que ça ne me regardait pas vraiment, et c'est là que j'ai réalisé que c'est toi qui passais au *cash*. Mais je suis revenue dans ma grotte pareil, sauf que ça a commencé à remplir mes pensées et je me suis réveillée (dit-elle en pliant ses majeurs et index) doucement, lentement après ça.

— Béatrice m'apostrophait effectivement. Elle n'avait pas tort cependant. Je n'aurais jamais dû boire la veille et te laisser seule au couvent.

— Mais moi, j'étais correcte avec ça.

— Oui, je le conçois. Nous étions d'accord toutes les deux et ça allait bien entre nous deux. Non ?

— Ben oui ! Moi, j pense que c'est elle qui était pas bien avec notre venue et que je l'ai sentie de loin. Le mal de cœur. À moins que ce soient mes menstruations. À moins que j'aie attrapé le tien. – Rox éclate d'un grand rire auquel Laure se joint.

— P'tite comique va ! Mais c'est moi qui t'amène dans ces contrées, j'aurais dû rester présente et ne pas boire autant. Là-dessus, elle a tout à fait raison.

— Je n'ai pas senti le besoin que tu m'écoutes avant Rennes. Plus j'approchais de Plélan, c'est ça le nom ? – Laure hoche la tête pour confirmer – plus j'avais mal au cœur. Je ne vois pas pourquoi ça serait venu de toi. Brocéliande t'inquiétait, je pense aussi. Non ?

Laure hoche la tête à nouveau, réfléchit un instant et ajoute :

— Ça s'peut que tu aies été plus sensible à tout ça, ça s'tient ce que tu dis. Mais je ne comprends pas pourquoi tu t'es évanouie. Béatrice a-t-elle fait quelque chose ?

— Mais non, je vomissais tellement que je me suis sentie toute molle, faible de partout, et je me suis écrasée. Je me rappelle d'être tombée. Puis j'ai perdu connaissance avant d'atteindre le sol. J'ai dû me coller la face dans mon vomi, non ?

— Oui, effectivement. Ce n'était pas très beau à voir. – elle sourit en la regardant un instant. – as-tu eu connaissance qu'elle te portait, te déshabillait, te changeait ?

— Non, pantoute. Mais je me suis sentie gênée quand je me suis aperçue que je ne portais plus les mêmes vêtements. C'est elle qui m'a déshabillée ? Et toi qui les as lavés ?

— Oui, elle t'a dévêtue, mais avec un respect que tu ne peux imaginer. Tu étais comme une toute petite fille entre ses mains. Elle a pris soin de toi comme si tu étais une reine. Mais avec moi, ouf, elle a exigé mille tâches comme pour me punir : chauffer l'eau, partir une brassée de lavage, faire sécher, plier,

nettoyer ton dégât, etc.

— Je l'ai pas aimée, elle. Mais pas du tout, même. J'aurais pas aimé ça qu'on reste là. C'était pas sain.

— J'en conviens. Je ne comprends pas vraiment pourquoi, cependant. Elle m'était toujours apparue si gentille et ouverte.

— Ça fait peut-être pas des années qu'elle est comme ça. Si j'ai bien compris, son fils est en appartement depuis quelques temps. J pense que c'est lié à ça, moi.

— Ça s' peut bien, mais je n'en ai aucune idée. Revenons à ton rêve, veux-tu ?
– la pousse un peu Laure.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Tu penses à quoi, toi ?

— Comment tu te sentais ? Ça veut dire quoi pour toi ? As-tu une idée ? Je ne te dirai pas tout de suite ce que moi j'en pense car je ne veux pas influencer tes perceptions. Et je me doute que Gavrinis peut t'en dire plus long.

— Bon, bon, bon... Je me sentais bien, confortable, chez moi, comme. Pourtant, je ne connaissais pas ce lieu. Bien, peut-être que oui, dans l'fond, comme un très très vieux souvenir, bien caché.

— Et ça te dit quoi ?

— Ris pas, OK ? – Roxane baisse la tête, rougit un peu, timide.

— J'vois pas pourquoi je rirais.

— Ben, c'est bizarre en masse.

— Tout est bizarre ou rien ne l'est, ça dépend comment on regarde ça. Alors on verra bien. Go, ma belle !

— Mon impression, là maintenant, c'est que j'étais comme dans un utérus. Ça m'fait penser à ça.

— En quoi tu trouves ça bizarre ? questionne-t-elle en fronçant un peu les sourcils.

— Ben c'est curieux. Comment je saurais ce que c'est que d'être dans un ventre ?

— Tu y es déjà allé, non ?

— Ben là, c'est sûr, mais comment je me rappellerais de ça, moi ?

— C'est inscrit dans ton corps, dans tes souvenirs, au plus profond de ta mémoire. Peut-être que ce que tu vis depuis quelques temps a ravivé ça. Quelque chose qui s'est produit qui a ramené ce souvenir à ta conscience.

— Ça s'peut ça ?

— Oui. En psychologie, on appelle ça un *insight* et ça peut se produire qu'on soit éveillé comme endormi.

— Pas très français, ça, rigole Roxane.

— Mais ça dit bien ce que ça dit. Quelque chose du plus profond de toi a émergé tout près de ta conscience. Tu étais bien, dis-tu ?

— Oui, confortable, pas stressée, bercée on dirait. J'étais... aimée... – les larmes se mettent à couler doucement sur ses joues - Elle ne m'a pas toujours haïe, moi ?

— Peut-être que non. Tu vois, moi je pense qu'elle ne t'a jamais haïe, au contraire même, mais ça s'peut bien qu'elle ne savait pas comment t'aimer par exemple, ou comment te le montrer. Peut-être qu'elle s'en sentait incapable.

— Ma mère m'aimait. Je n'en reviens juste pas.

— Et ça te fait quoi ?

— Là là ? Ben pour le moment, c'est trop surprenant, ça s'peut comme pas. On dirait que ma tête me dit que c'est impossible. Pourtant, dans mon cœur, maudit que c'est bizarre, je sais que c'est vrai. Comme une grande douceur dans mon cœur. Mon esprit est pas content. Qu'il aille chier, lui, sti !

— Tu ne peux pas rejeter ta tête comme ça, elle va revenir avec une vitesse grand V. Il faudrait que tu l'apprivoises, plutôt, lui suggère Laure.

— Ouais, mais j'peux tu prendre mon temps ?

— C'est certain. Tu ne pourras pas intégrer tout ça d'un coup. Ça peut te prendre des années, tu sais ?

— Ben là, j'ai juste envie d'en profiter, pas de tout intégrer.

— Gavrinis devient encore plus intéressant, à mon point de vue.

— Pourquoi ?

— J'te l'ai dit que je ne te le dirais que quand on le verrait.

— *Le ?* C'est un gars ?

— P'tite comique. Ben non. C'est un lieu. Une sorte de monument. Tu verras ! Je ne rajoute rien.

— Ok. Ok. Je vais regarder dehors et respirer doucement. J'suis trop bien, j'ai pas envie de briser ce charme-là.

— Super ! Tu as encore du temps pour te prélasser avant qu'on arrive.

— D'acodac...

Et la route se poursuit dans l'habitacle, avec la musique que Laure a apportée. C'est joyeux, Laure siffle de temps à autre, fredonne aussi par bouts.

Pour sa part, Roxane reste dans son espace intérieur, elle n'entend pas, n'écoute pas... Elle se sent bien, très bien même. « C'est-tu ça l'bonheur ? Si maman était là, maintenant, je la prendrais dans mes bras et je lui dirais que je sais, que je sais qu'elle m'aimait... J'aimerais ça ressentir cet amour-là pour elle aussi. On dirait que j'me suis fait à croire que j'la haïssais parce que j'avais trop mal. Y a p't-être bien de l'amour derrière ça, bien caché en maudit par exemple. » Puis elle s'assoupit, calme et paisible.



Simultanément, au Québec, deux patientes se réveillent lentement dans leur lit d'hôpital.

Johanne ouvre les yeux, regarde autour d'elle, voit Pierre assis à ses côtés. Elle s'étire en long et en large et lui sourit. Il s'approche et lui tend la main qu'elle serre entre ses doigts. Elle pense à Roxane avec une intensité qui la rend heureuse. Elle se sent liée à sa fille au plus profond de son ventre, dans son antre maternel, et l'amour qui émane de là est puissant, quelque chose qui la prend entière pour la première fois de sa vie. Des larmes douces glissent sur ses joues.

Elle demande à Pierre d'aller chercher les albums photos où Roxane est petite, moyenne et grande quand il retournera à la maison. Elle, elle est revenue.

À quelques couloirs et étages de là, Gisèle ouvre grand les yeux. Elle sait où elle est, vu qu'elle y est depuis si longtemps. Son cheminement des dernières années lui permet de percevoir l'énergie qui se promène. Elle ressent par où elle est passée, son absence prolongée, la force des médicaments qui l'ont paralysée beaucoup, mais elle a l'impression que son esprit est maintenant vraiment éveillé après ce très, trop, long sommeil. Elle pense à sa fille et... à sa petite-fille qui voyage de l'autre côté de l'océan. Elle ne sait pas pourquoi elle le sait, mais elle est certaine de ce *savoir-là*. Elle s'étire, s'assoit, se penche par en avant, reprend sa position couchée, se rassoit, regarde autour d'elle. Elle prend le temps d'éprouver ce qui se passe en elle. Elle se caresse le visage, tente de prendre la mesure de ce qui se déroule dans son monde, elle lisse ses cheveux, de plus en plus long, regarde ses mains, ses bras, observe le vieillissement de sa peau. Elle est tout à fait revenue ! Elle sourit. « Je veux mon chez moi, maintenant ! Je vais en parler avec Michel. » Elle se dit qu'elle appellera aux numéros de téléphone qu'elle a notés dans son cahier.

Utérus de pierres

Après la Renaissance dans la Loire, le Moyen-Âge en Brocéliande, les voilà dans le néolithique près du Golfe du Morbihan.

Lorsqu'elles arrivent à Larmor Baden, là où est amarré le bateau qui va les mener à l'île de Gavrinis, elles sortent de la voiture et vont acheter leur billet pour faire la traversée. Elles s'assoient ensuite sur le bord du quai, les jambes dans le vide, et dînent en silence, profitant du soleil de fin d'été et du vent frais qui souffle doucement sur le Golfe. Laure lui dit que la visite devrait durer environ une heure et quart.

Roxane regarde le sac et le ressac, se laisse envahir par l'air marin, s'imprègne du calme qui la parcourt en entier. Elle a le sentiment que tout en elle se prépare à quelque chose. Elle laisse aller : « Avec Laure, j'suis OK ! » se dit-elle, confiante.

Laure observe tout autour, s'assure que tout va bien, que rien ne risque de nuire à l'aventure qui s'annonce. Elle connaît très bien Gavrinis pour l'avoir visité une vingtaine de fois. La majorité du temps, pour le plaisir d'être là et d'observer les murs intérieurs gravés de mille rainures et dessins. Elle sait combien on peut être impressionné par un tel lieu. Elle a hâte d'y être à nouveau et souhaite que Roxane y trouve la même joie qu'elle.

La traversée est de courte durée et Roxane en est ravie. Il vente plus qu'elle ne croyait et le bateau tangué. Elle a quelques nausées et réalise qu'elle n'a vraiment pas le pied marin. Lorsque le bateau accoste, elle se dépêche de sortir et de courir sur le quai pour retrouver la terre ferme. « Dire qu'il faut faire le voyage inverse ! »

Laure la rejoint et lui montre le cairn qui surplombe l'île. Ce qui hantait Rox depuis le départ de Larmor Baden disparaît d'un coup. Elle a envie de courir jusqu'en haut et de toucher la pierre. Elle se surprend elle-même : « Toucher la pierre ? Encore ? Moi ? Bizarre ! » Ça la freine un peu. « Bizarre, bizarre, tout est bizarre depuis que je suis partie ! C'est le fin mot de l'histoire, j'cré ben ! »

Elle se mêle au groupe de touristes qui viennent visiter le cairn. Ils ne sont pas très nombreux, mais ça fait son affaire qu'elles ne soient pas qu'elles deux.

On leur explique comment a été découvert le monument, comment on l'a fait émerger, comment on a fait pour le vider et le reconstruire selon les plans initiaux. Le guide raconte avec force détails les similitudes avec d'autres monuments du même type à quelques kilomètres plus loin, notamment à Locmariaquer où on retrouve une pierre semblable à celle qui recouvre le menhir à couloir, sous les centaines de pierres qui les recouvrent à leur tour, monument qui porte le nom de la Table des Marchands, avec des dessins qui semblent débiter sur l'une des pierres et se poursuivre sur l'autre. Il leur donne les consignes à observer à l'intérieur du cairn, c'est-à-dire de ne pas toucher les pierres pour protéger ce joyau. Roxane est un peu déçue, car elle voulait beaucoup toucher la surface de la pierre, la sentir.

Dès l'entrée, on voit courir des lumières DEL au sol, de chaque côté du couloir, et jusqu'à la chambre au fond, ce qui donne au lieu un aspect luminescent, pas besoin de lampe de poche ou de chandelles. Pour parcourir ce couloir, on doit se pencher car le plafond n'est pas très haut, mais dans la pièce du fond, tous peuvent se tenir debout et observer les dessins rupestres sur les murs sans se piler sur les pieds.

Laure observe un instant les murs qu'elle connaît par cœur et se laisse imprégner de l'atmosphère qu'elle aime tant. Ensuite, elle se concentre sur Roxane qui semble absorbée par le décor. Elle fait le tour des murs, regarde chaque gravure, chaque marque, chaque trou, se colle près des murs, semble se retenir de toucher les marques et les dessins. Le guide continue de décrire et d'expliquer. Elle n'écoute pas, reste présente à Roxane qui lui apparaît de plus en plus concentrée. Elle constate une seconde trop tard que sa protégée est obligée de s'agenouiller, qu'elle semble manquer d'air. Elle fait un signe au guide qui s'en approche avec elle pour s'assurer que tout est correct.

Roxane, assise sur ses talons, regarde l'un des trous dans une des grosses pierres. Elle ne bouge pas, inspire et expire lentement. Elle a les yeux ouverts, tout semble donc se dérouler sans problème. Le guide se relève et continue son laïus. Laure n'est pas dupe, elle sait Roxane ailleurs.

Elle est enfouie à l'intérieur d'elle-même, en fait. Elle se voit graver la pierre, la sculpter, les genoux usés par le travail. Elle ressent le lieu, la finalité de son

travail, elle travaille sans relâche avec sérénité. Elle sent aussi quelque chose émaner de la bulle offerte par cette chambre de pierre, qui la rencontre dans le cœur, elle se laisse imprégner. Puis, la caverne de son rêve se présente à nouveau à sa conscience, elle suit le mouvement, sans retenir. Et tranquillement, des changements se produisent dans l'atmosphère, le lieu évolue, il lui semble grandir. D'un coup, elle se voit bien assise dans un gros fauteuil confortable, recouvert de velours bourgogne, comme les murs d'un château desquels elle s'approche pour toucher, sentir la texture... elle se retient, « il le faut », se dit-elle, mais que l'envie est forte. De la braise rougeoyante achève sa course dans un foyer tout près d'elle. Elle sent la chaleur sous ses pieds. Elle se laisse porter, c'est agréable, quoique très sombre. Elle soupçonne que de grandes fenêtres s'ouvrent derrière les longues tentures, mais elle n'ose vérifier. Elle est en sécurité dans ce lieu. Dehors, c'est moins sûr. Elle perçoit la fraîcheur humide du lieu lui-même, le foyer offre peu de chaleur en fin de compte, la braise près de s'éteindre. Puis le lieu lui apparaît de moins en moins confortable, comme si elle grandissait de façon disproportionnée. Alors elle revient à ce qui se passe dans la chambre du cairn, se relève, regarde Laure et lui fait signe de sortir avec elle.

Elles se penchent donc un peu, parcourent le couloir dans le sens contraire et sortent à l'air libre. Roxane halète, sa respiration est difficile, comme trop d'air après un enfermement prolongé. Pourtant, elles n'ont été dans le cairn qu'une vingtaine de minutes. Laure l'intime à respirer lentement, profondément, longuement, en inspirant par le nez. Roxane s'exécute, laissant l'air marin emplir ses poumons, reste là, à plein, jusqu'à ce que l'expiration exige son dû. Elle prend son temps, ressent le vide qui se crée en elle, très doucement. Elle fait une dizaine de respirations, jusqu'à ce qu'elle retrouve un calme qui la satisfait. Laure, tout près d'elle, l'observe avec attention. Ce qu'elle perçoit la rassure. Il y a là une paix nouvelle, tranquille. Elles pourront terminer leur aventure sans difficultés, Roxane est capable de faire face, elle la sent plus ancrée, plus près du sol.

Le vent est plus fort qu'à l'arrivée. Un vrombissement semble envelopper l'île, du moins dans la partie qu'elles foulent. Roxane aimerait revenir dans la chambre, tout au fond du cairn, rester à l'intérieur plutôt que de refaire le parcours sur l'eau. Mais elle n'a pas le choix, elle doit se *mouiller*. C'est le mot qui lui vient en tête et elle ne l'aime pas du tout.

Lorsque le groupe redescend vers le bateau, elle prend le bras de Laure et se

penche vers elle pour qu'elles puissent s'entendre car le vent altère tous les sons.

— Tu as encore eu une vision, lui demande Laure.

Elle fait oui de la tête et lui dit :

— On pourra en parler plus tout à l'heure, quand nous serons rendues de l'autre côté, sur le plancher des vaches. Mais je peux te résumer ça en quelques mots. Tout d'abord, je me vois gratter la pierre, la graver de lignes et de dessins. Je suis heureuse, mais j'ai mal partout. Puis, je me retrouve dans la caverne que j'ai vue dans mon rêve, mais le lieu évolue, l'espace est plus grand. Tout à coup, je ne suis plus à genoux sur la terre, mais assise dans une sorte de trône bourgogne, des tentures de la même teinte couvrent les murs. J'imagine que des fenêtres se cachent derrière, des braises sont en train de s'éteindre dans un grand foyer. Puis, il rétrécit pour m'entourer de trop près, il fallait que je sorte. Il n'y a rien d'autre. Aucun son, même pas venant de l'âtre. Rien. Bizarre.

— Je ne trouve pas ça si étonnant, moi. Tu te rapproches de toi et tu grandis par en-dedans, on dirait.

— Ah, tiens ! J'avais pas pensé à ça.

— C'est drôle parce que quand tu m'as parlé de ton rêve hier, ça m'a fait penser au cœur de Gavrinis. Pour moi, ce cairn est un utérus de pierres. Un long couloir comme un vagin, puis une pièce grande au fond où on peut grandir...

— Hiiiiiiiiiiiiiii... C'est fou ! Mais, ça a ben d'allure. Et ce que je gravais, oui, ça s peut. Je ne comprends pas tout. Par exemple, ma caverne ne ressemblait pas à ça, ni même la grande pièce que je viens de *voir*.

— J'sais bien, c'est pour ça que j'ai précisé que c'est ce à quoi ça m'avait fait penser, précise Laure.

— Ouais. À réfléchir ! Là, il faut rentrer dans ce maudit bateau et j'ai la chienne.

— Viens, tu n'auras qu'à rester à l'intérieur de l'habitacle. Moi, j'adore ça, alors je vais rester à l'extérieur.

— Comme tu veux, mais je n'aime pas ça du tout. J'ai peur que tu tombes à l'eau. As-tu senti le vent qui souffle, toi ?

— Ben oui, mais il n’y a pas de danger, on n’est pas très loin.

— Compte pas sur moi pour te ramasser si tu plonges...

Laure éclate de rire et monte à bord, puis aide Roxane à prendre pied sur le bateau qui tremble. Elle réalise ce que vient de lui dire Rox et reconnaît que ça risque de ne pas être de tout repos.

Mais la traversée se fait sans mal. Il y a bien un peu plus de gîte qu’à l’aller, mais sans plus. Le guide continue à décrire les lieux auprès desquels ils passent, dont l’alignement de pierres circulaire Er-Lannic, un cromlech, qui apparaît au bout d’une île. Il explique que la communauté scientifique ne s’entend pas sur ce qui a motivé ces constructions, nombreuses en Bretagne comme en Grande-Bretagne. Il suggère quelques possibilités, certaines de nature scientifique telle l’observation des astres, d’autres plus spirituelles, d’autres plus près de la médecine dite ésotérique liées aux énergies telluriques qui induiraient certains états. Il indique que le magnétisme est puissant autour de ces sites et que leur construction semble suivre les croisements de certains réseaux d’énergie selon différentes sources.

Roxane n’écoute pas, elle fait des exercices de respiration pour ne pas vomir. Elle a la chair de poule et se sent à fleur de peau. Sa peur est partout en elle.

Laure, pour sa part, est excitée. Ce qu’elle aime ces lieux, ces explications qu’elle connaît déjà très bien.

Lorsque le bateau accoste enfin, Roxane se penche par-dessus la rambarde et vomit. C’était plus que temps qu’elles touchent terre.

Elles rembarquent dans leur petite voiture et reprennent la route vers le nord-ouest, doucement, traversant petits bourgs et villages.

Elles se rendent directement à Carnac où elles logeront, encore une fois, dans une communauté religieuse. Laure choisit une route pour entrer dans le bourg en évitant le chemin de Kerlescan où sont alignées les pierres et où on retrouve plusieurs autres sites mégalithiques.

Elle opte pour une soirée tranquille au centre-bourg où elles pourront souper et aller marcher ensuite sur les berges de la longue plage. Gavrinis risque de laisser quelques traces, Roxane pourra en parler simplement, en se promenant.



Roxane est fébrile. Elle n'a pas dit un mot depuis leur départ de Gavrinis. Ni lors du repas ni lors de leur promenade après.

Elle a mangé sa galette, en se disant qu'au Québec on appelle ça une crêpe, mais qu'ici, les crêpes, c'est pour le dessert. Puis, elle marche silencieusement, elle se sent aspirée par le sol, comme magnétisée.

Le vent a faibli, le soleil est déjà bas à l'horizon, le ciel est clair... Elle s'imprègne des derniers rayons et de l'air salin de la baie de Quiberon.

Laure est tout près d'elle. Rox la sent comme si elles ne faisaient qu'une et l'observe en silence.

Roxane perçoit le mouvement du bras qui vient se glisser sous le sien avant qu'il ne la touche. Elle accueille ce geste avec tendresse, heureuse de cette intimité qu'elles ont créée.

Elle a l'impression de tituber un peu, légère sensation mais bien présente tout de même. Son esprit est calme, elle sent en elle l'énergie qu'elle a perçue à l'intérieur de Gavrinis. Elle n'a toujours pas envie de parler, et pas vraiment de rentrer non plus.

Elles se mettent tout de même en mouvement pour rejoindre la communauté religieuse à quelques rues de là, concertées, dans un même élan, d'un même pas, lent et tranquille.



Ça m'fait drôle. J'écris comme si j'étais obligée de le faire et pourtant je ne le suis pas. Je sais bien que Laure m'avait donné ce devoir, mais c'est comme si ça ne lui appartenait plus. Mon besoin est silence, j'ai l'impression de me trahir en écrivant. Je vais faire quelques asanas et méditer un peu en faisant un pranayama avant de me coucher.



Dès qu'elle entre sous les couvertures, quoiqu'elle soit apaisée, Roxane recommence à sentir l'intensité de l'énergie qui l'habite. Elle est calme, mais puissante. Elle doute de pouvoir dormir. « Serait-ce la Pleine Lune ? », se questionne-t-elle. Et quelques instants après, « C'est quoi le rapport ? »

Son esprit redevient hamster dans sa roue qui tourne, tourne et tourne encore.

Elle pense à ses parents, au jeune homme qu'elle a rencontré le matin, ce qu'elle a vécu un peu partout sur cette route, puis elle tente de comprendre, de s'expliquer ce qui s'est passé, et pourquoi, et comment. Elle s'ennuie, repense à sa mère, se dit qu'elle ne l'aime pas vraiment, et qu'elle ne s'ennuie pas pour vrai, que tout ça c'est n'importe quoi, qu'elle n'aurait jamais dû quitter son coin du monde, que ça lui coûte un bras, qu'elle a lâché son cégep et que c'était pas une bonne idée, est-ce qu'elle va pouvoir reprendre son emploi en revenant ? Quand est-ce qu'elle revient donc ? Laure est trop fine, ça cache quelque chose. Et cette Béatrice, non mais, quelle cave ! Son esprit fait tous les temps, il s'encolère et finit par affoler Roxane qui se relève pour aller trouver Laure dans la chambrette qui jouxte la sienne.

Laure lui ouvre la porte, les yeux encore dans les bras de Morphée. Elle l'invite à s'asseoir et lui demande d'attendre quelques minutes, de respirer profondément, le temps qu'elle se réveille tout à fait.

Roxane ronge son frein. Elle respire, elle respire... mais n'est pas centrée du tout. Son esprit continue à courir dans toutes les directions, cherchant des cibles pour calmer son angoisse. « Envoie Laure, grouille ! » se dit-elle. Et elle ne se trouve pas très drôle de penser ça. Et elle se trouve bizarre de se rendre compte de ça. Décidemment, le mot bizarre fait partie de ce voyage.

Lorsque Laure leur a versé un verre d'eau à chacune, elle s'assoit sur son lit à côté de Roxane et l'interroge du regard, tentant de masquer le fait qu'elle a été dérangée dans un rêve important pour elle-même. Elle ressent un peu de colère et elle ne veut pas que ça paraisse. Mais c'est là, elle ne peut en disconvenir. Et ça paraît, à son grand dam.

— Ouais, je sais, j'te dérange. Scuse moi.

— Disons que je dormais profondément et que je faisais un rêve que j'aurais aimé poursuivre. Alors oui, tu me déranges, mais j'accepte tes excuses car je me doute que tu ne m'aurais pas dérangée pour rien.

— J'sais pas si ça valait la peine pour vrai. Mais bon, je n'arrive pas à me détendre, mes pensées vont dans tous les sens et sont trop négatives à mon goût. Depuis deux jours, je me sentais calme, paisible, mais là ça bouille et je panique un peu.

— C'est quoi ton impression ? Qu'est-ce qui te vient là là, maintenant ?

— La Lune, et j'trouve ça fou, tellement fou.

— Attends une minute, tu parles de deux affaires en même temps, Lune et puis fou ? Pourquoi ? Décris-moi ça ? J'me doute un peu pourquoi tu trouves ça fou, remarque, mais je veux tes mots à toi.

— J'sais pas trop, mais ça m'fatigue. Ça tremble dans mon corps, jusqu'à la surface, j'ai la chair de poule, ça picote. Et j'ai d'la misère à rester dans ça. J'ai essayé de faire des asanas pour calmer ça, méditer avec un pranayama, mais mon esprit a pris le contrôle dès que je me suis couchée.

— Tu te sens nerveuse ?

— Non, même pas. On dirait que c'est dans mon corps. J'ai pensé que c'était ce que j'ai vécu ce matin avec Guillaume. Après, j'me suis dit que depuis quelques semaines, je *rushe* un peu avec mon moi-même. Puis, j'ai *revu* dans ma tête les lieux qu'on a visités ensemble, les châteaux, Brocéliande, Gavrinis. Et c'est près de Gavrinis que j'ai ressenti le début de cette vibration-là. Le mot qui me vient, que j'utilise jamais pourtant, c'est fébrile. C'est ni négatif ni positif, juste que je sens un mouvement intense en dedans de moi et que j'sais pas quoi faire avec.

— Explique-moi, près de Gavrinis, qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, rien de physique à l'intérieur du monument, je t'en ai déjà parlé, là, c'était plus dans mon esprit, ma tête. Mais dès qu'on marche autour, ça vibre fort. Je sentais comme un grondement en dedans de moi. Tu sais, comme quand on est proche des transformateurs électriques, ou bedon quand un camion passe tout près de nous, une sorte de vibration qui fait un bruit sourd, bas, mais qu'on entend et ressent en même temps. Là, ça partait de moi, on dirait.

— As-tu une idée d'où ça pourrait venir ?

— Si j'avais une idée, Laure, je ne serais pas venue te voir et j'aurais pris mon stylo et mon cahier.

— C'est sûr. J'essaie de t'amener à découvrir ce que c'est.

— T'as pas une idée, toi ?

— Oui et non, ce n'est pas mon expérience à moi, même si je vis toujours des choses quand je viens dans le Morbihan atlantique. Je sais que c'est un lieu avec une intensité magnétique particulière, mais ce magnétisme ne rejoint pas tout le monde de la même façon.

— Magnétisme, magnétisme... qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu te rappelles avant qu'on arrive en Brocéliande, je t'avais dit que le sol était ferreux ?

— Oui et que c'est pour ça qu'il y a des forges et que l'eau de la Fontaine de Jouvence est rouge.

— Partout en Bretagne, les énergies telluriques sont puissantes, il y a des réseaux complexes qui se croisent, des courants d'eau souterrains. C'est ce qu'expliquait le jeune guide sur le bateau.

— J'écoutais pas le guide, Laure. Je me concentrais pour ne pas vomir dans le bateau.

— Le fait que tu les ressentis parle de toi, je crois.

— Ouais, mais ça ne me dit pas grand-chose de moi, ça, rétorque-t-elle.

— Je sais, c'est pour ça que je tente de te ramener à ton expérience. Et quel lien fais-tu avec la Lune alors ?

— Bon, bon, bon ! J'essaie de faire des liens dans ma tête avec ce que tu viens de me dire. Si je sens ça, ce tellurique, veux-tu bien m'dire ce que ça mange en hiver ?

— Les énergies de la Terre viennent du sol que tu foules. Mais il y a aussi des vibrations en lien avec ce qui vient du dessus de la Terre, donc du ciel, si tu préfères. La relation entre ces deux types d'énergies est plus condensée dans

certains lieux, les vibrations plus fortes. Brocéliande et Gavrinis en sont de bons exemples, on va en visiter d'autres demain... Euh dans quelques heures si on retourne se coucher bientôt.

— Bon, alors si je comprends bien, je serais peut-être plus ouverte à ressentir ces vibrations dans ces lieux là ?

— Ça ressemble à ça.

— Et la Lune influence les marées, donc les vibrations entre le ciel et la Terre, ça s'tient ?

— Tout à fait.

— Est-ce que le fait que j'ai vécu toutes sortes d'émotions dernièrement me rend plus *ouverte* (avec les doigts qui guillemettent) tu crois ?

— Ça te parle ?

— Fatigante, va ! Oui. C'est l'impression que j'ai. Que j'suis plus sensible à tout ce qui se passe autour de moi. Mais pour ralentir le paquet de pensées qui m'oppressent, est-ce qu'y a juste le yoga ?

— C'est mon moyen à moi, celui que je m'emploie à te montrer, un peu à la fois, à la mesure de ce que tu vis, de ce que je comprends de ce que tu vis. Qu'est-ce que tu as fait ce soir ?

— Debout, à genoux, assis, sur le dos et une petite relaxation. Une vingtaine de minutes.

— C'est pas très clair, là, peux-tu préciser ?

— Non, j'ai pas tes mots, Laure. Quand tu m'dis tes grands mots, j'attends que tu les dises en français et que tu me diriges un peu parce que je ne retiens rien. Quand j'suis toute seule, je fais ceux dont je me rappelle sur le coup. Donc debout sur le bout des pieds, bras en l'air et pliage en règle ; à genoux bras en l'air, puis assise sur mes talons, couchée sur mes genoux, et on relève ; puis couchée sur le dos, j'étends mes bras de chaque côté, je penche mes genoux vers la gauche et la tête à droite, puis l'autre bord. Après, je plie mes genoux et viens les déposer sur mon ventre quand j'expire. Pour finir par une relaxation couchée où j'essaie de ressentir là où mon corps touche le sol et l'effet des mouvements sur tout le reste de mon corps.

— D'accord, je vois l'enchaînement – lui dit-elle avec un sourire – mais si tu veux, je peux te guider dans des postures plus calmantes et une relaxation plus longue, dirigée, si tu le souhaites.

— J'trouve ça plus facile quand tu guides. On dirait que ça me fait plus d'effets, aussi. Pis quand tu utilises tes grands mots, j'aime ça. J'les comprends pas, mais j'trouve ça beau.

— D'ac. Alors es-tu assez calme pour retourner au lit ou préfères-tu faire une courte séance et aller te coucher après ?

— J'suis trop énervée pour retourner me coucher. Mais la course de mes pensées s'est arrêtée, c'est déjà pas mal.

— Ok. Si je comprends bien, un peu de yoga te ferait du bien.

— Ouiiiiiiii ! répond-t-elle avec un p'tit regard Chat Potté (comme dans le film Shrek).

D'accord, d'abord, allons-y.

Laure étend son tatami par terre et demande à Roxane de s'étendre sur le dos car elle ne lui fera faire que des postures au sol. À la fin de la période de relaxation, Roxane semble presque endormie. Laure l'envoie donc au lit où elle s'endort en déposant sa tête sur l'oreiller. Laure fait de même.



Samedi, 7 septembre

J viens d me lever, j'ai l'impression d'avoir dormi 60 heures... J'suis engourdie, mais je vais bien. Mon esprit a repris son calme et même si ça picote encore à la surface de ma peau, c'est moins stressant. C'est comme normal, maintenant.

C'est-tu ça « à fleur de peau » ? Je sens des affaires, sans trop savoir quoi et pourquoi, même si j'en ai une meilleure idée maintenant. Je vais

bien, mais les émotions sont proches, douces mais fortes, agréables presque.

Émotion et agréable, ça va ensemble, ça ? J'ai toujours pensé que les émotions, c'était négatif. Mais je ne pensais qu'à la peine, à la colère, à la peur, à la honte des fois. Là, c'est une émotion qui n'a pas de nom. Elle est là, douce, comme en fond d'écran, lmax siouplaît, calme, paisible, mais là, présente, puissante. Et j'ai pas d'peine, j'suis pas enragée, et j'ai pas peur... C'est quoi d'abord ? Un état sans nom. J'aime ça. Héhé !

Bon, je m'en vais déjeuner, paraît que j'en aurai pour ma fleur de peau toute la journée.

Pierres qui ne roulent pas

Après une courte séance d'asanas, elles retournent au centre-bourg pour faire quelques achats, ce qu'il faut pour pique-niquer et boire toute la journée, en plus de déjeuner à un petit resto qu'elles ont choisi la veille.

Pendant qu'elles marchent, Laure lui parle un peu des sites qu'elles vont visiter durant la journée, essentiellement à Carnac.

Elles se rendent d'abord au Tumulus St-Michel. « C'est un cairn, comme Gavrinis, mais on ne peut le visiter car il s'est fragilisé avec le temps, c'est donc dangereux. Il est coiffé d'une chapelle, car l'Église refusait toute autre forme de piété que le christianisme », explique Laure à Roxane impressionnée par la taille du mont qui l'enveloppe. Elle voit bien qu'il y a des portes dans la colline devant elle, mais sans description, on ne peut deviner ce qu'il y a là. Elles prennent le temps de faire le tour, de monter dessus. La chapelle est fermée, mais elles restent devant et regardent le golfe de Quiberon qui s'étend au fond, derrière la ville de Carnac.



Elles repartent par le même chemin et se dirigent ensuite vers le chemin Kerlescan, celui que Laure a évité en arrivant à Carnac, pour visiter au moins un des alignements de menhirs. Elles s'arrêtent à la Maison des mégalithes pour acheter leurs billets et s'inscrire dans un groupe de visite, car on ne peut visiter seul les alignements, les sites sont protégés. En ce sens, là aussi des consignes doivent être respectées.

Elles se rendent ensuite en voiture à l'entrée du Grand Ménec. Roxane est impressionnée de voir le nombre de menhirs alignés là. Elle n'en saisit pas la portée, mais en arrivant tout au bout de cet alignement, lorsqu'elles sortent de la voiture pour se diriger vers l'entrée, elle voit bien qu'il y a un autre alignement un peu plus loin vers l'est. Laure l'informe que le plus près est l'alignement de Kermario, mais qu'il y en a deux autres plus loin. En fait, le chemin de Kerlescan en est couvert sur un peu plus de quatre kilomètres.

Une femme d'une quarantaine d'années, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la mère de Roxane, qui, troublée, se garde à distance, s'approche du groupe et se présente comme la guide de la visite. Jolyane les invite ensuite à entrer sur le site, entouré d'une longue clôture, et à marcher entre les pierres dans ce qui ressemble à des sentiers. Dans leur petit groupe de visiteurs, deux personnes sortent des baguettes en métal car elles veulent mesurer les énergies dans ce lieu dont elles ont beaucoup entendu parler.

Le Grand Ménéac est le plus grand et le plus à l'ouest du chemin Kerlescan. Comme le guide sur le bateau la veille, la dame suggère quelques explications possibles à la construction de ces lieux, dont l'aspect cultuel plausible compte tenu des énergies vibratoires qui circulent autour. Si on est un peu sensible à ce qui est invisible, on les sent assez aisément. Elle décrit certaines réactions possibles et passe de l'un à l'autre pour voir si ces réactions sont observables dans son groupe.

Laure et Roxane sont visiblement émues toutes les deux, la chair de poule est nette chez l'une et chez l'autre, comme chez les personnes qui promènent leur appareillage. Elle leur sourit et soulève ses manches en disant : « C'est toujours comme ça chez moi aussi, et depuis de nombreuses années, et je suis en pleine santé ! Si ça a un caractère inquiétant pour certains, ne vous en faites pas, c'est très sain. La plupart des personnes qui passent ici et qui reviennent le reconnaissent. Pas tous, bien sûr ! »

Tout est gigantesque, la quantité de menhirs debout. Jolyane leur explique que le sol qu'elles foulent est *tondu* par des chèvres qui mangent ce qui y pousse. Tout pour protéger ces lieux.

Si Laure ressent les vagues enfouies dans la terre, ce qui explique le picotement qui la parcourt et l'émeut, pour Roxane, la charge émotive semble imprégnée d'éléments plus intimes encore.

Le fait que la guide ressemble à sa mère ainsi, mais autrement plus douce et chaleureuse, la bouleverse. La veille, elle a pris contact avec un tendre sentiment envers sa mère et elle a l'impression d'en être encore imprégnée. Elle arrive peu à écouter ce qu'elle dit et explique, comme si ça n'avait aucune importance. Elle ressent tout ce qui se passe, les mots ne sont plus nécessaires et s'effacent, lorsqu'elle tente de reprendre contact avec sa tête, ça ne fonctionne pas. Elle est ancrée dans son expérience, dans son vécu.

Laure la regarde avec une intensité non feinte. Rox s'en rend compte et lui fait un signe indiquant que ça va bien et avec un geste de la main, elle signale qu'elle veut être seule là-dedans. Du type : « N'approche pas », mais avec un sourire.

Plus elles approchent du cromlech, tout à l'ouest, plus la vibration en elle s'intensifie ; en fait, ça vrombit carrément. Elle tremble, elle a froid à la surface mais ça brûle à l'intérieur. Impossible d'être ailleurs que dans ce qu'elle vit, c'est trop intense. Les larmes sont proches, son cœur débat, mais elle ne s'est jamais sentie aussi bien. C'est vivant ! Elle se sent en unité avec le lieu. Elle *sait* à quoi servaient ces lieux mythiques, il y a de la tendresse quand elle y songe, de la bonté, de la douceur. Les gens se réunissaient pour prier et célébrer, marcher dans ces lieux, de l'est vers l'ouest, c'était un rituel qui trouvait son apogée et son accomplissement au cœur du cromlech. Cette fois, ce n'est pas à travers une image que lui parviennent ces informations, c'est comme si elles étaient inscrites dans sa chair, dans sa peau... « Je sais parce que je sens... Je suis plus que consciente, je suis conscience... » pense-t-elle. Même si ça n'a pas beaucoup de sens pour la jeune femme de 18 ans qu'elle est, elle a à nouveau l'impression de ne plus avoir d'âge, ou de tous les avoir. « Le temps n'existe pas ! », réalise-t-elle.

Au centre du cercle formé par les pierres du cromlech, elle tourne sur elle-même tranquillement, inspirant profondément, expirant lentement, s'imprégnant de ce qui l'entoure. Le picotement toujours présent s'assoupit doucement, il devient ondulation, petite vague d'énergie qui la parcourt telle une caresse. Elle pressent l'approche de Laure et se tourne vers elle, reprenant tout à fait contact avec ce qui se déroule, d'un coup. Elle sourit et se dirige vers elle, elle a l'impression de flotter, à nouveau, à quelques centimètres au-dessus du sol.

Elles vont saluer leur guide et, lorsque Roxane tend la main pour lui serrer la pince, Jolyane s'avance vers elle, la prend dans ses bras et la serre très fort.

— Tu ressembles tant à ma fille, t'as pas idée. Comme un sosie !

— Euh... vous ressemblez tant à ma mère que ça en est troublant, murmure une Roxane touchée, incapable de se retirer de cette étreinte.

— Ouf ! C'est effectivement troublant. Ça ne m'est jamais arrivé et ça fait 15 ans que je guide des visites ici et une quarantaine d'années que je vis, lui dit-elle en s'éloignant un peu pour la regarder dans les yeux. Quel âge as-tu, demoiselle ?

— 18 ans depuis l'été. Et votre fille ?

— Roxane se sent défaillir. Tout ça est bouleversant. Cette dame, semblable en tout point au portrait de sa mère, mais si douce, accueillante, chaleureuse.

— 18 ans depuis l'été, elle ressert son étreinte quand elle la voit amollir. C'est fou ! Tu n'es pas d'ici, toi, n'est-ce pas ?

— Non. Québécoise pure laine.

— J'me disais aussi à entendre votre accent. Ces lieux attirent beaucoup de vos compatriotes.

— La seule ressemblance que vous avez avec ma mère est physique, votre voix, votre attitude, c'est l'inverse, voix grave, douceur.

— Ma fille est comme moi, douce, grave, tranquille, alors que tu m'apparais intense, attends un peu... – elle respire profondément – agressive ?

— Ouais...

Roxane, gênée, repousse gentiment Jolyane et se retourne vers Laure, cherchant du réconfort à son malaise croissant. Tout allait bien pendant la visite, elle se tenait loin de cette copie de sa mère, mais là, elle est émue à en pleurer. Laure dépose ses bras de chaque côté de ceux de Roxane, s'assure qu'elle ne va pas s'évanouir, lui propose de se diriger vers la voiture en lui tendant les clefs.

Puis elle s'approche de la dame pour discuter quelques instants, à l'écart du groupe qui se défait après un bref salut, une poignée de mains et des sourires complices, tant entre eux qu'avec leur guide.

Elle lui explique doucement ce qui se passe dans la vie de sa protégée et en gros pourquoi elle est si troublée. Jolyane les invite à dîner chez elle, à Locmariaquer, où elles pourront discuter si elles le désirent. Sa fille est à la maison pour la journée, mais retourne chez son père le lendemain. Elle trouverait sûrement très intéressant d'être confrontée à son sosie. Laure lui dit qu'elle va en parler avec Roxane mais qu'elle doute que celle-ci accepte la proposition. Elle la remercie pour tout, prend en note son adresse et s'éloigne pour rejoindre Rox qui l'attend un peu plus loin, trop troublée pour avancer davantage sans elle.

Elles ressortent en se tenant par la taille. Laure se penche pour que Roxane la regarde dans les yeux. Elle est un peu inquiète car tout le long de la visite, sa

protégée semblait sur une autre planète et, depuis quelques minutes, elle la sent vulnérable, fragile. Rox lui remet les clés de la voiture, s'assoit du côté passager, sans dire un mot, si ce n'est pour demander vers où elles s'en vont.

Laure s'assure que ça va suffisamment bien pour poursuivre les visites, qu'elle est ouverte à changer de cap à tout moment. Rox ne sait trop que dire. Quelques instants plus tôt, elle flottait dans l'air, calme et relativement sereine, puis tout à coup, presque d'un coup sec, elle se sent en morceaux, prête à pleurer. Quelque chose en elle veut sortir, comme si ça avait été enfoui depuis des millénaires, ça veut hurler. Elle ne comprend rien à rien.

Elles conviennent de prendre une pause, d'aller s'asseoir dans un espace tranquille. Finies les visites guidées pour la journée. On ira de site en site librement, selon ce qui se présentera.

Lorsqu'elles sont assises près du dolmen de Kercado, Roxane boit tranquillement son eau, mange une pomme et s'apaise avant de parler. La puissance de ses émotions est comme un ouragan qui risque à tout moment de balayer son être entier. La charge est intense. Elle souhaite plus que tout retrouver son calme.

Laure est là, tout à côté, la dirigeant à travers une visualisation à l'aide de ses points d'ancrage à la Terre. Elle utilise la proximité du site de Kercado pour faire elle-même le plein des énergies nécessaires pour rassurer Roxane. Elle-même n'est pas inquiète, ce qu'elle sent c'est le débordement possible, pas le fouillis total. Sa protégée est mieux outillée, elle peut faire face, reprendre contact avec ses racines et aller plus loin. Elle se promet de mettre un terme à cette aventure dans un délai plus court que ce qu'elle avait initialement prévu. Ce qui atteint Roxane est peut-être trop puissant pour elle, il faut maintenant qu'elle s'ancrer dans du concret, du réel, qu'elle découvre des prises dans ce monde-ci pour faire face à cette réalité plus grande qu'elle. Elle est loin d'être certaine que d'aller chez Jolyane soit une bonne idée, mais peut-être que ça lui permettrait aussi de réaliser que ses perceptions sont fluides, qu'elles peuvent changer d'un seul coup en présence d'éléments concrets comme cette ressemblance inouïe. Elle choisit de prendre le temps de laisser décanter ce qui se dépose en elle et elle lui offrira quelques options. Elles vont décider ensemble en fonction de son senti et de ses souhaits à elle.



La visite des autres sites de ce secteur se fait avec légèreté. Elles visitent comme des touristes intéressées par le décor, mais se laissent moins toucher, troubler. Roxane est impressionnée par le Géant du Manio, tant par sa taille que par le visage qui en émerge, mais sans plus. Elle s'est un peu coupée de ses sentis. Elle se promène avec Laure, à pied comme en voiture, sans beaucoup échanger, si ce n'est sur ce qu'elles voient, perçoivent.

Après un peu plus d'une heure, alors que l'heure du dîner est arrivée, elle lui propose d'aller manger leur lunch sur la Grande Plage qui longe le bout de la presqu'île de Locmariaquer. Comme elle avait l'intention d'aller avec elle visiter les quelques sites mégalithiques intéressants de ce lieu, ça lui apparaît logique et correct.

Rendue sur le bord de l'eau, alors qu'elles déambulent sur la plage, Laure informe Roxane de la demande de Jolyane qui habite Locmariaquer. Elle lui signale qu'une invitation n'est jamais une obligation, mais qu'elle devait lui en parler.

Roxane se sent vidée, avec peu d'énergie, et n'a pas du tout envie de se rendre chez cette Jolyane, sosie de sa mère, et de rencontrer son propre sosie. Mais, en même temps, elle se sent tentée, attirée par cette possibilité. « Est-ce qu'on peut les rencontrer juste quelques minutes, ailleurs que chez elle ? », demande-t-elle alors. Laure trouve cette idée très intéressante, moins engageante. Rox lui apparaît à nouveau une jeune femme très à propos, d'une belle justesse, ouverte aux possibles mais prête à changer d'idées selon son ressenti.

— Comme j'avais l'intention que nous soupions à la Crêperie des Îles, nous mangions donc à Locmariaquer. On peut leur rendre une petite visite, une petite saucette, en milieu d'après-midi au lieu de vers la fin. Comme ça on se sentirait moins coincées. Qu'en-dis-tu ?

— Et si on y allait maintenant ?

— Pas certaine qu'elles seront là toutes les deux car je ne connais pas l'horaire de travail de Jolyane et je n'ai que son adresse, aucun numéro de téléphone. Veux-tu qu'on prenne le risque d'aller vérifier ?

— Oui, pendant que j'en ai le goût et le courage. Plus tard, je n'ai aucune idée de comment je vais me sentir et ce que j'aurai le goût de faire. C'est maintenant ou pas pantoute.

— Ok. Faisons le plein de l'air de la mer en respirant profondément en revenant vers l'auto, ça va nous rasséréner toutes les deux.

— Ok. J'suis un peu inquiète, je m'en rends compte. Ça m'fait peur un peu. En même temps, je sais, d'mande moi pas comment j'le sais, que je dois y aller.

— Alors go go go, mais mollo – ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

En regardant la carte de la ville, elles réalisent que la résidence de Jolyane est tout près du centre-bourg, dans une des petites rues avoisinantes. Après cette rencontre, elles seront plus près des sites et pourront plus facilement parler d'aller les visiter sans froisser leur hôtesse.



Lorsque Pierre rejoint Johanne le lendemain matin, il s'assoit à côté d'elle sur le lit et ils se penchent ensemble sur les albums photos. Ils regardent chacune lentement. Johanne en caresse certaines. Son cœur bat plus fort, quelques larmes versent. Elle ressent une tendresse qui la dépasse et l'enveloppe envers sa fille. « Est-ce ça, l'amour maternel ? » se demande-t-elle ? Elle regarde Pierre et lui dit :

— J'en ai manqué un grand bout, hein ?

— Tu as raison, mais depuis quelques jours, avant qu'elle parte pour l'Europe, je te sentais plus près d'elle que jamais auparavant. On dirait que votre relation devient possible maintenant. Avais-tu déjà regardé ces photos d'elle et de nous avec elle ?

— Non. Pas vraiment. Je fuyais ça, je m'en rends bien compte.

— Dès que tu te sentiras mieux, on part la chercher, d'accord ?

— Elle ne risque pas de me repousser avec fracas, comme elle en a l'habitude ? s'inquiète Johanne, sensible à ses propres émois, « pour une fois »,

pense-t-elle,

— Je ne crois pas, la personne qui est avec elle là-bas en prend bien soin et me tient au courant des développements de leur aventure.

— Peux-tu m'en parler un peu ?

Pierre lui raconte alors ce qu'il a appris de Laure lors de leurs échanges de courriels. Il l'informe qu'il a confiance en cette personne, qu'elle semble avoir une approche entre psychologie et spiritualité qui peut permettre à Roxane d'avancer plus doucement dans sa vie. Il lui dit s'être informé de ce qu'étaient et sont maintenant les béguinages et il partage les valeurs qui y sont véhiculées. On y prend soin des femmes selon leurs besoins et ce, à tous les niveaux.

Johanne est touchée, cela ne ressemble en rien à ce qu'elle a étudié. Ça lui paraît plus *terrain*, plus près du cœur de la personne. Elle se montre heureuse, mais son visage exprime tout de même un peu de tristesse. Elle reconnaît être un brin déçue de ne pas avoir été cette guide pour elle, mais dit être ravie que Roxane chemine plus sereinement qu'elle-même lui aurait permis.

Ils échangent un peu encore et se rapprochent, Pierre s'étend à côté d'elle et ils continuent à regarder les images qui leur parlent de leur fille chérie, se rappelant les souvenirs qui émergent à chacune.

Âmes jumelles

C'est Stéphanie, son sosie, qui leur ouvre avant même qu'elles aient frappé à la porte. Elle les attendait, dit-elle. Les deux jeunes femmes sont soufflées par leur ressemblance mais attirées l'une vers l'autre comme si elles étaient jumelles et qu'elles se retrouvaient après des années de distance obligée.

Laure tend la main la première et explique qui elles sont. Stéphanie le sait, sa mère l'a appelée pour lui dire qu'elles auraient peut-être de la visite du Québec. Elle serre la main avec chaleur et les invite alors à entrer un instant. Sa mère ne sera pas là avant quelques minutes, mais elle ajoute que ce n'est pas grave, que c'est la rencontre entre les deux *jeunes* qui est importante selon elle.

Dès que Roxane passe tout près de Stéphanie, une grande chair de poule les étreint, elles sont comme magnétisées et se jettent dans les bras l'une de l'autre. Elles rient et pleurent en même temps, heureuses et effrayées à la fois.

Laure les observe, surprise de cette réaction spontanée. La ressemblance est troublante, même couleur de cheveux, même couleur des yeux, même taille, même posture, même coupe de cheveux, mêmes teintes dans l'habillement. Les deux voix sont tout près, Stéphanie plus basse, celle de Roxane plus aiguë, à quelques nuances près ; l'accent breton, proche de l'accent québécois, on pourrait s'y méprendre.

Lorsqu'elles se lâchent un peu, elles se regardent et se sourient, quelque chose en elles vient de trouver une ancre douce : « Nous ne sommes plus seules ! » Stéphanie présente son bras que Roxane prend automatiquement, sans réfléchir, elles semblent vissées l'une à l'autre et se dirigent ensemble vers le fond de la maison, comme si Rox avait vécu là toute sa vie. D'un coup, elles s'arrêtent, comme de vraies jumelles, dans un même mouvement, elles se retournent et regardent Laure en lui faisant signe de les suivre avec un grand sourire.

Elles s'attablent toutes les trois. Steph, qui indique clairement que c'est comme ça qu'on l'appelle, et Rox, qui signale la même chose, racontent, narrent, décrivent, expliquent d'où elles viennent, ce qu'elles aiment, où elles en sont à l'école.

Trois verres d'eau se sont déposés sur la table et Laure a à peine réalisé que Jolyane était arrivée et les avait servies. Elle regarde Laure et lui fait un clin d'œil. Elle se doutait que c'est ce qui allait arriver et démontre sa joie en caressant les deux jeunes dos devant elle.

Les filles sont seules au monde, elles papotent, placotent, parlotent de tout et de rien. Personne ne voit le temps passer.

Le soleil commence à baisser et Jolyane relance son invitation : « Dînez-vous avec nous ? »

Roxane prend alors conscience que l'après-midi est passé sans qu'elle s'en rende compte. Elle regarde Laure et ne sait trop quoi dire ou quoi faire. Laure prend la perche qui lui est tendue et propose plutôt qu'elles aillent toutes les quatre manger à la crêperie avec vue sur le golfe. Les trois autres répondent par l'affirmative dans un même OUI retentissant provoquant ainsi un éclat de rire général.

Elles se lèvent toutes et les deux aînées se dirigent vers leur voiture respective. Les deux plus jeunes sont scotchées l'une à l'autre et décident de monter dans la même auto, avec Laure. Nouveau fou rire des quatre protagonistes. Toutes prennent place plutôt dans la voiture de Jolyane, plus grande et plus confortable. Comme il n'est pas encore très tard, cette dernière passe près du site de la Table des marchands et leur dit que si ça leur tente, elles pourront entrer sur le site et visiter un peu après le repas.

Le repas se déroule calmement, comme si elles étaient en famille, alors que les quatre dames mangent sans parler. Les jeunes dévorent comme des ogresses et les vieilles, comme elles s'appellent entre elles, mangent peu, se divisant une galette et une salade. Elles prennent le temps de déguster et de regarder le décor qui s'offre à elles. On voit de près et de loin des filets pour l'élevage des moules et des huîtres qui garnissent les repas des gens de la région d'abord.

Après le repas, elles rembarquent dans la voiture et vont se promener. D'abord au cœur de la ville là où un monument est bien caché aux yeux des visiteurs. Personne ne proteste, le plaisir imprègne l'habitable.

Les deux filles se tiennent par la main, comme si elles avaient quatre ou cinq ans, et ne disent rien. Les deux femmes à l'avant parlent de tout et de rien, mais surtout de ce qui se passe derrière. Si Laure est surprise par l'intensité de ce

magnétisme entre les demoiselles, Jolyane s’y attendait.

Elles visitent quelques minutes ce site tout près du centre-bourg, le Mané-Réthual. Dans ce long dolmen à couloir, Roxane, bien assise dans l’une des deux chambres du fond, indique à son amie/soeur que ça lui fait bien plus penser à une maison qu’à un lieu de culte. Elle lui montre là où aurait pu se situer un petit foyer et l’espace au-dessus qui aurait pu servir de cheminée d’évacuation pour la fumée. Stéphanie ne la contredit pas, mais ne sait quoi dire non plus. Pour elle, c’est un fond de cour avec d’immenses pierres. Elle a des intuitions, tout aussi fortes que celles de sa mère ou de Rox, mais dans un domaine différent. Elle est plus entre les gens qu’entre elle et le reste du monde.

Elles quittent ensuite pour le site d’Er-Grah, où on retrouve un tumulus, un menhir couché et un autre cairn.

Dès qu’elles sont arrivées sur le site, un peu plus loin, les filles se dirigent spontanément vers la Table des Marchands. Roxane s’arrête un instant près du Grand Menhir brisé. Elle se dit que grand est un mot qui ne convient pas car c’est énorme. Puis elle poursuit pour entrer à quatre pattes dans le dolmen qui ressemble à s’y méprendre à Gavrinis, même si en plus petit et en moins décoré à l’intérieur.

Alors que les filles ont pris de la distance, Jolyane informe Laure qu’elle perçoit des choses que peu de gens peuvent même imaginer. Elle sentait quelque chose, sans trop savoir quoi, mais c’était fort et bon, elle percevait cette proximité entre elles, elle se doutait qu’il y avait sororité entre les deux filles. Leur ressemblance, bien sûr, y est pour beaucoup, elle *voyait* le lien et il était fort. Laure lui demande de décrire ce lien qu’elle voyait alors que les filles étaient encore à quelques kilomètres de distance.

— Connais-tu un peu les réseaux d’énergies ? telluriques et autres ? La façon dont elles sont reliées entre elles ?

— Un peu, mais je les connais plus dans mon corps que dans mon esprit et je ne les vois pas, ça c’est certain.

— Ce que je perçois de toi, c’est que tu as du connu, du su et du contenu ! dit-elle en rigolant un peu.

— Ça ressemble à ça pas mal, mais je n’avais jamais vu ça comme ça.

— Je ne t'expliquerai pas comment fonctionne ma *vision*, certains diraient voyance et on ne serait pas loin de cette réalité non plus. Mais j'aime mieux vision car c'est l'impression que ça me fait. Comme si c'étaient mes yeux qui avaient un talent particulier. Sur ma route, on m'a dit que c'était mon troisième œil, ça s'peut bien, mais encore là, je préfère penser que je vois un peu plus et un peu mieux que d'autres, voilà tout. Je n'ai pas envie d'être une voyante ou un gourou, mais ce talent, comme je l'appelle, je m'en sers lorsque je perçois la pertinence de m'en servir. J'suis au service des personnes, et non l'inverse. Je ne veux pas porter une prétention, avoir l'attitude hautaine de bien des gens qui se croient supérieurs parce qu'ils ont un don. Tout le monde en a et chacun a le sien.

— Je comprends et j'apprécie. Je sens ta simplicité et c'est apaisant.

— Merci. Les gens ont si souvent envie qu'on règle leurs problèmes à leur place que j'ai dû m'éloigner et utiliser ce talent avec parcimonie.

— Han, han.

— Alors voilà, tous les réseaux d'énergies diverses convergent en certains points, comme des nœuds, comme pour le corps humain. Il y a les réseaux Hartmann, Curry, telluriques, les plaques tectoniques, les cours d'eau souterrains, etc. Pour les deux premiers, ils seraient quadrillés, l'un nord-sud/est-ouest, l'autre, c'est comme si on prenait la première et qu'on lui donnait un angle de 45 degrés, les grilles forment des losanges quoi. Mais c'est pas vraiment ça que tu veux savoir, je me trompe ?

— C'est très intéressant, mais je ne vois pas où tu veux m'amener.

— Moi, je vois les réseaux électromagnétiques de type Hartmann mais aussi des réseaux non répertoriés. Je vois des lignes qui se croisent. Je suis capable de savoir quand une ligne est touchée et qu'elle en rejoint une autre à des dizaines de kilomètres. Je *sais* aussi qu'il y a des liens entre certaines personnes à des kilomètres à la ronde, je vois ces liens qui prennent des vibrations et des ondulations particulières, je sais alors si c'est positif ou négatif. Comme des ions qui en frappent d'autres.

— T'as l'air d'avoir étudié là-dedans. J'me trompe.

— Ouais. J'ai fait un bacc. en sciences parce que je voulais comprendre ce que je voyais. Je n'étais pas très bonne étudiante, cependant. Je voulais pas faire les

travaux, je m'en débarrassais. Mais j'ai assisté à tous les cours et lu tous les volumes. Je sais ce que je vois. Ça ne change pas grand-chose à ce talent, mais j'en connais les avantages et les désavantages, je sais mieux l'utiliser et, surtout, je me sens moins étrange. Le fait que je sois née dans un environnement semblable, avec des forces telluriques importantes, a peut-être influencé, je ne sais trop.

— Tu m'as dit que tu t'étais éloignée, non.

— Oui, tu as raison. Je suis née par ici il y a une quarantaine d'années, j'ai grandi par ici, mais je suis allée étudier dans la capitale au début de la vingtaine et suis revenue il y a une quinzaine d'années. Là-bas, c'était trop dur pour moi. J'ai eu ma fille toute seule, dans des conditions exécrables, et j'ai eu envie de me retrouver dans l'environnement le plus sain que je connaisse, où j'étais connue avec ce don et où je me sentais normale. C'était plus facile pour moi, car plusieurs personnes dans mon entourage ont aussi un puissant talent particulier. Je me suis éloignée deux fois quoi, une fois d'ici, pour voir autre chose, une fois de Paris, pour revenir à ma sécurité.

— Je comprends.

— Mais toi, dis-moi, qu'est-ce que tu fais avec une jeune fille de 18 ans qui n'est pas la tienne ? Es-tu une sorte de guide touristique ? Est-elle une de tes parentes ?

— Non, ni l'une ni l'autre. Bien en fait, un peu guide, tout de même, mais j'agis avec elle un peu comme une sage-femme de l'âme. C'est une enfant blessée qui m'est arrivée à Bruxelles il y a presque deux semaines. J'ai vu, comme tu dis, que j'étais liée à elle et que je devais l'aider, l'amener à se libérer de certaines contraintes qu'elle se mettait elle-même. Elle ne pourra pas guérir toutes ses blessures dans ce périple, mais j'aimerais lui laisser quelques outils pour l'aider à cicatriser ensuite, à identifier certaines sources de ses maux et faciliter ses relations dans son univers.

— Sage-femme de l'âme, c'est beau, très poétique je trouve.

— Je trouve aussi, lui dit-elle avec un clin d'œil, et, ajoutant avec un sourire – Et si on allait trouver *nos* filles ?

— Bonne idée. Elles ont fait le tour du site. Stéphanie a fait sa guide touristique, elle veut suivre les traces de sa maman, et elles sont toutes les deux

assises au cœur de la Table du Marchand, je te gage.

— Elles peuvent ? À Gavrinis, les règles sont si strictes.

— Elles ne doivent pas toucher les pierres des murs ni du plafond, mais elles peuvent y demeurer quelques temps. Comme il n'y a pas de lumières qui font le tour du sol, elles devraient reparaître bientôt. On va voir ?

Assises au centre du cairn, Roxane et Stéphanie s'amuse à essayer divers sons, du om aux notes de la gamme, à différentes tonalités et durées. Tantôt elles rient aux éclats, puis deviennent plus sérieuses pour tenter de ressentir les effets des échos qui n'en sont pas vraiment vu la taille et l'épaisseur des murs de la pièce. Leur visite n'a pas été très longue, compte tenu du fait qu'elles se sont dirigées naturellement vers le dolmen. Mais Stéphanie a tout de même montré et expliqué un peu avant d'entrer sous la Table. Elles n'ont parlé que des lieux, de la majesté du grand menhir brisé entre autres, rien de personnel, rien en dehors de ce qui se vit depuis qu'elles se sont trouvées, retrouvées » a suggéré Steph. Elles savent toutes les deux qu'il vient de se passer quelque chose de spécial et qu'elles vont rester en contact, mais qu'elles vont se quitter dans quelques heures pour ne se revoir peut-être que dans très longtemps. Alors elles profitent de chaque instant comme s'il était le seul à savourer.

Les deux *mères* les retrouvent et leur demandent si elles sont prêtes à aller dîner. Elles sortent en continuant à faire des sons : « Baaaaaaa, bouuuuuu, mmmmmmmmmaaaaaaaa, ouaaakkkkk, ... » Et font une grimace toutes les deux quand elles se retrouvent à la lumière qui leur semble trop forte même si l'après-midi est bien avancé et qu'en ce début de septembre, le soleil est déjà bas à l'horizon.

Elles retournent alors à la maison de Jolyane et Stéphanie où Rox et Laure doivent reprendre leur voiture. Laure est fatiguée de cette longue journée et Rox semble dormir debout.

On se serre la main, on se fait une accolade, les adultes avec les jeunes, puis les adultes entre elles. Mais pour les filles, c'est plus difficile. Elles se font de longues accolades, s'échangent leur adresse de courriel, leur adresse postale, leur numéro de portable. La séparation est difficile pour les deux jeunes femmes qui

n'en finissent plus de se prendre dans les bras, de s'éloigner un peu, de verser des larmes, de se reprendre dans les bras, de se serrer fort, et de d'éloigner à bout de bras à nouveau, se regarder dans les yeux, et de répéter à la lie : « Tu vas m'écrire, hein ? Tu vas m'accepter dans tes amis Facebook, hein ? Et sur Twitter, Instagram et Snapchat aussi, hein ? Tu vas pas m'oublier, hein ? Dis, promets ! Faudra qu'on skype ou qu'on zoome, hein ? » Et retour à l'étreinte.

Laure s'approche lentement, puis caresse le dos de ces deux belles grandes filles. Elle colle son visage à la jonction de leurs deux têtes entremêlées, et murmure qu'il faut y aller.

Elles se séparent alors simplement, se tiennent la main un instant jusqu'à ce que leurs doigts se lâchent. Elles reculent ensuite, en ne perdant pas une minute le regard de l'autre jusqu'à ce que Rox entre dans l'auto. Et encore là, elle se retourne vers l'embrasement de la porte d'entrée où Steph la regarde aussi. Elle reste ainsi retournée jusqu'à ce que la maison ne soit plus accessible à ses yeux. Puis elle éclate en sanglots.

Laure s'arrête un peu plus loin sur l'accotement et caresse l'épaule de Roxane jusqu'à ce que cette dernière la regarde avec une moue qui lui signale que tout va bien, même si elle est visiblement retournée. Laure attend qu'elle s'apaise un peu avant de reprendre la route jusqu'à leur logis.

Elles roulent en silence, seules la voiture qui ronronne et la respiration des deux passagères emplissent l'habitacle.

Roxane s'assoupit après une quinzaine de minutes, dès que la vague de larmes est passée.

En arrivant au couvent où elles logent, Roxane s'éveille et regarde autour d'elle, un peu mêlée. Laure l'informe alors qu'elles iront à Quiberon le lendemain, voir d'autres sites bien sûr, mais que ce sera surtout une journée de filles à se faire dorloter dans un lieu de délices avec massage, spa et sauna au menu.

Roxane écarquille les yeux, le sourire s'élargit quand elle prend conscience de ce que ça signifie. Elle se tourne d'un coup, se jette dans les bras de Laure et l'embrasse sur chaque joue, la serre très fort contre elle puis la remercie en sautillant autour d'elle. Elle demande alors à Laure s'il serait possible de ne rien visiter du tout cette journée là, sauf le spa bien entendu. Cette dernière convient

que c'est une excellente idée et qu'elles passeront donc une journée relaxe à profiter de la journée qui s'annonce encore belle.



J'suis flabergastée, moi là... Je viens de rencontrer mon double, mon sosie, ma jumelle, mon âme sœur. J'en reviens pas. C'était extraordinairement simple, facile, naturel. Après toutes les sensations et les émotions de ma journée, j'suis brûlée et pas à peu près. Pourtant, j'ai pas envie de dormir. Une autre nuit fébrile... Laure m'a dit aussi que j'avais dormi presque toute la route, m'en suis pas aperçu, et que ma fébrilité indiquait que j'étais sur l'adrénaline. Mais que justement, avec tout ce que j'ai vécu aujourd'hui, ça s'peut que ça me prenne un certain temps décanter tout ça.

L'impression d'être chez moi à chaque endroit que je visite, comme si je savais tout ce que ça signifie, où se trouvent les choses, les pièces, les espaces. C'est puissant et bouleversant. Pourtant, je me sens à ma place, au bon endroit, au bon moment. Même mes émotions me semblent correctes, moins extrêmes mais toujours aussi intenses, moins dramatiques mais plus vraies. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais c'est assez heureux, je trouve.

Depuis que je suis partie de Charlesbourg il y a... un peu plus d'une semaine ? Deux ? Je ne sais plus trop ça fait combien de temps, j'ai l'impression que ça fait des siècles. J'ai tellement vécu d'affaires à ne pas savoir ce qu'il se passe, le mot bizarre pourrait être le titre de mon aventure, c'est trop fou. Demain, journée de détente dans un spa. J'ai jamais vécu ça, mais ça va me faire du bien. J'ai demandé à Laure qu'on ne visite rien demain, parce que c'est comme trop, là. Elle a dit « D'accord, excellente idée » avec un sourire. J'pense ben que c'est pareil pour elle, que c'est trop, comme.

Je l'adore cette Laure ! C'est un vrai trésor !



À Québec, Johanne qui souhaite tout à coup voir sa mère, se déplace avec Pierre vers l'aile où est située la chambre de cette dernière. Elle ne sait pas pourquoi mais elle se sent attirée vers elle, elle *doit* la voir.

En arrivant dans la salle commune, Gisèle est assise dans un fauteuil près d'une fenêtre, avec un livre dans les mains. Elle semble les attendre. Elle soulève le regard et tourne la tête vers les visiteurs. Elle se lève tranquillement et se dirige vers eux.

Johanne et Gisèle se tiennent par les mains et se regardent intensément dans les yeux. La fille et la mère surprises de cette force qui les relie... Enfin ?

Gisèle *ressent* quelque chose envers cette personne qu'elle ne connaît pas du tout, même si elle la reconnaît pour l'avoir *vue* en songe il n'y a pas très longtemps. Ça vibre en elle. À la hauteur de son cœur, c'est chaud. Elle sait que c'est sa fille, elle la reconnaît, sinon dans son ventre, dans son âme ? Elle sent sa petite-fille avec elles. Elle ne comprend pas pourquoi, mais ça semble parfait comme ça.

Johanne pleure et elle laisse aller. Elle se sent bien, à sa place, vissée dans son antre, au cœur d'elle-même. Elle perçoit le lien qui l'unit à sa mère et à sa fille. Elle est ahurie, mais rien de négatif la parcourt. Elle regardera ça quand elle aura une minute, qu'elle se retrouvera seule dans sa chambre, ou avec Pierre chez eux.

Le psychiatre de service entre dans la salle et les observe un peu. La patiente n'est plus dans l'état qu'il avait diagnostiqué depuis tant d'années. Elle semble de plus en plus réveillée après un si long sommeil. Il n'intervient pas mais reste là, prend des notes dans sa tête, pour pouvoir en parler avec elle. Il en fera part à sa collègue qui s'est occupé de son dossier durant les quinze dernières années mais qui est en congé maladie depuis près d'un an.

Elles restent ensemble et parlent très peu, elles prennent contact en silence, en conscience, se promettant de se revoir bientôt et de discuter davantage.

Gisèle lui dit que ce sera plus facile quand elles pourront se rencontrer ailleurs. Elle a plein d'idées pour aller prendre un café et jaser sans qu'il y ait foule autour.

Elles se séparent doucement, touchées, émues, heureuses. Bizarre (déjà, ce mot est partout) !

Caresse comme une messe

Dimanche, 8 septembre

Au matin, Laure et Rox ont convenu de se retrouver à la cafétéria. Laure y est déjà depuis un peu plus d'une heure. Elle a déjà pris son petit déjeuner avec les nonnes et entame son quatrième café. Une carte routière, un manuel et un cahier d'écriture sont ouverts devant elle. Elle prépare la suite du voyage, inscrivant quelques options. Elle est épuisée, même si assez en forme dans les circonstances. Elle se doute très sérieusement qu'il est possible que Roxane en ait marre et qu'elle veuille tout arrêter après Quiberon. Elle avait prévu trois autres lieux à visiter après le néolithique, mais est ouverte à changer ses plans.

Roxane se traîne les pieds, il est évident qu'elle a peu dormi. La seule chose à quoi elle pense, c'est retourner se coucher. Mais l'appel d'un bain chaud lui maintient les yeux ouverts.

Amusée, Laure la regarde et l'invite à s'asseoir. Roxane pointe la cuisine et, sans dire un mot, se dirige dans ce coin pour y prendre ce qu'il faut pour son petit déjeuner – « J'deviens Française, j'cré ben ! », se dit-elle en riant. Laure lui sourit quand elle la voit et lui fait un signe indiquant qu'elle a compris. Elle continue à noter différentes options, mais deux ou trois ressortent du lot.

À son retour avec ce qu'il lui faut pour faire le plein avant la route du bichonnage, elle s'assoit lourdement sur le siège devant Laure. Elle fait un scan de ce qui s'étale près de Laure, mais n'en fait aucun cas, elle entreprend de se bourrer la panse sans émettre d'autres sons que celui de la déglutition.

Laure commence tranquillement à lui présenter un planning des prochains jours, en prenant le temps de lui indiquer ses motivations pour une option ou pour une autre. Elle veut son avis pour chacune.

— Comme tu sais, je nous avais prévu une aventure avec des visites de lieux mythiques. On a plus des deux tiers faits. Il restait St-Malo, le Mont-St-Michel et la cathédrale de Chartres. Mais je te sens très fatiguée, voire peut-être un peu tannée. Ça fait des jours qu'on se promène et tu as déjà vécu pas mal de

situations troublantes. Peut-être que c'est trop pour toi et que tu souhaites autre chose à partir de maintenant. Alors j'ai pensé qu'on pourrait passer par le Nord et longer la Manche, on pourrait donc voir St-Malo et le Mont-St-Michel et se diriger tout droit vers Bruges ensuite. On s'arrêterait en route pour souper et dormir. On peut aussi prendre l'autoroute qui fait Nantes-Paris, donc plus au sud, en passant par Chartres où la cathédrale vaut le déplacement, puis se diriger le lendemain vers Bruges en contournant Paris. On peut aussi, si tu préfères, prendre cette autoroute et ne s'arrêter en route que pour bouffer et dormir. Après Quiberon et une dernière nuit ici, on revient vers Bruges de toute façon. C'est le nombre d'arrêts et leur motivation qui est à organiser.

Roxane prend le temps de manger, mais son esprit n'est pas tout à fait là. Tout ce à quoi elle pense est de s'étendre dans un bain tourbillon et de ne plus penser à rien. Si ce n'était que d'elle, après cette journée à se faire du bien, elle repartirait pour Québec « net, frette, sec » ! Mais elle n'en dit rien, elle continue de manger, le regard un peu perdu le long des vieux murs de la pièce.

— You hou ? Es-tu là ?

— Ouais, ouais ! répond-t-elle sur un ton encore très endormi – mais on peut-tu attendre à ce soir, après avoir macéré dans un spa ? Pas capable de décider là, moi ! Si tu me demandes de décider maintenant, je te dirais : « On va s'effoier à Quiberon quelques heures et tu viens me mener l'aéroport le plus près pour que je rentre chez nous », mais je sais bien que ce serait probablement mieux de repasser par Bruges pour que je ramasse mon ordinateur et les bébelles que j'ai laissées là-bas.

— T'es à bout, hein ?

— Là, là ? Mets-en ! J't'aime beaucoup Laure, mais là, j'aimerais mieux être toute seule. Mais pour aller à Quiberon, j'ai pas ben ben l'choix, hein ?

— Durant toute la journée, jusqu'à notre retour ici, pendant que nous serons là-bas, tu ne seras pas obligée de passer du temps avec moi. Je vais sûrement vérifier que tout va bien de temps à autres, mais sans plus. C'est ta journée à toi, ça fait ti ton affaire ?

— Oh que oui ! – répond Roxane en se levant puis se penchant au-dessus la table pour l'embrasser sur le front. Elle reste ensuite debout, lui fait un sourire fendu jusqu'aux oreilles et retourne à sa chambre pour préparer son sac.

— ROX !

— Quoi ? – dit-elle en se retournant.

— Une séance d’asanas d’une trentaine de minutes avant de partir, ça t’irait ?

— J’suis tu obligée ?

— Non, t’es jamais obligée. Je te posais une question, sans plus.

— J’aimerais mieux prendre un break de ça ce matin, même si je sais que ça me ferait du bien.

— OK. Mais si jamais t’as le goût de te dégourdir et d’apaiser ton toi-même, tu m’le dis. On pourrait profiter de la belle plage qui longe la presqu’île de Quiberon et faire nos asanas avec le soleil dans le dos avant d’aller se faire dorloter pour le reste de la journée.

— On verra sur place, OK ?

— D’ac. L’offre est là. Moi, je vais en faire en tout cas. J’en ai autant envie que du massage et du trempage.

— Ha ! Ha ! Ha ! Comique, va !

Puis elle se dirige vers sa chambrette se préparer et ramasser ses affaires.

Elle réalise alors qu’elle n’a pas apporté de maillot de bain et qu’elle ne pourra pas se faire infuser. Un peu paniquée, elle court alors jusqu’à la chambre de Laure pour l’en informer. Cette dernière, en train de fermer son sac, le rouvre et lui montre les deux maillots une pièce qu’elle a apportés avec elle. Roxane en prend un des deux, se penche sur Laure assise sur son lit, lui fait une accolade assortie d’un nouveau gros bec dans le front et d’un sourire angélique.



Roxane profite du décor qui se déploie au fil de la route qui sépare Carnac de Quiberon. La longue presqu’île est entourée de mer. Roxane, tête déposée sur le rebord de sa fenêtre tout ouverte, elle écoute le bruit des vagues, sent l’arôme salé des embruns qui viennent frapper les berges. Elle se laisse toucher par ce qui

enveloppe l'atmosphère un peu brumeuse à fleur d'océan.

Elle est surprise de la distance entre les deux lieux. Elle s'imaginait qu'elles rouleraient plusieurs heures, mais non, c'est tout près, 30 minutes max.

Laure les mène jusqu'au bout de la Pointe de Congruel où l'océan Atlantique se mêle au golfe de Quiberon. Pour elle, c'est le meilleur endroit pour sentir et ressentir la mer, en goûter les embruns. « Faire du yoga là, plein ouest, oui, ça sera bon ! », se dit-elle.

Lorsqu'elles descendent de voiture, la brume est presque entièrement dissipée, l'Océan se déploie à quelques mètres devant, mais pour accéder au lieu où Laure veut s'installer, elles doivent marcher un peu.

Laure sort son tatami et demande à Rox si elle l'accompagne ou si elle préfère attendre dans l'auto un peu avant d'aller faire trempette. Cette dernière sort le sien et vient marcher à ses côtés presque au bout de la pointe. Elles s'installent alors par terre, à distance de leurs bras et jambes pour les torsions au sol. Le décor est époustouflant et elle ne manquerait pour rien au monde ce moment précieux entre elles.

Roxane sent dans son ventre que leur aventure achève, elle le pressent dans son âme. Elle désire plus que tout profiter de chaque instant qui leur reste ensemble car elle ne sait pas si elles se reverront après, quelles suites viendront dès qu'elle aura franchi la porte de l'aéroport qui la ramènera chez elle. Elle ressent de la tristesse comme en fond d'écran. Elle respire profondément l'ambiance qui l'entoure, ressent la force des vagues qui affrontent l'eau du golfe tout à côté. Elle se laisse impressionner, toucher, imprégner.

Laure débute la séance en guidant Roxane d'abord dans un samashtiti pour ancrer son expérience dans le sol, face au soleil. Elle s'assure d'indiquer à Rox qu'elle prenne conscience de sa prise au sol, la force magnétique qui la positionne solidement dans la Terre, et de sa posture, de la souplesse et de la fluidité de l'énergie à travers sa colonne vertébrale. Elle lui suggère ensuite de joindre ses mains devant son cœur. Ainsi s'amorce la salutation au soleil qu'elle dirige une première fois en faisant les asanas en même temps que Roxane. Elles refont la suite de ces asanas une dizaine de fois, tranquillement, à travers de longues inspirations. Immédiatement après, elles s'installent pour un repos où Laure guide une relaxation. Elles terminent la séance par un pranayama, une respiration dirigée, pendant une dizaine de minutes.

Lorsqu'elle se relève pour aller porter les tapis et s'inscrire au centre de thalasso où elle a réservé, Laure constate que Roxane est encore assise au sol, fixant le lointain. Sa posture est encore bien droite, mais elle sent la souplesse, une sorte de légèreté qui émane d'elle. Elle s'approche pour lui demander si tout va bien. Rox lève la tête, sourit, mais des larmes coulent sur ses joues. Laure se rassoit, dans le sable cette fois, tout à côté de sa protégée. Elle lui caresse le dos et attend que Rox parle. Mais à toutes les fois qu'elle vient pour le faire, une vague de larmes monte en elle, elle fait alors un signe pour indiquer que les émotions sont trop fortes et lui sourit en même temps, annonçant ainsi que ça va bien malgré ses larmes. Après une quinzaine de minutes, où son regard passe du sol à Laure puis de la mer au sol, puis à Laure à nouveau, elle la regarde dans les yeux et la voix qui émane d'elle est d'une douceur profonde :

— Je vais bien, Laure, je vais bien. Je suis calme, paisible, mais ce qui se passe en moi est intense et puissant. Je ne sais pas trop quoi faire avec ça.

— Et si tu laissais aller ?

— Je ne fais que ça depuis j'sais plus quand.

— Ça t'a pris à quel moment, le sais-tu ?

— Un peu avant qu'on commence les asanas, je ressentais de la tristesse. Puis pendant qu'on faisait les asanas, ça s'est répandu comme une grande émotion sans direction, pas nécessairement de la tristesse, mais une intensité partout dans mon corps. Pendant et après la relaxation, durant le pranayama, j'ai ressenti un grand bouleversement, comme si j'étais virée à l'envers. Pourtant, c'est calme.

— Que s'est-t-il passé, crois-tu ?

— J'sais pas, mais j'ai vu le visage de ma mère et de mon père et j'ai eu envie d'être avec eux, j'ai senti que je m'ennuyais d'eux. Ça s'peut tu ?

— Certain que ça s'peut !

— Je m'en veux, aussi, de leur avoir fait faux bond, de la peine, du mal peut-être bien.

— Donc tristesse, ennui, regret ?

— Oui.

— Et as-tu besoin de quelque chose de particulier, là, là maintenant ?

— Qu'ils soient là, avec moi, mais c'est pas possible ça.

— Et moi, puis-je faire quelque chose pour toi ?

— À part ce que tu fais déjà ? Non. Tu le fais si bien, ajoute-t-elle. Peut-être que tu pourrais me prendre dans tes bras, comme si j'étais une toute petite fille, comme si tout ça était correct. J'me sens poche.

— Viens ici, ma belle, approche toi.

— Ça m'gêne un peu.

Mais elle s'approche tout de même et s'assoit dans un espace que vient de lui créer Laure, sur ses jambes croisées en indien, à l'intérieur de ses bras grand ouverts.

Laure la berce quelques minutes, lui caresse le dos, lui dit combien tout ce qu'elle vit est tout à fait correct, qu'elle est en train de vivre des événements intenses, qu'elle grandit et que ce n'est pas toujours confortable de grandir. Après quatre ou cinq minutes, Roxane soulève son visage pour le placer tout près de celui de Laure, elle la regarde dans les yeux, les siens remplis de larmes chaudes et bienveillantes, et elle la serre dans ses bras à son tour, l'embrasse sur la joue, dépose son visage dans le cou de son amie, puis se retire doucement de l'étreinte chaleureuse, se relève lentement, tend le bras pour aider Laure à se relever, puis lance avec un clin d'œil :

— On va se faire tremper là ?

— Un massage avec ça ?

— Ouais, lui répond-t-elle avec timidité.

Elle lui présente son bras pour qu'elles se dirigent vers la voiture bras-dessus bras-dessous. Elles y déposent leur tapis et remontent dans l'auto jusqu'au Spa.

Durant le trajet, Laure lui décrit rapidement les activités d'un centre de thalassothérapie, explique la nature de certains massages, le bien-être engendré par les bains à vapeur, les saunas quoi, comme les bains tourbillons, les spas. Lorsque Roxane réalise qu'elle devra se déshabiller pour se faire masser, elle manifeste sa résistance avec vigueur :

— Euh ! Non ! Il n'en est juste pas question !

— Mais les massothérapeutes respectent l'intimité des gens, ils ne te verront pas entièrement nue.

— Écoute, la dernière fois que quelqu'un m'a vue toute nue, j'étais dans mon bain et je devais avoir six ans, pas plus. Pas question !

— Bon, je vais t'expliquer tout doucement. Tu vas voir, c'est moins pire que ça en a l'air, ajoute-t-elle avec un sourire. Tu auras un peignoir qui te couvre en entier. Lorsque la personne qui va te masser va venir te chercher, elle t'indiquera quoi faire et t'informer sur chacun des gestes qu'elle va faire. Mais je vais t'en dire quelques-uns. Lorsque vous serez rendues dans la pièce où se fera le massage, la personne va te laisser enlever ton peignoir... Elle ne sera pas présente Roxane, ne me regarde pas ainsi, elle sera sortie le temps que tu te sois glissée sur le ventre sous une couverture. Ensuite, lorsqu'elle commencera le massage, elle fera un bout de corps à la fois. D'abord le dos, ensuite les bras, puis elle remontera alors la couverture et elle ira faire tes jambes, une après l'autre, elle lèvera alors la couverture jusqu'à la fesse du même côté, sans la découvrir. Les endroits de ton corps qui sont plus intimes seront constamment cachés à ses yeux et elle ne les effleura pas. Elle n'est pas là pour ça. Lorsqu'elle te fera tourner sur le dos, elle lèvera le drap devant ses yeux et redescendra ensuite la couverture sur ton corps. Elle s'occupera alors de ta tête, de ton cou, de ton visage et de tes épaules. Elle vérifiera au fur et à mesure si tu es à l'aise avec ses gestes, si tu es confortable. Les massothérapeutes sont des professionnels, rigoureux et respectueux. Ne t'inquiète pas, je ne t'emmènerais jamais dans un tel lieu si j'avais des doutes là-dessus.

— Ok, je comprends. Mais j'ai pas envie d'offrir ma peau à n'importe qui. Ça me gêne beaucoup.

— Tu pourras choisir si c'est un homme ou une femme qui te masse.

— Ah ! Pas un gars, ça c'est sûr. Déjà, que je vais laisser quelqu'un toucher ma peau. Oui, oui, j'accepte là, ris pas de moi. Faut pas trop m'en demander.

— Eh bien moi, j'ai demandé que ce soit un homme, si possible avec de bons bras. Je n'ai pas d'homme dans ma vie depuis des années et je profite des mains d'homme à chaque fois que je me fais masser. C'est un cadeau que je m'offre ! Tu vas aimer ça te faire masser, j'en suis convaincue. Ça fait un tel bien. Et

ensuite ? Eau thermale chaude avec vue sur la mer.

En arrivant, Roxane est éberluée. C'est un lieu luxueux alors qu'elle s'attendait à un endroit plus humble. Laure lui dit qu'*il n'y a rien de trop beau pour la classe ouvrière !* puis ajoute que ça fait une semaine qu'elles se promènent de communautés religieuses en auberges simples ; partout, à peu de frais. Cette fois, elle croit qu'elles ont besoin toutes les deux de relaxer complètement sans réfléchir à leurs finances. Elle la rassure toutefois, elle avait prévu le coup en partant de Bruges, qu'une partie des frais est déboursée par l'argent que lui a confié Roxane, une autre, plus importante, qu'elle conservait pour son plaisir à elle et une autre encore, par une petite caisse fournie par l'AuberGyne. Rox est contente de savoir que les sous qu'elle a apportés puissent servir à ça. C'est tellement majestueux comme endroit qu'elle se sent privilégiée de pouvoir en profiter ainsi, et dire qu'elle se l'offre à elle-même ! « Comme toute cette aventure, dans le fond ! », pense-t-elle.

Elles prennent leur sac à dos et entrent en badinant sur la journée qui s'amorce avec accueil et ouverture.



Dès que Roxane est installée sous le drap douillet, elle oublie sa nudité. La jeune massothérapeute est à peine plus âgée qu'elle et pas beaucoup plus costaude. Tout s'est déroulé comme l'avait annoncé Laure, elle s'abandonne alors aux gestes sûrs de Bibiane qui n'en est visiblement pas à ses premières armes.

Roxane a l'impression que chacun de ses doigts, que ses mains, ses paumes, touchent chacune des fibres de ses muscles. Elle sent l'effet des mouvements de yoga qu'elle a fait quelques instants plus tôt. Elle est concentrée sur les ondulations qui rejoignent tout son être. Elle ne pense à rien. Seul son corps reçoit ses réflexions, ses respirations pulsent au rythme des gestes de Bibiane. Elle ne connaît rien à la massothérapie mais est persuadée d'avoir à faire à une professionnelle. Tout se fait avec douceur, force et profondeur, toujours avec respect et circonspection. Bibiane vérifie régulièrement que l'intensité des gestes est correcte, que ce n'est pas souffrant, qu'elle se sent bien. Rox n'a rien à dire de plus tant tout ça lui va à merveille.

Lorsque le massage de 60 minutes est terminé, Bibiane la laisse à elle-même quelques minutes, lui indiquant qu'elle peut prendre son temps pour sortir de la pièce et laisser le temps au massage de s'ancrer tout à fait. Elle peut donc relaxer encore, le temps qu'il lui faudra, le temps qu'il lui plaira de prendre.

Roxane prend une quinzaine de minutes de plus, ressentant l'alliance entre son esprit et son corps, la douceur de l'imprégnation, les arômes d'huiles essentielles qui la recouvrent, le son des vagues tout près qui semble la toucher jusqu'au plus profond d'elle-même.



Elle se relève ensuite, se rend à son casier, revêt le maillot, un peu trop grand pour elle, et se dirige vers le grand bain à l'extérieur où l'attend déjà Laure, la tête déposée sur le rebord derrière elle. Elle l'accueille avec un sourire heureux. Rox s'assoit tout à côté sans rien dire. Toutes les deux profitent du lieu, des sons ambiants, du soleil qui enrobe la péninsule de ses chauds rayons qui semblent s'amuser à fleur d'eau.

L'heure du dîner étant arrivée, elles se rendent ensemble à l'intérieur où elles se commandent un léger repas et une limonade bien fraîche qu'elles dégustent à une table à près d'une fenêtre. La pièce est entièrement fenestrée plein sud. Roxane a l'impression d'être dans un resto des îles du Sud où elle est allée à quelques reprises. Elle ne se rappelle pas si c'est du Mexique, de Cuba ou de la République dominicaine que ce souvenir lui provient. Elle en parle avec Laure à qui cet espace ne lui rappelle rien d'autre que ce lieu là, où elle vient de temps à autre quand elle a besoin de se recentrer, de faire le vide, ou le plein selon le point de vue. Elle a vu d'autres spas ailleurs sur la planète, mais c'est son préféré. Roxane lui apprend qu'il y a maintenant plein de spas dans la région de Québec, dont certains, lui a-t-on dit, seraient magnifiques aussi. Laure se montre surprise et lui annonce, tout de go :

— Alors ma belle, je vais aller te visiter chez toi et on ira ensemble dans l'un d'eux ! Ce qui signifie, mon amie, que tu devras les visiter tous et faire un choix pour moi !

— Oh wow ! Tu viendras vraiment à Québec pour me voir ?

— Penses-tu vraiment que je vais manquer ça ? Cette fois-là, c'est toi qui me feras visiter, découvrir ce coin du monde d'où je viens mais que je ne connais plus.

— Ouf ! J'suis *flabergastée* là moi...

— *Flabergastée*, mais ça veut dire quoi ça ?

— Ha ! Ha ! Ha ! Ça veut dire surprise pas à peu près, totalement, complètement étonnée, éberluée, renversée, ébahie. Hi ! Hi ! hi !

— T'es drôle, toi. Mais tu me promets, d'accord ? Tu vas visiter ta ville, ta région, aller dans des spas avec des amies, donc tu devras t'en faire, ou avec ta mère. Oui, oui, fais pas cette face-là, ou avec ton père, ou avec qui tu veux, mais l'été prochain, je me pointe à Québec, ça, c'est ma promesse à moi.

— Oui, oui, je vais le faire. J'sais pas encore quand ni comment, faut que je revienne pour ça, que je vois ma mère, mon père, que je me trouve une nouvelle job si je peux pas reprendre l'autre, que je retourne au cégep à l'hiver. Que je reprenne ma vie, quoi.

— C'est certain. J'ai dit que je viendrais à l'été. T'as du temps.

— On retourne dehors, dans l'eau, pour parler, ça te va ?

— Bonne idée ! On y va certain.

Après s'être réinstallées dans l'eau, d'où elles peuvent voir et entendre l'eau qui vient frapper la grève, la discussion se poursuit tranquillement, avec un brin d'humour. C'est Roxane qui prend alors la parole. Elle qui voulait un moment seule a besoin de parler.

— On repart demain, hein ?

— Oui. On retourne à la communauté ce soir, on mangera en route, on prépare notre bagage et on reprend la route demain matin. Il nous reste à décider par où, le nord-est ou l'est carrément.

— Tu m'as parlé de trois endroits, mais le seul qui m'attire, et j'sais pas pourquoi, c'est le Mont-St-Michel. St-Malo, un peu parce que Jacques-Cartier est parti de là, mais j'aimerais mieux rentrer à Québec le plus vite possible. Et Chartres, je sais bien que la cathédrale t'attire toi beaucoup, mais moi, ça ne me

dit pas grand-chose les églises. Bon, à tes sourcils, je me doute que celle-là est spéciale, mais ça ne me dit rien pour le moment. Je reviendrai moi aussi, tu sais bien. Avec mes parents, peut-être. Je ne sais trop.

— Donc, Mont-St-Michel puis route vers Bruges, essentiellement sur le bord de la Manche. On pourra s'arrêter un peu partout en Normandie, si ça te tente alors, pour voir combien les Québécois ont laissé des traces pendant la dernière Grande Guerre. Ouais, je sais, ça peut te paraître morbide.

— Ouach ! Déjà que mes cours d'histoire au secondaire en parlaient et ça m'écœurait.

— Je comprends. Mais ça pourrait te montrer d'où ça vient et pourquoi on en parle encore dans les cours d'histoire.

— Pour le moment, ça ne me dit rien. On verra, d'accord.

— Absolument. Pour l'instant, on profite de l'après-midi ici, plein soleil, plein vent, pleines vagues. Ça te va ?

— Mets-en !

Elles prennent effectivement tout le temps qu'il leur faut pour se détendre entièrement. Elles en profitent aussi pour se faire bronzer sur les chaises longues placées face à la mer et s'enveloppent d'une couverture chaude lorsque le vent frisquet de l'océan les caresse.

Le sommeil rattrape Roxane qui dort une bonne demi-heure.

De son sac, au sol à côté d'elle, Laure sort cahier, crayon et cartes routières pour préparer la route du lendemain avec des arrêts bouffe et hygiène. Ne pas oublier d'écrire aux parents de Roxane et d'organiser une halte pour la nuit en Normandie.

Elle réalise que l'aventure est sur sa fin et ressent elle aussi de la tristesse. Elle regarde Roxane dormir à ses côtés, paisible, heureuse, et reconnaît, pour elle-même, qu'elle doit se préparer à ce départ... et préparer Rox pour le retour chez elle. Elle se dit qu'elle profitera de la longue route pour aider Roxane à mettre en perspective ce qui s'est passé, comment elle se sent par rapport à ce qui l'a amenée en Europe, ce qu'elle en pense, ce qu'elle ressent face à son retour dans sa famille et l'informer de ce qui s'est passé là-bas alors qu'elle est ici. Laure est

consciente de la quantité d'informations qu'elle aura à traiter dans sa tête à la lumière de ce qu'elle sent au plus profond d'elle-même. Elle a le sentiment de lui avoir montré des trucs, des techniques, des stratégies pour faire face à son monde émotif intense, mais elle aimerait lui en donner d'autres. « Elle n'a que 18 ans, tout de même ! », se dit-elle.

Lorsque Roxane se réveille, Laure range son matériel et l'invite à aller faire un dernier tour dans le spa, pour le plaisir seulement. Rox sourit et sans rien ajouter, se glisse dans l'eau chaude, dépose sa tête derrière elle pour bénéficier encore de cette sérénité. Les caresses de l'eau sur sa peau, elle veut s'en rappeler, ne pas oublier combien ça lui fait du bien. Elle ressent de la tristesse à nouveau à l'idée de quitter Laure, sa première véritable amie, celle qui a manifesté de l'acceptation pour ses écarts, ses émotions fortes, ses hauts et ses bas. Elle apprécie bien plus que les mots et les pensées pourraient en rendre compte. Elle est en contact avec une paix et un calme qu'elle désire conserver, mais doute d'y arriver. « Que va-t-il arriver quand je serai face à maman ? à papa ? J'sais pas trop. Laure m'a montré des exercices de respiration pour ralentir mes pensées et calmer mes émotions, mais quand je serai là, en vrai, est-ce que je serai capable ? »

Une trentaine de minutes plus tard, sans se consulter, elles se lèvent toutes deux et se dirigent vers le vestiaire où elles prennent chacune une douche et s'habillent lentement, sans échanger un mot. L'émotion est très présente.

Elles reviennent tranquillement vers Carnac, en empruntant la route sur l'autre versant de la presqu'île et prennent le temps de s'imprégner de l'ensemble de ce magnifique décor.

De la Déesse

En arrivant à la communauté religieuse, les *p'tites* sœurs les attendent avec un repas conçu pour elles, pour les remercier de leur visite, de leur calme et de leur gentillesse alors qu'elles repartent le lendemain. Laure et Roxane sont ravies et le démontrent avec force, accolades multipliées par le nombre de religieuses présentes.

Durant le repas, l'habitude de l'absence de paroles à table est bien ancrée, mais les regards avides de langage créent certains fous-rires. Les nonnes sont fébriles, clairement joyeuses. Roxane et Laure se regardent sans trop comprendre ce qui se passe. Avec leur journée de plein-air, d'eau et de massage, elles sont dans un tout autre *mood*. Mais elles sourient toutes les deux, c'est paisible et joyeux, car elles perçoivent de la taquinerie dans l'air.

Après le souper, elles sont invitées à suivre un groupe d'une douzaine de religieuses dans un lieu connu d'elles seules, là où les aînées discutent ensemble, hors de la chapelle, de la cuisine, des lieux communs usuels. Un espace que peu de gens visitent.

Laure est envahie rapidement d'une émotion intense qui semble provenir du sol où elles déambulent. Comme ça lui arrive parfois, lors de conférences où elle est invitée à prendre part, où elle est conviée à entrer en contact avec ce qui l'habite et l'anime, ce qui est connu seulement de certains cercles plus ésotériques et spirituels, elle laisse doucement la Déesse, comme elle nomme cette force, s'insinuer en elle. Un peu surprise tout de même d'être en présence de cette force en ce lieu aux allures si catholiques. « Mais, se dit-elle, on est dans un monde spirituel féminin, je ne comprends pas pourquoi je suis surprise, je réalise que je ne connais pas vraiment cette congrégation, cette communauté. Et le hasard n'existe pas... ça se confirme encore. Alors je consens à la Divinité et je lui offre et ma vie et ce qui arrive, qu'advienne ce qu'Elle souhaite ! »

Elle a une pensée pour Roxane qui ne l'a jamais vue dans de telles conditions, quand l'expérience remplace l'intellect pour faire place à Tout ce qui est. Cependant, si cela arrive maintenant, c'est que Rox a quelque chose à retirer de ce qui va se passer avant de repartir vers le Québec.

Roxane regarde Laure qui semble se transformer pendant qu'elle marche juste devant elle, à quelques pas. On dirait qu'elle grandit et s'élargit, qu'une lumière d'une grande intensité émane d'elle. Un peu comme la dame blanche en Brocéliande ??? Elle savait que Laure était spéciale, chaleureuse, généreuse, ouverte, mais là, est-ce encore Laure ? Toute la *personne* devant elle semble différente de ce qu'elle habituée de voir depuis qu'elle accompagne Laure dans cette aventure. Même ses cheveux semblent plus longs, plus blancs, ceignant son corps d'un large halo électrique. Les religieuses autour d'elle semblent en transe, psalmodiant quelques prières et incantations. Rox est un peu inquiète. Elle aurait envie de remonter l'escalier et de ressortir au soleil qui descend derrière le couvent, prendre une grande respiration et partir à toutes jambes. Cependant, elle a l'impression que ses jambes ne lui appartiennent plus, elles l'impliquent totalement dans la procession vers le lieu où elles se dirigent toutes. Le mot *sacré* lui vient en tête, même si elle ne comprend pas du tout ce que ça vient faire là. Toutes les Roxanes en elle se disputent. D'une vague inquiétude, elle ressent à la fois une sorte de terreur et une intense béatitude. Elle ne peut pas leur résister. Elle entend dans sa tête les mots qui lui a répétés Laure à plusieurs reprises : « Ressens, ne réfléchis pas, n'écoute pas tes pensées, reste dans ton senti ! Laisse émerger ce qu'il te dit ! » Cela l'apaise un peu, la ramène dans l'instant.

Elle arrive tranquillement à se concentrer sur ce qu'elle ressent. Les images de sa journée lui reviennent en tête. Les effets du yoga, de la promenade au bord de la mer entre la voiture et la plage, du massage, du bain chaud qui bouillonne, le vent dans ses cheveux, le décor enchanteur et toutes les émotions qui l'ont habitée toute la journée. Son corps redevient calme. Elle ressent même du bonheur, comme si chacune de ses cellules la remerciait. « Bizarre ! », pense-t-elle un instant. Puis elle consent à ce qui arrive, elle le sent du plus profond d'elle-même. Elle perçoit les tentatives de son esprit de lui dire que ça n'a pas d'allure tout ça, mais il n'a pas de prise car elle est ancrée dans le consentement qu'elle vient de faire et elle s'y abandonne. Elle s'entend tout à coup psalmodier à son tour, avec les mêmes sonorités que les religieuses. Une vibration jusqu'alors inconnue d'elle l'imprègne d'une chaleur et d'une douceur, d'un accueil, d'une ouverture et d'un amour profonds et intenses.

Lorsqu'elles pénètrent toutes en ce lieu bien enfoui au cœur du sous-sol, Laure lui apparaît plus vaste, illuminant tout l'espace. La pièce est décorée avec soin, des symboles et dessins multiples ornent les murs dans un enchevêtrement

complexe, ressemblant à ce que Laure et Roxane ont vu dans les cairns qu'elles ont visités.

Dès que toutes les voix et langages ont trouvé le meilleur canal pour s'exprimer, l'une d'elle les relie toutes et circule librement vers la sortie. De la bouche de Laure sort un son guttural, bas, profond, puissant. Toutes les personnes autour d'elle reçoivent la vibration sonore avec une acuité viscérale. La Déesse est présente, toutes le savent. Aucun doute ne peut subsister, elles sont touchées au plus profond d'elles-mêmes. Certaines pleurent, d'autres se prosternent, d'autres encore restent figées. Roxane se sent molle, sa posture, fluide. Le message qui sera livré est pour elle et sa lignée, mais elle ne le sait pas.

L'ensemble des femmes présentes est imprégné de l'intensité de la Dame Blanche, elles font partie de tout ce qui l'embrace et reçoivent l'Amour qu'elle porte en se laissant habiter par Elle. Sans qu'une parole soit prononcée, des mots rejoignent l'esprit de la communauté qui les accueillent et les font leurs :

— Bonjour mes filles, énonce tendrement la Déesse Mère. Je suis heureuse de vous voir réunies pour accueillir ma présence parmi vous. Je ne serai pas là pour un long temps, mais je profite de ce moment qui m'est offert par ma douce Laure pour qu'ensemble, vous et moi, préparions une veille auprès de notre jeune invitée. Elle rentrera bientôt chez elle, elle retrouvera sa mère puis sa grand-mère. Elle aura besoin de toutes vos pensées nourrissantes pour aborder ce qui se présentera à elle. Une grande douleur fragilise la féminité dans sa famille. Quoiqu'elle soit déjà bien amorcée, nous devons participer à sa guérison. Je vous demande donc de vibrer avec moi dans cette direction. Vos prières leur seront d'un grand secours. Je promets d'être avec vous toutes et en tout temps pour apporter réconfort et cicatrisation au sein de cette famille qui a été par trop blessée par le passé. Il est temps que la paix adoucisse leur route, que la douceur imprègne leur évolution. La jeune Roxane ne se rappellera pas de tout ce qui se déroule actuellement, mais je peux vous assurer qu'elle en ressentira les bienfaits. Nous continuerons à être auprès d'elle, même à distance. La femme qu'elle devient a déjà des racines saines et fortes, mais nous devons aplanir les angles pour un temps afin que l'allongement et la direction de ces racines soient en terrain fertile et que la température ambiante soit clémente pour que les branches rejoignent le ciel avec plus de douceur. Elle pourra ainsi continuer, sans trop s'en rendre compte, à contribuer à la guérison des femmes de sa lignée. Les

souvenirs lui reviendront plus tard, lorsqu'elle sera suffisamment âgée pour les porter dans son corps et dans l'ensemble de son être, mais l'essentiel est déjà là, Laure y a vu. Je vous demande aussi de prendre bien soin de Laure, ce canal si chaleureux et généreux. Je laisserai en elle une trace de mon amour, qu'elle connait bien, mais elle aura besoin de vous, consentir à ma présence offre de grands cadeaux mais exige aussi beaucoup. Je vous remercie de cette occasion qui nous est donnée à toutes d'être réunies dans ce lieu sacré pour le bien-être des nôtres, femmes et hommes de ce monde. Je vous embrasse toutes très fort et vous aime de toute l'âme de la Création, de la Terre et du Ciel. Méditons ensemble jusqu'à ce que Laure reprenne sa place entière.

Lentement, Laure sort de son état médiumnique et les nonnes, de leur rituel. Elle est affamée, comme d'habitude. « Pourtant, je viens de souper ! Mais bon, J'AI FAIM ! »

L'aînée des moniales s'approche d'elle avec une couverture chaude et un plat de fruits, de noix et de fromages divers. Laure la regarde avec affection et se laisse recouvrir tout en tendant la main vers l'assiette de nourriture. Elle se sustente avec délectation et regarde vers Roxane qui semble endormie. Laure ne s'inquiète pas outre mesure, elle sait très bien ce qui vient de se passer sans vraiment connaître le contenu du message. Mais elle est tout à fait consciente des effets de ces *rencontres* sur certaines personnes, surtout quand le message leur est destiné mais qu'il doit leur parvenir par d'autres voies/voix. Elle s'approche de Rox et lui caresse la tête. Son regard revient doucement vers elle et elles se regardent dans les yeux un instant. Roxane redevient la jeune fille de 18 ans qu'elle est et regarde tout autour, surprise.

— Où est-ce qu'on est, donc ? C'est beau, hein ?

— On est dans une pièce de rituels sacrés, lui répond une des moniales en s'approchant d'elle et la prenant par le bras comme si elles étaient les plus vieilles amies du monde.

— Des rituels sacrés, wahouuuuu... Et ça mange quoi en hiver, ça, des rituels sacrés ?

— Disons que ce sont certains gestes imprégnés de prières qui nous permettent de nous sentir mieux, d'aider notre prochain, de leur offrir ce qu'il y

a de mieux.

— Comme une méditation ?

— Un peu comme une méditation en groupe, oui, on peut voir ça comme ça.

— C'est vraiment beau. Mais les signes sur les murs, ça sert à quoi ?

— Ça fait partie du rituel. Ce sont des symboles qu'on appelle sacrés parce qu'ils nous appellent dans quelque chose de plus grand que nous et nous protège à la fois. Tu comprends ?

— Pas vraiment, mais bon, est-ce que je dois comprendre ? – et elle éclate d'un grand rire.

Les moniales rient gaiement avec elle, heureuses de se retrouver dans une telle atmosphère, légère, sereine et joyeuse.

Laure suit le groupe qui remonte vers la surface et observe Roxane qui babille comme une adolescente, questionnant, commentant et riant aux éclats par moments. Les moniales semblent confortables avec cette jeunesse fébrile. Elle est heureuse de voir sa protégée si joyeuse.

Elle se sent soutenue et aimée. Comme d'habitude quand elle a un contact si intime avec la Déesse. Elle sait mieux que personne qu'elle dormira profondément sans rêve et ce, pour plusieurs heures. Elle ne sait trop quel type de nuit passera Roxane, mais elle n'est pas inquiète, elles sont très bien entourées. Elle se sent comblée d'avoir choisi l'hébergement en ce lieu. Elle ne savait pas le lien qui l'unissait à cette communauté, mais on l'avait avisée qu'elles y seraient bienvenues et qu'elles pouvaient s'y rendre sans inquiétude.

La moniale qui portait la nourriture marche tout près d'elle, sans interrompre le flot de ses pensées. À un moment donné, Laure prend conscience de sa présence et ralentit son pas pour discuter avec elle un petit peu.

— Je ne savais pas qu'il y avait une telle ouverture dans ce couvent.

— Presque personne ne le sait. Nos œuvres sont tout autant secrètes que sacrées. Nous avons entendu parler de vous et c'était toujours si positif, si respectueux, que quand vous nous avez appelées, vous étiez précédée par une affectueuse réputation.

— Je suis touchée.

— Nous ne savions pas s'il allait se passer quelque chose ou non. Nous avons l'intention de vous accueillir et de vous soutenir quoique vous puissiez nous demander.

— Je ressens une telle gratitude que je ne sais trop comment vous remercier.

— Vous n'avez pas à le faire, bien sûr. Nous venons de vivre un moment d'une rare intensité. Un peu comme une réponse à nos prières qui nous soutient tout autant. Ce serait plutôt à nous de vous remercier d'être là, de nous avoir choisies.

— Nous étions bien depuis notre arrivée, mais jamais je n'aurais imaginé que nous étions liées à ce point. Je suis très émue. Merci mille fois.

— Je reste avec vous car je vous sens plus vulnérable qu'à votre retour de Quiberon, je veux m'assurer que vous arriverez à votre chambrette sur vos deux jambes et en forme. Vous reprenez la route demain et je vous veux solide jusqu'à Bruges. J'aimerais vous poser quelques questions à propos de Roxane, si vous me le permettez.

— Mais, oui, bien sûr.

— D'où vient-elle ?

— De la ville de Québec, au Canada.

— J'avais deviné qu'elle venait du Québec, mais la Déesse nous demande de prier pour elle et de la soutenir, j'aimerais en savoir un peu plus sur elle pour lui offrir quelque chose de mon cru avant son départ demain.

Laure lui raconte le plus gros de ce qui a amené Rox en Europe et la blessure féminine qui la précède, moins vive depuis qu'elles ont quitté Brocéliande lui semble-t-il.

Sœur Gilberte reconnaît que Brocéliande, où la Déesse est si vivante et si intense, peut participer à la régénération de bien des maux, une sorte de réelle fontaine de Jouvence. Mais la blessure est profonde et Roxane n'a que 18 ans, il faudra *être avec* elle très fort. Elle reconnaît la bonté et la justesse dans la demande de la Déesse.

Laure lui indique que la Déesse ne va jamais au-delà des besoins, elle reste dans ce qui est là, bien inscrit dans l'âme et dans sa manifestation incarnée.

Elles refont surface dans la salle commune où les nonnes discutent avec une Roxane bien calme. La fébrilité semble s'être dissipée. N'était-ce qu'un moment d'exaltation lors de la transe ? Ou est-ce l'effet de la journée en plein air qui reprend son droit ? Laure s'assoit à côté d'elle et lui propose d'aller dormir compte tenu qu'elles reprendront la route le lendemain matin. Roxane la regarde dans les yeux où se joignent lassitude et mélancolie, avec une pointe de joie et de sérénité. Elle se lève, tend le bras à son mentor et toutes deux quittent la salle en saluant leurs compagnes d'un signe de la main digne d'un défilé des duchesses du Carnaval de Québec. Le sourire aux lèvres, elles montent à leur chambrette en se tenant par la taille, comme les vieilles amies qu'elles sont devenues.



Je change... Je ne sais pas trop ce qui se passe, mais je me sens bizarre. Décidemment, bizarre est un mot qui me devient sacré. Je passe de l'excitation au calme, j'ai des visions, à la fois des yeux et des oreilles, mais je ne me rappelle pas de tout ce que j'ai vu ou entendu. Je sais qu'il s'est passé quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Il me semble avoir vu des flammèches sortir des cheveux de Laure, comme si un feu l'illuminait de l'intérieur, mais après, presque rien. Comme si j'avais dormi, comme si j'avais été ailleurs. Je ne comprends pas. Pourtant, je sais que c'était bien, bon pour moi, que je n'étais pas en danger, qu'on m'aimait beaucoup et qu'on me veut du bien, beaucoup de bien.

C'est peut-être ça qui me rend excitée des bouts, je n'ai jamais ressenti ça avant. Depuis que j'ai quitté la maison, j'ai l'impression de grandir en dedans de moi. Ça me fait peur de revenir et en même temps c'est la seule chose dont j'ai envie. Laure m'a dit et répété que ce n'est pas toujours important de comprendre, mais ça m'achale. Je sais bien que ce que je vis depuis que j'ai quitté la maison n'est pas ordinaire, assez extraordinaire par bouts même. J'ai peur de retrouver l'ordinaire, de ne pas être capable de ressentir ce que je ressens depuis quelques jours. J'ai peur de me retrouver devant maman et de la haïr à nouveau,

de l'envoyer chier comme je le fais si bien d'habitude, j'ai peur de redevenir la Roxane que j'étais, car j'aime mieux celle que je deviens.

Laure et les petites sœurs m'ont dit qu'elles prendraient soin de moi à distance, c'est bien beau ça, mais dans le concret, quand je vais être poignée dans mes émotions et mes pensées, qui sera là ? Pas maman certain, elle n'a jamais été là. Ouais, ça s'peut que ça ait changé, j'suis partie enragée et j'suis bien obligée de me dire qu'elle avait tenté une approche avant que je parte. Et papa ? Est-ce qu'il va m'en vouloir ? Être fâché ? Laure m'a dit qu'il réagissait bien, qu'il était content que je sois avec elle ici. Ça a l'air qu'elle le tient au courant de temps en temps, mais je ne m'en suis pas rendu compte. Je me sens moche ce soir... Pourtant, j'ai passé une superbe journée. Mais ce que je sens surtout, c'est ma peur... et ma honte. Ouach ! Bonne nuit moi !



Lundi, 9 septembre

Au réveil, Laure et Roxane préparent leur sac pour le retour vers Bruges, chacune dans sa chambrette. Elles le font en solitaire, les émotions près du cœur, l'âme en éveil.

Elles descendent côte à côte vers les cuisines pour prendre leur dernier petit déjeuner avec les religieuses qui les y avaient invitées la veille. Elles prennent leur repas également en silence, paisiblement, mais l'atmosphère est triste, l'heure du départ et de la séparation approche. Laure et Roxane ont logé là trois nuits et déjeuné avec elles tous les matins avant de partir vers leurs aventures.

Après le repas, alors que toutes se lèvent pour faire la vaisselle, quelques religieuses signalent leur intérêt pour participer à la séance d'asanas qui préside chaque début des journées de Roxane et Laure. Cette dernière leur manifeste son accueil avec un grand sourire.

La séance dure une heure. Laure choisit des asanas pour débutants, indique les éléments de la posture avec minutie, souligne les points de tensions et l'attention

à porter à la respiration, elle incite au mouvement paisible et calme. Toutes, les religieuses et Roxane, se plient à ses demandes avec douceur et fluidité. Laure se sent privilégiée. Elle aimerait aussi faire quelques asanas, mais quand elle guide, elle observe son groupe pour s'assurer que toutes en ressentiront les bienfaits sans blessure. Elle adore observer ses troupes, voir comment le yoga fait son effet sur chacune. Pour une première séance, la souplesse des six religieuses présentes l'émeut, certaines dans la soixantaine avancée bougent avec fluidité. Elle retire de la paix de cet exercice, à chaque fois, comme si le fait de guider fournit une énergie aussi puissante que quand elle agit le yoga dans son corps. Elle se sent investie de la Déesse, pas de façon aussi puissante que la veille, mais très près de son cœur tout de même. Lorsqu'elle termine la séance en dirigeant une visualisation relaxante, elle est heureuse dans toutes les fibres de son être.

Immédiatement après, elles se rendent toutes à la voiture où les attend déjà le reste des religieuses de la communauté. Les accolades vont bon train, on se sourit, se caresse les épaules, les bras, le dos. Des mots doux et chaleureux s'échangent.

C'est donc avec joie et sérénité que Laure s'assoit dans la voiture du côté conducteur. La route ne pourra qu'être belle, tout concourt à le lui faire croire.

Mais elle s'aperçoit rapidement que Roxane n'est pas dans le même *mood*. Elle a le regard dans le vide, dans le vague, les yeux remplis d'eau, le front collé sur sa fenêtre entrouverte. Laure décide de prendre par le nord plutôt que par l'autoroute pour que la route dure plus longtemps, elles pourront ainsi prendre le temps ou de ne rien dire ou de discuter. Elles longeront donc plus rapidement la Manche, ce qui n'est pas pour lui déplaire.

Quatrième partie
Le retour

Jasette bis

Pendant une trentaine de minutes, Roxane pleure doucement, parfois plus fort, mais en général, les larmes coulent sans qu'elle les retienne. Elle ne réalise pas trop ce qui se passe, mais laisse aller. « Faut pas nécessairement que je comprenne tout de suite ! » se répète-t-elle. Puis, à un moment, elle se tourne vers Laure :

— Fait chier, tout ça...

— Quoi donc, Roxane ?

— Que j'sois partie en *crisse* de Québec, que j'aie foutu le camp sans avertir personne, sauf pour envoyer promener mes parents. Puis là, je trippe au fond, tout ce que je vis ici est tellement extraordinaire que j'me dis que ce s'ra pénible quand je vais revenir. J'ai la chienne, Laure.

— Je comprends, dit-elle doucement. T'es un peu perdue ?

— J'sais pas trop. Je vois des décors que j'ai jamais vus, ni même imaginés, et là, la Manche qui approche. Je trouve ça magnifique. Mais je me sens aussi tout croche parce que mes parents, eux, n'ont pas vu ça, n'ont pas vécu ça.

— Tu te sens coupable ?

— Oui. J'pense que oui. J'ai honte de les avoir laissés en plan sans leur dire où j'allais, ce que je faisais. Ça me gêne que tu aies parlé avec mon père de temps en temps et pas moi. J'ai l'impression de les avoir trahis, abandonnés. J'aime pas ça du tout.

— Ouais, on dirait que tu es fâchée contre toi.

— Ouin. En beau joualvert, oui. J'en ai toujours voulu à ma mère, mais on dirait que je ne vaux pas mieux.

— Qu'est-ce que tu fais qui te donne l'impression que c'est comme elle ?

— Faire sans tenir compte des autres, comme. On dirait que je voulais me venger d'elle, et de mon père qui l'a toujours aimé pareil, même si elle

s'occupait pas de moi. Mais je m'en veux asteure.

— Tu t'en veux d'être partie en coup d'vent ou de t'être vengée ? Ou d'être en colère ?

— C'est pas toute la même affaire, ça ?

— Ça dépend.

— Tu m'fais chier, Laure.

— Je sais. – dit-elle en levant les épaules – Je veux juste t'amener à préciser. Peut-être que pour toi, c'est toute pareil. Mais pas pour moi. On peut être en colère sans s'enfuir. On peut s'enfuir parce qu'on a peur, pas parce qu'on est enragé. On peut se venger sans sacrer son camp. La colère et la peur sont rarement bonnes conseillères, mais elles nous font souvent agir brusquement.

— T'as raison, j'le sais bien. Mais ce que je sens le plus, là, c'est la honte je pense. Même si j'sais pas trop ce que ça veut dire.

— Moi, je vois ça un peu comme du ressentiment à ton égard.

— Ressentiment ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Une sorte de colère sourde, enfouie au plus profond de toi, envers toi-même.

— Ouais... – et les larmes coulent de plus belle.

— Tu pleures, ma belle ?

— Oui. Je m'en veux tellement.

— Es-tu capable de me dire plus précisément de quoi tu t'en veux ainsi ?

— De l'avoir tant haïe alors que c'est ma mère, que je devrais l'aimer, comme je t'aime toi par exemple.

— Je comprends.

— Je sais qu'elle n'a jamais été avec moi, comme toi avec moi, qu'elle ne s'est pas occupée de moi, que je passais toujours après tout le reste. Mais je *sais* (elle fait les guillemets avec ses doigts) que c'est parce qu'elle était blessée au fond d'elle-même aussi, qu'elle ne faisait pas pour mal faire, même si ça m'a fait

tellement mal.

— Tu es triste aussi, hein ?

— Oui... J'aimerais ça l'aimer comme je t'aime toi. Penses-tu que je pourrai un jour l'aimer ? Même un peu plus ?

— Qu'en dis-tu ?

— Fais chier, Laure ! Peux-tu répondre à mes questions des fois ?

— Des fois, oui, des fois, non, dit-elle avec un clin d'œil. Là, j'essaie de voir ce que toi tu penses. Tu accordes beaucoup d'importance à ce que je te dis, j'en ai pleinement conscience, mais j'aimerais mieux que tu apprennes à te faire confiance.

— Ça m'fait chier pareil !

— Je sais.

— Où c'est que j'm'en allais avec mes skis, j'm'en rappelle pu, dit-elle en essuyant ses larmes.

— Tu me demandais si tu pourrais un jour aimer ta mère un peu plus.

— Oui. Ce que moi j'en pense, c'est ça ?

— Oui.

— Bon ! J'sais pas. Pour le moment, j'sais pas. J'ai l'impression que oui, maintenant, ici, à l'autre bout du monde. Mais quand je serai devant elle, j'sais pas. J'ai peur de la haïr à nouveau et de ne pas être capable de me contrôler si elle se fâche après moi, ou me dit n'importe quoi. Peur de l'envoyer promener et qu'elle fasse pareil après.

— Vous vous ressemblez beaucoup, on dirait.

— Oui, et ça m'écœure.

— Tu ne t'en étais pas rendu compte avant ?

— Non. J'voulais surtout pas lui ressembler, tu sais.

— Je m'en doute un peu.

— Mais là, j'ai pas l'choix et je le vois bien.

— Et tu n'aimes pas ça.

— Tantôt, quand on a commencé à parler, j'haïssais ça en maudit, mais là, j'suis plus certaine.

— Qu'est-ce qui est différent ?

— Quand je pensais à elle, je ne voyais que du mauvais. Quand je me suis vue comme elle, je ne voyais que ce mauvais là. Mais dans le fond, y a sûrement pas que du mauvais en elle. Et pas que du mauvais en moi non plus, hein ?

— C'est sûr. Et c'est quoi qui ne serait pas mauvais, selon toi ?

— Elle est brillante, ça c'est sûr.

— Toi aussi, non ?

— Oui, j'pense que oui.

— Et ?

— Elle est bonne dans plein d'affaires, elle aime beaucoup mon père, elle travaille fort sur ses cours et elle a une bonne réputation, y paraît.

— Tu en parles avec une certaine fierté, là.

— Oui, je m'en rends compte. Mais je continue, elle est très bonne en psychologie, son domaine à elle. Moi, c'est plus les sciences... En fait, c'était plus les sciences avant d'aller au Cégep.

— Ah ?

— Ouais. Les profs de sciences, je les ai trouvés plates, mais je les ai vus qu'une ou deux fois. Et ceux de littérature et de philosophie étaient géniaux. J'haïssais le français au secondaire, et là, eh ben, j'ai aimé ça. Bizarre...

— À cause des profs ?

— Ben oui, je pense... Ça s'peut tu ?

— C'est sûr que les profs ont une influence sur ce qu'on vit dans les cours. Leur façon d'entrer en relation avec les élèves peut affecter l'ouverture à l'information, aux apprentissages, mais ce n'est évidemment pas suffisant pour

tout expliquer. L'apprentissage peut se faire de tellement de manières.

— Tiens, tu réponds à ma question.

— Oui, oui, ça m'arrive j't'ai dit. Mais revenons à nos moutons. Qu'est-ce que tu as aimé de la littérature et de la philosophie ?

— L'attitude des profs avec moi, je pense. Tous les deux se sont montrés intéressés à moi, à ma personne, à ce que je pense. Ils ont été gentils, attentionnés. Ça m'a surprise.

— Et ce que tu as aimé moins ?

— L'écriture...

— Ah ! Tiens donc ! Dire que je t'ai demandé d'écrire. Eh bien ! Ça conjonctionne, on dirait.

— Ouais, et ça m'a fait chier quand tu m'as demandé ça, d'ailleurs.

— Je comprends mieux pourquoi. Pourtant tu t'es pliée à l'exercice, non ?

— Oui, oui. Sans trop de difficulté d'ailleurs.

— Alors pourquoi l'écriture ?

— Tout le long du secondaire, j'avais des résultats très moyens en français, je savais pas comment écrire on dirait. J'étais certaine que je serais jamais bonne. Mais là, la prof de littérature a trouvé que j'écrivais bien. Le prof de philo, que j'étais allumée. Ça m'a viré su'l top. J'savais pu c'que j'aimais ou pas. J'voulais tout sacrer là.

— Han, han...

— Puis j'suis arrivée à la maison et j'ai crié que je voulais plus aller au cégep. Ça a été le début de ma crise avec mes parents.

— Tu ne m'avais pas parlé de ça.

— Non, j'suis restée sur ce qui m'enrageait et pourquoi j'étais partie, comme je pensais. Là, je pense autrement.

— Ouais, l'aventure fait son œuvre.

— Tu as raison. Et puis l'écriture, même dans un journal personnel, est

devenue une façon de me parler à moi-même. Quand j'écris, on dirait que je me lis, que je me vois, que je me comprends mieux.

— Ça fait souvent ça. Ça sert à ça pour plusieurs. – lui dit-elle avec un sourire.

— C'est comme ça que je le vis en tout cas. Mais pourquoi tu voulais que j'écrive au juste ?

— Pour ça, justement. Pour que tu trouves tes mots, ton sens, que tu te trouves toi.

— Ben ça marche jusqu'à maintenant. Penses-tu que je serai capable de continuer après ?

— Ça t'inquiète, le retour, hein ?

— Oui, beaucoup. J'ai la chienne, complètement. – signale-t-elle.

— Et si on te préparait avant que tu ne repartes ? Si je te donnais des trucs avant que tu retrouves tes parents ?

— Tu m'en as déjà tant donnés.

— Oui, j'en conviens. Mais j'étais à tes côtés ; là-bas, je ne serai pas là, aussi près.

— Ça m'fait d'la peine – et les larmes reprennent – qu'on doive se quitter. J'aimerais ça que tu viennes avec moi, pour m'aider.

— Ce n'est pas possible, mais tu seras prête, tu peux être sûre.

— J'sais tellement pas ce qui va arriver, ce que je vais faire. J'ai lâché le cégep, j'peux donc pas y retourner comme ça, en arrivant. Faudra que je me réinscrive et j'sais plus trop en quoi.

— Les sciences, non ?

— J'suis plus sûre de rien. Je te regarde aller et j'aime beaucoup ça. J'ai découvert des affaires ici et ça me donne le goût de l'histoire, des sciences humaines, de la psychologie même.

— Tiens donc ! fait Laure avec un clin d'œil.

— Ris pas ! Mais c'est vrai que ça fait bizarre, jamais j'aurais pensé ça avant.

— Tu voulais pas ressembler à ta mère, tu te souviens ?

— Oui, oui, je sais. Mais j’y ressemble, va falloir que je fasse avec. On peut avoir des intérêts en commun, ce serait déjà un bon début, j’y pense.

— Tout à fait.

— On pourrait commencer à parler ensemble d’affaires qu’on aime toutes les deux.

— Effectivement.

— Elle pourrait peut-être m’aider même.

— Peut-être, oui. Mais, tu vas haïr ma question peut-être, la psychologie qui a l’air de t’intéresser maintenant, est-ce que c’est un intérêt véritable ou pour te rapprocher de ta mère, crois-tu ?

— Ben là ! – Roxane semble effectivement offusquée par la question – Je pense que j’aime les personnes, comment elles pensent, ce qu’elles vivent, comment elles réagissent, comprennent, agissent entre elles. J’ai tellement vu d’affaires depuis que je suis ici, et tellement vécu aussi en si peu de temps, j’ai envie de comprendre comment ça marche et peut-être aider les autres à évoluer.

— Bonne réponse ! – avec un autre clin d’œil.

— T’es *hot*, Laure. Tu m’fais dire c’que tu veux. J’aimerais ça devenir comme ça un jour. Tu vois, c’est ça qui est différent de ma mère. Elle, elle fait de la recherche, monte des cours et les donne. Moi, ça, ça ne m’intéresse pas. C’est les personnes qui m’intéressent.

— Super. C’est pas mal plus clair ton affaire. Mais...

— Encore un maudit mais...

— Mais prends le temps de bien déposer tout ça avant de prendre une décision, laisse-toi le temps de revenir à Québec, de voir comment ça se passe et comment tu te sens. Ça s’peut que tes intérêts changent, ou bougent un peu, tu peux aussi te retrouver entre les deux, entre la science, les humains, l’écriture, et la spiritualité aussi peut-être. Tout est possible. Explore encore, tu auras le temps, ne te bouscule pas. Tu peux prendre une année entière si tu veux. Rien ne t’oblige à rentrer au cégep en janvier.

— Ouais, mais mes parents vont peut-être dire autre chose.

— Pas certaine de ça, moi.

— Ouais, mais t'as parlé à mon père de temps en temps, toi, pas moi.

— Oui, et je sais des choses à quoi je dois te préparer, murmure Laure.

— Par exemple ?

— On y reviendra quand nous serons entre les murs de l'AuberGyne. Pour le moment, on approche de St-Malo et j'aimerais que tu profites du paysage un peu. On n'est pas obligées de s'y arrêter, bien sûr, mais si tu changes d'idées, on a encore un peu de temps devant nous avant de tourner dans cette direction.

— Mais là ! Tu m'laisseres avec ça, là, comme ça ? Est-ce que je dois m'inquiéter ? Comment je vais être reçue ? Est-ce qu'il est en colère ? Triste ? Inquiet ?

— Je vais juste te dire quelques mots pour te rassurer. Non, tu ne dois pas t'inquiéter, ça va bien. Tu seras très probablement reçue avec beaucoup de joie. Non, il n'est ni en colère ni inquiet, mais il a été très triste, oui.

— Et maman ?

— Je ne lui ai pas parlé, mais aux dernières nouvelles, ça allait bien aussi.

— Bon, je vais me contenter de ça, maintenant, c'est ça ?

— Oui, je ne t'en dirai pas plus pour le moment. Quand on arrive à la Manche, tout au Nord, mieux vaut regarder tant c'est beau. Tu vas aimer ça, j'en suis certaine.

— Un peu tannée de faire de la route, de voir du paysage, j'ai hâte de rentrer.

— Je comprends, mais on est sur la route du retour de toute façon. Le Mont-St-Michel est une halte, ensuite on repart vers l'est en passant par la Normandie.

— Ça ne me tente pas pantoute de rouler des heures encore, mais j'ai pas l'choix, hein ?

— Eh non ! Alors, St-Malo ou pas ?

— J'veux plus rouler, que j viens d'dire. Alors, non. Mont-St-Michel parce

qu'il est sur notre route, mais j'irais pas et ça m'dérangerait pas.

— Attends de le voir... tu m'en reparleras alors.

— Ouais, ouais. On dit ça ! On verra. J'suis fatiguée.

— D'accord...

Mont-St-Michel

Elle s'assoupit un peu, jusqu'au moment où Laure aperçoit le Mont-St-Michel au loin. Elle caresse alors le bras de Rox pour qu'elle regarde devant elle. Effectivement, elle est émerveillée.

Il est tout petit, vu de là, comme s'il n'avait que quelques centimètres de haut. Mais son émerveillement augmente avec la taille du site. Elle s'extasie... avec des « Wowwww... ». Elle a les yeux rivés sur le site qui s'approche, elle se tourne parfois à sa gauche et regarde la Manche derrière Laure. « C'est vrai que c'est beau en *torpinouche* ! » se dit-elle. Elle est contente quand elles dépassent un moulin à vent. Elle se met à chanter, la joie à la hausse.

Lorsqu'elles stationnent la voiture, le Mont-St-Michel est encore à quelques minutes de marche, mais Roxane semble pressée de s'en approcher. Elle presse Laure d'accélérer. Cette dernière sourit. Elle espérait que ça aurait un tel effet.

Elles ramassent leur sac de lunch avec eau et sandwiches achetés sur la route puis s'avancent vers le Mont avec bonne humeur. En arrivant tout près, Laure propose à Roxane de faire le tour à pied, les pieds dans le sable vaseux.

— T'es pas sérieuse, là toi ? J'vais salir mes souliers. Ça va pas être glissant ?

— Oui, ce sera glissant. Oui, tu risques de salir tes espadrilles, que tu peux enlever si tu préfères vu qu'il fait beau et chaud. Ce sera un peu froid, mais sentir la boue sous nos pieds a un de ces effets.

— Ouach ! bougonne Roxane.

— Essaie donc avant de te braquer.

— D'accord, d'abord ! – puis elle quitte le trottoir, s'assoit sur le bord et enlève ses souliers.

Le sol n'est pas trop froid, le soleil l'a réchauffé. Elle dépose ses pieds sur ce sol humide et les relève un instant, l'un après l'autre, pour regarder la boue qui s'y est déposée. Pas certaine d'apprécier, elle jette un œil à Laure qui lui sourit de toutes ses dents, chaussures dans les mains et les pieds bien enfoncés dans la

vase, presque jusqu'aux chevilles, comme une petite fille. Roxane éclate d'un grand rire et enfonce ses pieds à son tour.

Elles se mettent ensuite en marche, tranquillement, en silence, en passant par le sud vers l'est, puis vers le nord, et finalement vers l'ouest où se trouve l'entrée de la cité, d'où elles pourront ensuite monter vers la cime. Elles prennent leur temps, manquent de tomber parfois, ce qui crée autant de fous rires que de glissades potentielles évitées. Les seuls sons qu'elles entendent sont le vent et l'eau au loin, les oiseaux qui volent au-dessus, et quelques touristes qui les interpellent de la terrasse de l'ouest, soit le parvis de l'église abbatiale tout en haut. Le soleil est plein sud et leur chauffe la peau, alors que le cœur se remplit de joie et de sérénité, comme les enfants qu'elles sont redevenues toutes les deux à marcher ainsi dans la bouette.

Roxane sautille parfois, tâte la boue de la paume de sa main, regarde sa peau salie, l'essuie sur son pantalon, comme une petite fille. À la fin de leur tour du lieu, Roxane est seule avec elle-même, une enfant heureuse, joyeuse, sereine. Tout le reste a cessé d'exister.

À leur retour près de la porte de l'Avancée, Laure propose de s'approcher du robinet qui les attend près de l'entrée pour se laver les mains et les pieds. Roxane boude un peu. Laure doit lui dire qu'on ne la laissera pas entrer partout si elle a les pieds pleins de boue. Elle obtempère à regret, elle aimait ça la boue entre ses orteils, somme toute. Elles se lavent en s'arrosant l'une l'autre avec de grands fous-rires à nouveau. Les quelques touristes autour ne semblent pas apprécier l'eau qui leur parvient de ce jeu, mais les deux complices ne s'en formalisent pas et continuent leur manège.

Elles s'arrêtent ensuite un instant pour prendre une bouchée et quelques gorgées d'eau avant la montée vers l'Abbaye des dizaines de mètres plus haut.

Elles gravissent le chemin tantôt en riant, en jouant à la cachette derrière les présentoirs de cadeaux et cartes, tantôt en silence. Plus elles approchent de l'entrée fortifiée de l'abbaye, plus elles entrent en elles-mêmes, sans s'en parler, comme par une entente tacite.

Le calme les envahit toutes les deux. La petite fille bien présente en chacune d'elles, l'émerveillement les ravit entièrement lorsqu'elles entrent dans la chapelle qui surplombe le Mont-St-Michel. À la fois simple et grandiose, église abbatiale sans artifices inutiles, le décor est sublime en soi, le transept, le

berceau lambrissé, le chœur, les petits bancs pour s'asseoir, tout y semble pensé pour le recueillement.

Laure et Roxane s'agenouillent d'un même mouvement, tout près du centre, joignent leurs mains au lieu du cœur et méditent en silence, la paix animant chacune de leurs cellules. Les larmes coulent doucement sur leurs joues. Elles sont imprégnées d'une émotion intense, la joie partout, le bonheur au cœur d'elles-mêmes émane et prend toute la place. Après leur promenade sautillante autour du Mont-St-Michel, l'enfant en elles reçoit le Divin avec naturel, l'Esprit comme une bénédiction, l'Amour à profusion.

Elles demeurent là, agenouillées côte à côte, épaule contre épaule, comme deux religieuses bien pieuses, simplement, avec dépouillement. Trente minutes passent sans qu'elles en aient conscience. Bienheureuses, habitées, nourries par le chant grégorien d'un petit groupe de moines qui pratiquent avant la messe du soir.

Lentement, elles ressortent de cet état calme et serein pour revenir à leur réalité. Elles se regardent, se sourient, se relèvent et déambulent tranquillement. Elles rejoignent un groupe de touristes qui se dirigent vers le reste de la visite guidée et qui entre dans le cloître.

Roxane et Laure écoutent la personne qui guide le groupe, sans trop lui porter d'attention compte tenu qu'elles n'ont pas déboursé pour ses services. De plus, Laure connaît déjà très bien le contenu de cette visite, elle est encore moins attentive à ce qui se dit. Roxane est un peu plus intéressée, surtout lorsqu'elles entrent dans l'ancien ossuaire où trône l'énorme roue construite pour faire monter les denrées par les prisonniers qui occupaient alors la prison sous l'Abbaye. Roxane se penche par la fenêtre pour voir comment pouvait bien fonctionner cet immense appareil. Lorsqu'elle comprend que les détenus devaient marcher à l'intérieur pour la faire rouler, et servir ainsi de levier à une sorte de panier où la nourriture déposée tout en bas pouvait ainsi monter tout en haut, Roxane est éberluée et regarde Laure, le visage offusqué et impressionné à la fois.

Doucement, elles redescendent en traversant différents escaliers, promenoirs et salles où pèlerins, visiteurs divers et pauvres mandant aumônes circulaient autrefois.

Lorsqu'elles ressortent du site, elles ont retrouvé leur cadre habituel des

derniers jours et discutent de leur visite, de leur vécu, de leurs sentis, à la fois touchées et détachées. Elles remontent dans la voiture souriantes, paisibles, imprégnées de mille informations nouvelles, plusieurs imbriquées dans la relation qu'elles tissent depuis presque deux semaines.

Laure annonce qu'elles vont souper à Dieppe et qu'elles dormiront peut-être dans une autre communauté près de là. Elles décideront ensemble dès qu'elles s'arrêteront pour se sustenter. Roxane répond d'emblée son désir de dormir à l'AuberGyne et se dit prête à faire la route au volant en entier, même si elle est longue. Laure lui répète qu'elles prendront la décision pendant qu'elles rouleront, compte tenu de l'heure, déjà 15 heures, et du fait qu'elles doivent s'arrêter pour manger. Elle lui demande si elle ne préférerait pas conduire un peu. Roxane ne veut visiblement pas, pas tout de suite.

Il apparaît évident que Roxane n'en peut plus d'être entre deux endroits, de ne pas savoir d'avance où elle s'en va, ce qu'elle fera, ce qu'elle vivra. Même si les dernières journées ont été riches en douceurs multiples, elle en a assez, elle veut se déposer, arrêter de rouler. Laure lui rappelle qu'elles ont encore plus de six heures de route à faire, Rox n'en démord pas. Laure baisse les bras et démarre la voiture.

Roxane se centre, se recroqueville au cœur d'elle-même, regarde dehors sans s'arrêter sur quoi que ce soit. Elle laisse la petite fille, qui a eu beaucoup de place, tant durant cette journée magique que la veille et les derniers jours dans tous ces lieux féériques, prendre racine. Elle ressent une sorte de béatitude et engrange ce senti, le laisse prendre place dans chaque parcelle de son être. Le silence est de mise et Laure ne le brise pas. Rox respire profondément, longues inspirations suivies d'expirations plus longues encore.

Laure entend provenant d'elle les sonorités propres à la respiration *ujjâyi* ancrée dans le yoga qu'elle pratique et professe depuis tant d'années. Elle est contente de voir que Roxane a retenu ces enseignements-là précisément. Ce sont eux qui peuvent l'aider à reprendre contact avec elle-même lorsqu'advieront des jours moins glorieux, peut-être plus près qu'on ne le pense.

Laure prend tout son temps, elle n'est pas pressée de ramener Roxane à sa vie d'avant. Elle sait des choses que Rox ne sait pas encore et ne veut rien brusquer. Elle fait exprès de longer la Manche dès qu'elle quitte la région de Caën, parle

des plages de Normandie où l'armée canadienne, Québécois en avant, est entrée pour libérer la France lors de la dernière grande guerre.

Roxane n'est nullement intéressée, juste un instant pour dire que son arrière-grand-père paternel est décédé sur une de ces plages et là s'arrête son attention. Elle revient en elle-même et médite, laissant parvenir à sa conscience ses souvenirs de la dernière semaine, événements comme sentis, impressions, émotions.

Laure ne peut l'atteindre, et s'y refuse de toute façon. Dans quelques heures, elle sait très bien qu'elle se retrempera dans sa réalité. Ça l'attire et la rebute à la fois.

Les heures qui séparent le Mont-St-Michel de Dieppe les voient donc occupées en elles-mêmes, peu ou pas d'échanges verbaux. À un moment, Roxane ronfle, elle s'est assoupie. La promenade en plein-air, la montée du Mont-St-Michel, l'air marin l'ont rattrapée. Laure est contente, consciente du repos nécessaire avant la vague qui risque de la prendre en arrivant à Bruges. Les parents de Roxane seront là pour l'accueillir, elle veut garder cette information pour elle le plus longtemps possible pour ne pas induire du stress et la charge émotionnelle facile à imaginer dans ce contexte, même si elle ne peut présumer de rien, ce que vient de vivre Roxane peut générer tout autre chose aussi.

Vers l'Est

En arrivant à Dieppe, elles vont s'acheter un sandwich et quelques fruits et décident d'aller manger sur la plage, près de la Place du Canada. Une façon de se relier à leur histoire commune, de revenir chez soi un peu. Laure se dit que St-Malo aurait été une meilleure option, mais le lien est facile à faire tout de même.

Roxane ne dit mot, ne semble pas plus impressionnée qu'il ne faut. À un moment donné, elle commence à rire et dit tout haut, alors que Laure la questionne du regard, entre deux éclats de rire : « La guerre, la guerre, c'est pas une raison pour se faire mal ! » Laure sourit à l'énoncé de cette réplique du film *La Guerre des tuques*¹⁸ qu'elle a tenté de faire écouter à ses fils qui n'y ont rien trouvé d'intéressant. Roxane explique qu'elle a reçu la série de films des Contes pour tous à un Noël lorsqu'elle était petite et que cette phrase a été utilisée de temps à autres pour réduire les tensions entre elle et sa mère. Elle trouve ça drôle de se rappeler justement de cette phrase-là à ce moment-là alors qu'elle est à veille de revenir vers sa famille. Elle reconnaît que ça commence à l'inquiéter un peu beaucoup et que ses pensées vont vers sa mère, qu'elle a hâte et peur de la revoir.

Laure lui explique que lorsqu'elle reverra sa mère, elle devra se préparer à tout, même à l'aimer.

— Tu sais Roxane, entrer en amour dans une zone sinistrée, ravagée par un mur de souffrances, ça laisse des marques. Toute ta vie, à chaque fois que tu as tenté d'approcher ta mère, tu as frappé le mur de souffrances qu'elle a tissé autour d'elle pour se protéger. Tu as souffert à ton tour et créé le tien autour de toi. Avec le temps, les murs se sont épaissis et sont érigés très haut. À chaque approche au cours des dernières années, et plus récemment pour ta mère à ton endroit, vous êtes entrés dans vos murs respectifs, avec agressivité et une certaine violence, ça a laissé des bleus sur vos âmes, ça, au point où vous avez préféré, l'une et l'autre, vous tenir loin l'une de l'autre. Maintenant, vos murs sont lézardés. Ta mère a été hospitalisée car son esprit n'a pas été capable de faire face à son mur qui s'effrite. Quelque chose en elle a craqué. Je soupçonne qu'elle a ressenti de l'amour à ton endroit et que l'intensité l'a bouleversée à un point où elle n'a plus été capable de revenir en arrière. Je sens qu'il y a un

espace pour toi dans sa guérison et dans la tienne par la même occasion. C'est entre vous deux que ça se passe.

— Ça passe ou ça casse, c'est ça ?

— Non, c'est déjà cassé et depuis très longtemps. Vos murs en témoignaient. Toutes les deux vous avez avancé dans ce terrain miné. Toi, dans l'aventure que nous venons de partager, elle dans une catatonie où elle semblait enfermée lors de ton départ, ou presque, et elle en est ressortie en plein milieu de ton aventure.

— Hein ? inquiète, elle demande : qu'est-ce que tu m'as caché ?

— Peu de choses en fait, car je crois qu'il est important que tu ancras ce que tu viens d'apprendre avant d'entrer dans les souffrances de tes parents. Mais je vais tout de même te répondre parce que ces informations sont importantes et qu'elles te donneront un portrait plus juste que ce que je t'ai dit dans l'auto tout à l'heure. Ton père n'était pas du tout en colère, mais plutôt inquiet, tant pour toi que pour sa femme. Il m'a dit qu'il s'investirait beaucoup dans son travail au cours de la semaine, un nouveau contrat demandant je crois, et que j'avais carte blanche car, de toute façon, il n'aurait pas su comment gérer tout ça à ce moment. Une fois aux deux ou trois jours, dépendamment des possibilités, je lui ai envoyé des messages en tissant les grandes lignes de notre aventure. J'ai reçu un courriel de lui, ce matin, où il me dit qu'il est plus calme, que son travail créateur l'a apaisé, comme il le souhaitait, que le *rush* est passé, qu'il parle de ton voyage à ta mère avec intérêt et chaleur. Il donne peu d'informations sur son état, mais il dit qu'il a très hâte de te voir et de t'entendre lui raconter les moindres détails de ce que tu as vécu.

— J'le reconnais bien là. – dit-elle, émue – Ça a longtemps été mon *buddy*, toujours là pour entendre mes aventures. Je l'avais perdu depuis quelques années. Mais ça s'peut, je le comprends maintenant, que c'est moi qui s'est éloignée de lui. J'ai hâte de le voir et de voir maman aussi. Les larmes coulent sur ses joues, comme un baume, chaleureuses et généreuses.

— Ça va, ma belle ?

— Oui, oui. Mais ça m'fait d'la peine de penser que maman a été malade et qu'on a dû l'hospitaliser. Je comprends pas ce qui est arrivé par exemple.

— Moi, non plus, honnêtement. Ton père m'en a peu parlé. J'ai cru comprendre qu'elle était sortie de l'hôpital, mais sans plus. Souhaitons que ça

ira. Je serai le lien entre vous au besoin.

— De quelle manière tu vas faire ça, par Skype ?

— Oui, entre autres. On peut se texter, s'appeler, se voir à la rigueur. Le lien semble bon avec ton père. Il m'apparaît gentil et ouvert. Heureux pour toi, d'ailleurs.

— Ouf ! Trop gentil, des fois... Je l'aime tant et je m'ennuie de lui.

— Tu le reverras très bientôt, tu le sais.

— Oui, je sais, ça me rend heureuse, et inquiète aussi.

— Il a bien réagi et continue à le faire, je te jure. Est-ce que c'est plus précis ce pourquoi tu es inquiète, comme ça ?

— J'ai changé, je crois. J'suis plus la Roxane *rough and tough* que je montrais à tout le monde. Je la sens plus. Est-ce que papa va m'accepter si je suis autrement ?

— J'te dirais bien : Qu'en penses-tu ? Mais tu n'aimes pas vraiment ça.

— Ha ! ha ! Non, j'aime pas ça que tu me retournes la question, même si je sais bien que je peux y répondre. Je sais bien qu'il va m'accepter. Moi, est-ce que je vais m'accepter ? Est-ce que je serai capable d'être cette nouvelle Roxane-là ? Celle que je suis en train de devenir ?

— Es-tu si différente que ça, dis ?

— J'sais pas trop. Honnêtement, j'sais pas trop.

— Moi, tu vois, je ne crois pas que tu sois si différente. Tu es la même jeune femme que j'ai rencontrée il y a très peu de temps, intense, vraie, authentique. Plus ouverte peut-être, plus sensible aussi je crois.

— Ouais, mais tu n'as pas connu la Roxane avec Johanne, ni la Roxane avec Pierre, ni la Roxane au Cégep, ou à l'école secondaire, ou avec mes amies.

— Non, c'est vrai. Mais toutes ces Roxanes-là, elles sont toutes un peu toi, non ?

— M'semble qu'elles ne sont pas toutes pareilles en tout cas.

— Elles diffèrent en quoi, dis ? As-tu des exemples ?

Après quelques instants de réflexion, Roxane répond lentement, s'arrête à chaque fois qu'elle a une personne dans son Imax, un peu mal à l'aise :

— Je crois que celle avec maman est résistante, j'suis pas sûre du mot, et colérique, je réagis à tout ce qu'elle dit, à moi ou à papa, elle m'énarve, me tombe carrément sur les nerfs. J'pense qu'avec papa je suis plus douce, plus aimable, plus molle, c'est avec lui que je parle de tout et de rien. Avec mes amies ? Ai-je des amies, moi ? Pas vraiment. J'avais Delphine, mon amie du secondaire, qui est revenue vivre en France il y a quelques mois, à la fin du secondaire, avec ses parents qui ont longtemps été amis de mes parents aussi. Mais Delphine est plus près des siens que moi des miens. Je ne sais pas si on était de vraies amies, même si on faisait beaucoup de choses ensemble. Je jouais une *game*, on dirait, comme si ça me prenait une amie absolument et papa me disait qu'il m'en fallait une au moins, pour sortir justement, pour faire autre chose, être autre chose. J'suis pas certaine d'avoir été une bonne amie car dans son dos, je pensais du mal d'elle et de ses amours de parents. Je l'enviais je pense. Bon, OK ! – ajoute-t-elle devant la réaction de Laure qui lève le sourcil pour tenter de comprendre – J'étais carrément jalouse. Mais je lui ai jamais dit ça. Je faisais semblant d'aimer ce qu'elle aimait, je m'inventais des intérêts, des douleurs. Et au cégep, rien. J'étais là physiquement, mais mon esprit était tellement mêlé que je parlais à personne, j'essayais de disparaître dans les murs, de devenir invisible. Personne ne m'intéressait, ne m'attirait. Mais maintenant que j'y pense, je faisais pareil au secondaire. J'ai pas fait de vagues à l'école. J'étais l'étudiante parfaite, tranquille, intelligente, avec des bonnes notes, fortes mais pas trop, qui pose juste assez de questions, pas trop, et qui répond à juste assez de questions, pas trop. J'voulais pas faire partie de ceux qui se font intimider, écœurer, haïr. Je m'effaçais, d'une certaine façon. Et au travail, pareil. Je travaillais bien, j'aimais bien ça chez McDo, le rythme, l'équipe, mais je m'étais liée à personne. J'avais un collègue avec qui j'étais un peu plus proche, on a eu plusieurs fous-rires, mais on s'est jamais vus en dehors du McDo. Je faisais mon travail et je m'en allais. J'pense avoir fait chier personne et personne qui m'faisait chier non plus, c'était *cool* comme ambiance.

— Je ne connais effectivement pas cette Roxane-là.

— Ici, je suis différente parce que je ne suis plus avec ces personnes-là. Je m'en suis aperçu. Ici, je ne suis pas obligée de jouer une *game*, de faire

semblant, je ne serais pas capable d'ailleurs. Je n'ai pas l'impression d'avoir de comptes à rendre.

— Un petit peu tout de même, non ?

— J'ai senti aucune obligation depuis que je suis arrivée. Il y a des règles, claires et nettes, bien expliquées, et j'suis d'accord avec. Des fois, ça faisait pas mon affaire, mais rien de bien grave, qui me dérange trop. Et quand j'étais dérangée, j'me privais pas de te le dire, hein ?

— Effectivement. Ça, c'était pas déjà là avant de venir ici ? Tu disais pas tes affaires quand ça faisait pas ton affaire ?

— Ben oui, c'est sûr. Et pas à peu près. Ouais. J'sais plus trop quoi dire moi là. — Roxane se rebiffe, une porte se ferme en elle.

— Reste avec ça quelques instants. Si les mots te manquent, c'est que quelque chose mijote et veut sortir. Attends, ça viendra quand tu seras prête à l'attraper au vol. Profitons des rayons du soleil qui décroissent, la Manche est douce ce soir.

— Ouais. OK.

— Ensuite, on continuera la route si tu désires aller jusqu'à Bruges ce soir.

— Pour le moment, j'ai rien que le goût d'aller nulle part. On s'en reparle dans une quinzaine de minutes, d'ac ?

— D'ac. Mais j'aime pas trop conduire à la noirceur. Faudra se décider bientôt.

— Je pourrais conduire aussi, là. Mais 15 minutes, d'ac ?

— Oui, oui.

Les deux compagnes prennent le temps de respirer, de laisser le soleil et le vent léger caresser leur visage, sans rien ajouter...



Elles quittent la plage une vingtaine de minutes plus tard direction Bruges,

avec arrêt pipi si besoin, sinon, *go go go* ! Direct.

Roxane prend les clefs avec l'idée de conduire les trois heures, minimum, qui les séparent de leur but. La route est belle, le décor superbe, rien ne devrait nuire à la conduite jusqu'à Bruges. Laure l'a pourtant informée qu'elles passeraient près de villes plus grandes, Roxane s'en fout. Elle annonce qu'elles s'arrêteront à Calais si nécessaire et que, si besoin, elles changeront de conductrice.

Laure n'ajoute rien. Du côté passager, carte sur les genoux, elle guidera à la demande, mais les indications sont claires et elles n'auront pas vraiment à changer de route, celle qu'elles prennent se rendant presque directement aux alentours de Bruges.

Laure invite Roxane à continuer la discussion commencée sur le bord de l'eau. Cette dernière préfère « rester avec son senti », dit-elle, comme le lui a suggéré Laure, mais dans le fond, elle n'a pas du tout envie d'entrer là-dedans à nouveau. Ses émotions sont proches et elle préfère conduire en respirant profondément, jusqu'à ce que le calme revienne.

Laure n'insiste pas, demande si elle peut mettre de la musique, Rox est d'accord tant que ça ne l'endort pas, ajoute-t-elle avec un clin d'œil. Laure sort donc de son sac la musique qui la faisait tripper quand elle était plus jeune, King Crimson, et met la sono au fond. Roxane éclate de rire et baragouine les paroles que chante Laure à tue-tête.

Surprise ! Surprise ?

Après deux heures de ce manège, où les vieux tubes se succèdent, Roxane suggère qu'elles s'arrêtent un instant, pour une pause d'abord, pour une collation ensuite, et répondre aux petits besoins en même temps. Laure obtempère, leurs besoins sont au même rythme. Ce que Laure n'a pas perçu, c'est que depuis une trentaine de minutes, Roxane sent monter de l'affolement en elle, un tsunami la parcourir, elle n'en peut plus. Conduire devient dangereux, elle ne se sent plus suffisamment en confiance pour poursuivre.

Elle tend les clefs de la voiture à Laure lorsqu'elles sont prêtes à repartir. Laure n'a pas le temps de tourner la clef, Roxane éclate en sanglots sitôt assise. Laure inspire profondément, doucement, pour écouter avec justesse et assurance. Elle attend que Rox s'apaise avant de la toucher et de lui adresser la parole. Elle l'observe en silence.

Les épaules de Rox tressautent allègrement, un océan semble lui sortir des yeux, elle ne les essuie pas, laisse couler, elle tremble de tout son corps. Elle pleure comme si elle n'avait jamais pleuré. Elle se demande d'où toute cette eau peut sortir, s'il y a un fond à toute cette mer en elle. La vague est puissante. Elle a une impression d'ouragan, de tornade. Ça pousse, ça force, ça bardasse. En même temps, elle se sent forte et paisible, comme attachée à une ancre solide, Elle ne comprend pas, mais laisse aller. Doucement, lentement, la marée se calme, le sac-ressac ralentit. Roxane en profite pour se moucher puis relève la tête. Elle regarde Laure, piteuse...

Cette dernière lui sourit, lui caresse l'épaule, attend qu'elle parle d'elle-même.

Puis Roxane s'ouvre, parlant d'abord tout bas, comme une petite fille qui découvre sa voix, et un bref moment plus tard, elle retrouve sa voix de jeune adulte.

— J'suis terrifiée, Laure. J'suis pas sûre d'être capable de revenir à ma vie d'avant, d'être en relation avec ma mère sans la haïr à nouveau, avec mon père sans lui en vouloir encore de ne pas m'avoir appuyée plus. Je me sens tellement toute seule, Laure, tant et tant toute seule.

— J'comprends.

— J’sais que tu es là, que tu resteras là dans ma vie, mais dans mon cœur, j’me sens toute seule, incapable, pas bonne, pas fine, moche, poche.

— Pas jojo, hein ?

— Pantoute !

— Prends ton temps, on n’est pas pressées. On arrivera quand on arrivera, on n’est pas attendues.

— J’aurais envie de ne jamais revenir chez nous, de ne jamais revoir mes parents, de commencer une nouvelle vie sans eux. Cette semaine a tellement passé vite. C’est pas assez, comme...

— Et on a vécu plusieurs expériences...

— Oui ! J’en prendrais encore.

— Tout à l’heure, tu avais envie que ça finisse au plus vite.

— Oui, je sais, mais là, la fin approche et ça me stresse comme c’est pas possible.

— Je m’en doute...

— Car je sais aussi que je ne serais pas capable d’en prendre plus. Il est arrivé trop d’affaires bizarres que je comprends pas pantoute. J’sais pas quel effet ça aura sur moi quand ça va commencer à rentrer tout ça.

— Quel effet ça a maintenant ? Concentre-toi sur comment tu te sens maintenant.

— Tourmentée, ça s’peut ?

— C’est le mot qui te vient ?

— Oui. Comme dans une grande tourmente. Trop d’affaires en même temps. De la peine, de la peur, de la rage, de la joie, de la sérénité, de la paix, une tornade. J’sais pas comment prendre ça et quoi faire avec ça.

— Respirer, ça ne te dit rien ?

— Non. J’ai pas envie de juste respirer, je veux comprendre, Laure.

— Les réponses sont en toi et la respiration bien calibrée aide parfois à les

trouver.

— Quand je respire en conscience, comme tu me l’as appris, et je l’ai fait pas mal aujourd’hui, ça m’apaise, c’est certain. Mais je comprends pas plus ce qui se passe et ça ne me dit pas comment je vais vivre avec tout ça.

— C’est sûr.

— Là, on s’en va à Bruges et je retourne à Québec quand, donc ?

— C’est pas décidé. Ce sera à toi de voir quand ce sera le mieux. Je crois qu’on pourra prendre le temps de décanter ça avant que tu ne repartes.

— Tu crois ? Ou t’es certaine ? – Roxane se montre inquiète, sa voix tremble.

— Je ne suis pas seule à décider, et toi non plus.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Que tes parents sont déjà à Bruges et que la suite leur appartient en partie.

— T’ES MALADE !!! T’AS OUBLIÉ DE ME LE DIRE !!! NON MAIS... T’ES FOLLE OU QUOI ?

Roxane ouvre sa portière sans rien ajouter et se met à courir vers la plage, affolée...

Laure sort à son tour, tranquillement et se dirige vers elle sans rien brusquer. Roxane donne des coups de pied dans le sable, en ramasse dans ses mains et le jette le plus loin qu’elle peut. Elle hurle en direction de la Manche tous les sacres qu’elle a entendus depuis qu’elle est toute petite. Elle bouille... « Comment ça s’est fait que Laure m’a pas annoncé ça ? J’ai pas envie de ça pantoute, moi ! On m’a pas demandé mon avis, sti ! Et je dois composer avec ça ? Non, il n’en est pas question !!! Je retourne en Brocéliande, sur le pouce s’il le faut. Là j’étais bien avec la Dame blanche qui prenait soin de moi, Elle ! »

Lorsque Laure l’approche, Roxane se retourne vers elle et lui lance du sable de toutes ses forces en lui criant des insanités. Roxane redevient Roxane, violente, enragée.

— T’es aussi pire que ma mère, hostie d’malade ! J’ compte pas dans tout ça, c’est ça ? Y a rien que toi, comme elle ?

— J'comprends que tu vois ça comme ça.

— Pi arrête d'être compréhensive, OK ? J'te crois pu.

— Je ne pouvais pas te le dire vu que je ne l'ai appris que ce matin. Je me doutais de ta réaction et j'ai préféré la retarder au maximum avant de t'en informer.

— Mais là on sera à Bruges dans quoi, une heure max ? J'vais être devant mes parents dans une heure max ? J'suis pas préparée à ça, moi. J'ai pas envie de ça pantoute.

— On peut dormir ici, je te l'ai dit, j'ai des contacts dans la région. On peut prendre encore du temps...

— Du temps pour faire quoi ? Éviter la rencontre ? Retarder ce moment qui ne me tente pas du tout ?

— Pour décanter un peu plus. Tu as vécu beaucoup de choses et je crois qu'il faut que tu prennes le temps de porter certaines affaires avant de faire face à nouveau à la musique familiale.

— Laisse faire ta psychologie de bas étage, ta poésie et ta musique, OK ? Tu m'fais chier, Laure.

— Qu'est-ce que je peux faire, alors ?

— Te la fermer, peut-être ??? – Puis elle se remet à pleurer à chaudes larmes, avec hoquets et trémolos.

Laure recule un peu, laisse Roxane avec ses émois. Tout ce qu'elle a vécu au cours des dix jours précédents trouvera sa voie au moment opportun, mais pour le moment, c'est de l'émotion brute et Roxane doit l'exprimer avant d'entrer plus loin dans sa compréhension et finalement gérer cette *tourmente* qui lui sied pourtant si bien. Elle reste tout de même assez près pour intervenir au besoin.

Roxane pioche, sautille, avance et recule, jusqu'à ce que cette nouvelle vague caresse ses berges intérieures. Elle s'approche de l'eau de la Manche, dont le sac et le ressac sont tranquilles, et s'assoit tout près, assez pour caresser l'eau qui la rejoint de temps à autre. Elle reprend contact avec elle-même, le bruit des vagues la reconforte, la calme. Elle sait que Laure est quelques pas derrière, et ça la rassure aussi, mais elle la laisse là où elle est, derrière. Elle se sent un peu

coupable de sa réaction, mais pas trop. « Est-ce que je pouvais faire autrement ? Réagir autrement ? Laure pouvait-elle faire autrement aussi ? Non, bien sûr que non. Fait chier pareil, mais c'est OK. »

Elle prend tout le temps qu'il lui faut pour jauger sa réaction, ses émotions, ses peurs, sa colère, sa rencontre avec ses parents plus proche qu'elle ne l'avait envisagée. Elle respire profondément, comme le lui a proposé Laure, prend contact avec sa peur et réalise qu'elle est moins intense qu'elle le croyait, qu'elle peut faire face à la musique, qu'elle se sent plus prête à affronter sa réalité.

Il fait tout à fait noir lorsqu'elle se retourne vers Laure qui s'est assise en lotus et semble méditer, les mains sur les genoux. Cette dernière ouvre les yeux lorsqu'elle entend le ouich ouich des pas de Rox dans le sable qui se rapprochent. Elle lui sourit avec chaleur et lui tend la main pour qu'elle l'aide à se relever. Puis elles reviennent ensemble, bras dessus bras dessous, vers la voiture.

Dès qu'elles sont assises, Roxane demande si elle peut tenter d'expliquer ce qui se passe pour elle. Évidemment, Laure accepte.

— J'suis soupe au lait, j'pense.

Puis elle s'arrête, tentant de dire avec le plus de justesse possible ce qui lui vient.

— Prends ton temps, on n'est pas obligé de reprendre la route.

— J'aimerais mieux qu'on reprenne la route que coucher par ici, mais qu'on prenne le temps dans l'auto, si c'est correct pour toi. Ça te va ?

— Oui, ça me va tout à fait.

— Donc soupe au lait... Mes émotions montent vite, trop à mon goût, et je réagis très fort.

— Han, han...

— Mais elles redescendent assez vite et je redeviens calme plus facilement qu'avant. Ça, c'est nouveau. Avant, j'pouvais en vouloir à *vie* à quelqu'un qui m'faisait chier. J'avais beau boxer mon sac de sable, ça ne passait pas vraiment. Là, p't-être parce que c'est toi, r'marque, ça ne dure pas. Une vague, une maudite grosse vague, puis elle passe.

— Oui, je vois.

— C'est-tu normal de réagir fort de même ?

— Le mot normal devrait être radié de tout discours, à mon avis. Toi, tu réagis comme ça et c'est normal pour toi, si je dois utiliser ce mot, parce que c'est toi et que tu es comme ça, intense.

— Intense, elle réfléchit un peu. Ouais, c'est ça.

— Et, si je peux ajouter, les émotions ne sont pas à proscrire, ni à détruire, elles font partie de la vie, comme la pluie et le beau temps, et elles viennent par vagues. Lorsqu'elles sont rejetées, refoulées, elles se transforment en maladie ; on dit alors que *le mal a dit*. Dans mon discours à moi, tu es en vie et en santé. Peut-être peux-tu apprendre à gérer autrement tes réactions face aux émotions qui t'envahissent, mais pour ça, il faut les écouter d'abord, comprendre ce qui les porte et agir en fonction de ce qui se passe.

— Poésie, psychologie.

— Bien tu vois, ça c'est moi, mes réactions à moi sont empreintes de poésie, de musique, de danse, de dessin, d'écriture, de psychologie, de philosophie, de spiritualité. Quand la vague arrive, parce que j'ai des émotions aussi, oui, oui, – en réaction au regard moqueur de Roxane – mais elles ne m'envahissent que très rarement et ça prend un élément déclencheur qui exige une réaction rapide. L'intensité vient avec la nature des événements qui parsèment ma vie.

— Donc, si je te suis, je peux apprendre à réagir autrement qu'en poignant les nerfs et en envoyant tout promener à toutes les fois que je suis dérangée par quelque chose ?

— Oui, ça s'apprend. Mais tu n'es pas obligée de tout changer maintenant, tu as 18 ans et des années devant toi, plusieurs expériences à vivre, pour poser tout ça.

— Ça fait deux semaines que je vis des émotions différentes que je ne connaissais pas...

— Que tu ne connaissais pas ?

— ...

— Que veux-tu dire ?

— Bon, la colère, je la connais. La joie, je ne la connaissais pas comme ça, et la peur, je ne la sentais pas ; la peine, je ne la vivais pas. Colère souvent, joie de temps en temps, mais pour le reste ? Indifférence, peut-être.

— Absence ?

— Ouais, peut-être, comme je te disais tantôt, invisible le plus possible. À mes yeux aussi, je m'en rends compte là.

— Tu ne voulais déranger personne ?

— ...

— Peur ?

— Ça doit, souffle Roxane, tout bas.

— Peur de quoi, as-tu une idée ?

— De la colère des autres, de la méchanceté, des reproches, des critiques.

— ...

— Qu'on m'aime ou qu'on m'aime pas, on dirait...

— Des opposés, mais vois-tu une différence, ou une ressemblance, entre les deux ?

— Qu'on me rejette. Que si on m'aime, c'est pas vrai, qu'on me cache des choses parce que dans le fond on m'haït. Donc, j'veux qu'on m'aime mais j'y crois pas, on peut juste pas m'aimer.

— Ah...

— Je sais...

— Est-ce que c'est vrai qu'on ne t'aime pas ?

— J'pense pas, maintenant, j'pense pas que c'est vrai. Papa m'aime beaucoup, je le sais. Toi, tu m'aimes, je le sais.

— Pourtant, je ne te l'ai jamais dit...

— Mais j’le sais.

— Comment tu le sais ?

— Quand je suis avec toi, je me sens aimée.

— Qu’est-ce qui est à moi là-dedans, crois-tu ? l’interroge doucement Laure.

— J’sais pas trop. T’es gentille, tu m’chicanes pas, tu m’écoutes, tu ris avec moi, tu m’fais vivre des affaires le *fun*, t’es patiente, tu m’caresses le dos, me serres fort.

— Tu dis ça comme si ça m’appartenait à moi tout à fait, ça.

— Ben... j’te parle de toi, là...

— Oui, je conçois ça. J’essaie de t’amener ailleurs.

— J’sais, c’est comme quand tu me dis : « Qu’en dis-tu ? », c’est ça ?

— Oui, lui dit-elle avec ce clin d’œil qui la rend si unique.

— Bon, j’vais essayer de prendre ça de ton œil à toi d’abord. Moi, je me vois comme pas gentille, je chicane tout le temps, j’écoute personne, je ris pas beaucoup, j’vis des affaires plates et j’suis impatiente.

— C’est comme ça que tu te vois, toi. Et moi, tu me vois comme l’inverse. Pourtant, on ne s’est pas chicanées, on a ri ensemble beaucoup beaucoup. Tu m’es apparue très gentille avec tout le monde, toujours posée. On a fait des affaires bizarres ensemble et tu étais très *willing*. Tu t’es montrée généreuse auprès des personnes dans tous les lieux qui nous ont hébergées, tu donnais sans compter, sans même y réfléchir, tu effectuais tes tâches avec le sourire. Et tu as été d’une patience avec moi. Ouf !

— Ouais...

— Tu te vois pire que tu es, à mon avis.

— Ça s’peut. On ne m’a pas fait beaucoup de compliments, dans ma vie, tu sais.

— Es-tu certaine de ça ?

— Ben, ma mère m’en a pas fait beaucoup en tout cas.

— Ah, c'est plus précis. Et quand tu en recevais, t'en rappelles-tu ?

— Papa m'en faisait souvent, il est si fier de moi. Mes profs depuis la p'tite école. Les voisins. Au boulot.

— Donc, pas mal de compliments aussi, non ?

— Ouais...

— Comment tu reçois ça, là, là, maintenant ?

— Que je m'aime pas beaucoup pour ne pas me rappeler ce qui est bon pour moi et juste retenir ce qui me fâche et me fait de la peine. On dirait que j'le crois pas quand on me dit des belles affaires.

Elle ferme les yeux, pensive.

— Effectivement, c'est l'image que ça laisse.

— Et les profs que j'ai vus au cégep, ceux de littérature et de philosophie, ils m'ont juste dit des belles choses...

— Oui.

— Et j'ai voulu tout sacrer là à cause de ça.

— À cause de ça ? T'es sûre ?

— Ben, ils me demandaient des affaires que j'étais certaine de pas être capable de faire, et ils me le demandaient avec gentillesse, en croyant que j'étais capable. On dirait que ça s'peut pas dans ma tête.

— Et ailleurs que dans ta tête ? Fais l'exercice de te connecter ailleurs que dans tes pensées.

— J'suis capable, je sais que j'suis capable. J'le sais maintenant.

— Oui ? poursuit Laure qui veut en savoir plus.

— J'suis capable de pas mal d'affaires, en fait. Mais j'le savais pas avant d'partir en coup d'vent et de venir ici.

— Es-tu capable de rester en contact avec ça ?

— J'suis belle, j'suis bonne, j'suis capable ?

— Comique va !

— J'ai entendu ça tout au long de mon primaire et de mon secondaire. Mes copines d'école se répétaient ça souvent avant un examen, ou un concours durant les vacances d'été. C'est la première fois que j'dis cette phrase là.

— Sors un peu de cette phrase et entre dans le « je suis capable de pas mal d'affaires » que tu as dit tout à l'heure.

— J'vais essayer...

— Laisse monter ce qui viendra avec.

— OK.

Quelques minutes passent en silence. Roxane inspire profondément, puis expire lentement. Elle se branche sur ces mots « je suis capable » et médite dessus un moment. Quelques larmes montent, faisant doucement place à un sentiment qu'elle ne se rappelle pas avoir rencontré auparavant, de la fierté. Une douce fierté. À ce moment, elle *sait* qu'elle peut à peu près tout ce qu'elle veut. Elle ressent de la sollicitude à son endroit, le mot « compassion » apparaît dans son Imax, il tourne, change de forme, illumine son intérieur. Elle s'aime déjà un peu plus. Du moins ressent-elle cet amour pour elle, ce qu'elle se masquait avant.

Elle se tourne lentement et regarde Laure dans les yeux avec une gratitude qui la dépasse. Les mots ne sont plus nécessaires. En elle-même, toutes les petites *elles* qu'elle a rencontrées ces derniers jours dansent ensemble, en une douce farandole. Elle voit l'enfant sous la Tour Eiffel, l'ado émoustillée en haut de Chambord, les multiples facettes aperçues à Cheverny, le fœtus qu'elle a senti vivant, aimé et aimant à l'orée de la grande forêt, celle qui a rencontré la Dame Blanche en Brocéliande, l'amoureuse à Paimpont, celle enfouie en Gavrinis, celle qui marchait entre les menhirs de Carnac, la jumelle heureuse, Rox dans le spa, l'enfant dans la boue, la nonne dans le Mont-St-Michel, la yogi qui pousse très fort pour les réunir. Consciente que cet état est passager, elle en déguste les bienfaits instantanés. Elle fait encore quelques respirations et se retourne vers l'avant en lançant très fort : « *GO GO GO !* On y va ! J'suis capable de faire face ! », puis elle regarde Laure avec un grand sourire bienveillant. « On y va ! »

Conclusion
Rentrer chez soi

Joindre

Le reste de la route se fait calmement. Roxane roupille du côté passager. Laure écoute de la musique douce et planante. Conduire de nuit n'est vraiment pas son fort, cela la stresse beaucoup. La musique adoucit les angles et la calme. Heureusement qu'elles sont sur l'autoroute, c'est plus facile et plus rapide.

Le retour à l'AuberGyne l'angoisse un peu aussi. Elle a parlé avec le père de Roxane, a entendu sa voix, mais ne l'a vu que par écrans interposés. Et sa mère, elle ne sait trop à quoi s'attendre et comment elles seront reçues. Ses pensées vont dans toutes les directions, mais elle s'oblige au calme en respirant longuement. Elle arrive à s'apaiser, en gardant en tête tout de même que tout cela peut avoir différentes conséquences et qu'elle est devant l'inconnu.



À leur arrivée, toutes les lumières de l'auberge sont éteintes, sauf celles de l'accueil. Il est tard est tous dorment probablement.

Laure doit réveiller Roxane qui ronfle à ses côtés. Elle lui caresse le bras et quand Rox émerge du sommeil en se demandant où elle est, encore, Laure lui sourit en lui disant qu'elles sont arrivées. Roxane se réveille tout à fait et ressent à nouveau de l'angoisse. Elle regarde Laure dans les yeux et prend quelques grandes respirations bien ressenties. « *Go ! Go ! Go !* », répète-t-elle, moins assurée que tout à l'heure.

Elles sortent tranquillement de la voiture et prennent leur sac à dos, laissant le bagage plus volumineux pour le lendemain.

Lorsqu'elles entrent en tentant d'éviter de faire du bruit, Gésabelle semble ronfler assise derrière le comptoir d'accueil, mais elle ouvre les yeux dès qu'elle entend le léger crissement des pentures de la porte d'entrée. Elle leur sourit, se dirige vers elles et leur fait une accolade généreuse à chacune. Elle apparaît très

heureuse de les voir.

Devant le regard angoissé de Roxane, elle l'informe que ses parents ont dormi à l'hôtel et ne savent pas qu'elle arrivait ce soir, qu'ils ne seront donc pas là avant midi le lendemain. Rox pousse un « Fiouuuuuuuuuu » avec un sourire de connivence vers Laure qui semble tout aussi rassurée.

Gésabelle offre d'aller chercher les bagages restés dans la voiture, mais elles refusent car tout ce qu'elles désirent, c'est leur chambrette, leur lit et un sommeil de plomb. Elle obtempère, semblant elle aussi rassurée, ça ne lui tentait pas du tout de ressortir.



Mardi, 10 septembre

Au petit matin, Laure questionne Roxane pendant qu'elles déjeunent :

— As-tu le goût qu'on continue notre discussion d'hier dans l'auto, ou préfères-tu aller prendre l'air sur le bord des canaux près d'ici ?

— J'aimerais aller marcher sur le bord de l'eau, c'est une bonne idée. Je vais aller respirer l'air frais. J'ai besoin de laisser décanter tout ça. Les deux dernières semaines ont été folles pas à peu près, je préfère laisser le *travail* sur moi de côté un peu. Si j'me fie à ce que tu dis, il va se faire de toute façon sans que j'y fasse quoi que ce soit.

— On regarde ça plus tard alors. Je ne veux pas que tu rencontres tes parents sans être sûre que tu es *groundée* assez pour faire face à ce qui t'attend.

— J'suis d'accord. Mais pour le moment, ouf ! J'suis émotive en masse, pas envie de rien d'autres. ajoute-t-elle en se levant.

Laure est devenue plus qu'une guide, elle est son amie, une sœur, une mère. Elles ont tissé un lien riche et sécuritaire, pour l'une et pour l'autre. Entre elles, les murs sont tombés, rien n'est sinistré.



Pendant sa promenade, Roxane médite en respirant profondément, tel que lui a montré Laure. Elle profite du soleil qui lui permet de se promener sans gros chandail. Elle se remémore les deux dernières semaines, particulièrement ce qui s'est passé au cours de son aventure avec Laure. Elle ne veut rien oublier. Elle désire porter ses nouveaux apprentissages. Laure a raison, il serait bien qu'elles en reparlent un peu avant qu'elle rencontre ses parents.

Elle se sent moins en désarroi que la veille sur la route. Elle sait qu'elle sera capable d'affronter la réalité qui sera sienne dans quelques heures. Elle n'en doute plus. Elle ne sait toujours pas comment ça va se passer, comment elle va réagir, mais ce sera OK, elle en est certaine.

Sa promenade s'étire, elle s'éloigne de l'AuberGyne plus que lors des premiers jours. Elle ne sait trop où elle se dirige, mais ne s'en formalise pas. Elle peut toujours demander son chemin si elle se perd.



Elle ne se rend pas compte qu'elle passe devant un hôtel où un couple dans la quarantaine est attablé près de la fenêtre, en train de prendre leur petit déjeuner. Eux la voient, cependant... Mais ils ne brusquent rien. Laure les a appelés plus tôt et leur a demandé de ne venir qu'après le déjeuner (ou dîner, en bon québécois), le temps de préparer les retrouvailles.

Johanne tasse tout de même le rideau et regarde sa fille déambuler paisiblement. Des larmes roulent sur ses joues. Elle la voit autrement, elle réalise combien elle est jolie, pas comme les filles des magazines, plus belle, plus vraie, plus juste. Elle regarde Pierre, et fait un geste signifiant son inquiétude et son bonheur en même temps. Depuis qu'elle est sortie de sa *transe*, comme elle l'appelle, tout ce à quoi elle pense, c'est retrouver sa fille, s'expliquer avec elle et lui témoigner l'amour qu'elle n'a jamais osé lui porter, alors que maintenant elle le ressent au plus profond de ses tripes. Pierre l'a tout de même mise en garde, Roxane peut ne pas être ouverte à recevoir tout ça vu qu'ils ne savent pas trop ce qu'elle a vécu et ce qu'elle en a retiré. Johanne « sait » que tout ira bien.

Ce que Pierre ne semble pas saisir, c'est que depuis son *absence*, elle est en contact avec sa fille, elle la sent en tout temps, elle a l'impression de faire le voyage avec elle. Elle ne sait pas tous les détails, mais elle sait que tout va bien.

Pierre est plus inquiet. Johanne semble complètement remise, elle a retrouvé son sourire, elle vit ses émotions au fur et à mesure, ce dont il n'a pas l'habitude, elle a reconnu qu'il s'est passé quelque chose à l'université, sans trop s'en rappeler, sinon par un vague sentiment d'avoir vécu une explosion, ou une implosion, c'est selon. Même si tout semble merveilleux dans le meilleur des mondes, il doute. Johanne n'avait jamais réagi ainsi. Elle a eu des comportements catatoniques, comme sa mère. Il a eu peur qu'elle soit hospitalisée à vie comme cette dernière. Mais non, depuis quelques jours, il retrouve la femme qu'il aime de toute son âme, celle pour qui il n'a jamais baissé les bras malgré ses extrêmes, malgré sa violence psychologique envers leur fille. Cette femme-là, il l'aime plus encore maintenant. Mais le doute persiste tout de même, jusqu'à preuve du contraire, se dit-il. Il se promet de ne plus jamais laisser s'envenimer la situation comme ce qui vient d'arriver. Il se sent coupable, comme s'il en était responsable. Paradoxalement, il sait qu'il n'y est pas pour grand-chose. La maladie mentale est matrilinéaire dans cette famille... Il souhaite que des pistes de guérison soient à la clef de cette aventure. Laure est rassurante à cet égard et elle lui a affirmé qu'elle resterait auprès d'eux à l'avenir, tant par Skype, que par téléphone ou en personne.



Laure s'est entretenu un instant avec Pierre au téléphone. Sa voix est différente que celle qu'il avait au début de l'aventure. Elle ne sait pas trop pourquoi ça la rassure ainsi. Elle était inquiète avant cet appel, mais depuis qu'elle a entendu ce charmant monsieur, elle est plus calme. Il est si authentique, dans ses *vraies* affaires à lui, sensible, inquiet, mais ouvert, une voix chaleureuse d'une douceur infinie. Elle a pris conscience que Roxane avait une ancre solide à ses côtés, et que c'est probablement pour cette raison qu'elle a passé à travers la blessure familiale avec moins de heurts que les générations précédentes. Elle était acceptée et aimée telle qu'elle était par ce papa qui le lui a toujours démontré, même si elle n'a pas toujours perçu ce qu'elle souhaitait trouver. Johanne, en le choisissant, optait pour sa propre guérison aussi, sans le savoir.

Tout ça est fort encourageant.

« Un vrai tuteur de résilience », lui a dit Gésabelle lorsqu'elles se sont rencontrées à la suite de cet appel. Cette dernière est rassurée aussi. Mais ce qu'elle dit à Laure la surprend tout de même, elle *sentait* ce papa avant de le voir, comme s'il était à ses côtés. Roxane avait parlé qu'il avait suivi une formation Reiki et elle recevait des informations de lui à des niveaux subtils, sans qu'il s'en rende compte. Il est un homme équilibré, aimant, généreux, branché sur sa fille comme s'il l'avait portée. Elles n'ont pas à s'inquiéter pour Roxane, mais à demeurer présentes pour elle pour tout ce dont elle pourrait avoir besoin à l'avenir.

Elle l'informe également qu'elle a travaillé un peu avec Johanne qui a besoin d'un soutien particulier. Ce qu'elle a vécu ces dernières semaines demande un cheminement personnel et spirituel. Johanne en a convenu lors de leur rencontre la veille. Elle lui a révélé qu'elle a beaucoup vécu avec sa tête et que sa fille l'a ramenée à l'essentiel, à son cœur, à son âme. Elle a *tilté*, lui a-t-elle dit, comme si elle était disparue quelques temps d'elle-même et de tout le reste. La dernière crise de Roxane et son départ imprévu ont contribué à fissurer sa carapace déjà fragilisée, elle le reconnaît.

Depuis l'adolescence de sa fille, leur relation est devenue de plus en plus violente, elle sentait qu'elle perdait pied parfois, mais dès que sa vulnérabilité apparaissait, elle la rembarrait à travers son travail, ses habitudes, ses manies. Cette vulnérabilité, elle la fuyait de toutes ses forces.

Elle ne voulait pas être comme sa mère, enfermée, embarrée en elle-même. C'est pourtant exactement ce qui lui est arrivé après le départ de Roxane. Ça a duré moins longtemps, quelques jours, et elle a affirmé à Gésabelle qu'elle se sentait plus en contact avec la vie, la sienne d'abord, ses émotions, ses sentiments, ses croyances, mais aussi avec sa fille, tout comme avec sa mère. Elle dit être sortie de sa torpeur quand elle a senti l'amour de sa fille à son endroit.

Elle ne sait trop où était Roxane, dans quelle situation elle se trouvait, mais elle se sentait avec elle, à ses côtés, l'aimant tout autant. Ça l'a réveillée d'un coup et tout ce qu'elle souhaite depuis ce moment, c'est *rencontrer* sa fille, a-t-elle dit, car elle a l'impression de l'avoir toujours fuie. Comme si sa fille pouvait la briser, comme si Roxane pouvait mettre le doigt exactement où elle ne voulait

surtout pas aller.

Elle ressent de la gratitude envers sa fille. Elle ressent aussi une inquiétude, une crainte d'être à nouveau repoussée, de façon agressive, que Roxane la rejette et qu'elle se referme comme une huître pour rentrer en elle-même et disparaître dans une sorte de coma. De façon surprenante pour elle, depuis ce moment précis où elle a senti l'amour de sa fille, elle a aussi senti l'amour de sa mère, Gisèle, qu'elle n'avait pourtant jamais vue. Sa grand-mère l'a gardée loin du monde où sa mère restait enfermée. Mamie lui aurait décrit un peu son état, passant de longues absences à des colères difficiles à prévoir et à contenir. Fortement médicamentée, elle aurait eu peu de contact avec la réalité depuis le moment de la conception de Johanne. Elle sait maintenant que sa mère était peu consciente d'avoir une fille, conçue lors d'un viol dont elle ne se rappelle pas. Sa grand-mère allait la voir assez régulièrement jusqu'à la toute fin de sa vie et elle restait à ses côtés, lui caressant les bras et lui racontant leur vie à toutes, lorsque Gisèle était en torpeur. Elle repartait sitôt arrivée lorsqu'elle était en crise violente ou que sa présence générait des réactions qui la rendait mal à l'aise. Johanne reconnaît avoir vu sa mère dernièrement et avoir eu la surprise de leur ressemblance physique. Elle la sent aussi depuis qu'elle s'est *réveillée*, elle a réalisé que cette dernière avait déjà cheminé vers elle, que leur rencontre récente avait été douce.

La suite annonce quelque chose à venir, mais seul le temps pourra dire comment ça se fera.

Gésabelle a l'impression d'une vue panoramique sur la vie de Roxane où quatre ou cinq générations, sinon plus, de femmes sont blessées par une même réalité, tant concrète que psychiatrique. Johanne se rappelle davantage de sa grand-mère parce que c'est elle qui en a pris soin et l'a éduquée. Ses souvenirs sont vagues pourtant. Elle était là pour les besoins primaires, le *basic*, dit-elle, mais elle n'a pas l'impression d'avoir jamais discuté de quoi que ce soit avec sa elle. Johanne a quitté la maison très tôt, dès qu'elle a rencontré Pierre, ou presque.

Les quelques rappels à sa conscience parlent bien plus de son dénigrement envers cette personne que de chaleur et de sympathie. Sa grand-mère était simplette, pas beaucoup de réflexion. Elle faisait ce qu'elle croyait devoir faire,

sans plus. Elle a été plus présente pour Roxane, lui semble-t-il, mais elle n'en est pas certaine car elle préférerait ne pas être avec elles deux. Elle se sentait jugée par sa grand-mère, critiquée parce qu'elle ne s'occupait pas bien de sa fille. Les mots qui lui viennent quand elle y pense sont : *vieille folle*. Elle ne l'aimait pas beaucoup, quoi. Ainsi, elle ne sait pas si sa grand-mère portait aussi un passé trouble au niveau psychique. Jo sait qu'elle n'a jamais vraiment eu de conjoint, mais elle ne sait pas trop avec qui elle a conçu sa mère. Elle se souvient qu'elle haïssait le curé de la paroisse, y a-t-il un lien là ? Elle croit se souvenir d'une conversation entre sa grand-mère et une voisine qui disait en gros : » Pas besoin d'un homme dans ma vie, les hosties, y pensent rien qu'à une chose et j'ai aucun intérêt pour la chose, donc bon débarras ! » Elle se rend compte qu'elle a peut-être évacué quelque chose, ce qui la rendait simplette alors que dans le fond, elle n'était peut-être pas si simple que ça.

Lors de l'échange avec Gésabelle, elle a réalisé cette filiation blessée où la colère et la violence ont grondé très fort, jusqu'à ce que l'esprit se referme, soit sur certains aspects, soit complètement, soit à court terme, soit à long terme. Elle n'avait jamais *vu* cette blessure.

Gésabelle ajoute qu'à ce moment, Johanne s'est mise à pleurer et elle a perçu un changement dans sa posture, une sorte d'apaisement qui s'est immiscé dans sa colonne vertébrale la rendant plus souple, faisant circuler l'énergie de façon plus fluide, jusqu'à ce que Johanne apparaisse plus droite.

Laure est contente d'apprendre ça, ça lui permettra de communiquer avec plus de justesse avec les deux parents.

Elles préparent ensuite les retrouvailles en demandant à leurs consœurs de focaliser leur attention ensemble vers le cœur de cette petite famille. Gésabelle signale qu'elle restera tout près du couple et de Roxane pour jauger les énergies en place et intervenir au niveau subtil, au besoin, pour que la dynamique s'ancre dans la santé, la sérénité, l'ouverture et la joie. Laure sera l'intermédiaire concret, la parole, le lien entre ces trois personnes en mouvement.



Roxane rentre à l'auberge paisible, calme et joyeuse. Elle s'est arrêtée sur le

bord d'un canal pour manger le sandwich qu'elle a acheté sur la route. Assise par terre et les pieds dans le vide, elle a regardé des parents canards nourrir leurs petits et ne s'est pas rendu compte du temps qui passait.

Pendant qu'elle observait les volatiles qui cancaniaient à qui mieux mieux, elle pense à ses parents qu'elle a hâte de revoir. Son inquiétude est beaucoup moins élevée. Elle reconnaît qu'elle s'ennuie d'eux, des deux. Ça la fait sourire. « Oui, des deux ! » se répète-t-elle. C'est la première fois qu'elle ressent ce désir de voir sa mère, ce plaisir à l'idée de la retrouver. Elle veut le ressentir complètement avant de revenir à l'auberge. Elle souhaite rester ouverte et être capable de rester branchée sur sa source intérieure, revenir à elle-même si elle sent un mouvement interne qui pourrait la désarçonner, la ramener en arrière plutôt que dans l'ici et maintenant de ce qui se propose à elle.

Après avoir quitté les canards qui, de toute façon, ne s'occupaient pas d'elle, elle se dirige vers un parc où elle compte méditer à travers certaines respirations que lui a montrées Laure. « Rester centrée, voilà la clef ! » qu'elle se dit en s'assoiant en lotus au sol, tout près d'un chêne, en rappel de Brocéliande où elle était si bien.

Elle a du temps, Laure lui a donné son avant-midi.



Roxane et ses parents arrivent en même temps à l'AuberGyne et se rencontrent donc avant ce qui était prévu par Laure et Gésabelle.

Sans prendre le temps de réfléchir ou de se positionner, ils s'élancent. Roxane court, eux aussi, les uns vers l'autre, et vice versa. Ils forment rapidement un cercle imbriquant les bras et les jambes. Les trois pleurent et rient en même temps.

Laure, qui a entendu la voiture arriver, s'approche doucement du groupe avec une grande paix intérieure, ravie. Elle caresse Roxane dans le dos, elle a besoin de s'assurer que tout est OK pour elle. Elle réalise que cette étreinte à trois s'est faite spontanément, sans tension, ils sont heureux de se retrouver.

Elle retire sa main et s'éloigne un peu pour observer. Roxane lève la tête et la

regarde, souriante, et l'invite de la main à les rejoindre. Lentement elle se joint au cercle formé par le trio qui se desserre un peu.

Elle voit bien que Johanne regarde sa fille avec une joie non feinte, l'émotion est palpable. Pierre semble tout à fait heureux, mais surtout apaisé, comme s'il avait craint cette rencontre plus que tout. Roxane continue à observer Laure attendant qu'elle soit à portée de main, puis lui prend la main pour qu'elle dépose son autre main dans le dos de sa mère.

Les quatre têtes se touchent, les cheveux se mélangent et un grand fou rire les prend tous. Ils se serrent très fort. Ils forment un tout qui apparaît étanche. Ils se séparent lentement.

Johanne regarde sa fille avec une gratitude qui lui peint le visage d'un sourire radieux, elle la caresse dans le dos, sur le bras à la portée de sa main, l'enlace et la serre fort. Elle ne s'est jamais sentie si bien, si là, si heureuse. Pierre regarde ses femmes avec une émotion nouvelle, légère, d'une douceur indéfinissable.

Laure a l'impression de faire partie de cette famille et ça la touche beaucoup. Elle pleure à son tour, imprégnée de ce qui lui manque dans sa propre famille, de la distance affective avec son fils à Londres, à la distance géographique avec son fils en Australie, elle a envie d'être avec eux.

Gésabelle s'approche en chantant et en dansant lentement, tournant sur elle-même, avec un grand ruban blanc dans une main qu'elle fait valser autour d'elle. Lorsqu'elle a rejoint le quatuor, elle passe le ruban autour de la famille Ouimet et, sans un mot, Laure se recule.

La famille redevient cercle à trois, les bras entourant les tailles, les têtes réunies. Alors Gésabelle se met à psalmodier quelques incantations de son cru, en souriant, tournant autour de ce cercle, faisant des signes sur chaque dos, sur chaque front, chantonnant sur un air que personne ne semble reconnaître. Puis elle s'éloigne un peu, prenant Laure par le bras pour qu'elles les laissent seuls un instant.

Rien ne s'est produit comme elles l'avaient prévu, « mais c'est mieux comme c'est », se dit Laure. Comme si Gésabelle pensait la même chose au même moment, elle la prend par la taille et la serre fort. « Complices à la vie à la mort », se sont-elles dit il y a de nombreuses années... ça se confirme encore. Gésabelle la regarde dans les yeux et lui fait un geste qu'elles seules connaissent

et qui signifie *Best friends forever*, encore et toujours.

Après quelques instants, lorsque l'émotion est assouvie, les deux amies s'approchent des Ouimet et une conversation s'instaure sur un ton amical, comme s'ils se connaissaient depuis des années et que ça faisait longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus. Ils entrent tous à l'AuberGyne, Roxane et Johanne bras dessus bras dessous, un peu timides mais heureuses tout à fait. Elles ne disent mot, touchées toutes les deux par ce qui se passe, enfin réunies là où tout semblait les avoir éloignées. Les larmes coulent un peu, s'arrêtent, repartent de plus belle, mais c'est de joie. À ce moment précis, rien d'autre ne peut arriver que ce bonheur tant souhaité et espéré. Aucune n'est dupe, elles sont conscientes que c'est ainsi à ce moment-là et en profitent entièrement.

Pierre parle avec Laure, manifeste son intérêt pour ce qui se passe en ce lieu, l'histoire de la congrégation, des béguines. Puis, lorsqu'ils ont atteint une salle de réunion prévue pour la rencontre, alors que Laure va chercher ce qui manquait pour se désaltérer et se sustenter, il s'assoit près de Gésabelle et amorce un échange avec elle sur le Reiki car, s'il l'a bien senti, c'est ce qu'elle faisait avec eux tout à l'heure. Elle le lui confirme et lui exprime qu'elle se doutait bien qu'il était plus ancré dans le Reiki que ce que Roxane lui avait dit. Il lui dit qu'il n'a pourtant suivi qu'une formation, mais qu'il a continué à pratiquer, puis à lire. Il n'a pas dépassé le premier niveau, physique, mais sa sensibilité l'a tout de même beaucoup inspiré dans tous les aspects de sa vie. Elle lui caresse le dos et lui dit, tout bas, au creux de l'oreille : « J'aurais aimé ça vous former ! Vous avez cette sensibilité qui manque à trop de nos adeptes. Merci d'être là ! Vous me rendez heureuse. » Pierre est ému et dépose sa tête sur l'épaule de la vieille dame, comme si cette épaule était exactement ce dont il avait besoin pour se reposer après ces deux semaines si chargées. Gésabelle lui caresse la tête, lui joue un peu dans les cheveux. Il se laisse faire. Ils se regardent enfin tous les deux, comme un fils et une mère, comme s'ils étaient d'une même famille, puis ils s'étreignent.

Laure revient avec ses consœurs et dépose sur la table tout ce qu'il faut pour faire un festin.

Pour en finir

Johanne et Pierre ont décidé de n'acheter qu'un billet aller et de profiter de l'occasion qui leur est offerte de voyager un peu avec Roxane avant de revenir à la maison. Ils comptent aller à Londres où ils veulent aller marcher sur Abbey Road. Ils prendront l'avion de retour à Heathrow dans environ une semaine, se disent-ils. Roxane est heureuse de continuer à voyager un peu et de le faire avec ses parents cette fois-ci.

Laure a décidé de les accompagner et de tenter de voir son fils par la même occasion. Elle veut faire la paix avec lui. Elle ne sait pas comment elle sera reçue, mais elle se le doit à elle-même.

Roxane lui dit qu'elle peut être là si elle le désire, pour elle, la soutenir, l'accompagner si elle le veut, comme Laure l'a fait avec elle. Mais elle veut vivre ça seule avec lui, ils ont des choses à se dire, elle veut lui témoigner son amour, ce qu'elle n'a peut-être pas assez fait, croit-elle.

Les Ouimet sont contents de faire le voyage avec elle. Johanne et Pierre vont en profiter pour faire sa connaissance davantage et découvrir le périple qu'elle a fait avec Rox, les écouter en parler ensemble.



Et à l'Institut psychiatrique à Québec, Gisèle Desnoyers discute avec le psychiatre de garde. Elle lui raconte un rêve qu'elle a fait et l'impression qu'elle a que ça s'est véritablement déroulé : le voyage d'une jeune fille dans les vieux pays, dans un monde à la limite de l'ésotérique et des retrouvailles d'une fille avec sa mère d'une douceur limpide.

Le docteur, qui a été témoin de la rencontre entre Johanne, Pierre et elle, se montre heureux de constater la paix qui semble l'habiter de plus en plus depuis son *éveil* il y a cinq ans environ. Il n'avait jamais été contact avec ça au cours des 15 années où il avait été son médecin traitant, avant de remplacer sa collègue partie en congé pour un cancer du sein il y a un an.

Il se demande si elle n'est pas plus malade qu'auparavant. Pourtant, Gisèle semble saine, elle est capable d'une conversation, ses émotions semblent calmées. Même lorsqu'il lui a laissé entendre que ce qu'elle racontait n'avait pas de sens, elle lui a souri au lieu des habituelles explosions et absences. Elle lui a alors dit :

— Vous ne comprenez pas, je suis en train de guérir. Je ne sais pas pourquoi je le sais, mais je le sais, et l'histoire que je vous raconte, que vous y croyez ou pas, ça ne me dérange pas. C'est un peu comme un rêve que j'ai vécu et dont je ressens les effets depuis. Je ne peux rien confirmer. Suis-je folle ? Honnêtement ? Je m'en fiche. J'aimerais juste que lorsque ma fille et sa fille reviendront d'Europe, vous m'en informiez, s'il vous plaît, car j'aimerais les rencontrer ensemble.

Comme la rencontre précédente semble s'être déroulée avec sérénité et paix, il lui dit qu'il est d'accord, mais que ce sera probablement avec sa psychiatre qui sera de retour de son congé de maladie.

Depuis qu'on a commencé à réduire sa médication, elle est de plus en plus consciente de ce qui se passe autour d'elle. Elle se remet de toute façon entre les mains de son médecin, qu'elle a hâte de revoir, car elle sait mieux qu'elle ce qui doit être fait. Effectivement, son médecin ne peut enlever toute sa médication pour le moment, mais le long et lent sevrage qui se fait depuis presque cinq ans sous surveillance rapprochée, achève, elle le sait. Elle sait aussi qu'ils auront besoin de Johanne qui est sa tutrice légale pour cesser les interventions qui sont faites depuis qu'elle est à l'hôpital. Gisèle ne s'en formalise pas, ce n'est pas une journée ou une semaine de plus qui vont changer quelque chose à sa vie. Elle se sent heureuse et a envie de tabler là-dessus.

Tout cela annonce une autre aventure.

Épilogue
Chemin faisant

Quelques jours plus tard, Gisèle frappe doucement à la porte du bureau de la docteur Christelle DesGagnés, tout juste de retour de son congé pour un cancer qui a demandé une longue convalescence.

Cette dernière lui demande d'entrer.

Gisèle entrouvre la porte :

— Bonjour ! Je passais juste pour vous souhaiter la bienvenue. Vous nous avez manqué. Je suis heureuse de vous revoir.

La psychiatre la regarde et se demande bien qui peut être cette nouvelle venue. Une infirmière ? Une patiente ?

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? lui demande-t-elle.

— Une bonne quarantaine d'années, je dirais, lui répond-t-elle avec un sourire chaleureux.

— Pardon ?

— Et je ne travaille pas ici, docteur DesGagnés. Je suis patiente. Vous ne me reconnaissez pas ? Vous êtes pourtant ma psychiatre depuis une quinzaine d'années.

— Attendez un instant, vous là ! – Gisèle se lève et s'approche de la dame qui la regarde un moment. GISÈLE ? ? ? Mais que vous est-il arrivé ?

— Que du bon, docteur, que du bon, affirme-t-elle avec aplomb.

— Vos cheveux ! Votre posture ! Votre sourire ! Votre langage ? On dirait que vous travaillez ici, pas que vous êtes soignés par nous !

— Oui, je sais. Je m'améliore un peu tous les jours. Je sors de plus en plus de la coquille dans laquelle j'étais enfermée. Je complète mon casse-tête, dirait Michel.

— Il m'avait parlé de l'approche qu'il utilisait avant de quitter son poste pour que je puisse assurer la suite. Mais bon... Qui s'est occupé de vous plus

précisément pendant la dernière année ?

— Je m'entends très bien avec l'infirmière Joséphina qui vient du Salvador. Je vois régulièrement aussi la nouvelle psychologue qui est entrée dans l'équipe de soins il y a environ six mois ; celle-ci est brésilienne. J'aime beaucoup leur accent très chaud. Elles sont intenses toutes les deux, intensément présentes, je dirais, dit-elle en riant.

— Je dois les rencontrer toutes les deux au cours de la semaine. J'ai hâte d'ouvrir mes dossiers. Vous voir ainsi me fait du bien. Merci d'être passée.

— Ça me fait plaisir. – puis elle sort dans une pirouette, ajoutant une révérence, ce qu'elle fait spontanément maintenant.

Michel et bien d'autres d'un peu partout ont laissé des traces.

FIN... pour l'instant...

Notes

[←1]
Puzzle.

[←2]

De la boue.

[←3]

Petit déjeuner en Europe. Le dîner au Québec est le déjeuner de l'autre côté de l'Atlantique et le
souper, le dîner des francophones d'Europe.

[←4]

Entendre « gâgne ».

[←5]

Collège d'enseignement général et professionnel, équivalent en partie au Lycée, mais offrant aussi une formation vers des techniques professionnelles.

[←6]

Cote de rendement au collégial : http://ch.monemploi.com/dossiers/cote_r.html

[←7]

Sketch de François Pérusse sur *L'album du peuple II*.

[←8]

Police de caractères utilisée lorsque Roxane écrit à l'aide du clavier de son ordinateur.

[←9]

Bière de la compagnie Unibroue.

[←10]

Pavillon de l'Université Laval où on trouve de multiples services pour la communauté universitaire.

[←11]

Cette police de caractères en italiques indique que Roxane écrit à la main.

[←12]

Pavillon situé au centre du campus universitaire, où sont logés la bibliothèque générale ainsi que certains bureaux administratifs et plusieurs locaux de classe. Plusieurs couloirs permettent de circuler sous le campus.

[←13]

Nom donné au tracé d'une route de la municipalité de Valcartier qui serpente à travers plusieurs angles droits pendant environ 1 kilomètre.

[←14]

Espadrilles, baskets, chaussures de sport avec semelle en caoutchouc.

[←15]

Chanson du groupe The Police, sortie en 1978.

[←16]

Faire front, francisation du terme anglais, avec prononciation anglosaxone.

[←17]

Roman de J.R.R. Tolkien et films qui en ont été tirés, réalisés par Peter Jackson.

[←18]

Film québécois dans la série des Contes pour tous.